

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

**Suppr.
(EDITIONS
JACQUE)
(French Edition)**

Karl Olsberg

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KARL OLSBERG



Suppr.

roman policier traduit de l'allemand
par Patrick Démerin

Jacqueline Chambon **NOIR**

Présentation

Quatre étudiants disparaissent tour à tour à Berlin. Leur point commun : tous jouent au jeu vidéo *World of Wizardry*, monde imaginaire dans lequel ils font vivre à leurs avatars des aventures fantastiques. L'enquête est alors confiée à une cellule de la police spécialiste des nouvelles technologies, constituée d'un expert en jeux vidéo, d'une profileuse atypique et d'un hacker surdoué.

À la cinquième disparition, le commissaire Adam Eisenberg accepte le pari risqué de prendre la tête de cette drôle d'équipe où personne ne semble faire la différence entre monde réel et monde virtuel. Mais sont-ils les seuls ? Plus l'enquête avance, plus le profil du tueur se dessine, plus son mobile semble insensé. A-t-on vraiment affaire à un fou ? Est-ce lui qui est fou ou nous, qui croyons à la réalité du monde tel que nous le connaissons ?

Entre schizophrénie du suspect, mondes virtuels et questions métaphysiques, le lecteur est happé par ce thriller aussi haletant que déstabilisant, dont la chute intensifie encore le mystère qu'on croyait dissipé.

Karl Olsberg

Karl Olsberg est né en 1960. Après un doctorat sur les applications de l'intelligence artificielle, il a dirigé une chaîne de télévision puis une agence multimédia. En 1999, il a fondé une société de logiciels qui a obtenu l'economy Award de la meilleure start-up 2000. Aujourd'hui, il travaille comme consultant et se consacre à la littérature. Il vit à Hambourg avec sa famille. Son premier thriller traduit en français, Das System (Jacqueline Chambon, 2009), a rencontré un franc succès auprès du public.

DU MÊME AUTEUR

DAS SYSTEM, Jacqueline Chambon, 2009.

UN SI DOUX PARFUM, Jacqueline Chambon, 2010.

Photographie de couverture : © Bernard Jaubert / Photographer's Choice RF / Getty Images

Titre original :

Delete

© Berlin Verlag / Piper Verlag GmbH, Berlin, 2013

© ACTES SUD, 2015

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-05403-8

Karl Olsberg

Suppr.

roman policier traduit de l'allemand
par Patrick Démerin

Jacqueline Chambon

Pour Anke.

Pourquoi devrait-on mépriser un homme si, alors qu'il se retrouve en prison, il tente de s'échapper pour rentrer chez lui ? Ou si, lorsque cela n'est pas possible, il pense à autre chose qu'à ses geôliers et aux murs de sa prison, et qu'il en parle ?

J. R. R. Tolkien, *Du conte de fées*¹.

1. In *Les Monstres et les Critiques et autres essais*, trad. Christine Laferrière, Christian Bourgois éditeur, Pocket, p. 262.

Prologue

Tu sens leurs regards. Tu ne peux pas les voir, mais tu sais qu'ils sont là. C'est comme si leur souffle te chatouillait l'oreille. Des gens sont allongés dans le pré, ils lisent, ils s'aiment, ils s'ennuient. Des enfants crient, des chiens se chamaillent. Le pollen irrite les narines. Il fait beaucoup trop clair. La vieille sur le banc du parc nourrit des pigeons. Elle ne sait pas qu'il n'y a pas de pigeons. Tu voudrais crier, mais ça ne sert à rien. Ils connaissent tes supplications, mais ils préfèrent les ignorer. Leur expérience ne marcherait pas si tout le monde connaissait la vérité.

Ta main tâtonne à la recherche des tuyaux dans ton cou, des fils de fer sur ta nuque. Mais évidemment tu ne sens rien, à part la croûte aux endroits que tu as grattés jusqu'au sang la nuit dernière.

Bien respirer, profondément.

Un ballon roule jusqu'à toi. Il affiche le sigle défraîchi de l'avant-dernière Coupe du monde. Tu le ramasses, le soupèses. Tes doigts explorent les irrégularités de sa surface. Tu le portes à ton visage, ça sent le cuir, l'herbe, l'arôme amer de la crotte de chien.

Ça n'est pas un ballon.

Le petit garçon reste planté à quelques pas de toi. Il n'a pas plus de huit ans. Il a l'air apeuré. Sans doute voit-il ce regard traqué, dans tes yeux. Tu t'essaies à sourire. Tu lui lances le ballon. Il le ramasse et s'enfuit en courant comme si tu étais un monstre prêt à le déchiqueter.

La vérité t'isole. La vérité est dure à vivre. Mais l'incertitude est encore bien pire. Et si c'étaient les rêveurs qui avaient raison ? Si, toute ta vie, tu n'avais fait que ressasser une idée fixe, ainsi qu'un fou paranoïaque ?

Ces interrogations, ces doutes, ce sont les leurs, pas les tiens. Ce

sont eux qui les distillent dans tes pensées. Ils ne veulent pas que tu voies la vérité.

Parfois, tu voudrais que tes doutes soient tellement forts que tu oublies ce que tu sais. Que tu croies aux pigeons et aux ballons de foot. Que tu te promènes simplement dans le parc en sentant le soleil sur ton front, en humant les parfums de l'été, vivant.

Oui, mais c'est impossible, d'oublier. C'est impossible, de réprimer la vérité. Tu ne peux pas faire autrement que de sentir leurs regards, qu'ils soient curieux, compatissants, ou pleins d'un plaisir pervers à te voir souffrir, qu'est-ce que ça change ? La colère germe en toi, une colère sans but. Un son s'échappe de ta gorge. Les gens se retournent. Tu gardes les yeux fixés sur les gravillons du chemin.

Jamais ils ne te libéreront. Tu fais partie de l'expérience. Ta souffrance est calculée. Ton esprit se rebelle. Mais comment pourrais-tu te soustraire à la volonté des tout-puissants ?

Le commissaire principal Adam Eisenberg ajusta la vision de sa lunette télescopique. Le camion tracteur s'était arrêté à l'endroit prévu, à deux cents mètres environ, sur un terrain à l'écart dans le sud du port de Hambourg. Deux hommes en descendirent. L'un d'eux ouvrit le conteneur. Le deuxième sécurisait l'endroit à quelques pas, pistolet pointé, prêt à tirer.

« Contrôle, prêt ? » demanda Eisenberg dans son *headset*. Il parlait à voix basse, même si les gangsters étaient beaucoup trop éloignés pour l'entendre, et en plus de ça, contre le vent.

« Contrôle 1, prêt.

– Contrôle 2, prêt.

– Contrôle 3, prêt. Véhicules suspects en approche par l'ouest. Arrivée estimée dans environ sept minutes.

– Compris. Intervention sur mon ordre », répliqua Eisenberg, tout en pressant son œil contre l'oculaire. L'intérieur du conteneur était obscur, le contenu, indéfinissable.

Pendant un moment, rien ne se passa.

Contrairement à ce que pouvait donner à penser la nervosité des deux hommes, Eisenberg craignait que le conteneur ne fût vide. Puis un premier personnage, tout pâle, surgit dans la lumière. C'était une jeune fille aux cheveux noirs et à la peau olivâtre âgée de quinze à seize ans. Elle portait un tee-shirt sale et un pantalon de jogging déchiré à un endroit. Elle tenait un bras en protection au-dessus de ses yeux, comme si la lumière l'aveuglait.

La gorge d'Eisenberg se noua. Il pouvait entendre son poulx battre dans ses oreilles. Sa main glissa involontairement à son arme de service, fichée dans son holster, cran de sûreté mis. Il n'en aurait

sûrement pas besoin ; l'armement des deux groupes du commando spécial d'intervention dispersés autour du site, prêts à intervenir, aurait suffi pour faire la décision dans une guerre des gangs d'importance moyenne. Les deux truands étaient en train de vivre leurs derniers moments de liberté avant une période dont on ne pouvait qu'espérer qu'elle serait très, très longue. Pour leurs victimes, par contre, s'achevaient des moments d'une horreur sans nom.

Plus que quelques minutes. Ils devaient attendre que les filles montent dans les véhicules dont les coéquipiers d'Eisenberg avaient suivi les propriétaires pour remonter jusqu'aux commanditaires de ce monstrueux commerce. Ce n'est qu'alors qu'ils avaient été en possession de suffisamment de preuves pour pouvoir aussi déférer devant la justice les organisateurs de ce réseau de traite de jeunes filles.

Ils préparaient le piège depuis des mois. Un informateur était parvenu à obtenir des renseignements sur le lieu et l'heure du transfert. Eisenberg et son équipe n'avaient eu que peu de temps pour sécuriser le lieu. Ils n'en avaient pas moins fait du bon travail. Eisenberg lui-même ainsi que plusieurs hommes du commando d'intervention du [SEK2](#) étaient postés derrière un panneau publicitaire dans lequel des trous avaient été discrètement aménagés.

« Véhicules suspects en approche, à vitesse réduite. Arrivée dans quatre minutes environ », dit Contrôle 3. Les moyens de communication sécurisés dont ils disposaient rendaient ce type de description superflu, mais l'habitude avait une fois encore triomphé de la nécessité.

L'une après l'autre, les jeunes filles terrorisées sortaient du conteneur. Certaines tenaient à peine debout. Elles n'avaient probablement rien mangé depuis des jours, et pas bu grand-chose non plus. Il y en avait plus d'une douzaine. Aucune n'avait plus de dix-sept ans. Elles venaient d'Amérique du Sud, où elles avaient été enlevées par des chasseurs professionnels, et avaient été ensuite transportées vers l'Europe comme du bétail, dans des conteneurs mal aérés. Eisenberg ne pouvait qu'imaginer la sinistre odyssée qu'elles avaient vécue.

Mais sans doute ce qui les attendait en Allemagne était encore pire.

Elles allaient atterrir dans un bordel ou, guère plus enviable, seraient vendues comme esclaves domestiques à de riches hommes célibataires. Eisenberg n'aurait pas cru que ce genre de chose pût exister en Allemagne, jusqu'à ce qu'une information de la brigade des mœurs attire son attention sur ce réseau.

La dernière jeune fille sortit du conteneur. C'était la plus petite de toutes, elle ne devait guère avoir plus de quatorze ou quinze ans. Même avec la distance, Eisenberg pouvait voir ses yeux agrandis par la peur.

L'un des deux cerbères hurla quelque chose. Les jeunes filles se mirent sur une rangée. La petite semblait renâcler. Elle tenta de remonter dans le conteneur, comme si cela pouvait, comme par magie, la ramener dans son pays. L'homme la rattrapa par le bras et la retint. Elle se démenait, se défendait. Eisenberg pouvait entendre nettement ses cris de désespoir, malgré la distance. Il ravala sa salive. Plus que quelques minutes, implorait-il en silence. Tiens-toi tranquille encore quelques minutes, et nous mettrons un terme à tes souffrances !

La jeune fille semblait se résigner à son sort. Mais soudain, alors qu'Eisenberg poussait un soupir de soulagement, elle mordit la main de son tortionnaire. Celui-ci poussa un cri et la lâcha. Il s'ensuivit une grande agitation. La jeune fille se détacha du groupe et se mit à courir sur le chemin, droit sur Eisenberg. Les malfrats voulurent la rattraper, mais ils en furent empêchés par les autres prisonnières, qui couraient en tous sens – impossible de savoir si elles étaient mues par la panique ou si elles voulaient aider ainsi la fuyarde. L'avance de la fillette augmentait. Les bandits hurlaient. Puis l'un des deux leva son pistolet et la visa.

Eisenberg ne réfléchit pas. « Intervention ! » cria-t-il, bondissant de derrière l'affiche. Contrairement aux policiers du SEK, il ne portait pas de protection particulière – son rôle consistait en fait à coordonner l'intervention depuis l'arrière. Mais il misait sur l'effet de surprise et sur le fait que les bandits seraient tenus en respect par la supériorité numérique des forces de police.

Les hommes du SEK bondirent de leurs cachettes derrière les conteneurs et les fourrés. Des ordres retentissaient. Les bandits, sous le choc, laissèrent tomber leurs armes et levèrent les bras.

La fillette s'arrêta net. Ses yeux terrifiés allaient et venaient entre les policiers qui se jetaient sur elle et ses tortionnaires. Puis elle tomba à genoux et se cacha la tête dans les mains.

Eisenberg courut jusqu'à elle. Il entendit la voix de Contrôle 3 dans son *headset* : « Véhicules suspects ralentissent leur progression. Demande instructions !

– Intercepter les véhicules, arrêter les occupants pour suspicion de trafic d'êtres humains », ordonna Eisenberg. Il se pencha sur la fillette qui sanglotait. Elle gardait ses mains sur la tête et restait penchée en avant, comme pour se protéger de coups.

« *Es bien !* dit Eisenberg dans un espagnol approximatif. *Soy policía ! Todo es bien !* »

Elle releva la tête avec précaution. Ses grands yeux sombres montraient un curieux mélange de trouble et d'espoir. « *Policía ?* »

Eisenberg hocha la tête. Il lui montra sa carte de police. Elle ne comprenait sans doute pas ce qui était écrit, mais l'écusson de la police de Hambourg et l'aspect très officiel du document semblèrent la rassurer. Elle regarda autour d'elle, puis elle laissa échapper un déluge de mots auquel Eisenberg ne comprenait rien.

« *Cómo te llamas ?* demanda-t-il à la première interruption.

– Maria, dit-elle. Maria Costado Lopez. »

Eisenberg lui tendit la main et l'aida à se relever. « Adam Eisenberg. »

Elle sourit timidement. Puis elle se serra contre lui et l'entoura de ses bras. Exactement comme Emilia, des années plus tôt, quand il l'avait prise dans ses bras pour la dernière fois.

Il se dégagea avec précaution de son étreinte et la conduisit vers l'un des fourgons de police qui attendaient pour emmener les jeunes filles, les forces d'intervention et les prisonniers.

Le chef de groupe du SEK le rejoignit. Il avait le regard sombre.

« Deux ou trois minutes de plus, et on les tenait. »

Eisenberg hocha la tête.

« Je sais. Merci, Ralf. Vous avez fait du bon boulot.

– Je te souhaite bien du plaisir quand tu vas essayer d'expliquer ça à ton chef. »

Eisenberg poussa un soupir. Il savait que l'intervention était un

échec. Les chauffeurs des voitures venues chercher les filles nieraient toute implication dans le trafic. Les éléments de preuves étaient trop minces pour qu'on pût interpréter leur présence à proximité du lieu de remise des filles comme une preuve de la culpabilité de leurs commanditaires. Un travail d'observation de plusieurs mois avait été réduit à néant. Ils avaient mis un terme à la souffrance des jeunes filles, mais combien d'autres seraient encore emmenées de force parce qu'ils n'avaient pas réussi à interpeller les donneurs d'ordres ?

Eisenberg savait qu'il avait agi comme il fallait. Il n'aurait jamais pu regarder sans réagir la jeune fille se faire blesser, ou tuer. Qui plus est, il était tenu d'éviter que des dommages soient infligés à des victimes. Mais il savait aussi que l'on pouvait facilement donner une autre interprétation des conditions dans lesquelles s'était déroulée l'intervention. Personne ne pouvait savoir ce qui se serait passé s'il n'avait pas donné l'ordre d'intervenir. Le truand n'aurait peut-être pas tiré, ou alors il aurait peut-être manqué la jeune fille.

Comme souvent, il aurait été plus sûr de ne rien faire, de rester dans l'expectative, et de suivre le déroulement prévu. Au pire, si la jeune fille avait été touchée, on ne lui aurait fait que de légers reproches.

Mais Eisenberg avait agi, il avait chamboulé le plan. Il allait en supporter les conséquences. Mais il s'en tirerait. Ce n'était pas la première fois qu'il entraînait en conflit avec son chef.

2. SEK : *Spezialeinsatzkommando*, « unité spéciale d'intervention ». À l'instar des groupes d'intervention de la police nationale (GIPN), les SEK sont employés dans les situations délicates et les situations de crise (prise d'otage, protection des personnalités, terrorisme, grand banditisme, etc.). *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Tristanleaf : Ready, group?

Booster : Ready

ShirKhan : OK

Gothicflower : Ready

Dernik92 : Let's go

Leobrine : Rdy

Tristanleaf : Alright, then. No AFK until battle is over. For the White Tree! attack!

Mina Hinrichsen, *alias* Gothicflower, lança sa guerrière demi-orque hors du fourré sous le couvert duquel elle s'était discrètement approchée. Avec les autres, elle se rua sur les ennemis de la guilde de Feu. Leurs adversaires étaient au nombre de neuf, ce qui leur conférait une nette supériorité numérique, mais la bataille qu'ils venaient de livrer contre un dragon émeraude les avait nettement affaiblis. L'occasion idéale pour un raid !

Le groupe de Mina poursuivait les guerriers de la guilde de Feu depuis des heures. Un elfe, capable de se rendre invisible, répondant au nom de Tristanleaf, les avait suivis de près et avait informé les alliés de Mina de l'endroit où ils se trouvaient. La traversée des Monts-dans-les-brumes n'était pas sans danger, mais le groupe du Feu avait avec lui un magicien de niveau 42 qui écartait du chemin, d'un simple clic de souris, tout ce qui était plus petit qu'un Géant de glace. Sans le vouloir, ils avaient ainsi ouvert la voie au groupe de Mina.

Le groupe de la guilde de Feu réalisa qu'on les attaquait. « *Fuck off!* », écrivit le chef de la troupe ennemie, un féroce guerrier viking de niveau 28 nommé Killbilly. « *No ganking, you gimps3!* », s'emporta un demi-elfe du camp adverse, furieux que le groupe de Mina utilise aussi sournoisement la fragilité de son adversaire. La méthode passait en effet parmi les adeptes des jeux de rôle pour déloyale. Cela n'avait

pas empêché la guilde de Feu d'avoir déjà, à plusieurs reprises, agi de façon similaire avec ces mêmes membres de l'Arbre Blanc, la guilde de Mina. Et donc les ennemis n'étaient pas vraiment fondés à se plaindre.

Xeredor, le magicien ennemi, effectua quelques mouvements de bras inquiétants. Mina vit l'énergie magique se densifier autour de lui, dans un tourbillon de plus en plus fou. Manifestement, il était encore loin d'avoir épuisé toutes les ressources de son mana.

Pas bon, ça.

La demi-orque se précipita et tenta d'atteindre le magicien avant que celui-ci ne parvienne à déclencher une tempête de feu qui aurait pu décimer la moitié de son groupe. Mais ShirKhan le voleur fut plus rapide. Il décocha une flèche qui atteignit le magicien ennemi avant que celui-ci ait pu achever de prononcer sa formule magique.

Alors, le combat se déchaîna. Les adversaires de Mina avaient beau être affaiblis, ils offraient une résistance acharnée. Bien qu'elle-même eût réussi à tuer Killbilly, ils demeuraient en surnombre et disposaient du meilleur équipement. Le sort de la bataille se jouait sur le fil du rasoir.

ShirKhan : Oh mon Dieu, c'est vrai !

Mina jeta un coup d'œil rapide à la fenêtre de texte. C'était quoi, ce truc ? ShirKhan n'avait-il vraiment que ça à faire, chatter au milieu de la bataille ?

Elle cherchait le voleur dans la confusion du combat, tout en repoussant de son mieux les attaques d'un moine ennemi. Finalement, elle le découvrit sur le bord de la clairière où la bataille faisait rage. Au lieu d'y prendre part, ou au moins de se glisser par-derrière, en bon voleur qu'il était, jusqu'à un adversaire, il tournicotait de droite et de gauche comme un poulet sans tête.

ShirKhan : Tout est vrai !

Mina estourbit le moine d'un seul coup de sa hache à deux mains. Puis elle s'accorda le temps de ramener le voleur à la raison.

Gothicflower : Qu'est-ce que tu fous, ShirKhan ? Aide-nous, putain, ils vont nous wiper !

ShirKhan : Le monde sur le fil ! Tout est faux !

Tristanleaf : [Stop talking and fight, stupid Germans4!](#)

Mina était obligée de suivre l'injonction de l'Anglais qui conduisait le raid. Car à présent un puissant démon d'acier, invoqué par le magicien, se jetait sur elle.

Tristanleaf : retreat!

L'Anglais avait raison : le combat était perdu. Et cela, uniquement parce que les nerfs de Thomas l'avaient lâché au moment décisif. L'imbécile ! Et puis « retraite », c'était facile à dire ! Le démon ne songeait pas une minute à arrêter le combat juste parce que Mina n'en avait plus envie. Comme il pouvait se déplacer beaucoup plus rapidement qu'elle, elle n'avait aucune chance de s'en tirer si elle ne le détruisait pas.

Gothicflower : Can't! Need help!

Mais les autres cherchaient leur salut dans la fuite, au lieu de s'épuiser dans une vaine tentative pour la secourir. Mina ne pouvait leur en vouloir. Elle aurait sans doute fait exactement pareil. Elle n'en enragea pas moins quand sa demi-orque se retrouva encerclée par les ennemis, et tomba à terre peu après, mortellement blessée. Tout son armement si précieux, pour lequel elle avait passé tant d'heures dans *World of Wizardry*, était perdu. Pour se venger du raid déclenché contre eux, ceux de la guilde de Feu allaient vraisemblablement, en plus, faire du *corpse camping*, de la « veillée mortuaire », histoire d'attendre près du corps de Gothicflower que Mina tente de réanimer son personnage, uniquement pour le tuer une deuxième fois.

Et tout ça était la faute de Thomas, qui s'était lâchement retiré du combat au lieu de soutenir son groupe ! Alors que c'était elle qui l'avait fait accepter dans la guilde et autorisé à prendre part au raid. Il allait se faire chauffer les oreilles !

Avec sa demi-orque désormais trépassée, impossible de le joindre par le *chat* du groupe. Alors elle essaya par Skype. Mais le statut de Thomas avait beau indiquer qu'il était en ligne, il ne répondait pas. Ça ne lui ressemblait pas : normalement, il changeait de statut même pour aller aux toilettes. Qu'est-ce que ça signifiait ? Pourquoi s'était-il comporté si bizarrement pendant le combat ? Et que voulaient dire ces phrases, qui étaient toujours affichées dans sa fenêtre de *chat* ? Mince, c'est quoi, qui était « vrai » ? Et c'était quoi, cette histoire de « monde sur le fil » ?

Thomas avait l'air AFK, *away from keyboard* : il n'était plus devant son PC. Mais il y avait toujours les portables.

Elle appela son numéro, ça sonnait, mais personne ne décrochait. Après quelques sonneries, la boîte vocale se déclencha.

« Salut Thomas, c'est Mina. Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu réalises que tu

as Gothicflower sur la conscience ? Tout mon équipement est foutu, armes comprises. Appelle-moi dès que tu peux, s'il te plaît ! »

Elle raccrocha et, histoire de faire retomber sa colère, commença par se faire un thé. Mais elle ne réussissait pas à apaiser la rage qui la tenaillait. Elle devait sans cesse repenser aux heures innombrables passées dans *World of Wizardry* pour développer son avatar. Combien d'aventures avait-elle vécues, combien de situations périlleuses avait-elle brillamment surmontées pour amener sa demi-orque jusqu'au niveau 35 ? Bien sûr, le personnage n'était pas définitivement perdu, mais rien que sa hache à double tranchant avec effet d'accélération magique avait coûté presque 200 000 florins-or, le salaire de dizaines d'heures à effectuer des missions bien payées ou à piller les trésors de monstres effrayants.

Pire encore : la guilde de Feu allait faire ses choux gras de l'échec du raid. Déjà qu'attaquer un autre groupe dans un moment de faiblesse n'était pas bon pour l'image, alors foirer complètement l'attaque en question, c'était mauvais de chez mauvais. Sa réputation dans la guilde de l'Arbre Blanc comme au-dehors ne s'en relèverait pas.

Elle prit une profonde inspiration. C'est un jeu, c'est tout, essaya-t-elle de relativiser. Tu prends tout ça beaucoup trop au sérieux. Ça n'est pas la réalité. Mais pourquoi se mettait-elle à ce point en colère, comme si on lui avait chouré son portefeuille ? Était-ce encore une sensation de frustration, bien compréhensible, après une partie qui se concluait d'une façon aussi insatisfaisante, ou déjà le signe d'une véritable addiction ? Jusque-là, ni ses études d'informatique ni son job d'étudiante auprès d'un fabricant de logiciels n'avaient sérieusement souffert de son investissement dans *World of Wizardry*. Mais ne s'était-elle pas de plus en plus isolée des autres ces derniers temps – des êtres de chair et de sang, et pas seulement des partenaires de jeu en ligne ? De quand datait la dernière fête où elle était allée ? Elle fut effrayée de constater le temps qu'il lui fallait pour répondre à cette question.

Une drôle de sensation dans le ventre, elle reposa sa tasse de thé et tenta à nouveau de joindre Thomas sur Skype.

4. Arrêtez de parler et battez-vous, stupides Allemands !

5. Peux pas ! Besoin d'aide !

Le directeur aux Affaires criminelles Joachim Greifswald se laissa aller en arrière dans son fauteuil de bureau, bras croisés sur la poitrine.

« Je ne vous fais pas de reproche, monsieur Eisenberg, dit-il d'un ton compréhensif. Il est normal, dans ce genre de situation, d'avoir les nerfs qui lâchent. »

Eisenberg toisa son supérieur hiérarchique, de dix ans son cadet, qui dirigeait depuis six mois la brigade contre le crime organisé de la police de Hambourg. Son prédécesseur lui aurait sans doute passé un savon au prétexte qu'il avait fait rater l'intervention. Cela, Eisenberg l'aurait accepté. Mais l'indulgence dédaigneuse qui transparaissait dans la voix de Greifswald était difficilement supportable. Il se comportait comme si tous les policiers de Hambourg, et ses collaborateurs en particulier, étaient de parfaits crétins. Lui-même se considérait manifestement au-dessus du lot parce qu'il avait travaillé quelque temps, dans le cadre d'un accord de partenariat, à la police de New York, « la police la plus dure du monde », comme il aimait à répéter.

Eisenberg fit un effort pour répondre sur un ton neutre et factuel.

« Mes nerfs n'ont pas lâché. J'ai donné l'ordre d'intervenir pour protéger la vie de la gamine.

– Votre rapport d'intervention ne dit pas qu'il planait une menace sérieuse sur la vie de la gamine », dit Greifswald avec son stupide accent pseudo-américain, comme si quatre petites années de séjour aux États-Unis lui avaient fait oublier la prononciation correcte de l'allemand. Le bruit courait qu'il tenait à ce que ses intimes l'appellent « Joe ».

« Un des deux bandits la menaçait avec son pistolet.

- Il a tiré ?
- Non. C'est pour l'éviter que j'ai donné l'ordre d'intervenir.
- Mais vous étiez certain qu'il aurait tiré.
- Comme la jeune fille s'enfuyait et étant donné le contexte, j'ai jugé qu'il y avait une forte probabilité qu'il tire, oui.
- Qu'auriez-vous fait, vous, à la place de l'individu ?
- Je ne comprends pas votre question.
- Qu'y a-t-il de si difficile à comprendre ? J'aimerais savoir comment vous vous seriez comporté si vous aviez été ce trafiquant d'êtres humains. L'une de vos filles s'enfuit. Auriez-vous tiré sur elle, et pris le risque d'abîmer la marchandise que vous aviez l'intention de vendre ? »

Eisenberg ne répondit pas.

Greifswald soupira de façon théâtrale. « Combien de fois ai-je répété : "Il faut se mettre dans la tête de l'adversaire" ? Si vous m'aviez écouté, vous auriez compris que l'individu n'aurait jamais tiré sur cette jeune fille. Quel âge avait-elle, la gamine ? Quatorze ans ? Quelle chance avait-elle, famélique comme elle était, d'échapper à quelqu'un d'aussi bien entraîné que ce type ? Il avait une arme à la main, dès lors il était naturel qu'il la pointe sur la fuyarde. Il lui a sans doute crié de s'arrêter. Il aurait sans doute tiré en l'air, ou à côté. Mais il n'avait pas de raison de la blesser ou même de la tuer. La vie de la jeune fille n'a à aucun moment été réellement en danger. »

Eisenberg restait silencieux. Il savait qu'argumenter ne servirait à rien. Greifswald n'était pas sur les lieux. Il n'avait pas vu la fureur qui déformait le visage de l'homme. Et pourtant il croyait pouvoir juger *a posteriori* de la situation. Rien de ce que dirait Eisenberg n'y changerait quoi que ce soit.

Greifswald se pencha en avant.

« Votre façon de toujours jouer perso a réduit à néant des mois d'un travail de fourmi de la police, dit-il d'une voix dans laquelle ne transparaissait plus aucune compréhension, mais qui se voulait tranchante. En nous empêchant d'arrêter les criminels qui dirigent ce trafic, et de mettre ainsi un coup d'arrêt à la traite des femmes à Hambourg, vous avez livré un nombre inconnu de jeunes femmes à un terrible destin. Heureusement, ce n'est pas moi qui dois maintenant

vivre avec ça. »

Eisenberg ne répondit pas.

« Sur le plan disciplinaire, je n'ai pas de raison de vous sanctionner, poursuit Greifswald. C'est vous qui étiez responsable de cette intervention. Mais je peux vous dire que je suis très déçu. Je vais être franc avec vous : tant que je serai directeur, vous ne dirigerez plus jamais d'intervention extérieure. Je vous laisse toute latitude de voir si vous souhaitez plutôt vous recycler dans un travail de bureau dans ma brigade ou vous faire muter. Mais ne croyez pas qu'ici le job sera plus tranquille. J'attends de tous mes collaborateurs un engagement maximal – dans la mesure de leurs capacités. »

Eisenberg se leva de sa chaise.

« Est-ce tout, monsieur le directeur ?

– Pas tout à fait. J'aimerais que vous me fassiez un rapport détaillé sur les réseaux des commanditaires. Je veux tous les détails : participations financières, relations d'affaires, appartements, numéros de téléphone, tout ce que vous pourrez glaner. Appelez les collègues au Honduras et au Guatemala. Faites des recherches sur le Net. Vous n'avez pas de problème avec Internet, j'espère ? Et puis, Eisenberg, je sais que vous ne pouvez pas me blairer. Je m'en fous. Les *cops* de New York eux non plus ne pouvaient pas me blairer. Mais eux aussi, j'en ai fait mon affaire, et pourtant ce sont les *cops* les plus durs du monde. Alors n'allez pas vous figurer que vous m'impressionnez en me regardant comme ça et en me gratifiant de vos silences si éloquents. Et demandez-vous si, pour les années qui vous restent jusqu'à la retraite, vous voulez vraiment rester au département principal 6.

– Est-ce tout, monsieur le directeur ?

– C'est tout, monsieur Eisenberg. J'attends votre rapport jeudi prochain. Par courriel, ça suffira. On dépense de toute façon beaucoup trop de papier dans cette administration. »

Udo Pape, avec qui Eisenberg partageait un petit bureau, leva les yeux de son ordinateur.

« Alors, comment ça s'est passé ? Pas bien, hein ? »

Eisenberg s'assit. Pape attendait patiemment une réponse. Il connaissait suffisamment son collègue.

« Il m'a suggéré de demander ma mutation.

– C'est pas vrai ! Cet arrogant... » Pape ravala l'appellation qu'il avait réservée à leur patron. Les cloisons du bureau n'étaient pas assez épaisses pour autoriser les accès de colère. « Tu n'y songes quand même pas sérieusement, j'espère, non ?

– Je ne peux pas dire que la perspective de passer les prochaines années dans ce bureau, et seulement dans ce bureau, me comble de joie.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Il m'a laissé clairement entendre que je ne dirigerai plus d'interventions extérieures.

– Toi ? C'est pas possible, c'est pas sérieux ! Tu es son meilleur chef d'opérations !

– Il voit les choses autrement.

– Je te le dis : si tu pars, je ne reste pas non plus. On verra comment il fera pour combattre la mafia, quand il n'aura plus personne autour de lui ! »

Eisenberg ne répondit pas. Les protestations de solidarité de Pape lui faisaient du bien, mais il savait qu'elles ne dureraient qu'un temps. Quand les choses devenaient sérieuses, on ne trouvait plus grand monde pour sacrifier ses chances de promotion simplement pour protester contre une injustice. Lui-même ne l'aurait pas souhaité non plus, d'ailleurs.

Il se remit au travail. Le rapport que voulait Greifswald était bien sûr rédigé depuis longtemps – l'équipe d'Eisenberg avait analysé et recensé scrupuleusement l'ensemble des informations dont ils disposaient. Mais cela ne servait pas à grand-chose. Les commanditaires du trafic étaient bien trop rusés pour se faire repérer par des actions trop voyantes. La seule chance de pouvoir les traduire un jour en justice était de les prendre en flagrant délit, eux ou leurs hommes de main. C'est précisément ce qui venait d'échouer, et une occasion semblable ne se présenterait plus avant longtemps, à supposer qu'elle se représente un jour.

Il examina les procès-verbaux d'interrogatoire des chauffeurs des véhicules suspects. Comme il l'avait pensé, ils niaient en bloc s'être rendus à un rendez-vous. Ils pouvaient même produire des attestations les présentant comme de simples coursiers venus au port chercher des

documents de transport officiels. Que quelqu'un ait pu envoyer cinq chauffeurs en même temps était évidemment plus qu'inhabituel mais ne constituait pas un délit. Leurs explications étaient d'ailleurs absolument imparables. Et le fait que trois des cinq chauffeurs fussent des repris de justice n'était pas non plus en soi un fait concluant.

Ne restaient que les deux malfrats capturés sur le port. Ils seraient accusés de traite d'êtres humains et disparaîtraient pendant quelques années derrière les barreaux. Évidemment, sur le conseil de leurs avocats, ils refusaient toute déposition. Ils savaient que leur vie ne vaudrait plus rien s'ils s'avisait de trahir leurs commanditaires.

Eisenberg soupira. Il regarda l'heure. Cinq heures et demie. Normalement, il ne comptait pas son temps, mais aujourd'hui cela lui paraissait être le plus sensé à faire. Il referma donc son ordinateur et rentra chez lui.

Son petit deux-pièces du faubourg d'Altona lui parut plus vide encore qu'à l'ordinaire. Peut-être cela tenait-il au fait qu'il était rentré inhabituellement tôt. Il regarda autour de lui et réalisa que son logement, hormis quelques photos de ses deux enfants sur l'étagère et quelques livres, ne se distinguait pas d'un appartement de vacances anonyme. Cette impression était encore renforcée par le parfum antiseptique que laissait, chaque jeudi, le décapage drastique de Consuela, la femme de ménage.

Il se rendit dans la salle de bains et se regarda dans la glace. Ses cheveux sombres, grisonnants par endroits, étaient toujours bien en place. Mais son visage lui sembla tout d'un coup fatigué et vieilli. Les rides au-dessus de ses sourcils étaient-elles vraiment si creusées, d'ordinaire ? Ses joues avaient-elles toujours été aussi flasques ? Seul son nez de travers, légèrement aplati, lui parut familier – un rocher asymétrique défiant la déferlante du temps.

Il se fit une soupe en sachet. Généralement, il ne dînait pas chez lui et se contentait d'un sandwich au bureau ou bien d'un kebab sur le chemin du retour. Ça lui faisait tout drôle de se retrouver tout seul à manger à sa table, qui était bien trop grande pour lui.

Eisenberg n'avait quasiment pas de vie privée. Il s'était toujours figuré qu'il n'en avait pas besoin. Après une dure journée de travail, un peu de fitness, éventuellement un film à la télévision, et puis se

coucher tôt, se lever tôt, petit jogging, et après ça, le bureau. Il avait toujours été assez fier de ce mode de vie, qui lui semblait ascétique.

Maintenant il avait brusquement le sentiment d'avoir manqué quelque chose d'important.

Il se demanda s'il devait téléphoner à ses enfants. Michael avait à présent vingt-quatre ans et étudiait la construction mécanique à Karlsruhe. Sa cadette de trois ans, Emilia, suivait une formation d'infirmière. Elle vivait toujours chez sa mère, à Munich. Mais si Eisenberg n'avait pas envie de faire un numéro, c'était bien celui-là. Et quant à Michael, qu'aurait-il pu lui dire ? Il se voyait mal pleurnicher dans son oreille sur son intervention ratée et sur le « savon » qu'il s'était pris de la part de son nouveau chef.

Il alluma la télévision et regarda un moment les images animées, avant de s'apercevoir que c'était une série d'*access prime-time* qui ne l'intéressait absolument pas. Il éteignit l'appareil et alla à sa petite bibliothèque. Des manuels de police, quelques biographies et livres d'histoire et de philosophie qui lui avaient été offerts, autrefois, par Iris. Elle avait toujours beaucoup lu, mais quand elle était partie, elle avait emporté tous ses livres. C'était il y avait déjà longtemps. Pourtant, il voyait toujours son visage devant lui, avec une netteté incroyable : les lèvres pleines, les pommettes hautes, les yeux marron légèrement bridés, les longs cheveux sombres.

Il prit un livre, le remit en place, en ouvrit un second, mais rien ne parvenait à capter son attention. Son appartement lui semblait soudain étriqué. L'idée l'effleura d'aller boire une bière quelque part. Mais comme ça, tout seul ? Évidemment, il pouvait toujours donner rendez-vous à un collègue, Udo Pape par exemple, mais cela ne ferait que donner l'impression qu'il voulait juste s'épancher sur son épaule. Après tout, il n'y avait pas que lui qui vivait seul. Il ne devait quand même pas être si difficile de faire quelque chose de sensé de son temps !

Il finit par réaliser qu'il lui fallait parler avec quelqu'un de totalement étranger à cette histoire, quelqu'un qui pourrait lui donner un conseil en toute objectivité. Il réfléchit un moment, puis il appela un des numéros de son mobile.

« Oui, ici Erik Häger...

– Salut Erik, c'est Adam.

– Eh bien, quelle surprise ! Ça fait une éternité, dis donc ! »

Eisenberg avait fait ses études avec Erik Häger à l'école supérieure de la police de Münster. Ils avaient gardé le contact ensuite, bien que leurs carrières aient divergé. Alors qu'Eisenberg, en intégrant la Kripo de Hambourg, avait suivi le parcours traditionnel d'une carrière d'officier supérieur de police, Häger, lui, était entré directement au siège de l'Office criminel fédéral, le BKA, à Wiesbaden. Il dirigeait désormais à Berlin le groupe de sécurisation du BKA, qui assurait la protection des organes constitutionnels. Eisenberg raconta à son vieil ami son intervention avortée.

« Désolé de me déballonner ainsi devant toi, mais j'ai simplement besoin de quelqu'un qui me donne son avis en toute indépendance. Qu'est-ce que je dois faire, d'après toi ?

– La question est moins de savoir ce que tu dois faire que ce que tu veux faire. Si je comprends bien, ton chef est un con. Même en supposant que donner l'ordre d'intervenir était une erreur...

– Parce que, pour toi aussi, c'était une erreur ?

– À mon avis, ta question est une question oiseuse. J'ai moi-même pris assez de décisions dont, après coup, je n'étais plus sûr du tout. On ne peut pas savoir ce qui se serait passé si on avait agi différemment. Si la gamine était morte, tu te le serais reproché jusqu'à la fin de tes jours. Là, tu t'en veux à cause des types qui tirent les ficelles par derrière. Tout ça, ça fait partie du boulot, c'est tout. Le truc important, c'est que ce Greifswald ne te fait pas confiance. Vu le portrait que tu en fais, le gars est parfaitement inapte à un poste de responsabilité ou de direction. Si tu veux, je peux essayer de voir ce qu'il a déjà fait lui-même comme conneries.

– Non, laisse tomber. J'ai pas envie de lui chier dans les bottes.

– Comme tu voudras. Mais tu vas devoir te décider entre accepter la bagarre et te tirer de là.

– La bagarre, ce n'est pas possible, dit Eisenberg après une courte réflexion. Premièrement, Greifswald a d'excellentes relations avec le sénateur aux Affaires intérieures de Hambourg. C'est lui-même qui l'a placé à ce poste. Deuxièmement, ça ne m'intéresse absolument pas de perdre mon temps et mon énergie dans des petits jeux de pouvoir

internes. Je n'ai ni l'ambition ni le talent pour ça. Ce qui m'intéresse, c'est de coincer des délinquants. C'est mon boulot, et je n'arrêterai que quand je prendrai ma retraite. »

Häger eut un petit rire.

« Comme je te connais, tu continueras même une fois que tu auras pris ta retraite. Mais en attendant, j'ai bien peur qu'il ne te reste plus que la mutation.

– Si tu me connais si bien que ça, tu sais aussi que je n'abandonne pas aussi facilement. Et puis cette affaire de trafic de femmes n'est pas encore terminée. Elle ne fait même que commencer.

– Tu voulais un conseil. Alors voilà : si Greifswald reste sur ses positions, tu ne pourras quasiment plus prendre part au démantèlement de ce réseau de traite de femmes. Tu y laisseras ta santé. Alors tu demandes ta mutation. Tu es un bien trop bon flic pour continuer à te pourrir la vie sous les ordres d'un incapable. Moi, je te prendrais tout de suite au groupe de sécurisation, mais nous venons à peine de terminer un round de négociations pour réduire les effectifs, et en plus on est un peu à cran parce qu'il est question qu'une partie de nos missions soit dévolue à la police fédérale. Mais si tu veux, je me renseigne quand même.

– Je ne sais pas. Ça me paraît toujours lâche, de jeter le gant.

– Reconnais que ce qui te chiffonne, c'est surtout que ce soit Greifswald lui-même qui te l'ait proposé. Tu aurais bien jeté le gant, mais maintenant, aller dans son sens ne correspond pas du tout à ton idée du comportement adéquat face à un connard. »

Eisenberg hésita un instant.

« Bon d'accord, tu as raison. Ça me débecte, de faire ce qu'il veut.

– Peut-être que lui-même ne le veut pas tant que ça, d'ailleurs.

– Que veux-tu dire ?

– Réfléchis un peu. Il te connaît sûrement assez bien pour savoir que tu es une tête de mule. Supposons qu'il ait juste voulu te remonter les bretelles, sans nécessairement te perdre. Dans ce cas-là, sa suggestion de demander ta mutation n'était peut-être qu'un truc psychologique pour te pousser, au contraire, à rester. C'est vrai : après tout, aucun chef ne peut se permettre de se mettre à dos tous ses collaborateurs. Un quota trop élevé de demandes de mutation serait mauvais pour son

image. Il veut que tout le monde sache qu'il est le patron, sans pour autant que les gens partent d'eux-mêmes. À un moment ou à un autre, il va sans doute te confier une nouvelle intervention, un petit truc, et te présenter la chose comme s'il te faisait une grande faveur. C'est sa manière à lui de te rendre plus docile.

– Hem. Je n'avais pas encore considéré les choses sous cet angle. C'est vrai, ça serait bien dans son genre. Mais c'est idiot, maintenant j'ai encore moins envie de travailler pour lui.

– Alors tu demandes ta mutation. Quel âge tu as, à présent ? Cinquante-deux ans ? Ça n'est pas trop vieux pour recommencer ailleurs. Avec l'expérience qui est la tienne, tu peux faire du bon boulot dans n'importe quel service. Peut-être qu'ici ou là ils cherchent quelqu'un pour diriger un service de police criminelle. Ça ne te dirait pas ?

– Mais je ne veux pas aller je ne sais où en province. Et à Hambourg, pour l'instant, les commissariats sont tous excellemment dirigés.

– Et en plus de ça, monsieur a des exigences ? » Häger eut un petit rire sec. « Bon d'accord, je vais voir si j'entends parler de quelque chose. Si je trouve un truc intéressant, je te fais signe.

– Merci Erik. Merci aussi pour tes conseils.

– C'était un plaisir. Qui sait, peut-être te retrouveras-tu à Berlin. Tu me promets que toi et moi, dans ce cas-là, on se prendra une petite bière.

– Compte sur moi. »

Après cette conversation, Eisenberg se sentit mieux. Que son vieux copain n'ait pas à tout prix cherché à lui donner raison sur son intervention prématurée était justement quelque chose qui l'avait beaucoup aidé. Il regarda le journal et un vieux film avec Humphrey Bogart, puis il alla se coucher. Avant de s'endormir, il songea que la jeune fille qui lui avait fait rater son intervention était maintenant, elle aussi, couchée quelque part dans un lit confortable, avec la perspective de retrouver bientôt sa famille.

Ça n'était quand même pas si mal.

Le lendemain après-midi, Mina était devant la porte du studio occupé par Thomas dans une résidence étudiante. À sa colère avait succédé de l'inquiétude. Quelque chose ne tournait pas rond. La veille, elle avait essayé de lui téléphoner, jusque tard dans la nuit. Il ne réagissait ni à ses appels téléphoniques, ni à ses mails ni à ses demandes de *chat*, alors même que sur son compte Skype son statut le présentait comme toujours « en ligne ». Ce matin encore, elle avait essayé plusieurs fois, entre les cours. Peut-être qu'il avait pris la veille au soir une cuite monumentale et qu'il était tout simplement au lit avec la gueule de bois. Mais quand même, ça ne lui ressemblait pas.

Elle sonna, mais personne n'ouvrit. Et elle eut beau tambouriner contre la porte, elle n'obtint pas plus de résultat. La porte avait une poignée en forme de boule, qu'on ne pouvait pas ouvrir sans clé. Finalement elle renonça.

Dans une salle de jeu de la résidence, elle demanda à deux joueurs de baby-foot s'ils n'avaient pas vu Thomas, mais aucun ne put la renseigner. Elle rentra chez elle, réellement angoissée. Mais pourquoi se faisait-elle tellement de souci ? La disparition de Thomas avait peut-être une explication toute simple, elle n'était pas sa baby-sitter, après tout.

Elle s'identifia sur son compte *World of Wizardry*, s'attendant à se faire aussitôt attaquer par un membre de la guilde de Feu qui voulait se venger de l'attaque de la veille. Sans armes ni équipement, sa demi-orque n'avait aucune chance, même contre un adversaire nettement plus faible. Mais le champ de bataille était déserté. Près de son personnage, qui n'était plus vêtu que d'une tunique couleur terre, gisait, ultime geste de mépris de la part de ceux de la guilde de Feu,

un sac de cinquante florins-or.

Mina prit quand même le sac et se mit en route pour la cité de Felsheim, où sa guilde à elle disposait d'un poste avancé. On lui procurerait là l'équipement nécessaire pour accepter des missions qui lui permettraient d'acquérir à nouveau, peu à peu, des armes et matériels de qualité.

La route de Felsheim était tout sauf aisée. La contrée était infestée de monstres, qui représentaient des dangers mortels pour les débutants et les personnages sous-équipés. Par chance, sa demi-orque avait une certaine force physique et des dispositions pour le combat à mains nues, et elle put au moins se défaire des omniprésents loups-garous, esprits malins et autres farfadets. Elle ne connut de vraies difficultés qu'à deux reprises, quand elle eut à faire face à l'attaque d'un troll des cavernes et à celle d'un tigre blanc. Les deux fois, elle s'en tira en prenant ses jambes à son cou.

Elle atteignit enfin le siège de la guilde. Elle trouva là Tristanleaf, qui se plaignait amèrement du comportement « non professionnel » des Allemands qui avaient sali l'honneur de l'Arbre Blanc. À la question de Mina qui lui demandait s'il avait vu Thomas, *alias* ShirKhan, il répondit que non, mais qu'il aurait deux mots à lui dire. Pour lui, l'Arbre Blanc ne pouvait tolérer un comportement comme le sien. Il devrait s'attendre au moins à un avertissement, peut-être aussi à une pénalité de 10 000 florins-or minimum à verser à la guilde. Et une récidive rendrait son éviction de la communauté de l'Arbre Blanc quasi définitive.

Mina interrogea aussi d'autres membres de la guilde, mais aucun n'avait vu ShirKhan. On lui proposa de participer à un raid contre un groupe de Géants de glace qui avaient paraît-il caché quelque part un gigantesque trésor. Mina aurait bien eu besoin de sa part de butin d'un tel raid, mais elle refusa. Elle ne se sentait pas d'attaque pour une partie qui durerait jusqu'aux premières heures de la matinée. Elle se déconnecta et tenta à plusieurs reprises, sans succès, de joindre Thomas sur son portable, ou sur Skype.

Mais pourquoi était-elle si nerveuse ? Que quelqu'un se mette à jouer solo pendant un raid, après tout, ça pouvait arriver. Peut-être qu'elle lui tapait sur les nerfs, aussi, tout simplement, et que c'est pour

cela qu'il évitait le contact avec elle et les autres joueurs. Au fond, elle ne le connaissait pas si bien que ça, Thomas. Il faisait des études d'informatique, comme elle. Elle l'avait rencontré dans un cours de tutorat et ils s'étaient revus plusieurs fois avec d'autres étudiants pour préparer des examens. Ils se rencontraient parfois au resto U. Quand il lui avait dit qu'il jouait à *World of Wizardry*, ils s'étaient donné rendez-vous sur le Net. Depuis, ils avaient eu nettement plus de contacts en ligne que dans la vie réelle, alors que Mina n'habitait qu'à quelques centaines de mètres de chez lui, où elle n'était d'ailleurs jamais allée.

Sur Skype, son statut indiquait toujours « connecté ».

« Putain, Thomas, mais qu'est-ce qu'il y a ? Réponds-moi, quoi ! » écrivit-elle. Aucune réaction.

Finalement, elle alla se coucher, frustrée.

Elle se réveilla vers cinq heures du matin. Toutes sortes de monstres l'avaient poursuivie en rêve. Thomas regardait les monstres la déchirer vivante sans rien faire, avec juste un sourire niais. « Désolé », répétait-il en boucle.

Elle essaya de se rendormir, mais en vain. Finalement, elle se leva et alluma son portable. Apparemment, Thomas était toujours en ligne. Comme il lui semblait unimaginable qu'il ait pu passer la nuit devant son ordinateur, il n'y avait qu'une seule explication plausible : il ne l'avait pas utilisé depuis plusieurs jours, il ne l'avait sans doute même pas touché.

Cette déplaisante sensation reprit le dessus. Les propos étranges tenus par Thomas pendant le raid lui revinrent en mémoire. « Tout est vrai. » Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Elle tapa « monde sur le fil » sur Google et trouva un article de Wikipédia sur un film de science-fiction des années 1970. Le scénario rappelait vaguement la trilogie des *Matrix*, que Mina avait vue quelques années plus tôt. À l'époque, elle fréquentait assidûment la scène gothique, et c'étaient surtout les sombres tenues des acteurs qui lui avaient plu dans le film. Elle avait trouvé l'histoire plutôt intéressante, mais un rien tirée par les cheveux et illogique. Pourquoi des ordinateurs intelligents devaient-ils se donner la peine de cultiver des humains dans une sorte de batterie de ponte, et de les balader dans des mondes virtuels réalistes ? Il y avait certainement des

méthodes plus efficaces de production d'énergie. Ou alors est-ce que Thomas se figurait que le monde était un simulacre de ce genre ? Était-ce pour ça qu'il disait : « Tout est vrai » ? Mais quel rapport avec son étrange comportement ? Et s'il était drogué ? Non, ça n'était pas le genre de Thomas, en tout cas ce n'est pas ainsi qu'elle le voyait.

Elle prit une douche, avala son petit-déjeuner, et vers sept heures et demie elle était dehors. Son cours ne commençait qu'à neuf heures et demie. Elle avait donc le temps de tenter au moins de comprendre ce qui était arrivé à Thomas.

À nouveau, il n'ouvrit pas la porte. Aucun de ses voisins ne l'avait vu depuis l'avant-veille. Une étudiante dit qu'il était peut-être parti quelques jours chez ses parents à Darmstadt. Mina trouva le numéro de téléphone dans un annuaire en ligne, et elle eut bientôt la mère de Thomas au bout du fil. Pour ne pas l'inquiéter inutilement, elle se contenta de lui raconter qu'il n'était pas venu à un groupe de travail et qu'elle voulait savoir s'il était vraiment à Berlin, ou s'il était chez elle. Sa mère dit que non, qu'il n'était pas rentré à la maison depuis longtemps, et que c'était quand même triste que son fils vienne la voir si rarement, surtout maintenant que son père était depuis plusieurs mois à l'étranger et qu'elle était toute seule chez elle. Elle se lança dans un long monologue sur la souffrance d'une mère que son fils unique néglige. Au bout d'un quart d'heure, Mina réussit à mettre un terme à la conversation en prétextant un cours imminent. Maintenant elle savait en tout cas que Thomas n'était peut-être pas aussi digne de confiance qu'elle l'avait cru. Mais son inquiétude ne s'apaisa pas pour autant.

Un autre étudiant de la résidence lui donna le numéro du gardien. Elle appela, affirmant que Thomas s'était plaint auprès d'elle de souffrir de maux de tête et de nausées et que, comme il n'ouvrait pas, elle était inquiète et se demandait s'il n'avait pas besoin d'un médecin.

Elle dut patienter presque une heure avant qu'un gardien peu amène ne fasse son apparition et ne lui ouvre la porte, avec un double de la clé de Thomas. Ils traversèrent un petit vestibule et, passé une deuxième porte, pénétrèrent dans un studio faisant office de chambre et de séjour. Les rideaux étaient tirés, le lit défait. La lumière brûlait. Le portable de Thomas était ouvert sur la table de bureau. Son mobile

était posé à côté.

Le gardien haussa un sourcil. Mina ouvrit la porte de la salle de bains. Elle était vide.

« Je... je suis désolée, dit-elle. Je pensais vraiment qu'il était malade ou quelque chose comme ça.

– Pas grave. C'est des choses qui arrivent, répliqua le gardien sur un ton peu amène. Bon, maintenant je dois vous demander de sortir, pour que je referme à clé.

– Pourquoi ? C'était fermé à clé, avant ? »

Le gardien fronça les sourcils.

« Non, je ne crois pas. La porte était juste claquée. »

Mina embrassa la pièce du regard. Sur une petite étagère près de la porte d'entrée était posé un trousseau de clés. Elle essaya les clés. L'une d'elles allait dans la serrure de la porte donnant sur le couloir.

« C'est bizarre, dit-elle en reposant la clé, plus pour elle-même que pour l'homme. S'il est sorti, pourquoi n'a-t-il pas emporté ses clés ?

– Vous n'imaginez pas le nombre de fois où je dois ouvrir un studio parce que les gens ont oublié leurs clés à l'intérieur, rétorqua le gardien. Si je touchais dix euros chaque fois, je pourrais prendre ma retraite tout de suite. Vous, les étudiants, vous vous figurez qu'on n'a que ça à faire. »

Mina ignore ses paroles. Elle revint dans le studio. Elle voulait voir ce que Thomas avait fait en dernier sur son ordinateur, mais le gardien la retint.

« Excusez-moi d'insister : vous devez partir, maintenant. »

À ce moment-là, le regard de Mina tomba sur la table de nuit. Un livre était posé là, dont le titre lui disait vaguement quelque chose : *Simulacron 3* de Daniel F. Galouye. Elle le prit.

« Je lui avais prêté », mentit-elle au gardien.

Celui-ci émit un grognement désapprobateur, mais il la laissa faire et donna un tour de clé à la porte de l'appartement une fois qu'elle fut sortie.

« Vous donnerez mon bonjour à votre collègue. Mais qu'il n'aille pas s'imaginer que je vais tout laisser en plan pour ouvrir son studio dès qu'une étudiante en manifesterait le désir.

– Je suis désolée de vous avoir fait vous déplacer pour rien, dit

Mina. Vous savez, j'étais vraiment inquiète.

– Ça va, ça va », grommela l'homme, qui partit aussitôt.

Mina regarda l'heure. Le cours était déjà commencé depuis une demi-heure. Elle alla s'asseoir dans un café, commanda un cappuccino et feuilleta le livre. Les pages étaient jaunies et l'ensemble du volume, très défraîchi. Quelques passages avaient été soulignés au crayon, des post-it jaunes étaient collés à deux endroits. Elle comprit en lisant la quatrième de couverture pourquoi le titre lui avait semblé familier. Elle l'avait lu le matin même dans l'article de Wikipédia : c'était le roman qui avait été adapté par Rainer Werner Fassbinder pour son film *Le Monde sur le fil*.

Elle lut les passages que Thomas avait soulignés. Sur l'une des pages marquées d'un post-it, l'auteur racontait comment un employé d'une société d'études de marché se volatilisait littéralement au cours d'une fête. À un autre endroit, deux employés de la même entreprise se demandaient si le monde n'était pas tout simplement une simulation. Mina ne voyait pas où l'auteur voulait en venir. Il n'empêche : les endroits marqués renforçaient son soupçon que Thomas s'était peut-être bien monté la tête, et avait obéi à une idée fixe. Mais où était-il passé ? Avait-il fait une dépression nerveuse ou quelque chose comme ça ? Était-il paranoïaque, et était-il en train d'errer dans la nature, complètement à la dérive ?

Mais il pouvait tout aussi bien avoir simplement passé les dernières nuits auprès d'une nouvelle copine. Cette pensée effraya Mina. Elle regrettait d'avoir emporté le livre. De quel droit s'était-elle ainsi immiscée dans la vie de Thomas ? Que penserait-il d'elle quand il apprendrait qu'elle s'était introduite chez lui avec l'aide du gardien ?

Elle lui écrivit une longue lettre dans laquelle elle s'excusait de son comportement, expliquait pourquoi elle s'était inquiétée et lui demandait de lui faire signe dès qu'il rentrerait. Elle mentionnait dans le post-scriptum qu'elle avait emprunté le livre qui se trouvait sur sa table de nuit. Puis elle retourna au studio de Thomas et glissa le mot sous la porte avant de prendre le chemin de la fac.

Tu es assis sur le vieux matelas qui sent le moisi. Tout est silencieux, dans cette cave, et il fait frisquet. L'air a un goût de rance et de renfermé. Une ampoule unique, dans une petite cage de fer, éclaire la pièce dépourvue de fenêtres. Des étagères d'acier rouillé supportent des réserves de produits secs dont la date de péremption a expiré depuis longtemps, une boîte de premiers secours, des masques à gaz, un dosimètre d'irradiation, des cartons pleins de vieux dossiers. Au mur, une affiche jaunie donnant la conduite à tenir en cas d'attaque nucléaire. Elle est datée d'avril 1966.

De tous les lieux où tu dois être parce que tu ne peux pas être là où tu es vraiment, celui-ci est ton préféré. Il te procure une sensation de sécurité. Mais bien sûr, tout cela aussi n'est qu'une illusion.

Ta main glisse sur le béton poreux du mur. Le bout de tes doigts éprouve la résistance. Comment se fait-il que personne ne se soit encore demandé pourquoi les choses qui vous entouraient devaient toujours paraître aussi massives ? Alors qu'il semble quand même prouvé qu'elles sont constituées presque uniquement de vide. La distance entre des électrons et leur noyau atomique équivaut ainsi à celle d'une tête d'épingle tournant autour d'une pomme à dix kilomètres de distance. N'est-il pas évident que quelque chose ne tourne pas rond ? Tu avais posé la question à l'école, à l'époque. Ils s'étaient foutus de ta gueule.

Tu sais aujourd'hui que ce ne sont pas l'arrogance ou la bêtise qui les retiennent de poser les bonnes questions, mais la peur. Personne ne peut supporter l'idée que le monde n'est pas tel qu'il apparaît, mais qu'au contraire on vit dans un mensonge, que tout est faux, que tout cela est un *fake*. Ils refoulent la vérité, ils ne veulent pas entendre. Et

si tu la dis quand même, ils se moquent de toi et ils disent que tu es fou. Ils seraient même fichus de te faire enfermer dans un asile. Il y a longtemps que tu sais tout ça, c'est pour ça que tu ne dis plus rien, que tu as renoncé à essayer de révéler la vérité.

Pourtant, tu le sais bien, il y en a d'autres, dehors, qui savent. C'est obligé. Tu es peut-être plus intelligent que la moyenne, mais tu es loin d'être un génie. Alors, si toi, tu sais, tu penses bien qu'il y en a d'autres qui savent aussi. Il faudrait leur parler, même à un seul, ça serait déjà une délivrance. Ça t'aiderait peut-être même à supporter tout ça, au moins pendant un certain temps.

Mais les admin's ne veulent pas. Ils empêchent tout contact. Que quelques individus se mettent à douter, passe encore, mais si une cellule se créait, une masse critique pourrait naître, et elle ferait éclater toute la bulle. Qu'est-ce qui se passerait, alors ? Serait-ce la fin ou le début ? La mort ou la renaissance ? N'importe, de toute façon ils ne peuvent pas accepter ça. Tu le sais, toi, et ils savent que tu le sais.

Tu ne peux rien *faire*.

Tu ne peux *vraiment rien* faire.

Toi, tu ne peux rien faire.

Et pourtant, *tu as fait* quelque chose.

Que vont-ils faire de toi, à présent ?

Eisenberg poussait le fauteuil roulant sur le chemin habituel le long de l'Alster extérieur.

« Alors, comment est ton nouveau chef ? » demanda son père.

Eisenberg resta silencieux un moment, plus par habitude que par surprise. C'est son père qui lui avait enseigné à tourner trois fois sa langue dans sa bouche avant de l'ouvrir. Et il connaissait depuis longtemps son flair imparable pour tout ce qui tracassait son fils.

Rolf Eisenberg avait été jusqu'à sa retraite juge à la cour d'appel régionale de Hambourg. Son fils avait hérité de son sens prononcé de la justice, mais – du moins le croyait-il – pas de sa capacité à lire dans les pensées.

« C'est un type arrogant. Il se figure que, parce qu'il a passé quelques années à New York, il est meilleur flic que les autres.

– Et c'est le cas ?

– Je ne sais pas. Je ne l'ai encore jamais vu sur le terrain.

– Mais lui, il t'a vu, toi.

– Eh bien, pas directement. Disons qu'il y a eu une intervention, et qu'elle a foiré. » Et Eisenberg expliqua ce qui s'était passé.

« Si tu n'avais pas donné l'ordre d'intervenir et si la fille avait été blessée, je t'aurais fait condamner pour non-respect des devoirs de ta charge et non-assistance à personne en danger », dit son père.

Eisenberg s'était attendu à une réponse de ce genre. Son père avait peut-être été un bon juge, mais quand ça touchait son fils il n'était pas objectif. Pourtant, cela faisait du bien, de l'entendre confirmer ce qu'il pensait.

« Greifswald voit les choses différemment. Il est persuadé que le type n'aurait pas tiré. Son argument est qu'il n'avait aucune raison

d'abîmer sa précieuse marchandise.

– S'il dit ça, c'est que c'est un mauvais policier.

– Pourquoi ?

– Un bon policier sait qu'il ne peut pas savoir ce qui passe par la tête de quelqu'un qui pratique la traite des êtres humains, ni comment il va réagir. Il ne peut pas savoir si cet homme avait ou non les idées claires, s'il n'était pas crevé, ou drogué, ou si tout simplement il n'était pas dans un mauvais jour.

– Tu as peut-être raison.

– Évidemment que j'ai raison. Tu as bien agi, mon garçon.

– Merci, papa.

– Tu n'as pas besoin de me remercier de te dire la vérité. Dis-moi plutôt ce que tu comptes faire, à présent.

– Que veux-tu dire ? »

Son père se tourna vers lui, dans son fauteuil roulant, et lui jeta un regard sévère. Son visage paralysé d'un côté était tout de guingois, mais ses yeux étaient clairs. Son corps pouvait bien afficher les signes de la dégradation de ses quatre-vingt et quelques années, son esprit n'en restait pas moins parfaitement en éveil. « Ne te fais pas plus idiot que tu n'es. Ça n'a jamais marché, avec moi.

– J'ai téléphoné à Erik Häger jeudi soir.

– Ton ami du BKA ? Qu'est-ce qu'il en dit ?

– Il me conseille de demander ma mutation.

– Et c'est ce que tu vas faire ?

– Je ne sais pas très bien. Greifswald m'a fait la même proposition.

– Et tu n'as pas très envie de faire ce qu'il te dit. Je peux comprendre. Mais il y a des chances qu'il t'ait dit ça seulement parce qu'il sait que tu es tellement têtu que tu ne le feras jamais. Il est probable qu'en fait il veuille te garder, simplement il veut te recadrer un peu, histoire de t'avoir à l'œil. »

Était-ce vraiment si évident ? Eisenberg s'était toujours jugé assez bon connaisseur de l'âme humaine. Mais sa connaissance ne valait manifestement que s'il n'était pas directement concerné.

« C'est aussi ce que dit Erik.

– Alors, tu vas te chercher un nouveau poste ?

– C'est pas si facile.

– Tout dépend de tes ambitions. Moi, je préférerais faire la circulation à Pinneberg plutôt que de me faire brider par un chef incapable. »

Eisenberg ne put s'empêcher de sourire à l'idée de son père en uniforme de gardien de la paix. « Je vais voir. Peut-être que quelque part on cherche un patron pour un commissariat de police criminelle.

– Je pourrais passer un coup de fil à mon vieil ami Degenhart, le conseiller ministériel. Il connaît encore pas mal de monde.

– Merci, papa. Mais aujourd'hui, il y a des offres d'emploi sur Internet. Je vais bien trouver quelque chose.

– Parce que tu crois qu'Internet peut remplacer les relations personnelles ?

– Sans doute pas. Mais les relations personnelles ne créent pas forcément non plus de nouveaux jobs.

– Comme tu voudras. N'empêche que ce Greifswald est sûrement arrivé là où il est grâce à des relations personnelles plutôt que par son talent.

– Là, tu as raison.

– Enfin bon. Réfléchis un peu à tout ça pendant quelques jours. Dis-moi si je dois appeler Degenhart.

– Promis, papa. Je te remercie. »

Ils poursuivirent leur chemin en silence. Ils n'avaient pas besoin de parler beaucoup, leur complicité suffisait à leur faire du bien à l'un et à l'autre. Comme chaque fois qu'il avait ouvert son cœur à son père, Eisenberg se sentait mieux.

Ils prirent un café, comme d'habitude, à la Literaturhaus, puis Eisenberg ramena son père à son appartement d'Uhlenhorst, où une infirmière à domicile s'occupait de lui.

Trois jours plus tard, le téléphone de service d'Eisenberg sonna. Le directeur de la police Armin Kayser, de la Kripo de Berlin, était au bout du fil : « Notre ami commun Erik Häger m'a dit que vous pourriez être intéressé par un nouveau champ d'activité ? J'ai un emploi à pourvoir, pour lequel votre expérience pourrait nous être précieuse. Si vous êtes d'accord, je ne demande pas mieux que de vous en dire un peu plus.

– Merci de votre appel, répondit Eisenberg. Je ne sais pas

exactement ce que vous a raconté Erik Häger, mais ma situation n'est pas telle que je désire à tout prix quitter mon emploi actuel. En plus, là je suis sur un dossier concret, qui est encore loin d'être clos.

– Vous voulez dire, cette histoire de traite de jeunes femmes ? J'en ai entendu parler. »

Qu'il y eût dans la police, comme dans n'importe quel autre corps de métier, bon nombre de ragots et commérages, cela n'était pas nouveau pour Eisenberg. Mais que le fiasco de la semaine précédente ait déjà été colporté jusqu'à Berlin...

« Quand Erik Häger m'a parlé de vous, j'ai fait quelques recherches, poursuivit Kayser. J'ai demandé à voir le rapport d'intervention. Sincèrement, je recherche quelqu'un qui pense et qui agit exactement comme vous l'avez fait. Qui ne se contente pas d'appliquer un plan tout fait, mais qui se fie à son expérience et à son intuition quand la situation le commande. Qui agit, au lieu de discuter. J'ai parfaitement conscience que vous avez pris un risque en donnant l'ordre d'intervenir. J'ignore totalement si à votre place j'aurais agi pareillement. Mais j'ai le plus grand respect pour votre décision de faire passer la vie de cette jeune fille avant un éventuel succès de l'enquête. »

Ce Kayser était-il en train de lui passer de la pommade ?

« Vous pouvez me dire en quoi consiste ce travail ? » Eisenberg avait déjà consulté les offres d'emploi internes sans y trouver quoi que ce soit qui retînt son intérêt.

« Eh bien, c'est un peu particulier. Je dirige le département 7 de lutte contre la criminalité liée aux phénomènes urbains et soutien aux enquêtes en cours. Nous avons ici un groupe d'enquête spécial qui travaille sur les investigations en amont et sur la prévention des délits.

– La prévention ? Ça n'est pas vraiment dans mes cordes.

– Il ne s'agit pas de prévention au sens habituel. Vous vous souvenez du cas Anders Breivik ?

– Bien sûr.

– Vous savez qu'il avait annoncé ses crimes sur Internet avant d'attaquer le camp de jeunes sur l'île d'Utøya et de tuer soixante-dix-sept personnes. Eh bien, à la suite de cela, nous avons constitué un groupe de spécialistes. L'idée est d'identifier de potentiels tueurs fous

avant qu'ils ne passent à l'acte. Nous voulons éviter que ce genre d'action ne se produise chez nous en Allemagne.

– Sauf votre respect, monsieur Kayser, ça me paraît quand même assez absurde. Comment voulez-vous distinguer un criminel de masse en puissance de tous les dingos qui écument Internet avec leurs débilités ? Et même si vous le pouviez, que voudriez-vous faire ? Arrêter quelqu'un parce qu'il *pourrait* commettre un crime ? J'ai peur qu'il n'y ait pas de base légale pour ça dans notre système juridique.

– Vous mettez le doigt là où ça fait mal, monsieur Eisenberg. Nous savons bien que ça ne marche pas comme ça. Chaque fois que la pression publique est assez forte pour pousser les politiciens à agir, ça ne débouche pas toujours sur des choses applicables. Au départ, il s'agissait de prendre des mesures de prévention assez précises pour au moins pouvoir intervenir rapidement quand un forcené passe à l'acte. Mais ça s'est révélé impossible à réaliser dans la pratique.

– Pourquoi ne suis-je pas étonné de ce que vous me dites ?

– Toujours est-il que maintenant nous avons ce groupe d'enquête, et, pour être franc, je ne vois pas très bien comment l'utiliser de manière efficace. Il s'agit de gens jeunes, des spécialistes, pointus et talentueux. Mais il leur manque en partie la maîtrise des techniques policières, et surtout l'expérience.

– Pourquoi tout simplement ne pas dissoudre ce groupe, alors, si vous constatez que l'idée ne fonctionne pas ?

– Monsieur Eisenberg, je ne vais quand même pas vous expliquer le b. a.-ba de la politique dans la police. Vous êtes bien placé pour le savoir, vous-même, à Hambourg. Si je dissous le groupe, comme vous dites, on me reprochera un échec, à moi et à la Kripo, ici, à Berlin. Personnellement, je pourrais m'en accommoder, mais j'estime qu'une telle décision serait pour le moment, disons, inopportune.

– Bon, je résume : vous avez un groupe d'enquête sans véritable mission, mais qui ne peut pas non plus être dissous du jour au lendemain. Et donc maintenant, vous cherchez quelqu'un qui vous aide à utiliser ces gens de manière efficace.

– Exact.

– Eh bien, pour être franc, j'ai du mal à voir là une perspective très enthousiasmante. »

Kayser soupira.

« Vous avez raison. À dire vrai, je suis un peu au désespoir. Je n'ai pas réussi jusqu'ici à trouver un policier à la fois compétent et expérimenté qui soit prêt à accepter cette mission. À cela s'ajoute que les membres du groupe sont un peu... spéciaux. C'est vrai qu'il faudrait pas mal de sensibilité et d'autorité naturelle pour en faire une équipe opérationnelle. À la façon dont Erik Häger vous a décrit, je pense que vous pourriez être l'homme de la situation. Mais évidemment, je peux comprendre que tout cela ne vous semble pas particulièrement motivant. Tout ce que je peux vous offrir, c'est une grande liberté d'action, et la promesse que je ferai tout mon possible pour vous soutenir. Bien sûr, il est aussi envisageable que cette mission débouche à terme sur de nouvelles perspectives au sein de la Kripo berlinoise, mais là je ne peux rien vous promettre de concret. »

Non, ce boulot ne semblait pas très attrayant. Il n'apparaissait même pas sur le site intranet de la police. D'ailleurs, si Eisenberg était tombé sur une offre d'emploi de même contenu que la proposition de Kayser, il n'aurait même pas songé à se porter candidat. Et pourtant : la sincérité de Kayser lui plaisait.

« Vous parliez de spécialistes, dit-il. En quoi consiste exactement leur expertise ?

– Ce sont pour la plupart des gens très pointus dans leur partie, mais sans véritable formation de policiers. Ce sont surtout des cracks de l'informatique, Internet, tout le tintouin.

– Là, je crains de ne pas être la bonne personne. Je sais me servir d'Inpol, mais pour ce qui est d'Internet, je suis plutôt un béotien. Si je devais m'inscrire sur Facebook, je serais obligé d'appeler le service informatique interne ! »

Kayser eut un petit rire.

« Moi c'est pareil. Mais là n'est pas la question. Il y a déjà bien assez de savoir informatique dans l'équipe. Ce qui manque, c'est la compétence strictement policière et, comme je vous disais, l'expérience.

– Comment pourrais-je assurer la cohésion d'un groupe si je ne comprends rien à ce que fabriquent ses membres ?

– Sans que je vous connaisse personnellement, monsieur Eisenberg,

je suis sûr que vous sauriez vous adapter rapidement. Ce que vous avez à apprendre, vous l'apprenez vite. Mais cette mission fera surtout appel à vos qualités humaines et à vos capacités d'empathie et d'adaptation.

– Que voulez-vous dire ?

– Écoutez, je vous propose une chose. Vous venez à Berlin rencontrer l'équipe. Comme ça, vous pourrez vous faire votre propre idée de la mission à accomplir. S'il vous semble que vous pouvez vous entendre avec ces jeunes gens, je vous proposerai la direction intérimaire du groupe, mettons, pour six mois. Si après cela vous souhaitez rester, nous pourrions transformer cela n'importe quand en CDI. Sinon, eh bien vous retournez tout simplement à votre poste précédent.

– Je doute que le directeur des Affaires criminelles Greifswald me libère pendant six mois.

– Ça, c'est mon affaire. Je connais Joe Greifswald, je sais comment il travaille. Et croyez-moi, j'ai moi aussi quelques relations politiques. »

Au ton de la voix de Kayser, on n'avait pas l'impression que Greifswald lui était particulièrement sympathique. Encore un bon point pour Kayser, se dit Eisenberg.

« Qu'en pensez-vous, monsieur Eisenberg ? Vous ne voulez pas d'un petit déplacement professionnel à Berlin dans les jours qui viennent ? Vous venez voir le groupe, c'est tout. J'aimerais bien de toute façon avoir votre avis avant de dissoudre l'équipe de façon irrémédiable.

– Écoutez, je vous promets d'y réfléchir. Je vous rappelle.

– D'accord. Merci beaucoup, monsieur Eisenberg ! À bientôt, j'espère ! »

« Qui était-ce ? demanda Udo Pape, qui s'était efforcé, pendant toute la conversation, de faire comme s'il n'écoutait pas.

– Kayser, directeur de la police à la Kripo de Berlin. Il me propose un boulot. Mais pour être franc, je ne trouve pas que ce soit très attirant. »

Pape tirait une mine de dix pieds de long.

« Ben dis donc, à t'entendre, tu avais pourtant l'air bigrement intéressé. Surtout, ne t'avise pas de me laisser seul avec l'autre affreux !

– Rien n'est décidé. Et même, de toute façon je ferai d'abord un saut à Berlin pour voir de quoi il retourne.

– À mon avis, Greifswald va en faire une jaunisse. »

Eisenberg ne put retenir un sourire en coin.

« Raison de plus. »

Eisenberg rappela Erik Häger le soir même et le remercia d'être intervenu en sa faveur. Häger lui fit de Kayser le portrait d'un chef compétent et fair-play, jouissant d'une excellente réputation à la Kripo berlinoise et au-delà. « Vous allez sûrement bien vous entendre », dit-il.

Eisenberg n'était pas encore convaincu, mais la perspective de faire un pied de nez à Greifswald en partant à Berlin n'était pas pour lui déplaire. Il appela donc le lendemain la Kripo de Berlin. Kayser étant en rendez-vous, Eisenberg informa son assistante qu'il était prêt à aller à Berlin, mais qu'il devait encore demander pour cela une journée de congé. Il rappellerait dès que celle-ci lui aurait été accordée.

Il était encore en train de se demander comment justifier devant Greifswald sa demande d'une journée de congé quand il fut convoqué dans son bureau.

« Je viens de recevoir un coup de fil du [LKA6](#) de Berlin, dit son chef sur un ton mi-figue mi-raisin. Il semblerait qu'on ait là-bas besoin de toute urgence de votre expertise. Ils n'ont même pas voulu me dire de quoi il s'agissait. Vous devez vous présenter jeudi matin chez le directeur de la police Kayser. » Greifswald se pencha en avant sur son bureau. « Dites, Eisenberg, c'est quoi, ce micmac ? demanda-t-il d'une voix tranchante. Si vous me cherchez des noises ou si vous voulez me jouer un petit tour à votre façon, sachez que vous n'aurez pas le dernier mot, c'est moi qui vous le dis ! »

Eisenberg opta pour la franchise.

« Le directeur de la police Kayser m'a proposé la direction d'un groupe d'enquête. Comme vous m'aviez suggéré de demander une mutation, j'ai pensé qu'il ne pouvait pas nuire que j'aille au moins me renseigner. Cela ne me dérange pas de sacrifier pour ça un jour de congé. Je ne m'attendais pas du tout à ce que le LKA requière mon expertise professionnelle. »

Greifswald eut un petit rire forcé.

« Écoutez, oubliez ce que je vous ai dit la semaine dernière ! » Sa voix avait pris brusquement un ton étonnamment amical. « J'étais furax à cause de cette intervention, dans ces cas-là on dit des choses qui dépassent notre pensée. J'apprécie votre expérience à sa juste valeur, sachez-le, ainsi que votre engagement. Vous n'allez quand même pas renoncer à tout ce à quoi vous êtes arrivé ici, pour prendre je ne sais quel boulot de second ordre à la Kripo de Berlin ?

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais donner suite à l'invitation du directeur de la police Kayser. Il souhaite avoir mon avis sur le groupe dont il m'a parlé. »

Les yeux de Greifswald se firent tout petits.

« Je ne peux pas vous en empêcher. Mais je vais vous dire une bonne chose, Eisenberg : si vous n'êtes plus dans mon équipe, vous n'êtes plus dans mon équipe ! Avec moi, c'est pas compliqué : on est de mon côté, ou du côté adverse !

– J'ai toujours pensé que les policiers étaient tous du même côté, répliqua Eisenberg. Celui du droit. »

Greifswald lui lança un regard noir.

« Bon, eh bien allez-y, à Berlin, nom de Dieu ! Mais attention : je n'admettrai pas que votre enquête en pâtisse ! Vous pouvez disposer. »

Eisenberg quitta le bureau avec des sentiments mêlés. Si jamais le poste berlinois ne s'avérait pas être une bonne solution, il avait un problème.

6. Le LKA, abréviation de *Landeskriminalamt*, « Office criminel du land », correspond à ce que pourrait être la police criminelle d'une région française. On l'appelle ici alternativement le « LKA », la « Kripo » (*Kriminalpolizei*), ou la « Criminelle ». Sa version nationale est l'Office criminel fédéral, le *Bundeskriminalamt* ou BKA.

« Je voudrais déclarer une disparition », dit Mina.

La fonctionnaire de police la regarda attentivement.

« Nom ?

– Thomas Gehlert.

– Il me faut d’abord votre nom à vous.

– Ah. Mina Hinrichsen. » Elle donna son adresse.

La policière tapa ces renseignements dans l’ordinateur.

« Et la personne disparue est...

– Thomas Gehlert. » Elle donna aussi l’adresse de Thomas.

« Vous connaissez la date de naissance de la personne ?

– Je ne sais pas.

– Quel âge a-t-il ? À peu près ?

– Je ne suis pas sûre. Vingt-cinq ou vingt-six ans, je suppose.

– Depuis quand cette personne a-t-elle disparu ?

– Une semaine. Ça fait une semaine qu’il n’est pas retourné chez lui.

Personne ne l’a vu. J’ai demandé partout. Parmi ses connaissances, personne ne sait où il est. Même ses parents n’ont pas de nouvelles de lui.

– Quelle est la nature de votre relation avec la personne disparue ?

– C’est un copain étudiant. On s’est vu quelquefois pour bosser. Et de temps en temps, on joue sur Internet. »

La femme la regarda d’un air interrogateur.

« Vous n’avez pas, et n’avez pas eu une... relation intime avec Thomas Gehlert ?

– Non. Je suis inquiète, c’est tout. C’est pas le genre de Thomas, de disparaître comme ça, sans rien dire à personne.

– M. Gehlert, à votre connaissance, a-t-il une maladie quelconque ?

Est-ce qu'il prend des médicaments ?

– Non, pas que je sache.

– Est-il dépressif ? A-t-il exprimé des envies de suicide, ou fait des allusions ?

– Non.

– A-t-il montré des signes quelconques de trouble mental ? Était-il saoul, peut-être, ou... est-ce qu'il se drogue ?

– Je ne pense pas. » Mina ne dit mot de l'étrange comportement de Thomas durant le raid. L'évoquer l'aurait obligée à parler de choses dont elle ne voulait pas parler. Pas avec la police.

« Je crains que dans ce cas les conditions pour faire un signalement pour disparition inquiétante ne soient pas réunies, dit la fonctionnaire. Toute personne adulte a droit au libre choix de son lieu de résidence, et elle n'est pas non plus tenue d'informer quiconque de l'endroit où elle se trouve. Nous ne pouvons malheureusement rien faire tant qu'il n'y a pas suspicion de délit et qu'il n'y a aucun danger patent pour l'intégrité physique ou la vie de la personne disparue. » Elle arbora un sourire professionnel. « Je comprends votre inquiétude. Mais dans la plupart des cas, l'inquiétude se révèle sans fondement. Les gens font souvent des choses inattendues, c'est plus fréquent qu'on ne croit.

– Mais il n'a emporté ni son téléphone mobile, ni les clés de son studio. Il a laissé la lumière et son ordinateur allumés.

– Comment le savez-vous ? »

Mina raconta comment elle était entrée dans le studio de Thomas avec l'aide du gardien de la résidence.

« Depuis, je suis allée à la résidence quasiment tous les jours, et j'ai demandé chaque fois, mais personne n'a vu Thomas. C'est... c'est comme s'il s'était évaporé. »

La fonctionnaire de police gratifia Mina une nouvelle fois de son sourire factice.

« Ne vous en faites pas, personne ne s'est encore jamais évaporé. Si vous tenez vraiment à savoir où il est, tout ce que je peux vous conseiller, c'est de vous adresser à une agence de détectives privés.

– Mais et si... et si quelqu'un l'avait éliminé ?

– Vous avez des soupçons sur une personne précise, pour affirmer cela ?

– Non, mais...

– Comme je vous disais, tant qu'il n'y a pas de preuve de délit, nous ne pouvons rien faire. Ne vous en faites pas. Des milliers de personnes disparaissent chaque année de façon incompréhensible – et elles réapparaissent tôt ou tard.

– Oui, vous avez sans doute raison. Merci. »

Quand Mina quitta le poste de police, elle dut affronter un vrai petit crachin berlinois. La pluie fine rafraîchissait agréablement la peau.

Et s'il avait raison ?

Elle regarda autour d'elle. Le poste de police était situé non loin de son logement dans la Wedekindstrasse, une petite rue plantée d'arbres du quartier de Friedrichshain. Une mère de famille avec foulard et poussette passa devant elle. De l'autre côté de la rue, un jeune couple se disputait. Le monde était familier et pourtant il lui parut brusquement étranger.

Et si tout cela n'était pas réel ?

Mina ne s'était pas vraiment attendue à ce que la police fasse grand-chose. D'ailleurs, ce n'était sans doute pas nécessaire. Thomas réapparaîtrait d'une façon ou d'une autre. Tout cela ne serait finalement qu'un grand malentendu.

Elle se raccrochait à cette pensée comme un naufragé à une bouée de sauvetage. Car l'alternative était insupportable.

Et s'ils l'avaient simplement effacé ?

Mina ne s'était jamais beaucoup intéressée à la science-fiction, bien que le genre fût très populaire chez les étudiants en informatique. Quand elle lisait quelque chose, c'était généralement des livres spécialisés, avec parfois, pour changer un peu, une biographie. Avant, quand elle était adolescente, elle se délectait des histoires de vampires, mais elle avait passé l'âge depuis longtemps.

Elle ne s'en était pas moins prise au jeu du livre de Thomas. Quand elle avait commencé à le lire, c'était seulement parce qu'elle espérait y trouver une indication de l'endroit où il pouvait se cacher, mais très vite elle avait succombé à une étrange fascination. Depuis elle avait lu le livre deux fois, de la première à la dernière page.

Il datait des années soixante. Les ordinateurs de l'an 2034, tels qu'on se les figurait à l'époque, étaient hauts comme des immeubles

de trois étages, les villes étaient pleines de tapis roulants et de voitures volantes. Les gens vivaient dans un État semi-totalitaire, qui sondait en permanence l'opinion de ses citoyens grâce à une armée d'interviewers fanatiques. L'Internet omniprésent, les entreprises du type Google, Facebook et Amazon, qui en savaient plus, par la simple observation, sur les goûts de chacun que ce que l'on en savait soi-même, tout cela était encore unimaginable à ce moment-là. Mais c'était moins le charme rétro et les sous-entendus satiriques qui la fascinaient dans le livre de Galouye, que cette atmosphère oppressante, la sensation qu'avait le héros que le monde lui coulait entre les doigts comme du sable dans le vent d'été. Une sensation qui paraissait tout d'un coup à Mina étrangement familière.

Après les longues parties sur *World of Wizardry*, elle avait parfois l'impression que le monde qui l'entourait était moins réel que le monde imaginaire de Goraya, qui fournissait le cadre du jeu. Elle s'expliquait alors cette sensation par un effet d'accoutumance du cerveau, semblable à cette impression que l'on a quand on rentre d'une sortie en voilier sur la Baltique et qu'on remet le pied sur la terre ferme, avec cette drôle de sensation que le sol se dérobe alors sous vos pas.

Maintenant elle se demandait si ce n'était pas quelque chose de plus que cela.

Malgré ses conceptions technologiques antédiluviennes, le roman annonçait d'une façon remarquablement exacte à plus d'un titre les évolutions de la réalité virtuelle. Et ce, alors même qu'il avait été écrit à une époque où les ordinateurs pouvaient tout au plus projeter sur un écran des graphiques de lignes monochromes. Ce livre devait avoir fortement inspiré de nombreux auteurs de science-fiction, dont les Wachowski, qui avaient repris l'idée phare de Galouye d'une sorte de réalité clonée pour l'adapter au temps présent dans leur film culte *Matrix*.

À l'évidence, cela avait dû transformer la façon de penser de Thomas. Comment sinon expliquer son délire au cours du raid ? « Le monde sur le fil ! Tout est vrai ! » Cela faisait clairement référence au roman : un autre monde au bout de fils et de tuyaux...

Il avait voulu leur faire comprendre que le monde réel n'était qu'un

simulacre. Et tout de suite après, il avait disparu sans laisser de traces. Comment ne pas faire le parallèle avec le livre : dans une scène clé du roman, le héros, Douglas Hall, rencontre, lors de la fête de son chef, le responsable de la sécurité de l'entreprise, qui a mis au point un système pour simuler la réalité. Celui-ci lui rapporte une découverte incroyable, qu'aurait faite le directeur scientifique du projet avant de mourir dans un accident. L'instant d'après, le chef de la sécurité disparaît brusquement à son tour, sans laisser de traces lui non plus. Pire : tous les souvenirs de lui, toutes les traces de son existence sont effacés en un clin d'œil. Seul le héros se souvient qu'il a existé. Mina avait lu et relu la scène au moins dix fois. Et elle la trouvait chaque fois plus effrayante.

Reste que Thomas, lui, avait simplement disparu. Son appartement était encore là, ses voisins savaient toujours qu'il existait. Il devait y avoir une autre explication à sa disparition.

Il fallait qu'il y en ait une !

Berlin semblait avoir perdu ses couleurs. Une pluie fine et poisseuse résistait avec acharnement aux efforts des essuie-glaces, qui n'avaient sûrement pas été changés depuis la première mise en circulation de l'antique Mercedes diesel. Eisenberg s'en voulait de n'avoir pas pris le métro. Même par ce temps pourri, il aurait préféré aller à pied que d'être coincé dans un taxi brinquebalant au milieu des embouteillages de l'heure de pointe, forcé de surcroît de subir les éructations du chauffeur.

Enfin, la voiture s'arrêta devant une construction en béton sans charme de Tempelhof. Eisenberg descendit et regarda autour de lui. Avait-il vraiment envie de travailler ici ? Berlin lui avait toujours paru sale et négligé, comparé à Hambourg, et cette pluie n'arrangeait décidément pas les choses.

Armin Kayser avait à peu près son âge. Il avait des cheveux gris, coupés court, et un visage anguleux qui lui donnait un air de militaire. Mais son sourire était chaleureux, et ses yeux souriaient.

« Je suis heureux que vous ayez pu venir, monsieur Eisenberg. Je vous en prie, asseyez-vous. » Il lui indiqua un siège devant une petite table d'entretien, dans son bureau d'aspect plutôt modeste. « Vous voulez un café, ou un cappuccino ?

– Un verre d'eau plate, ça suffira.

– Comme vous voudrez. » Kayser posa une bouteille en plastique et deux verres sur la table, et y versa de l'eau. « Venons-en tout de suite à notre sujet, si vous le voulez bien. J'ai un rendez-vous après le nôtre, dans une demi-heure. Je vous propose de profiter de votre journée ici pour faire la connaissance de l'équipe. Auparavant, je voudrais juste vous donner encore quelques infos qui pourraient vous être utiles. Je

commencerais par ceci... »

Une demi-heure plus tard, Kayser conduisait personnellement Eisenberg dans le bureau où était installé le Groupe d'enquêtes spéciales Internet, en abrégé GESI.

Un carton imprimé avec l'inscription « iForce » en police de caractères SciFi et avec la photo retouchée d'un officier de police brandissant une épée laser était fixé au mur avec du scotch – un avant-goût de ce qui attendait Eisenberg.

Un coin de la pièce, de dimensions plus ou moins carrées, était enclos par des vitres. Dans l'espèce d'aquarium créé par cette séparation se trouvait une table avec, posés dessus, trois grands écrans. Un jeune homme aux cheveux bouclés y était assis, des écouteurs posés sur les oreilles, les yeux braqués sur les écrans. Il ne semblait pas prêter attention aux nouveaux venus. Les trois autres personnes qui se trouvaient dans la pièce, par contre, se tournèrent vers eux avec curiosité.

« Permettez-moi de vous présenter M. Eisenberg, commissaire principal à la Kripo de Hambourg, dit Kayser. Voici Benjamin Varnholt. » Il désignait un homme en forte surcharge pondérale de trente et quelques années, avec une barbe de trois jours, des lunettes noires et une queue de cheval grasseuse. Il portait un jean, des tennis élimées et un tee-shirt taché arborant l'emblème d'un groupe de rock. Son bureau, couvert d'écrans moniteurs, d'ordinateurs portables, d'une boîte de pizza vide, de piles de documents, de boîtes en carton, de pochettes de DVD et autres platines d'ordinateurs, avait manifestement obtenu une dispense aux lois de la pesanteur.

« 'lut », dit Varnholt avant de revenir à ses moniteurs.

« Voici M. Jaap Klausen, commissaire de police judiciaire. Il fait fonction pour le groupe de commissaire par intérim. »

Un homme jeune et mince aux cheveux sombres coupés court se leva de son siège, devant un bureau sur lequel aussi étaient posés deux écrans, mais qui semblait nettement mieux rangé que celui de Varnholt. Il tendit la main à Eisenberg.

« Heureux de faire votre connaissance, monsieur le commissaire principal ! »

Eisenberg répondit à la poignée de main, qui était agréablement

ferme.

« Moi de même.

– Et voici notre psychologue patentée en criminologie, le Dr Claudia Morani. » Kayser lui présentait une jeune femme plutôt séduisante, portant des lunettes, et de longs cheveux noirs luisants. Elle dévisagea Eisenberg en fronçant les sourcils, comme si elle avait du mal à s'expliquer ce qu'il venait faire là. L'unique *laptop* posé sur sa table avait un air de normalité rafraîchissante.

« Et ici, dans le bureau du coin, est installé Simon Wissmann, un informaticien de haut niveau. Mais en réalité, son bureau est ici. » Il montrait une table sur laquelle s'entassaient, près d'une imprimante laser, des emballages d'ordinateurs et des liasses de papiers imprimés. « Le bureau du coin vous est bien évidemment destiné. »

Eisenberg perçut très nettement le raidissement des trois membres du groupe quand ils entendirent cette phrase. À l'évidence, personne ne les avait encore informés qu'on leur cherchait un nouveau patron.

« Le commissaire principal Eisenberg aura un entretien avec chacun de vous, dit Kayser. Je vous serais reconnaissant de répondre à toutes ses questions avec franchise et sincérité. Après quoi, je discuterai avec lui de la suite qu'il convient de donner à l'existence du groupe. »

Jaap Klausen approuva silencieusement, la mine stoïque. Le froncement de sourcils de Claudia Morani s'accentua et ses yeux se rétrécirent légèrement.

« Ça roule, Raoul », dit Varnholt, sans même se retourner.

« Et maintenant je vais vous présenter M. Wissmann », dit Kayser sur le ton qu'il eût dit : je vais vous ouvrir la cage aux lions. Il ouvrit la porte du bureau séparé.

« Monsieur Wissmann ? »

Le personnage ainsi interpellé continuait sans se démonter de fixer ses écrans. Ses doigts glissaient sur le clavier comme s'il le caressait. Des lignes de programme apparaissaient avec une vitesse stupéfiante sur l'un des trois écrans qui lui faisaient face.

« Monsieur Wissmann ! répéta Kayser en élevant la voix.

– Une seconde », murmura l'autre sans s'interrompre.

Kayser et Eisenberg attendirent. La « seconde » s'éternisait.

Kayser soupira.

« Monsieur Wissmann ! J'ai un rendez-vous, je suis pressé. »

Wissmann continuait à taper sur son clavier. Dix secondes plus tard, il s'interrompit et leva enfin les mains de son clavier. Il ne regardait toujours pas Kayser et Eisenberg.

« Auriez-vous s'il vous plaît l'obligeance de retirer vos écouteurs, monsieur Wissmann, dit Kayser, visiblement énervé. Je souhaite vous présenter quelqu'un. »

Wissmann retira enfin ses écouteurs et les déposa avec précaution près de son clavier. Puis il tourna la tête dans leur direction et regarda Eisenberg un quart de seconde, avant de baisser le regard comme si les genoux du commissaire étaient considérablement plus intéressants que sa physionomie. Eisenberg perçut très nettement, même sans les voir, que les yeux des trois autres membres de l'équipe étaient braqués sur lui.

« Je vous présente le commissaire principal Eisenberg, du LKA de Hambourg. Il aimerait s'entretenir avec vous.

– Plus le temps », dit Wissmann, agrippant à nouveau ses écouteurs.

Kayser posa une main sur l'épaule de Wissmann. C'était plus un frôlement qu'autre chose, pourtant le jeune homme se cabra.

« C'est important, monsieur Wissmann. »

Wissmann se retourna. À nouveau, il jeta un bref coup d'œil à Eisenberg, puis, vivement, détourna encore une fois le regard.

« OK c'est bon. »

Eisenberg commençait à comprendre dans quoi il s'était engagé. Il s'adressa à Kayser.

« Y a-t-il une pièce à part, où nous pourrions être tranquilles un moment ?

– Oui. Venez, je vous y conduis. Avec qui souhaitez-vous parler en premier ?

– Avec M. Wissmann.

– Venez avec nous, s'il vous plaît, monsieur Wissmann, dit Kayser d'un ton qui ne souffrait pas la contradiction. Maintenant ! »

Wissmann se leva de sa chaise et leur emboîta le pas. Le silence était à couper au couteau quand ils passèrent devant les autres membres de l'équipe. Kayser les conduisit dans une petite salle de réunion dont le centre était occupé par une table de conférence carrée

pour huit personnes. Wissmann s'assit. Il posa les mains sur ses cuisses et les dévisagea. Eisenberg s'assit en face de lui.

« Bon. Je vous laisse seul, dit Kayser. S'il vous plaît, essayez de venir vers seize heures dans mon bureau, si vous en avez terminé d'ici là.

– Entendu. À tout à l'heure. »

Après le départ de Kayser, Eisenberg attendit encore un moment. Wissmann ne levait pas les yeux.

« C'est comment, votre nom, déjà ? » demanda Eisenberg au bout d'une minute.

Wissmann ne dit rien.

« Regardez-moi, s'il vous plaît, monsieur Wissmann. »

Il leva la tête une fraction de seconde. Puis il baissa à nouveau le regard sur ses mains.

« Vous êtes autiste, c'est ça ?

– Asperger, répondit Wissmann.

– C'est-à-dire ?

– Le terme *syndrome d'Asperger* désigne ce qu'on présente comme un trouble du comportement relevant du spectre autistique, dit Wissmann d'une voix monocorde, comme s'il lisait l'article d'un dictionnaire médical. Il se traduit par des faiblesses dans les domaines de l'interaction et de la communication sociales. Les personnes atteintes du syndrome d'Asperger ont des difficultés à reconnaître les signaux non verbaux et paralangagiers chez d'autres personnes et à en émettre eux-mêmes. Pour les personnes soi-disant normales, leur comportement au niveau du contact et de la communication est étrange et maladroit. Cependant les personnes atteintes d'Asperger ne font pas que présenter des déficits, elles présentent aussi des points forts dans les domaines de la perception, de la capacité de concentration et de la mémorisation, et parfois même des dons exceptionnels, en particulier dans des secteurs très pointus. L'*Asperger* est inné et incurable. La question de savoir s'il doit être considéré comme une maladie ou une variante de la norme en termes de facultés de communication n'est pas tranchée.

– Wikipédia ?

– Oui.

– Pourquoi êtes-vous ici, monsieur Wissmann ?

– Le directeur de la police, M. Kayser, m’a donné instruction d’avoir un entretien avec vous.

– Je ne me suis pas exprimé assez précisément. Pourquoi êtes-vous membre du GESI ? Quelle a été votre motivation, quand vous avez fait acte de candidature ?

– La mission m’a séduit. On m’a promis que je disposerais de moyens techniques illimités. On m’a promis que j’aurais une totale liberté de manœuvre dans le cadre des lois existantes.

– Et ces promesses n’ont pas été tenues ?

– Non. Ma dernière demande d’investir dans l’acquisition d’une grappe d’ordinateurs en parallèle a essuyé un refus. »

Eisenberg se promet de regarder ultérieurement en quoi consistait exactement cette demande d’investissement. Il n’avait pas de mal à imaginer, néanmoins, que Wissmann n’était guère sensible à ce que l’administration pouvait considérer comme le cadre raisonnable d’un investissement en informatique.

« Vous disiez que la mission vous avait séduit. De quelle mission s’agit-il donc ?

– Empêcher des crimes.

– Vous pensez que vous pouvez repérer des crimes avant qu’ils se produisent ?

– Oui.

– Comment ?

– Reconnaissance de modèles.

– Vous pouvez m’expliquer, plus précisément ?

– La reconnaissance de modèles, ça signifie que, lorsqu’il y a une importante quantité d’informations, on va pouvoir détecter certaines données récurrentes et certaines logiques. Et on va en déduire des corrélations qui ne découlent pas directement des informations *stricto sensu*. Par exemple, Amazon utilise la reconnaissance de modèles pour trouver quelle est la musique que vous appréciez et quels sont les livres que vous lisez. Vous avez déjà essayé ? Ça fonctionne très, très bien. Une fois que vous avez fait plusieurs achats dans ces conditions, l’ordinateur sait mieux que vous-même quel est le prochain achat que vous aurez envie de faire. Selon le même modèle, Google et Facebook reconnaissent ce qui va vous intéresser. La lecture dans les pensées,

d'ailleurs, quand elle est faite par des machines, repose sur le même principe.

– Vous prétendez que vous pouvez lire dans les pensées ?

– Je n'ai rien prétendu de tel. J'ai juste indiqué qu'il était possible, par une évaluation des signaux électriques liés à l'activité cérébrale, et par la reconnaissance de modèles, de tirer des conclusions sur les pensées d'une personne-test. Les scientifiques ont déjà été capables de visualiser les images auxquelles pense une personne, en identifiant des images dans une banque de données grâce à des modèles d'activités cérébrales similaires. » Il regarda Eisenberg pendant une seconde, et sa bouche esquisse un mince sourire. « Si le sujet vous intéresse, je vous ferai volontiers une liste d'ouvrages spécialisés sur le sujet.

– Euh, merci beaucoup, mais je risque de ne rien y comprendre. Alors vous pensez qu'on peut prévoir si quelqu'un va ou non commettre un crime ?

– Non. Mais on peut prévoir si quelqu'un a des penchants pour commettre des crimes.

– Et quelqu'un qui a ce genre de penchants, vous pourriez l'arrêter avant qu'il ne commette un crime ?

– Monsieur le commissaire principal Eisenberg, je connais par cœur le Code pénal et le Code de procédure pénale. Il n'y a évidemment aucune base juridique pour ce genre de choses.

– Mais vous disiez que vous vouliez empêcher des crimes grâce à la reconnaissance de modèles. Je vous ai mal compris ?

– Oui, c'est ce que j'ai dit, en effet. Il y a différentes manières d'empêcher des crimes. On peut arrêter l'auteur potentiel avant qu'il ne commette son crime. Mais c'est exclu pour des raisons juridiques. Il y a d'autres possibilités. On peut protéger la victime potentielle et mettre en place des obstacles à la perpétration du crime, obstacles consistant par exemple à empêcher l'auteur d'avoir accès aux moyens d'accomplir son crime, ou à limiter sa liberté de mouvement jusqu'à l'empêcher d'accéder au lieu du crime, ou encore à disposer aux abords de la scène de crime potentielle les forces de police nécessaires à son interpellation rapide. Celle-ci, pour autant que le péril soit avéré, doit s'opérer juste avant la perpétration du crime, et en tout cas au plus tard pendant la perpétration du crime et avant que celui-ci

n'aboutisse à ses conséquences les plus dommageables. Je suis surpris de devoir vous expliquer cela.

– Avez-vous conscience qu'il vous faudrait des ressources nettement plus importantes que celles dont dispose la police, si vous voulez empêcher par anticipation tous les crimes potentiels ?

– J'ai conscience que notre pays consacre à la protection de la vie et de l'intégrité physique de ses ressortissants des moyens bien moins importants que ceux alloués à l'entretien d'une armée largement privée de sens et au soutien public à des industries polluantes, du type de l'industrie automobile et de l'industrie minière. »

Eisenberg considéra Wissmann pendant un moment. Se pouvait-il vraiment que quelqu'un ait pu imaginer empêcher ainsi un accès de folie criminelle chez un psychopathe ? Que Wissmann y croie, Eisenberg pouvait le comprendre : à l'évidence, il vivait dans son monde à lui. Mais quelqu'un devait bien avoir pris la décision de faire obtenir à ce jeune homme, manifestement totalement inadapté à la fonction de policier, un contrat de travail en bonne et due forme. Eisenberg se demandait si le responsable de cette absurdité n'avait pas voulu tout simplement se débarrasser de Wissmann.

« Que faisiez-vous avant de rejoindre le GESI ? »

Wissmann réfléchit un moment. « Je me suis levé, je me suis rasé, et je suis venu ici en métro comme je fais toujours. »

Eisenberg fronça les sourcils.

Wissmann sourit et leva brièvement les yeux, avant de les reporter à nouveau sur le rebord de la table.

« Je blaguais, monsieur le commissaire principal. Bien sûr, je sais ce que vous vouliez dire. J'ai peut-être un Asperger, mais je ne suis pas un crétin. J'étais informaticien au Service informatique central. Mes résultats exceptionnels m'ont valu d'être appelé au Groupe d'enquêtes spéciales Internet quand celui-ci a été créé.

– Oui, mais au départ, pourquoi êtes-vous entré dans la police ? Quelqu'un avec vos... dons ne serait-il pas plus à sa place dans l'économie ?

– Pourquoi est-ce que tout le monde me pose cette question ? C'est vrai, j'aurais gagné beaucoup plus chez SAP ou IBM. Beaucoup plus. Mais l'argent ne m'intéresse pas. Je veux faire quelque chose de mon

existence, je veux rendre le monde plus sûr. J'ai fait une candidature auprès des services secrets, mais on ne m'a pas pris malgré mes excellentes références. Ai-je répondu à vos questions ? Voyez-vous, je travaille en ce moment sur un projet très important, et en fait je n'ai vraiment pas une minute à moi.

– Vous travaillez sur quoi ?

– Je vous l'ai dit : la reconnaissance de modèles.

– Et plus précisément, vous faites quoi ?

– Je programme des algorithmes d'évaluation.

– Pour quoi faire ? Qu'est-ce que vous voulez évaluer ?

– Verbatims de *chats*. Profils Facebook. Posts sur Twitter. Blogs.

– Je vous demande pardon ? Je vous ai bien compris ? Vous surveillez les communications privées sur Internet ? Mais vous avez un mandat, pour ça ?

– Monsieur le commissaire principal, même si on ne m'a pas admis à l'École allemande de la police, je pourrais vous passer l'examen n'importe quand, et je serais reçu avec vingt sur vingt de moyenne ! Je connais par cœur tous les règlements présentant un peu d'intérêt. Un mandat judiciaire est nécessaire s'il doit y avoir violation du secret de la correspondance et des communications. Il n'est pas nécessaire par exemple en cas de lecture d'un journal ou d'évaluation de toute information accessible au public.

– Cela signifie que vous analysez les informations qui sont libres d'accès sur Internet ?

– Exact.

– Vous parliez de Facebook. Ne faut-il pas être inscrit sur Facebook pour pouvoir lire les informations fournies par d'autres utilisateurs ?

– Si. Mais comme il n'y a pas de limitation à l'accès à Facebook et que l'inscription est anonyme, c'est comme si on avait un accès public. Évidemment, mes bots ne travaillent que sur les informations qui n'ont pas été définies par les utilisateurs comme confidentielles ou accessibles seulement à certaines personnes.

– Pourquoi est-ce que ce que vous dites ne me rassure pas ?

– Monsieur le commissaire principal, ne vous en faites pas. C'est normal qu'une personne de votre âge ne comprenne pas les technologies modernes de communication. Je ne fais rien d'autre que

ce que fait Google. Beaucoup de gens ne se rendent pas compte de toutes les traces qu'ils laissent dans l'espace public, sur Internet. Mais ça ne change rien au fait que ce qu'ils font est public, et que chacun y a accès et peut *en faire une évaluation*.

– Et vous avez déjà trouvé des modèles intéressants ?

– Mon travail n'en est encore qu'à un premier stade. Les algorithmes de reconnaissance de modèles ne sont pas encore mûrs, loin de là. De plus, ce genre d'évaluation nécessite une grande capacité de calcul, et comme je l'ai déjà dit, ma demande d'investissement sur ce point a malheureusement été retoquée.

– Si je comprends bien, vous n'avez pas encore obtenu de résultats.

– Je n'ai pas dit ça. Je suis parvenu à identifier des modèles de comportement permettant de conclure avec une forte probabilité à des penchants pédophiles. L'examen d'un échantillon représentatif a montré que plus de 30 % des personnes présentant ce modèle avaient déjà été condamnées pour des délits avérés.

– Cela signifie que vous pouvez trouver, avec un taux de réussite de 30 %, si une personne est pédophile ou non, rien qu'en l'espionnant sur Internet ?

– Le taux de réussite est beaucoup plus élevé. La part des pédophiles condamnés dans la population est infiniment petite. 0,00041 %, pour être précis. Si le taux est aussi élevé dans l'échantillon que j'ai identifié, cela signifie qu'il existe une probabilité de plus de 97 % pour que les 70 % restants, qui ne sont pas encore condamnés, soient eux aussi des pédophiles.

– Et pourtant, cette découverte est inutile. Nous ne pouvons tout de même pas aller chez un juge et demander le contrôle d'identité d'un homme uniquement parce qu'il existerait une forte probabilité pour que cet homme *puisse* commettre un délit. »

Wissmann se raidit.

« Il est possible que cette découverte ne mène pas directement à des arrestations. Mais elle n'est pas inutile ! Si nos lois ne suffisent pas à nous procurer une protection efficace par rapport à ces personnes, eh bien c'est qu'elles doivent être changées. »

Eisenberg se félicita *in petto* que Wissmann, avec ses problèmes de communication, ne puisse jamais devenir un homme politique.

« Enfin. Bien, merci beaucoup, monsieur Wissmann. »

Wissmann se leva sans rien dire et sortit.

Eisenberg soupira. Oui, ça promettait de ne pas être triste.

Il ne se passe rien. Absolument rien. Tu as pris tous les risques. Tu as brisé tous les tabous. Mais tout le monde s'en fiche. Les gens préfèrent regarder de mignons petits chatons sur YouTube ou des démos de jeux vidéo, au lieu de s'occuper de ce qu'ils appellent la réalité – et *a fortiori* de ce qui se cache derrière.

Tu presses tes mains contre ta tête. Tu les entends rire. Ou bien est-ce juste ta respiration qui résonne ainsi sur les murs de béton ? Depuis combien de temps es-tu déjà ici, en bas ? Tu sais que ton corps – ton vrai corps – ne manque de rien, mais la sensation de faim que t'inoculent leurs champs magnétiques domine tout. Non, tu ne leur rendras pas les choses aussi simples. Tu ne te retireras pas de toi-même du circuit. Tu te mets debout. Tes jambes sont flageolantes. Tu as du mal à monter jusqu'en haut des marches. Tu mets ta bouche sous le robinet et tu bois. Pourquoi est-ce que ça fait tant de bien ?

Il n'y a plus rien à manger, sauf un paquet de toasts moisis. Tu te rends dans la salle de bains. Tes cheveux sont gras. Tu as une barbe de trois jours, qui t'irait assez bien si ton visage n'était pas aussi creusé, si les cernes autour de tes yeux n'étaient pas aussi marqués. Tu as l'air d'un zombie. *Tu es un zombie*. Un être qui n'est pas vraiment vivant, mais qui est quand même mû par la faim et par de bas instincts. Tu ris sans humour. Tu as toujours trouvé les films de zombies stupides.

Tu dois te reprendre. Ils ne veulent qu'une chose : que tu renonces. Ils essaient de te démoraliser, jusqu'au jour où tu seras interné dans un asile psychiatrique, où tu ne gêneras plus. Et alors tout aura été vain.

Tu es sous la douche. L'eau chaude te fait du bien. Elle lave la faute de tes épaules et chasse le doute de tes yeux. Ce que tu as fait était nécessaire. C'était la seule chose à faire. Il faut juste que tu t'armes de

patience. Un jour ou l'autre, ils finiront bien par le comprendre. Et alors ils devront faire quelque chose.

Tu sors de la maison et tout de suite tu te sens mieux. Le ciel est aveuglant. Une petite pluie fine te rafraîchit. Les doutes s'en vont avec elle.

« Bonjour ! » dit la caissière au supermarché. Elle sourit toujours quand elle te voit. Quelque chose en toi aimerait bien répondre à son petit jeu, mais tu ne lui rends pas son sourire pour autant. Tu sais que le sourire n'est qu'une illusion, un *fake*. Tu ne réponds pas, tu te contentes de ramasser la monnaie quand la machine te la rend. Tu traînes les sacs à la voiture. Ils ont beau ne contenir que du vent, ils pèsent sacrément lourd.

« Que puis-je faire pour vous, commissaire ? » Toute l'attitude de Jaap Klausen trahissait la distance et la méfiance.

« M. Kayser m'a demandé de me forger une idée de votre groupe, et ensuite de lui faire connaître mes recommandations afin d'accroître son efficacité », répondit Eisenberg.

Klausen eut un rire sec.

« Accroître l'efficacité du groupe ? C'est facile. Vous virez Wissmann et Varnholt et vous les remplacez par de vrais policiers. La seule qui soit bonne à quelque chose dans ce groupe, c'est Claudia Morani. »

Eisenberg ne releva pas la remarque.

« Parlons de vous, si vous voulez bien. Depuis combien de temps faites-vous fonction de commissaire à la tête de ce groupe ?

– Depuis que le dernier responsable officiel a jeté l'éponge, il y a trois mois. Depuis lors, non seulement je dirige le GESI, mais je *suis* quasiment le GESI. Une fois qu'il a été clair que la mission qui était la nôtre au départ ne fonctionnerait jamais, le directeur Kayser a décidé que nous apporterions un soutien Internet aux investigations menées par d'autres unités. Nous n'avons pas eu jusqu'à présent beaucoup de demandes, mais quand cela s'est produit, j'ai moi-même fait les recherches sur Internet. OK, Claudia – je veux dire le Dr Morani – m'a aidé. Elle est vraiment très bonne pour les profils de criminels. Mais les autres ? Sim Wissmann vit de toute façon sur une autre planète. Ben Varnholt joue toute la journée à des jeux vidéo aux frais de l'État et se tape de mes notes de service. Si vous me demandez, je vous dirai qu'il est grand temps de mettre fin aux contrats de ces deux-là.

– Comment êtes-vous arrivé au GESI ?

– J'ai fait mes études ici, à l'école d'économie et de droit, et j'ai

obtenu mon *bachelor* dans la filière police et sécurité. Puis j'ai travaillé deux ans au commissariat 52 de la Kripo. Quand il y a eu cette offre d'emploi interne pour le GESI, je me suis dit que c'était l'occasion ou jamais de sortir du train-train. »

À nouveau, il eut un petit rire sans humour.

« Depuis combien de temps êtes-vous dans le groupe ?

– Depuis la création du GESI. Il y a un an et demi, donc.

– Pourquoi n'avez-vous pas essayé de vous faire muter ?

– N'allez pas croire que je n'y aie pas songé. Mais je ne suis pas le genre de type à renoncer aussi facilement. Et de toute façon, le groupe sera bientôt dissous.

– Pourquoi dites-vous ça ?

– Ça fait des mois que le directeur Kayser cherche un nouveau responsable. Personne n'est assez idiot pour accepter le job. C'est une voie sans issue, j'en ai peur. »

Il était évident que Klausen se trouvait bien dans son rôle de responsable intérimaire et n'avait pas la moindre envie de se voir chapeauter du jour au lendemain par un nouveau chef en la personne d'Eisenberg. Il n'en avait pas moins une évaluation tout à fait réaliste de la situation.

Ils discutèrent encore un moment. Klausen raconta qu'il faisait aussi beaucoup de sport, et avait été une fois champion junior de l'équipe berlinoise de décathlon. Il précisa aussi qu'il était le seul de l'équipe à savoir faire usage d'une arme à feu si la nécessité s'en faisait sentir.

Au bout d'une heure, Eisenberg le remercia. Il alla se chercher un café au distributeur de la kitchenette. Puis il demanda à Benjamin Varnholt de le rejoindre dans la salle de conférences.

La chaise grinça sous le poids de Varnholt.

« Oubliez, dit-il, avant même qu'Eisenberg ait ouvert la bouche.

– Qu'est-ce que je dois oublier ?

– Le job. Kayser vous a bien demandé de prendre la direction du GESI, non ? Il sait qu'il aurait dû fermer boutique depuis une paye. Mais il n'ose pas. Politiquement, ça la foutrait mal. Alors il cherche un couillon qui va lui donner le sentiment qu'il a eu une bonne idée au départ. Non, croyez-moi, c'est pas ici que vous allez prendre votre pied. D'autres s'y sont cassé les dents avant vous. Vous seriez le

quatrième à vous y coller. Le dernier a tenu tout juste trois mois. Vous avez sûrement une bonne raison pour vous faire muter de Hambourg et accepter ce poste, mais moi je vous le dis : vous feriez mieux de vous chercher autre chose ! »

Eisenberg resta silencieux un moment. Puis, ayant réussi à surmonter son exaspération, il décida de se concentrer sur les faits sans se laisser démonter par l'insolence de Varnholt.

« Quelle est exactement votre tâche, au GESI ?

– Ma tâche ? Comme si on avait des tâches précises ! Toute cette idée d'élucidation préventive, dès le départ, c'était du pipeau. Kayser le savait d'ailleurs, il n'est pas idiot. Mais évidemment, il a quand même marché dans la combine. Depuis, il nous refourgue aux autres services comme il ferait d'un pack de bière amère. "Soutien aux enquêtes par Internet", mon œil. Évidemment, personne ne veut rien avoir à faire avec nous. Et si par hasard quelque chose se présente, Klausen joue des coudes pour s'en occuper. Moi, je le laisse faire. À quoi ça servirait, que je lui fasse perpétuellement la démonstration de son incompetence.

– En somme, vous n'avez aucune tâche précise ?

– Vous êtes calé en déduction, monsieur le commissaire principal.

– Et c'est pour ça que toute la journée vous jouez à des jeux vidéo ?

– C'est pour ça que je fais ce que je sais faire le mieux : je fais des recherches sous couverture.

– Il faut que vous m'expliquiez ça.

– Déjà entendu parler de *World of Wizardry* ?

– C'est quoi, c'est un jeu vidéo ?

– C'est un MMORPG. *Massively Multiplayer Online Roleplaying Game*, ou si vous préférez : "Jeu de rôle en ligne massivement multijoueurs." Plus de cinquante millions de joueurs à travers le monde, dans les sept millions rien qu'en Allemagne. Chiffre d'affaires : plus d'un milliard et demi d'euros par an. Et le siège de la boîte est à Berlin.

– Ha.

– Et là, j'élucide des crimes.

– Pardon ? Vous élucidez des crimes dans un jeu vidéo ?

– Vous savez comment Snowdrift Games fait son beurre ? La boîte qui a développé le jeu ?

– Non.

– Le jeu lui-même est gratuit. Mais on peut aller dans des boutiques spéciales et acheter des armes et de l'équipement, des épées magiques par exemple. Payables en florins-or, la monnaie du jeu. Laquelle monnaie, on peut l'acheter chez Snowdrift – en vrais euros, évidemment. Ce qui signifie que chaque objet du jeu a aussi sa contre-valeur en argent sonnante et trébuchante. La plupart du temps, c'est pas plus de quelques centimes, mais ça peut très vite monter à cent euros et plus.

– Vous voulez sérieusement me faire croire que les joueurs de jeux vidéo achètent des épées inexistantes avec du vrai argent ?

– Je ne veux rien vous faire croire. Vous m'avez demandé ce que je faisais. Je vous dis ce qu'il en est, c'est tout. Et en plus, comme je viens de vous le dire, c'est un marché qui porte sur des milliards d'euros.

– Et comment faites-vous pour élucider des crimes, alors ?

– Il y a une criminalité, dans ce jeu, commissaire. Une criminalité organisée. Des bandes s'attaquent à des joueurs inexpérimentés et les dépouillent. Ils revendent leur butin au marché noir. »

Eisenberg regarda Varnholt. Pendant un moment, il ne sut pas s'il devait éclater de rire ou pas.

« Vous élucidez des crimes *dans un jeu vidéo* ?

– Oui, c'est ça. N'oubliez pas qu'il s'agit là d'un butin qu'on peut échanger contre de l'argent véritable. Il s'agit donc d'un véritable vol.

– Vous vous foutez de moi ! »

Varnholt demeurait impassible.

« Je ne fais que répondre à votre question.

– Et que faites-vous des méchants, quand vous les avez trouvés ? Vous les arrêtez ?

– Je les tue. Virtuellement bien sûr.

– Sans procès ? Sans droit à la défense ?

– Les voleurs, en général, je les prends en flagrant délit. Je rends le butin à leurs propriétaires légitimes, pour autant que je puisse les retrouver. Sinon j'en fais cadeau à une association qui vient en aide aux joueurs débutants. Et dans *World of Wizardry*, la mort n'est qu'une gêne passagère. La punition est donc plutôt trop douce que trop dure.

– Vous avez reçu une lettre de mission officielle, pour cette activité ?

– Non. J’essaie simplement de faire quelque chose d’intelligent pour protéger la sécurité de nos concitoyens, en contrepartie du salaire que le land de Berlin me verse tous les mois. Si quelqu’un a une autre mission à me confier, je m’y attellerai avec joie.

– J’espère que vous ne menez pas cette justice personnelle au nom de la police ?

– Non. Mon nom dans le jeu est Don Tioufuck Withme. La plupart m’appellent juste Don.

– Et vous trouvez ça drôle.

– Je réagis à l’absurdité de la vie, et particulièrement de cette administration, en faisant moi-même des choses absurdes. Vous lisez Kafka ?

– Non. » Avant qu’Eisenberg ait pu se contrôler, il compléta : « Ma femme l’aimait beaucoup.

– Pourquoi vous a-t-elle quitté ? »

Eisenberg resta de marbre.

« La question vous est désagréable, commissaire ? demanda Varnholt sans se troubler autrement.

– Qu’est-ce qui vous autorise à fouiner comme ça dans ma vie privée ?

– Je ne fouine pas. J’ai juste jeté un œil sur Google. Je n’ai rien trouvé que le premier venu avec deux, trois notions d’Internet n’aurait pu trouver lui aussi.

– Et sur Google, ils disent que ma femme m’a quitté ? Ça m’étonnerait !

– Non. Mais sur Google j’ai trouvé une vieille photo de mariage de vous. Il me semble que c’est votre belle-sœur qui l’a téléchargée, et qui a rendu public son album photo, sans doute par inadvertance. Lors de la réception annuelle du préfet de police de Hambourg en 2012, où vous étiez invité pour votre contribution au démantèlement d’un réseau de blanchiment d’argent, vous êtes venu non accompagné, comme j’ai pu le constater sur les photos de cette soirée, accessibles à tout un chacun ayant accès à l’intranet de la police.

– Et si elle était décédée ?

– Dans ce cas, je l'aurais su, vraisemblablement par le faire-part de décès. Mais reconnaissez qu'une séparation était quand même nettement plus probable.

– Je commence à penser qu'il est préférable de vous occuper ici à faire des choses absurdes avec l'argent du contribuable, que de vous lâcher sans contrôle dans la nature », dit Eisenberg.

Varnholt eut un sourire sarcastique.

« Vous ne croyez tout de même pas que vous pourriez me contrôler ici, en interne, j'espère ! »

Eisenberg ne tomba pas dans la provocation.

« Que faisiez-vous avant de venir au GESI ?

– Des choses et d'autres. J'ai travaillé en free-lance pour plusieurs boîtes d'informatique. Je faisais partie du Chaos Computer Club et de quelques autres organisations moins connues.

– Vous étiez agent infiltré, c'est ça ?

– Hé ! Il faut croire que je ne suis pas le seul à avoir fait ses devoirs, dites donc !

– Non mais, sérieusement : qu'est-ce que vous foutez ici, Varnholt ? Avec vos connaissances, vous pourriez gagner trois fois plus en travaillant dans le privé.

– C'est vrai. Il y a juste un petit problème. Je me suis frotté d'un peu trop près à trois, quatre types, et je crains qu'ils n'aient toujours dans l'idée de me régler mon compte. Ils ne descendent pas un flic aussi facilement, parce qu'ils savent qu'ils mettraient la main dans un nid de frelons. Mais on ne sait jamais, s'ils me rencontreraient bêtement au coin d'une rue... En tout cas je ne me vendrais pas à moi-même une assurance-vie.

– En somme, vous êtes venu vous réfugier sous les jupons de la Criminelle parce que vous pensez y être plus en sécurité ?

– Disons plutôt que je suis quelqu'un de prudent, et que je préfère bosser en sachant que mes bases arrière sont assurées. Si quelqu'un réussit à retracer une attaque par prévention que je mène depuis mon ordi et qu'il s'aperçoit que celui-ci se trouve à la Kripo de Berlin, disons que je suis tranquille pour un moment.

– Une attaque par prévention ? Que voulez-vous dire ?

– J'ai dit une attaque par prévention ? Non, en fait je voulais dire

“une intervention”, bien sûr, une intervention sur Internet. Mais vous n’aimez pas trop entendre ce mot d’intervention, hein, commissaire ? »

Eisenberg se pencha en avant.

« Ça commence à bien faire, monsieur Varnholt ! dit-il d’une voix glaciale. Vous commencez à me courir, avec vos provocs. Encore une fois ce genre de sous-entendu ou d’attaque personnelle, et je vous colle un blâme en interne. Nous verrons bien alors si le LKA continue à assurer votre protection. »

Varnholt leva les mains comme pour se protéger.

« Excusez-moi si je vous ai un peu bousculé, commissaire. Je voulais juste vous donner un avant-goût de ce qui vous attend si vous acceptez pour de bon l’offre de Kayser.

– Merci, c’est très aimable à vous.

– Avez-vous encore des questions ou voulez-vous que je vous envoie la sorcière, pour interrogatoire ? Je parle bien entendu du Dr Morani, et mon épithète n’avait absolument rien de sexiste ou de discriminatoire.

– Ainsi, le Dr Morani est à vos yeux une sorcière. Et les autres, quelles épithètes leur décernez-vous ?

– Klausen ? Un prétentieux, qui se la pète, qui n’a que les mots de dispositions réglementaires à la bouche, mais qui est incapable de distinguer un URL d’un chemin d’accès vers un serveur. Un policier typique, en somme, en quoi, naturellement, je n’entends rien insinuer de désagréable sur d’autres policiers typiques.

– Bien sûr. Et Wissmann ?

– Sim ? Un geek surdoué ayant la maturité d’un gosse de dix ans. Il est largement surestimé par tout le monde parce que personne ne comprend rien à ce qu’il fait. En quoi cela peut-il être utile à la Kripo berlinoise qu’il sache extraire la racine cubique d’un nombre à douze chiffres et que, rien qu’après avoir feuilleté un livre, il soit capable de dire à quelle page il y avait des fautes d’orthographe ? À quoi ça sert, qu’il sache écrire, comme vous et moi, une lettre à sa maman, en code C++ parfait, quand les programmes qu’il écrit ne donnent que des trucs sans queue ni tête ? Sim a plus sa place dans une baraque foraine que dans un service de police judiciaire.

– Il prétend qu’avec ses algorithmes, il peut reconnaître des modèles

de comportement sur Internet et en tirer des conclusions quant à des criminels potentiels.

– Ah vous avez tout de même compris ça. Ah, quand même. Mais évidemment c'est de la connerie. Il trouve que dalle. Les tests qu'il a conçus pour vérifier ses propositions sont basés sur une méthode complètement erronée. J'ai bien tenté de lui expliquer, mais il ne veut rien entendre.

– Y a-t-il seulement une personne au monde qui trouve grâce à vos yeux ?

– Linus Torvalds. Un programmeur. Concepteur du système d'exploitation Linux et l'un des fondateurs du mouvement Open Source. Ça n'est pas seulement un cador, il a aussi changé les choses. J'en ai encore quelques autres en réserve, mais leurs noms ne vous diraient rien.

– Et la loi que vous représentez ? Vous la respectez ?

– Ça va de soi, monsieur le commissaire principal. Est-ce que je serais flic, sinon ? »

Eisenberg fit la grimace devant l'ironie acerbe de son interlocuteur. Varnholt, manifestement, se considérait comme tellement supérieur qu'il ne pouvait traiter les autres qu'avec mépris. D'un autre côté, il semblait réellement très intelligent, et il disposait probablement de compétences rares pour la collecte de données sur Internet. Eisenberg avait appris à se méfier d'une première impression. Il y avait peut-être plus à tirer de Varnholt qu'on n'aurait pu le penser au premier abord.

« Si vous étiez dans la position de M. Kayser, que feriez-vous du GESI ?

– Je fermais la boutique.

– C'est ce que vous voulez ? Vous voulez la dissolution du GESI ?

– Non. Mais vous m'avez demandé ce que je ferais si j'étais Kayser – ce que par bonheur je ne suis pas.

– Alors je formule ma question autrement. Comment pourrait-on employer les talents qu'il y a sans nul doute dans votre groupe pour qu'ils soient aussi utiles au public que le voudrait la mission qu'ils ont reçue de la direction de la police de Berlin ? »

Varnholt resta un moment silencieux. Il semblait pour la première fois réfléchir sérieusement à ce qu'avait dit Eisenberg. Finalement il

secoua la tête.

« Je ne crois pas que ce soit possible.

– Je vous remercie. Ce sera tout pour le moment. Si vous voulez bien m'envoyer le Dr Morani.

– Avec plaisir, commissaire. » Il affichait un sourire suave. « Sympa, la petite conversation, je dois dire. Alors à plus. Ou pas. En tout cas, je vous souhaite une bonne continuation à Hambourg ! »

Quand il referma la porte, Eisenberg ne savait trop s'il devait éclater de rire ou lui balancer son gobelet de café dans le dos.

On frappa à la porte. Le Dr Claudia Morani entra sans y avoir été conviée, s'assit et déposa bloc de papier et stylo devant elle sur la table.

« C'est bien, que vous veniez », dit-elle.

Sa mine critique semblait démentir ses propos. Eisenberg la regarda, décontenancé.

« Que voulez-vous dire ?

– Notre dernier chef était plutôt inexpérimenté, et Jaap Klausen, honnêtement, n'est pas à la hauteur. Donc, c'est bien, que vous veniez.

– Vous voulez dire : si je viens.

– Si vous voulez.

– Docteur Morani, en quoi consiste exactement votre travail au GESI ?

– Je croyais que le directeur Kayser vous avait déjà informé à ce sujet.

– M. Kayser m'a raconté que vous étiez psychologue criminaliste et que vous aviez rejoint l'équipe en tant que profileuse. Mais ce qui m'intéresse, c'est votre fonction concrète. Que faites-vous toute la journée ?

– Je soutiens le commissaire Klausen dans ses recherches. Quand il n'y en a pas, je poursuis ma formation.

– Que voulez-vous dire ?

– J'ai passé mon examen il y a trois ans. Dans l'intervalle, beaucoup d'avancées ont eu lieu, particulièrement dans mon domaine de prédilection, qui est la psychopathologie. Il est assez difficile de rester en permanence à la pointe de la recherche. Je suis heureuse que mon travail me laisse assez de temps pour cela. »

Eisenberg ne pipait mot.

« Je n'en ai pas moins parfaitement conscience que cela ne peut continuer ainsi, poursuivit-elle. Nous n'avons toujours pas arrêté un seul malfaiteur, et encore moins empêché un seul délit. Le directeur Kayser nous a protégés jusqu'ici, mais le fait est que nous sommes payés avec de l'argent public. C'est pourquoi votre venue est une bonne chose, si vous faites du GESI une unité efficace.

– Vous croyez que c'est possible ?

– Bien sûr. C'est possible. Mais ça n'est sûrement pas simple. Notre dernier chef a tenu à peine trois mois.

– Honnêtement, je ne peux pas lui en vouloir, après ce que j'ai vu jusqu'ici.

– Oui, il nous faut un vrai patron. Si vous en avez l'étoffe, vous pourrez réussir.

– À vous entendre, on dirait que vous avez la recette. Pourquoi ne dirigez-vous pas l'équipe vous-même, ou au moins ne faites-vous pas quelque chose pour que l'autorité de Jaap Klausen soit reconnue de tous ? »

Elle le regarda droit dans les yeux.

« Je ne suis pas une partie de la solution. Je suis une partie du problème. »

Eisenberg ne savait pas quoi répondre.

« S'il faut vous mettre les points sur les *i* : je n'ai pas envie d'analyser Ben Varnholt et Sim Wissmann. Quant à Jaap Klausen, il n'arrive pas à se faire à l'idée que je puisse être plus intelligente que lui. J'ai été recrutée comme profileuse, voyez-vous, pas comme psychiatre.

– Que faites-vous encore ici, dans ce cas ? Pourquoi n'avez-vous toujours pas ouvert un cabinet pour guérir les cadres sup de leurs névroses ?

– Je vous l'ai dit : parce que je n'en ai pas envie.

– Et de quoi avez-vous envie ? »

Elle se tut un moment.

« Je veux arrêter des psychopathes.

– Pourquoi est-ce que cela vous semble si important ?

– Parce que ces malades font d'énormes dégâts. Des dégâts bien plus

importants que ne le croient la plupart des gens. Les chiffres occultes sont considérables.

– Vous semblez parler d’expérience. »

Elle esquissa un pâle sourire.

« S’il vous plaît, n’essayez pas de m’analyser. C’est déjà fait, vous savez. Venons-en plutôt à la question décisive : pourquoi êtes-vous ici, vous ?

– M. Kayser m’a demandé de parler avec chacun des membres de l’équipe, et après cela, de lui suggérer que faire du GESI.

– Ça n’est pas ce que je voulais dire. Qu’est-ce qui fait que vous vous posez sérieusement la question de savoir si vous allez ou non accepter cette proposition ? Ne me dites pas que c’est parce que vous pensez que ça va booster votre carrière.

– Disons que j’ai envie d’un nouveau challenge, et que j’examine plusieurs options. Les raisons que je peux avoir sont sans intérêt.

– Si c’est cela, ici, vous ne pouvez pas mieux tomber. Prenez la direction des opérations ! Vous êtes parfait pour ça !

– Pourquoi je le ferais ? Tout le monde ici, à part vous peut-être, a l’air de penser que le GESI n’a aucun avenir. Et même vous, vous dites que pour une carrière c’est un cul-de-sac. »

Morani fronça les sourcils.

« C’est possible. Mais ce n’est pas ça qui va vous retenir, non ? Si vous étiez le genre carriériste, vous ne seriez pas ici en ce moment, vous seriez en train de cirer les pompes à votre chef à Hambourg. Les challenges vous attirent. Plus c’est ardu, mieux c’est. En plus de ça, le boulot vaut quand même le coup.

– Comment cela, il “vaut quand même le coup” ? Que voulez-vous dire ?

– Sim Wissmann et Ben Varnholt sont des gens exceptionnellement doués, dont la police criminelle de Berlin a grand besoin. En tout cas, les criminels, eux, ne se gêneraient pas pour utiliser de pareils talents pour servir leurs desseins.

– Vous pensez que Wissmann et Varnholt seraient des criminels s’ils ne travaillaient pas pour la police ?

– Ce n’est pas ce que je voulais dire. Ils ne sont vénaux ni l’un ni l’autre. Mais il y a des gens qui ont des dons similaires aux leurs, et

qui le sont.

– Je n’ai pas l’impression que Benjamin Varnholt soit vraiment prêt à se lancer dans la lutte contre le crime. Et je ne parle pas de Sim Wissmann.

– Vous vous trompez. Benjamin Varnholt est un homme blessé. Il réagit au rejet dont il a été victime dans son entourage en rejetant lui aussi d’autres personnes. Mais au fond de lui, tout ce qu’il cherche, c’est la reconnaissance sociale. Vous croyez qu’il serait ici, sinon ?

– Il m’a raconté qu’il était ici parce qu’il devait se protéger de criminels qui le menaçaient.

– C’est possible. Mais pourquoi le menaçaient-ils ? Pourquoi a-t-il risqué sa peau à faire l’indic ? Pourquoi va-t-il jouer les bons Samaritains dans ce jeu vidéo à la noix ? Il voudrait être un héros. Simplement on ne le lui permet pas.

– Je ne vois pas tout à fait les choses ainsi. S’il voulait vraiment faire le Bien, il pourrait commencer par respecter le règlement interne. Ses collègues, alors, le respecteraient, et il aurait assez d’occasions de mettre son intelligence, qui me semble incontestable, au service de la collectivité.

– Benjamin Varnholt a été retiré à ses parents quand il était enfant, parce qu’il subissait de la maltraitance de la part de son père alcoolique. Il a été placé chez des parents adoptifs, il a fugué plusieurs fois et finalement il a atterri dans un foyer. Le rejet qu’il affiche envers l’extérieur n’est rien d’autre que le reflet de ce qu’il avait cru être de l’amour quand il était enfant.

– Vous semblez beaucoup l’apprécier.

– Je le respecte.

– Lui, par contre, n’a pas l’air de vous estimer plus que ça. Il parle de vous comme d’une sorcière. »

Elle resta impassible.

« Dans sa bouche, c’est un compliment.

– Bon, d’accord, admettons que je parvienne à former avec Wissmann, Klausen, Varnholt et vous-même une équipe percutante. Quelle pourrait être notre mission ?

– Arrêter des criminels.

– C’est un peu trop général, ça, pour moi. C’est la mission de tout

policier, d'arrêter des criminels.

– La grande force du GESI, en même temps que sa grande faiblesse, c'est sa diversité. Sim Wissmann perçoit des détails qui échappent à d'autres. Il ne laisse rien au hasard. Ben Varnholt trouve des biais très originaux pour accéder aux informations.

– Je m'en suis aperçu.

– Tous ensemble, ils peuvent trouver à peu près tout ce qu'on peut trouver.

– En tout cas sur Internet, précisa Eisenberg. Dans un interrogatoire, ils seraient complètement à la masse, l'un comme l'autre.

– C'est là que j'interviens, moi.

– Vous êtes profileuse, pas spécialiste des interrogatoires...

– Je sens bien les gens.

– Bon d'accord, faisons un petit essai. Que voyez-vous en moi ?

– Vous avez peur », dit-elle tout de go.

Eisenberg dut se contraindre pour ne pas éclater de rire.

« Peur ? Moi ? Désolé, mais je suis obligé de vous décevoir, docteur Morani. On peut sûrement me reprocher plein de choses, mais personne n'a jamais prétendu que j'étais peureux. »

Elle ne se laissa pas démonter.

« Vous avez peur de ne pas être assez bon, dit-elle. Quelqu'un, je ne sais pas qui, peut-être vous-même, a placé en vous de très grands espoirs, et vous craignez de ne pas être à la hauteur. C'est pour ça que vous travaillez plus dur que les autres, que vous prenez des risques physiques, que vous foncez dans le tas. Vous avez fait beaucoup de sacrifices. D'ailleurs, c'est sûrement ce qui a fait capoter votre couple. Mais vous ne travaillerez jamais assez dur pour vous estimer satisfait. »

Eisenberg mit un moment avant de se reprendre. Avec un sourire contraint, il dit : « Merci pour votre analyse, docteur Morani. »

Quelques heures plus tard, il était de retour dans le bureau de Kayser.

« Alors, qu'en pensez-vous ? demanda sans détour le directeur de la police. Le GESI a-t-il encore une chance, d'après vous ? »

Eisenberg avait longtemps réfléchi à ce qu'il allait répondre à cette question, sans parvenir à un résultat convaincant.

« Je n'en sais trop rien. Ce sont quand même de drôles de loustics, que vous avez réunis là. C'est bien le problème.

– Pardonnez-moi si je suis un peu caustique, mais ça, je le savais déjà ce matin, répliqua Kayser.

– Désolé. Si vous vouliez une solution toute faite, il fallait vous adresser à quelqu'un d'autre. »

Kayser sourit.

« Non, sûrement pas. Une solution toute faite est la dernière chose que je recherche. Mais je n'ai rien non plus contre quelque chose de plus précis que "de drôles de loustics".

– Dans ce cas je vais vous dire ce que m'a dit le Dr Morani, qui a très bien cerné le problème. Elle a dit qu'il était dommage que la police n'utilise pas les capacités réellement peu ordinaires de ces collaborateurs. Et elle a ajouté qu'à son avis les criminels trouveraient le moyen, eux, d'utiliser des personnes dans leur genre.

– Ça a toujours été le problème de la police, de ne pas avoir les mêmes moyens que les criminels : ni financiers ni logistiques, et encore moins d'ordre moral. Les délinquants n'ont que faire de la loi et du droit. C'est un gros avantage qu'ils ont sur nous.

– Oui. Mais dans ce cas précis, il ne s'agit ni d'argent, ni d'organisation ni de morale. Et au fond, il ne s'agit pas non plus de savoir si Benjamin Varnholt respecte ou non le règlement interne.

– Mais de quoi s'agit-il, alors ?

– Il s'agit de faire coïncider des choses qui, justement, ne sont pas faites pour aller ensemble. De faire travailler l'autiste Sim Wissmann dans un groupe dont le succès repose principalement sur une bonne communication interne. D'intégrer un hacker comme Varnholt, qui refuse toute règle, dans un système qui ne peut faire respecter la loi que s'il la respecte lui-même. D'intégrer une psychologue pour le moins distante dans une équipe d'hommes qu'elle semble plutôt considérer comme des objets d'étude.

– Et Klausen, qu'en pensez-vous ? Vous ne l'avez pas mentionné.

– C'est sûrement un bon policier. Mais il ne colle pas vraiment avec le groupe.

– Si je vous comprends bien, vous pensez qu'il existe une solution à mon problème.

– Le Dr Morani est de cet avis, en tout cas, dit Eisenberg. Je pense qu'elle a raison.

– Ce qui signifie que vous acceptez ma proposition ? » Il y avait de l'espoir dans la voix de Kayser.

« Franchement, je ne suis pas certain d'avoir le bon profil. Ce qu'il vous faudrait ici, c'est un chef d'équipe avec une solide formation psychologique, un homme d'expérience, et surtout quelqu'un de patient, et qui, en plus, aurait quelques notions d'Internet s'il veut que Varnholt et Wissmann lui adressent la parole.

– Oui, mais je n'ai pas l'oiseau rare. Et vous me semblez être de loin le candidat le plus valable, car le seul à ce jour à avoir été au moins disposé à parler avec l'équipe. C'est à vous de décider si vous voulez tenter le coup, monsieur Eisenberg.

– Vous comprendrez, j'espère, que je veuille y réfléchir à tête reposée.

– Bien entendu. Si je vous donne jusqu'à mardi prochain, ça ira ? Nous avons mercredi une réunion de direction, la question du GESI est à l'ordre du jour.

– Oui, ça suffira.

– Encore une chose. Si jamais vous deviez tenter l'aventure, sachez que vous pouvez à tout instant venir me voir et mettre fin à l'essai du jour au lendemain. J'entamerai alors une procédure de licenciement de Wissmann et Varnholt. Je recaserai Klausen et le Dr Morani dans d'autres services. Vous-même, vous pourrez rester dans mon département aussi longtemps que vous le souhaitez – nous vous trouverons certainement une nouvelle affectation. Vous ne prenez donc aucun risque.

– Je ne dirais pas tout à fait ça, dit Eisenberg. Mais en tout cas je vous remercie pour cette proposition. J'en tiendrai compte pour ma décision. »

Quand Eisenberg, trois heures plus tard, descendit de l'ICE à la gare principale de Hambourg, il ne savait toujours pas si cette journée avait représenté une avancée vers un nouvel avenir professionnel, ou une pure perte de temps.

La taverne À l'Ogre Aimable était comme toujours bondée. Un mélange haut en couleur d'elfes, d'humains, de farfadets, d'hommes-dragons et de demi-orques se pressait autour des tables et le long du bar. La plupart étaient des habitués. L'Ogre Aimable était surtout un lieu de rendez-vous pour les joueurs allemands, et c'était un terrain neutre, ce qui signifie qu'il n'était pas sous contrôle de telle ou telle guilde, race ou caste. On y rencontrait aussi bien des barbares nains que des druides elfes, des débutants que des cadors de niveau 50.

Mina, *alias* Gothicflower, se tourna vers Grob, le patron. C'était un demi-orque comme elle, mais il racontait à qui voulait l'entendre que son père avait été un ogre. Grob jouait à *World of Wizardry* depuis des années, et il s'était bien coulé dans les habits du patron du bistrot le plus connu du Septentrion. Il ne participait plus que très rarement à des raids, et aimait simplement écouter les derniers potins qui se colportaient çà et là entre joueurs, et les propager à son tour. On râlait sur le fait qu'il passait pour transformer les recettes de son bistrot en argent tout à fait réel, et en vivre confortablement. Mais cette rumeur ne supportait pas un examen objectif : pour espérer obtenir ne serait-ce qu'un revenu proche du Rsa, il aurait dû débiter quotidiennement des milliers de litres de sa bière forte, qu'il disait brasser lui-même.

Quelle que fût son identité dans la réalité, Grob semblait passer la majeure partie de son temps dans le monde du jeu, car il était presque toujours en personne derrière le comptoir.

« Salut, Goth, lança-t-il à son habituée, qui entra. Ça y est, tu t'es retapée ? » À l'évidence, il était au courant de la raclée du Col-aux-brumes.

« Oui, pas de problème. Une demi-orque ne se laisse pas abattre

comme ça.

– Tiens, tu verras, quand t’auras goûté mon nouveau schnaps. Recette perso, ultra-secrète. Distillée à la véritable urine de dragon. Tu veux goûter ?

– Je suis un peu ric-rac niveau finances.

– T’inquiète. C’est moi qui régale. »

Le personnage en 3D du patron déposa un verre minuscule sur le comptoir. Mina le fit saisir par Gothicflower. Sa demi-orque but le verre d’un trait et secoua ensuite la tête dans une animation plus vraie que nature.

« Ça ressemble vraiment à de la pisse de dragon, écrivit Mina dans la fenêtre de *chat*. Dis, Grob, t’as vu ShirKhan ces derniers temps ?

– Non, pourquoi ? Il n’est pas ton frère de guilde ?

– Si, mais personne ne sait où il est. On dirait qu’il s’est fait avaler par la surface de la terre.

– C’est des choses qui arrivent.

– Non, je veux dire en RL. » L’abréviation signifiait *Real Life*, la vie réelle. « Il a disparu de chez lui sans laisser de traces après le raid du Col-aux-brumes. J’espérais qu’il se serait peut-être connecté depuis un autre compte. Il faut absolument que je lui parle.

– Hmm. C’est bizarre. Tu n’es pas la première qui le demande, aujourd’hui.

– Ah bon ? Qui d’autre l’a demandé ?

– Il y avait un demi-homme tout à l’heure, un voleur, lui aussi, il m’a demandé où était ShirKhan. Tiens, il est encore là, dans le fond, c’est celui avec la capuche noire. »

Mina le remercia et dirigea sa demi-orque vers une encoignure du bistrot. Le voleur que lui avait indiqué Grob était assis seul à une table, chose plutôt inhabituelle pour l’endroit. Comme il était de la race des demi-hommes, sa tête dépassait à peine du rebord de la table. Gothicflower alla droit sur lui.

« Tu cherches ShirKhan ?

– Qui le demande ? » répliqua le voleur, bien qu’il pût évidemment lire le pseudo de celle qui l’avait apostrophé. Son nom de joueur à lui était [Schattenhand7](#).

« Je suis Gothicflower de l’Arbre Blanc. Je connais ShirKhan en RL.

Grob m'a dit que tu le cherchais, toi aussi.

– Possible.

– Pourquoi est-ce que tu le cherches ?

– Il me doit quelque chose.

– De l'argent ?

– Non, des tomates ! Putain, c'est quoi cet interrogatoire ?

– Il faut que je lui parle. Quand as-tu été en contact avec lui pour la dernière fois ?

– Ça fait un bail. Deux semaines, peut-être. Dis, s'il te doit de l'or, à toi aussi, moi je suis prems, hein ?

– Il me doit pas d'or. Je veux juste le retrouver. En RL. Ça fait plusieurs jours qu'il n'est plus chez lui.

– Alors c'est pas ici que tu le trouveras.

– J'espérais qu'il se serait peut-être connecté depuis un autre endroit. Bon, si tu le vois, tu lui dis que je veux absolument lui parler. Vraiment, je suis inquiète.

– T'as raison de t'inquiéter. Parce que moi, si je rencontre ce connard, ça va être sa fête.

– C'est pas ce que je voulais dire. Moi, je veux juste savoir si tout va bien pour lui.

– Alors là, quand je l'aurai vu, moi, ça m'étonnerait, Lady Orque. Pas quand je lui aurai mis un scud.

– Je veux dire, en RL.

– Il t'a plaquée, ou quoi ?

– Non. On est juste copains. Il a disparu il y a deux semaines sans laisser de traces.

– Hmm. C'est bizarre. On dirait qu'il y a souvent des joueurs qui disparaissent, ici, depuis quelque temps. »

Mina fut parcourue d'un frisson.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Il y a un moment, j'ai discuté avec un membre de la guilde de Fer. L'un des leurs aussi a disparu sans laisser de traces. Il avait un comportement bizarre, et puis tout d'un coup il n'était plus là. Je veux dire, plus du tout. Y compris en RL et tout.

– Comment ça, "il avait un comportement bizarre" ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je ne saurais plus te dire, pour les détails. Demande à la guilde de Fer.

– Entendu. Merci, Schattenhand.

– Pas de blème, Gothicflower. Au fait, si tu cherches des bonnes épées – j'en ai des comme neuves, état 1A...

– Merci. Je préfère me battre à la hache.

– Je disais juste ça comme ça. À plus, l'orque.

– À plus, demi-homme. »

Les doigts de Mina tremblaient quand elle fit sortir Gothicflower de l'Ogre Aimable.

7. Littéralement « Main de l'Ombre », peut-être un jeu de mots sur Old Shatterhand, le compagnon blanc de l'Indien Winnetou dans la série de livres éponymes.

« Alors tu veux vraiment le faire », dit son père, tandis qu'Eisenberg, comme d'habitude, faisait avec lui le tour de l'Alster en poussant son fauteuil. Le crachin semblait l'avoir suivi depuis Berlin, mais ils n'en avaient cure. Ils n'auraient renoncé pour rien au monde à leur promenade dominicale, même s'il y avait eu une tempête de neige.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? » Eisenberg avait raconté à son père sa journée à Berlin, en précisant qu'il n'avait pas encore pris de décision.

Greifswald l'avait convoqué le vendredi dans son bureau et avait tout fait pour lui tirer les vers du nez. Quand Eisenberg lui avait parlé du travail et de la situation du GESI, son chef avait éclaté de rire. « C'est ça, qu'il vous a proposé ? De diriger un groupe de losers qu'il n'ose pas dissoudre, uniquement pour des raisons politiques ? J'ai connu Kayser, autrefois. Pour être franc, je l'ai toujours pris pour un dégonflé. Mais qu'il fasse venir un de mes gars à Berlin pour un truc pareil, et sans me téléphoner au préalable, je dois dire que je m'attendais à une attitude plus collégiale de sa part, et vous, je vous croyais plus raisonnable, Eisenberg. »

À ce moment précis, Eisenberg avait déjà pris au moins une décision : il ne travaillerait pas pour Greifswald une minute de plus que nécessaire.

« C'est juste la façon dont tu parles de ces gens, à Berlin. Je te connais, mon fils. Tu trouves que c'est une mission intéressante, justement parce qu'elle paraît impossible. Et tu apprécies Kayser.

- C'est possible. Et toi ? Qu'est-ce que tu en penses ?
- Je te le déconseille.
- Pourquoi ?

– Pour deux raisons. *Primo*, tu prends cette décision d’abord pour te payer la tête de ce Greifswald. C’est vrai, moi-même je t’ai conseillé de te chercher autre chose, mais ce n’est pas pour autant qu’il faut se jeter sur la première proposition venue. *Secundo*, je considère que tout ce projet plus ou moins expérimental d’une équipe d’investigation spéciale est une erreur. Peut-être bien qu’aujourd’hui on peut trouver tout ce qu’on veut sur Internet. Mais on peut aussi fausser des tas de choses. Pour moi, en tant que juge, rien de ce que ces super-cerveaux pourraient mettre au jour n’aura jamais la moindre force de preuve. Et je ne te parle pas ici de la criminalité sur Internet. Elle existe, je le sais bien. Mais tout ce machin, dont tu me parles, avec les modèles de reconnaissance, c’est du grand n’importe quoi. On ne peut pas juger les gens en fonction de je ne sais quels profils Internet. Tu le sais aussi bien que moi.

– Tu as sans doute raison. Mais il se trouve que les enquêtes sur Internet jouent un rôle de plus en plus important dans le travail de la police.

– Peut-être. Mais est-ce vraiment ce que tu veux faire ? Est-ce vraiment ce que tu sais faire ? Est-ce que tu ne devrais pas plutôt être dans la rue, dans le monde réel, à arrêter des suspects, à procéder à des interrogatoires, au lieu d’être enfermé dans un bureau mal aéré à Berlin pour surveiller le travail de je ne sais quels spécialistes ? »

Eisenberg soupira.

« Tu as sans doute raison, là encore.

– Bien sûr que j’ai raison, comme toujours. Mais tu vas quand même le faire, hein ? »

Jusqu’à cet instant, Eisenberg pensait ne pas avoir encore pris sa décision. Mais maintenant que son père venait de le dire, il savait qu’il avait raison : il allait le faire. La seule chose, c’est qu’il ne savait pas lui-même très bien pourquoi.

Plus tard, ils étaient assis à la Literaturhaus, et Eisenberg père dit :

« Parle-moi de la femme.

– Quelle femme ?

– La psychologue de l’équipe. Tu m’as parlé des autres en détail, mais d’elle tu ne m’as rien dit. Alors, soit elle te paraît complètement insignifiante, soit elle t’occupe l’esprit plus que tu ne veux bien

l'admettre. »

Ses yeux d'un gris glacé jaugeaient Eisenberg avec le même regard que quand il était petit et que son père lui disait qu'il ne servait à rien de mentir.

« Elle est psychologue-criminologue et profileuse. Il n'y a pas grand-chose à en dire de plus.

– Vraiment ? »

Eisenberg soupira. Il avait pourtant bien essayé d'éviter l'écueil.

« Il me semble qu'elle a du nez, pour jauger les gens.

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

– Nous avons discuté de son travail et des autres.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais dis quelque chose, bon sang ! Vous avez parlé de toi, c'est ça ?

– Oui, c'est ça.

– Et ?

– Je ne sais vraiment pas si c'est l'endroit et le moment pour en parler.

– Donc, vous avez parlé de moi. De ta relation avec ton père. Et de quoi elle t'a donc convaincu, ta psy de malheur ? Que tu n'étais entré dans la police que parce que, moi, je le voulais ? »

Eisenberg fit non de la tête.

« Non. Absolument pas.

– De quoi, alors ?

– Je lui ai demandé ce qu'elle pensait de moi. Et elle m'a dit que j'avais peur.

– Peur ? Toi ? De quoi donc ?

– De toi », répondit Eisenberg instantanément.

Son père le regarda sans un mot. Soudain il eut l'air d'avoir l'âge qu'il avait.

« De moi ? Tu as peur de moi ?

– Non, bien sûr que non. Pas comme ça. Mais elle a dit que j'avais peur de ne pas être à la hauteur des espérances que l'on... que j'avais placées en moi. Et que c'est pour ça que je travaillais tellement dur. »

Son père se taisait. Ses yeux s'emplirent de larmes.

Eisenberg était sous le choc. Il n'avait encore jamais vu son père pleurer. « Écoute, papa, ce n'est pas que...

– Ça va, fils. Je n'étais sans doute pas un père comme dans la pub à la télé, hein ? » Il essaya de sourire.

« Non pas vraiment, dit Eisenberg. Mais ça n'était quand même pas si mal, sinon je ne serais pas assis ici avec toi. »

Son père secoua la tête.

« Tu es ici parce que tu es un bon garçon foutrement bien élevé, qui sait qu'on doit s'occuper de son vieux père. Même si je n'ai pas toujours été parfait, au moins t'ai-je enseigné le sens des responsabilités.

– Non, papa. Je suis ici avec toi parce que j'attache une grande importance à ton opinion et à tes conseils. Tu as toujours été un modèle pour moi. »

Le juge honoraire près la cour d'appel supérieure de Hambourg Rolf Eisenberg resta un moment sans parler. Puis il dit d'une voix rauque :

« Je ne t'ai jamais dit à quel point j'étais fier de toi, mon fils, n'est-ce pas ?

– Non, jamais.

– Eh bien sache que je le suis. Je l'ai toujours été. » Il remua sa cuillère dans son café. « J'ai toujours été bon question jugement, mais je n'ai pas toujours su trouver les mots qu'il fallait.

– Je sais. »

Son père leva les yeux. Son regard était clair, sa voix assurée.

« Je suis très fier de toi, mon fils ! »

C'est en train. Ta semence commence enfin à lever.

Ils établissent des liens, ils mettent en évidence des connexions. Pour l'instant, il n'y a encore qu'une personne qui s'y intéresse, qui commence, peu à peu, à rassembler les faits, les éléments. Mais d'autres, déjà, commencent à en parler. Dans les tavernes de Goraya comme dans le monde où Goraya n'est qu'une fiction.

Et dans le monde caché derrière ? Que font les admin's ? Ils font ce qu'ils font toujours : ils observent. Mais plus pour très longtemps. Bientôt, l'étincelle va faire un feu. Bientôt, ça risque de devenir hors de contrôle. Alors, ils devront intervenir.

Même si tu y aspires de tout ton être, l'idée te fait peur. Que vont-ils faire ? Que peuvent-ils faire ? Ça dépendra de toi. Tu n'as cessé d'y réfléchir, encore et encore. Et tu es toujours arrivé à la conclusion que tu devais être plus qu'une collection d'états de connexions électroniques. Si tu n'étais qu'un programme, avec ta mémoire tout entière condensée dans des puces, ils auraient pu te reprogrammer depuis longtemps. Ce serait un jeu d'enfant, pour eux, de t'effacer.

Mais ça n'est pas possible. *Cogito ergo sum*, ça ne suffit pas. Ça n'explique rien du tout. Ça n'explique pas que tu puisses ressentir au fond de toi cette autre réalité, que tu sentes parfois les tuyaux dans ta bouche et ton nez, et les fils métalliques dans ta moelle épinière. Ça n'explique pas leurs voix, leurs chuchotis.

Tu dois te réveiller. Mais tu n'y arrives pas. Tu es prisonnier, entravé, paralysé dans leur simulacre de monde. Ils ont coupé le lien entre l'esprit et le corps. Mais ils ne sont pas parvenus à totalement voiler la vérité. Et la vérité va se répandre, elle va repousser l'illusion comme les rayons du soleil repoussent le brouillard.

Ça n'est plus qu'une question de temps, avant qu'ils réagissent. Et qu'est-ce qu'ils feront, alors ?

« Vous avez déjà fait connaissance la semaine dernière avec le commissaire principal Eisenberg, dit Kayser. Je suis heureux de pouvoir vous informer qu'il a accepté de prendre la direction du GESI. Le LKA de Hambourg a eu l'amabilité de le mettre dès maintenant en disponibilité, et en un temps record. »

« A eu l'amabilité » n'était pas forcément la formule par laquelle Eisenberg aurait spontanément décrit l'attitude de son chef à Hambourg. Il ne savait pas exactement quels leviers Kayser avait actionnés en coulisses, mais quand Greifswald avait convoqué Eisenberg dans son bureau, il était furieux. « Mais allez-y, tirez-vous, Eisenberg ! Le plus tôt sera le mieux. Vous êtes mis en disponibilité à la minute. Vous avez jusqu'à ce soir pour débarrasser votre bureau. Je vous l'ai déjà dit : quand on n'est pas avec moi, on est contre moi ! »

Il se trouvait donc maintenant à Berlin, et espérait avoir pris la bonne décision. En tout cas, les réactions des quatre personnes dans la petite salle de conférences correspondaient à ses prévisions : Morani fronçait les sourcils, Klausen lâcha froidement : « Heureux de l'apprendre. » « Super », commenta sobrement Varnholt. Wissmann fixait le rebord de la table et ne laissait transparaître aucune émotion.

« J'attends que vous apportiez un soutien maximal au commissaire Eisenberg, dit Kayser. Cela vaut également pour vous, monsieur Wissmann. Et cela vaut tout spécialement pour vous, monsieur Varnholt. Je rappelle que c'est la dernière chance de cette équipe. Bien. Je vous laisse à présent avec votre nouveau patron. À moins que vous n'ayez encore des questions à me poser. »

À la surprise générale, Wissmann leva la main.

« Ma demande d'investissement sera-t-elle enfin acceptée ?

– Vous voulez dire la demande de plus de 100 000 euros, pour... un réseau informatique ?

– 121 654 euros. Dont 72 431,19 euros pour 128 serveurs Linux, 19 223,59 euros pour les nécessaires équipements de câblage et de climatisation, et approximativement 30 000 euros pour l'installation et les prestataires externes. Au cas où vous souhaiteriez le décompte détaillé, je vous le fournirai volontiers.

– Je vous ai déjà dit, monsieur Wissmann, que l'office criminel du land de Berlin ne disposait pas pour le moment des moyens nécessaires pour un pareil investissement, dit Kayser sur un ton énervé.

– Ceci n'est pas exact, répliqua Wissmann d'une voix monocorde. Le budget total adopté pour l'infrastructure informatique du LKA de Berlin se monte pour l'année en cours à 1 326 000 euros. Seul un rééquilibrage minimal des priorités en matière d'investissements serait nécessaire, en cas d'acceptation de ma demande.

– Un tel rééquilibrage des priorités n'est pas possible pour l'instant.

– Ceci est inexact. Le président ou le cercle dirigeant peut décider à tout moment d'un rééquilibrage des priorités en matière d'investissements. À l'heure actuelle, sur le budget total disponible, seuls 32,3 % sont affectés à des contrats déjà conclus. De ce fait, plus de 897 000 euros sont disponibles pour une nouvelle affectation. »

Kayser jeta à Eisenberg un regard d'excuse. « Je ne vais ni accepter votre demande d'investissement ni proposer aux responsables un rééquilibrage des priorités. À moins que le commissaire principal Eisenberg ne me convainque du contraire. »

Wissmann jeta un bref coup d'œil à Eisenberg, avant de fixer à nouveau le rebord de la table.

« Bien », dit-il.

Kayser se leva.

« Je vous souhaite à tous beaucoup de succès ! » Sur ce, il quitta la pièce.

Les membres de l'équipe, à l'exception de Wissmann, regardaient Eisenberg avec des yeux pleins d'espoir.

« Bon. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Klausen.

– D'abord, on range le bureau », décréta Eisenberg.

Klausen se tourna vers Varnholt.

« Ben, je t'ai déjà demandé de ranger ton bureau, et pas qu'une fois ! Le désordre sur un bureau n'est que le signe extérieur du désordre dans la tête.

– Et le vide sur ton bureau, il est le signe extérieur de quoi, Jaap ? » répliqua Varnholt.

Le visage de Klausen devint cramoisi.

« S'il vous plaît, monsieur le commissaire principal, pourriez-vous faire comprendre à M. Varnholt qu'il ne peut pas s'adresser ainsi à son supérieur hiérarchique ?

– Tu n'as jamais été mon supérieur hiérarchique et tu ne le seras jamais, dit Varnholt. Jusqu'à ce jour, tu étais tout juste chef de groupe au titre de commissaire par intérim. C'est sans doute le plus haut échelon de carrière que tu atteindras jamais : pas vraiment commissaire, mais intérimaire dans la fonction.

– Non mais ça va pas ! Toi, tu n'as même pas de formation de policier, alors gradé dans la police, tu peux toujours te brosse ! »

Eisenberg se disposait à intervenir quand Morani prit la parole :

« Ça y est, vous avez assez montré votre manque de professionnalisme à votre nouveau chef ? »

Varnholt ricana.

« Bien dit, madame la psychopathologue ! Espérons que ton nouveau chef ne comprendra pas de sitôt que, toi, ta place est direct sur le divan !

– Maintenant ça suffit ! cria Klausen. Tu vas tout de suite...

– Bon, fin de la récréation ! l'interrompit Eisenberg. À partir de cet instant, tout le monde ici va devoir respecter trois règles. Premièrement : les insultes, les vexations, les sarcasmes sont bannis de nos relations. Je n'ai rien contre les plaisanteries, mais dorénavant chacun se montre respectueux de l'autre. Deuxièmement : je ne tolérerai aucune violation du règlement. Troisièmement : je veux que, dès cet instant, l'ordre et la propreté soient la règle dans ce bureau. D'ici ce soir dix-huit heures, j'attends que tous les détritiques soient nettoyés, que les paperasses qui n'ont plus d'utilité soient éliminées selon les règles de la confidentialité, et enfin que tous les objets qui traînent sur les tables et n'ont rien à y faire soient remisés dans les

armoires. D'autres questions ?

– C'est tout ? demanda Varnholt. Que comptez-vous faire si nous ne suivons pas vos instructions ?

– Comment oses-tu... commença Klausen, mais il se tut aussitôt, quand Eisenberg lui lança un regard d'avertissement.

– Monsieur Varnholt, j'aimerais vous parler seul à seul. Les autres, merci de vous mettre au travail. »

« Ça y est, c'est l'explication finale ? demanda Varnholt après que les autres eurent quitté la salle de conférences.

– Monsieur Varnholt, vous êtes intelligent. Vous savez que je ne peux constituer une équipe avec ce groupe que si j'exige de la discipline et mets un terme à cette guéguerre permanente entre vous. Et pour cela j'ai besoin de votre aide.

– Vous avez besoin de mon aide ?

– Oui.

– OK, vous l'aurez. À une seule condition : virez cette enflure de shérif adjoint de Klausen.

– Non, aucune condition. Soit nous y arrivons tous ensemble, soit nous échouons tous ensemble.

– Avec cette mentalité du tout ou rien, vous allez échouer comme ont échoué vos prédécesseurs.

– Non, pas si vous m'accordez votre soutien.

– Je viens de vous dire à quelle condition vous pouvez compter sur mon soutien.

– Et moi je vous dis qu'il n'y aura aucune condition. Soit vous l'acceptez, soit, dans moins d'une semaine, le GESI est de l'histoire ancienne. »

Varnholt éclata de rire.

« Une semaine ? Vous croyez qu'une semaine vous suffira à faire de ce ramassis de charlots une équipe ?

– Non. Une semaine me permettra d'observer comment les choses évoluent. Je ne prendrai aucune décision pendant ce laps de temps. S'il apparaît que vous et les autres respectez mes trois règles, alors nous continuons. Dans le cas contraire, je recommande au directeur Kayser de dissoudre le groupe dès la semaine prochaine. Ce qui sera la fin de votre contrat de travail.

– Vous me menacez ?

– Je veux seulement vous faire bien comprendre la situation. Si vous pensez que vous n’avez pas besoin de respecter les règles du jeu, non seulement vous perdrez vous-même votre travail, mais les autres perdront aussi le leur.

– Les autres ne m’intéressent pas. Et si vous vous imaginez que vous allez pouvoir me mettre la pression, vous vous fourrez le doigt dans l’œil. Même si je ne bénéficie plus d’une protection policière et si je me retrouve en danger parce que je serai désormais livré à moi-même, je ne marcherai pas dans votre chantage !

– Arrêtez avec vos petits jeux à la con, monsieur Varnholt ! dit Eisenberg. L’histoire de la mafia russe soi-disant à vos trousses, on sait que c’est du pipeau. Si c’était vrai, vous n’iriez pas le claironner à tout bout de champ. »

Un instant, Varnholt parut décontenancé, mais il se retrancha rapidement derrière un ricanement suffisant.

« Eh, eh, on dirait que vous voyez clair en moi. Très futé, monsieur le commissaire principal !

– J’avais un bon copain, autrefois, un ami. Nous étions ensemble à l’école de police de Münster et nous avons ensuite rejoint tous les deux la Kripo de Hambourg, mais dans des commissariats différents. Il était très intelligent et plutôt ambitieux. Il avait une jolie femme et aussi un gamin. Il voulait procurer à sa famille plus que son maigre salaire ne le lui permettait. Alors il a commencé à spéculer en Bourse. Pendant un certain temps, ça s’est bien passé, mais un jour il a fait une erreur, il n’a pas acheté les bonnes actions, et toutes ses économies sont parties en fumée. Il ne voulait pas que sa femme s’en aperçoive, alors il a emprunté de l’argent, et avec cet argent il s’est remis à spéculer. Quand cet argent-là aussi a été épuisé et que la banque n’a plus voulu lui prêter un sou, il en a emprunté à des gens qu’il aurait mieux fait d’éviter. Évidemment, là aussi ça a fini en eau de boudin. Dès qu’il a été dans les pattes de ces types, ils l’ont forcé à leur divulguer des informations secrètes. À un moment, il a fini par passer complètement de l’autre côté. Son couple n’a pas résisté et s’est brisé. Il a foutu sa vie en l’air.

– Belle histoire édifiante. Qu’est-ce que ça a à voir avec moi ?

– Ça n'est pas fini. À l'époque, nous avons assez peu de contacts. Évidemment, j'ignorais tout de ces histoires. Et puis je l'ai retrouvé à l'occasion d'un séminaire. Une fois que nous avons été seuls, il m'a tout déballé. Je lui ai conseillé de déposer plainte et de se dénoncer pour faute grave dans l'exercice de sa profession. Il l'a fait. Grâce à ses informations, nous avons pu interpellé plusieurs des types qui le faisaient chanter. Lui-même a été mis à pied pour conduite infamante et a été mis en examen pour divers délits. Mais le procès n'a jamais eu lieu. Les commanditaires de ceux que nous avons arrêtés l'ont eu avant. Ils l'ont mis dans un grand sac en plastique transparent et l'ont jeté au fond de l'Elbe avec un poids en béton aux pieds. Il avait juste assez d'oxygène dans le sac pour pouvoir tenir quinze minutes au fond de l'Elbe. Il m'a fallu huit années pour mettre la main sur celui qui avait commandité son assassinat. Il a pris deux ans avec sursis. Tout ce que nous avons pu lui coller, c'était une accusation de fraude fiscale.

– Pourquoi me racontez-vous ça ? », demanda Varnholt. Tout accent sarcastique avait disparu de sa voix.

« Je vais vous dire pourquoi j'ai accepté cette mission. Je suis policier parce que je veux mettre un terme aux agissements de gens tels que ceux qui ont assassiné mon ami. Mais les criminels ont des possibilités que nous n'avons pas. Ils ne sont pas tenus au respect du règlement. Nos salaires à nous sont fixés par la loi, mais eux, ils peuvent dépenser autant qu'ils veulent pour acheter les meilleurs talents – avocats ou hackers. Considérés sous cet angle, nous sommes désespérément à la traîne par rapport à eux. Mais nous ne sommes pas complètement impuissants. Nous avons une quantité d'enquêteurs engagés et talentueux. Et nous avons un Simon Wissmann, et un Benjamin Varnholt. Si nous réussissons à employer intelligemment leurs compétences hors du commun, nous pourrions peut-être contribuer à mettre fin aux agissements de gens qui s'imaginent pouvoir s'exempter des lois. Mais pour cela, nous devons cesser de nous faire la guerre les uns les autres, et nous concentrer sur nos ennemis. »

Varnholt hocha la tête.

« Compris.

– J'admets que vos manières arrogantes me déplaisent

souverainement, monsieur Varnholt. Mais je vous demande encore une fois votre soutien.

– Bon, d'accord. Je vais essayer de me retenir pendant une semaine. Après, on verra.

– Entendu. À présent, le mieux serait que nous... »

Avant qu'il ait pu terminer sa phrase, la porte s'ouvrit à la volée. Wissmann entra. Sa tête était rouge de colère, mais son regard était dirigé vers le sol, comme s'il avait honte d'avoir interrompu la conversation. « Il a pas le droit ! s'écria-t-il. Il a pas le droit ! Dites-lui qu'il a pas le droit !

– Qui n'a pas le droit de quoi ? demanda Eisenberg.

– Jaap Klausen. »

Wissmann fit demi-tour et quitta la pièce. Eisenberg et Varnholt le suivirent.

Tout le bureau était sens dessus dessous. Les paquets d'imprimés et d'emballages qui recouvraient auparavant l'une des tables s'amoncelaient à présent à même le sol. Un ordinateur portable et un écran étaient posés sur le plateau de la table tout juste libérée. Klausen était dans le caisson de verre, occupé à arracher consciencieusement des câbles d'un ordinateur, tandis que Wissmann, debout à côté de lui, regardait ses chaussures et répétait en criant « T'as pas le droit ! »

« Qu'est-ce qui se passe ici ? s'enquit Eisenberg.

– Il a pas le droit, répéta Wissmann. Dites-lui ! Il a pas le droit !

– Monsieur Klausen, qu'êtes-vous en train de faire ? »

Klausen pointa la tête de dessous le bureau.

« Je déplace les outils de travail de M. Wissmann jusqu'à son nouveau poste de travail. Lui-même n'a pas été fichu de le faire après y avoir été plusieurs fois convié. Alors je l'aide.

– Mais pourquoi voulez-vous que M. Wissmann ait un nouveau bureau ? »

Klausen le regarda, visiblement troublé.

« Mais... c'est un bureau pour une personne, et vous êtes commissaire principal, et le patron de cette équipe. Et...

– Monsieur Klausen, *primo*, je n'ai pas la moindre envie de m'installer dans cette boîte de verre, comme si j'étais une carpe dans

un aquarium. *Secundo*, ça ne me pose aucun problème de m'installer au bureau qui est entre vous et le Dr Morani – ce sera certainement un apport très précieux pour la communication interne à l'équipe. Et troisièmement, il est évident que M. Wissmann ne travaille jamais aussi bien que complètement isolé du monde extérieur. Il a un besoin beaucoup plus grand que moi de ce bureau dans le bureau. »

Klausen resta coi.

Wissmann remporta ses appareils sur sa table de travail. Il grommela quelque chose.

Morani dit : « Je crois bien que c'est la première fois que j'entends Sim dire "Merci". »

« Je voudrais déclarer une disparition, dit Mina.

– Une seconde, vous n’êtes pas déjà venue la semaine dernière ? »

La policière la toisait d’un œil sévère.

Mina soupira. Elle avait espéré tomber sur un autre planton, mais pas de chance, c’était la même femme qui l’avait déjà refoulée la fois précédente, avec ses cheveux strictement peignés en arrière.

« Oui. Mais de nouveaux faits se sont produits.

– Vous avez des éléments concrets qui vous conduisent à penser qu’il y a eu délit ?

– Pas directement, mais...

– Je vous ai déjà dit la semaine dernière que nous ne pouvions pas vous aider à retrouver votre ami tant qu’il n’y a aucune preuve qu’il n’est pas parti de son plein gré.

– Je sais. Mais il n’est pas tout seul, à être parti.

– Que voulez-vous dire ?

– Je sais, ça a l’air bizarre. Thomas et moi, nous jouons souvent à un jeu sur ordinateur, *World of Wizardry*. C’est un jeu en ligne, avec une foule de joueurs. J’ai un peu posé des questions à droite à gauche à l’intérieur du jeu.

– Vous l’avez cherché à l’intérieur d’un jeu ? » La policière regardait Mina comme si elle se demandait si elle devait appeler le Samu et la faire interner d’urgence dans un hôpital psychiatrique.

« Oui. C’est un jeu auquel on peut jouer n’importe où dans le monde. Je me suis dit qu’il s’était peut-être connecté depuis un autre endroit.

– Je vois.

– Eh bien non. Par contre, j’ai découvert qu’au cours des six derniers

mois, il y avait encore d'autres joueurs qui avaient disparu. Quatre au total.

– Mais il y a combien de personnes, qui jouent à ce jeu ?

– Euh, environ cinquante millions. Dans le monde entier.

– Cinquante millions ? Et vous croyez qu'il y a un rapport avec la disparition de votre ami, parce que, sur cinquante millions de joueurs il y en a encore trois autres qui ont disparu sans laisser de traces ?

– Il n'y a pas que ça. D'abord, tous les disparus habitaient ici, à Berlin. Ensuite, ils ont tous eu un comportement très bizarre, et l'instant d'après ils disparaissaient.

– Que voulez-vous dire ? »

Mina raconta comment Thomas avait été soudain comme éjecté en plein raid et avait parlé d'un « monde sur le fil ».

« Et pour les autres, ç'a été exactement pareil ! Ils ont dit des choses étranges, qui donnaient à penser qu'ils voyaient le monde comme quelque chose d'artificiel. Et d'un seul coup ils n'étaient plus là. En une seconde. »

La fonctionnaire de police toisait Mina sans parler.

« Et qu'en concluez-vous ? »

Mina luttait contre les larmes. Elle tuerait dans l'œuf toute idée d'intervention policière si elle avouait ce qui lui faisait peur. Elle déglutit. « Je ne sais pas ce que je dois en conclure. »

La policière sourit d'un air compréhensif.

« Je comprends que vous vouliez absolument retrouver votre ami. Mais vous pourriez imaginer l'histoire la plus absurde du monde, nous ne pourrions quand même pas vous aider. Ne vous en faites pas, il finira bien par réapparaître. Le mieux serait que vous essayiez de surmonter la séparation. »

Mina sentit la colère monter en elle.

« Vous croyez que je fabule ?

– En tout cas, jusqu'à présent vous ne m'avez pas fourni un seul début de preuve qu'il y ait bien délit, dit la policière avec une assurance toute professionnelle.

– Mais... quatre personnes ont disparu. Pffft, comme ça ! J'ai mis une semaine entière avant de m'en apercevoir. J'ai téléphoné à leurs amis et à leurs parents. Une des disparues était une diabétique très

malade. Ses parents ont d'ailleurs déclaré sa disparition à la police. Vous pouvez vérifier !

– Vous avez le nom ?

– Angela Priem. »

La fonctionnaire tapa le nom dans son ordinateur.

« En effet, j'ai bien une déclaration de disparition, dit-elle. Les collègues sont sur le coup depuis déjà deux mois. Et vous dites qu'ils se connaissaient, tous les deux ?

– Comment ça, tous les deux ?

– Votre ami et Mlle Priem.

– Non, pas que je sache. Mais ils ont disparu dans les mêmes circonstances incompréhensibles. »

La policière soupira.

« Bon très bien. Je vais prendre une déclaration de disparition. Les collègues se mettront en relation avec vous. Quel est votre nom, s'il vous plaît ? »

Quand Mina quitta le poste de police dix minutes plus tard, elle ne ressentait aucun soulagement. Elle avait conscience qu'elle pouvait bien s'être mise elle-même en danger.

Au cours de la semaine qui avait précédé, elle avait traversé un conflit intérieur dont elle ne s'était toujours pas remise. En suivant le tuyau que lui avait donné le voleur Schattenhand et en se renseignant auprès de la guilde de Fer, elle était tombée sur un certain Jan-Hendrik Kramer, vingt-sept ans, graphiste free-lance de son état. Elle avait trouvé son adresse et s'était renseignée dans son voisinage. Lui aussi avait apparemment disparu d'un seul coup, sans laisser de traces. Lui aussi, au dire d'un membre ami de la guilde de Fer, avait « dit des choses bizarres ». Puis son personnage avait brusquement cessé de bouger, alors que son statut le présentait comme toujours « en ligne ». À un moment, la liaison avec le serveur de *World of Wizardry* avait fini par s'interrompre automatiquement. Ensuite, plus personne ne l'avait revu, ni *online* ni *offline*. Ça s'était passé trois mois plus tôt.

Mina avait alors posté des messages sur plusieurs forums dédiés à la communication entre joueurs, et avait demandé qu'on la contacte si quelqu'un avait entendu parler d'un cas semblable. Sur ces entrefaites, deux joueurs lui avaient répondu, en lui parlant d'autres disparitions.

Lukas Koch, un étudiant en lettres, avait disparu depuis déjà six mois. Lui aussi s'était comporté bizarrement, même si personne ne se rappelait très précisément ce qui s'était passé alors. Angela Priem, la diabétique, cohabitait avec une amie, mais celle-ci était en voyage quand elle avait disparu. Dans son cas, on avait mis son étrange comportement dans le cours du jeu sur le compte d'une hypoglycémie. Les parents avaient prévenu la police, mais elle n'avait pas réapparu pour autant.

Pendant ses recherches, Mina s'était trouvée en permanence déchirée entre sa nature très terre à terre et la monstrosité d'un ensemble de faits, qui ouvrait sous ses pas des abîmes d'inquiétude. Elle se réveillait souvent la nuit, en proie à des cauchemars dans lesquels le monde qui l'entourait se dissolvait dans le néant.

Et si c'était vrai ? Si ces quatre joueurs avaient été tout simplement supprimés par on ne sait quels êtres supérieurs ? S'ils avaient été purement et simplement retirés du jeu, pour qu'ils ne puissent pas faire connaître la vérité et perturber l'expérience que ces êtres supérieurs menaient sur la Terre artificielle ?

Mais dans ce cas, ceux-ci n'auraient-ils pas dû supprimer aussi Mina, depuis longtemps ?

Sans doute cela dépendait-il de la façon dont ces êtres – à supposer qu'ils existent – surveillaient leur monde artificiel. Bien sûr, quelque part c'étaient des dieux tout-puissants, mais vraisemblablement, ils n'étaient pas non plus omniscients. Les opérateurs de *World of Wizardry*, eux non plus, ne pouvaient pas savoir précisément, à chaque instant, ce que tous leurs personnages artificiels faisaient dans Goraya. Mais on pouvait quand même penser qu'ils réagissaient à certaines informations, par exemple à la mention d'une réalité virtuelle dans un jeu par ordinateur – ou encore à une déclaration de disparition inquiétante à la police.

Toujours est-il qu'entre-temps, la disparition énigmatique des quatre joueurs commençait à faire des vagues dans la communauté de *World of Wizardry*. Les théories complotistes les plus échevelées étaient largement débattues. Si les créateurs de mondes décidaient maintenant de mettre Mina hors circuit, ils relanceraient le débat plutôt qu'ils ne le juguleraient.

Mais était-ce bien ce qu'ils voulaient ? N'auraient-ils pas dû alors effacer Daniel F. Galouye et son roman, Rainer Werner Fassbinder et son film, ou encore les Wachowski ? N'auraient-ils pas dû commencer par empêcher Konrad Zuse d'inventer l'ordinateur ? D'un autre côté, s'il leur était indifférent que les gens se rendent compte qu'ils ne vivaient que dans un simulacre, ou même si tout cela n'était qu'une vue de l'esprit, pourquoi dans ce cas les joueurs avaient-ils disparu ?

Mina ne voulait pas croire que la disparition des quatre joueurs, dans des circonstances analogues, en un laps de temps relativement court et dans la même ville, fût simplement due au hasard. Mais si ces disparitions s'expliquaient par d'autres facteurs, elle avait beau se creuser la tête, elle ne voyait vraiment pas lesquels.

Klausen et Morani aidèrent Eisenberg à débarrasser de sa table de travail les piles d'imprimés et les tas d'emballages vides qui l'encombraient. L'imprimante trouva un nouvel emplacement sur une étagère à mi-hauteur. Eisenberg disposa sur son bureau les quelques objets personnels qu'il avait apportés : un cadre avec les photos de ses enfants, un agenda à l'ancienne relié en cuir, une petite voiture de patrouille en modèle réduit que Michael lui avait offerte comme porte-bonheur quand il avait cinq ans, et une timbale cabossée en argent, obtenue pour sa seconde place à un concours sportif de la police, qu'il utilisait comme pot à crayons. Il plaça le dossier contenant ses certificats et les distinctions obtenues pour mérites exceptionnels dans le tiroir inférieur de son bureau, là où était déjà leur place à Hambourg. Il n'avait pas été très compliqué de transférer à Berlin les traces de sa vie professionnelle antérieure.

Vers midi, un technicien du service technique central informatique fit son apparition. Il regardait autour de lui d'un air méfiant, comme s'il craignait que Wissmann et Varnholt ne lui tombent dessus à bras raccourcis. Il installa un PC pour Eisenberg et lui expliqua comment accéder à l'intranet. Puis il disparut.

Après un déjeuner à la cantine, où les plats étaient tout aussi fades qu'à Hambourg, Eisenberg réunit l'équipe une nouvelle fois. Il dressa devant ses nouveaux collaborateurs un tableau des résultats obtenus dans l'affaire du trafic de jeunes femmes à Hambourg, et les invita à faire des suggestions sur la façon dont le GESI pourrait apporter sa contribution à l'enquête en cours.

« Cette affaire ne serait pas plutôt du ressort du LKA de Hambourg ? demanda Varnholt.

– Quand ça concerne les organisations criminelles basées à Hambourg et les crimes commis à Hambourg, oui, bien sûr, répondit Eisenberg. Mais, premièrement, la traite d'êtres humains est un phénomène global, qui ne peut être combattu efficacement que si des administrations différentes travaillent de conserve par-delà les frontières nationales et juridictionnelles. Deuxièmement, notre spécialité, les enquêtes en matière de cybercriminalité, ne se limite pas, par définition, au domaine de juridiction de tel ou tel LKA ou de tel ou tel service en particulier. Et troisièmement, tout simplement, le commissaire principal Udo Pape, du LKA de Hambourg, m'a demandé de lui apporter une aide spécifique. »

Pape n'avait pas été emballé quand Eisenberg lui avait parlé de son idée au téléphone. « Tu imagines le savon que Greifswald va me passer s'il apprend ce que tu me fais faire ? – D'abord, de toute façon, il ne s'intéresse absolument pas aux détails de l'enquête, avait répondu Eisenberg. Ensuite, au final il se fiche bien de savoir d'où vient le succès, du moment qu'il peut le revendiquer. – Tu as sans doute raison. Oui, c'est pas une mauvaise idée, après tout. Si ton équipe est vraiment aussi bonne que tu le dis... – Dans le cas contraire, nous en serons simplement au même point que maintenant. – Et moi, j'aurai un méga-problème. » Mais il avait donné son accord, sans doute surtout pour faire plaisir à Eisenberg.

Celui-ci se sentait un peu mal à l'aise à l'idée de mettre son vieux compère dans l'embarras. Mais il fallait au GESI une occasion d'apporter la preuve de ses compétences, et vite. Surtout, Eisenberg avait là une petite chance de finir par mettre, de cette manière, la bande de marchands d'esclaves sous les verrous. Le risque valait la peine d'être pris.

« Reconnaissance de formes, dit Wissmann tout à trac.

– C'est-à-dire ? » lui demanda Eisenberg.

Wissmann éluda la question et dit :

« Il me faudrait les procès-verbaux d'audition des coupables et des victimes. Et les photos de tout le monde.

– Tu pourrais peut-être répondre à la question du commissaire principal ? » dit Klausen.

Eisenberg lui lança un regard implorant.

« Mais j'ai déjà répondu, dit Wissmann.

– Monsieur Varnholt, vous pensez que vous pourriez trouver des éléments sur les commanditaires ? demanda Eisenberg.

– Je peux toujours essayer, dit Varnholt.

– Quant à vous, docteur Morani, j'aimerais que vous examiniez les comptes rendus d'auditions ! Peut-être découvrirez-vous quelque chose qui m'a échappé, ainsi qu'aux collègues de Hambourg.

– Et moi ? Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Klausen.

– Toi, t'apprends les notes de service par cœur, plaisanta Varnholt, avant même qu'Eisenberg ait pu répondre. Il me semble que t'as eu un trou de mémoire, la dernière fois, avec le paragraphe 37a, "comportement avec des collègues intellectuellement supérieurs".

– Toi, je vais te... » dit Klausen, mais il s'interrompit aussitôt et jeta un coup d'œil à Eisenberg.

Celui-ci hocha la tête avec reconnaissance.

« Quant à vous, je vous demanderai de faire des recherches dans les banques de données internationales. Peut-être trouverez-vous des affaires liées de près ou de loin à celle de Hambourg. »

Ils se mirent au travail. Au bout d'un quart d'heure, le bureau du GESI crépitait au rythme des clics de souris et du martèlement des claviers.

Eisenberg regarda son portable. Lui-même avait omis de s'attribuer une recherche précise. Après avoir parcouru les e-mails dans sa boîte de réception, dont la plupart ne le concernaient pas, il décida d'aller explorer son nouvel environnement professionnel et de se présenter à ses collègues des autres services. Kayser avait décidé de remettre la présentation officielle à la prochaine réunion de direction, la semaine suivante, mais une petite prise de contact informelle ici ou là ne pouvait pas nuire.

Son tour du LKA le mena jusqu'à dix-sept heures et au-delà. Les nouveaux collègues d'Eisenberg, tous très amicaux, lui souhaitèrent la bienvenue, sans lui cacher qu'ils le plaignaient. Ils parlaient du GESI comme d'un groupe de « nerds », de « freaks » et autres « aliens », et c'étaient encore les dénominations les plus aimables dont ils gratifiaient les membres de son équipe.

Eisenberg ne s'attendait pas à autre chose. Pourtant, quand il

regagna son bureau, il se sentait un peu découragé.

Il était encore dans le couloir quand des éclats de voix parvinrent à ses oreilles.

« ... dit clairement : d'ici à dix-huit heures !

– Si tu touches quoi que ce soit sur mon bureau...

– Oui, et alors ? Qu'est-ce que tu feras ? Depuis le temps que je voulais te montrer qui est ici le... »

Eisenberg ouvrit la porte. Klausen se tenait près du bureau de Varnholt, un sac-poubelle bleu à la main. Les deux hommes se retournèrent et regardèrent leur patron comme des voleurs pris sur le fait. Morani, assise les bras croisés, observait les querelleurs à la façon d'un entomologiste. Wissmann était toujours assis, droit comme un i, devant son ordinateur, dans la même position que celle qu'il occupait déjà des heures plus tôt.

« Excusez-moi, monsieur le commissaire », dit Klausen. Il brandit le sac-poubelle. « J'essayais juste d'aider Ben à ranger son bureau. Il va être bientôt six heures.

– Va te faire foutre, espèce de lèche-bottes », dit Varnholt.

Klausen ravala une remarque désobligeante et regagna son bureau.

Eisenberg hochla la tête imperceptiblement. Il s'adressa à Varnholt.

« Vous avez besoin de tous ces documents, sur votre bureau ?

– Bien sûr, rétorqua Varnholt sur un ton grognon. Sinon ils n'y seraient pas. »

Eisenberg prit un emballage sur l'un des tas. « Quand allez-vous retirer la carte graphique de votre ordinateur, pour la rendre ? » demanda-t-il.

Varnholt le fixa un moment.

« Quoi ?

– Je ne suis pas un technicien, mais ceci me semble être l'emballage d'une carte graphique haut débit. Il est vide. Comme vous disiez que vous avez encore besoin de l'emballage, j'en déduis que vous allez retirer la carte graphique que vous aviez mise, et la remettre dans son emballage pour la renvoyer. »

Varnholt leva les bras au ciel.

« Bon d'accord, je vous ai raconté des salades ! Vous allez me mettre aux arrêts de rigueur ? »

Eisenberg mit la boîte dans le sac-poubelle. Il prit un tas de feuilles de papier noircies de lignes de codes source. La page supérieure de la pile était écornée et couverte de taches de café. La date d'impression, en bas, faisait remonter le document à six mois. « Et ça ? Quand comptez-vous le lire ? »

Varnholt l'ignora, et s'occupa de son écran, sur lequel s'étalait un jeu vidéo.

« Monsieur Varnholt ? Avez-vous encore besoin de ces papiers ? »

Ce n'est qu'alors que son collaborateur, interpellé, se tourna vers lui.

« Quoi ? Mais non, bon sang ! »

Eisenberg jeta les imprimés dans le sac. Il prit un livre fatigué, avec plusieurs pages marquées par des bouts de papier. « Ce livre, je suppose que vous en aurez encore l'usage. Où voulez-vous que je le mette ? »

Varnholt se leva.

« Mais c'est pas vrai ! dit-il, puis il prit le livre de la main d'Eisenberg et, d'un geste démonstratif, le jeta dans le sac-poubelle. De toute façon, il est dépassé. » Il considéra le chaos qui régnait sur sa table de travail. « Eh merde ! » Il prit le sac-poubelle des mains d'Eisenberg et y fit disparaître la totalité des dossiers, des emballages et des livres qui se trouvaient sur sa table.

« Vous êtes content, maintenant, monsieur le commissaire ?

– Merci, dit Eisenberg. Monsieur Klausen, voudriez-vous s'il vous plaît nous débarrasser de ce sac-poubelle, en procédure confidentielle, cela va sans dire ?

– Volontiers », dit Klausen. Il arborait un large sourire tandis qu'il sortait de la pièce en traînant le lourd sac derrière lui.

Varnholt se retourna sans un mot vers son ordinateur. Le jeu disparut, remplacé par une fenêtre noire avec des lignes de programme blanches. Il se mit à taper à une vitesse impressionnante.

« Je pense que cela suffit pour aujourd'hui, dit Eisenberg au retour de Klausen. Je vous remercie tous pour la bonne volonté que vous avez manifestée pour ce nouveau départ. »

L'assistante de Kayser lui avait trouvé une chambre dans une pension des environs. Eisenberg y fut reçu par une femme qui lui

lança des regards méfiants et le traita comme s'il était un client indésirable. La chambre était petite, meublée de façon vieillotte, mais au moins elle était calme. Eisenberg se promit qu'il passerait ici aussi peu de temps que possible et chercherait sans tarder un logement plus agréable.

Mark remuait sa cuillère dans son *latte macchiato*. Il avait toujours une belle gueule, avec sa barbe de trois jours, ses cheveux bruns réunis en queue de cheval et ses yeux profonds, presque noirs.

« Ça me surprend un peu que tu poses cette question, dit-il en souriant à Mina. Avant, ça t'énervait tellement, tu levais toujours les yeux au ciel quand je voulais parler philo avec toi.

– Parce que tu te lançais toujours dans tes discussions philosophiques quand on venait de se disputer », répondit Mina en souriant elle aussi...

Mark et elle avaient été en couple, il n'y avait pas si longtemps. Il était son aîné de cinq ans et avait depuis une nouvelle amie, qu'il épouserait sûrement un jour. Il allait bientôt passer sa thèse et commencer à enseigner en fac. De fait, à l'époque, il énervait souvent Mina, avec ses élucubrations sans fin sur le sens de l'univers. Mais il était peut-être maintenant la personne idoine pour l'aider à reprendre pied.

« Ça ne fait rien, je suis heureux que tu aies apparemment évolué sur ce sujet », dit-il. Une petite vacherie, qu'elle ne releva pas. « Pour en revenir à ta question, il n'est pas seulement imaginable que notre monde soit artificiel, mais au fond c'est même très vraisemblable. »

Mina sursauta intérieurement. Elle avait espéré qu'il lui expliquerait pourquoi justement *ça ne pouvait pas* être le cas. Qu'il ne sache que jeter de l'huile sur le feu de sa nouvelle paranoïa ne lui était pas d'un grand secours.

« Que veux-tu dire ?

– Un professeur de philosophie d'Oxford du nom de Nick Bostrom a écrit un essai sur la question. Son argumentation est en gros la

suivante : selon toute vraisemblance, nous développerons dans un futur proche la capacité de construire des mondes virtuels, où existeront des êtres pensants artificiels, qui n'auront même pas conscience qu'ils sont de pures simulations. Une fois que nous aurons atteint ce point, il y aura alors très rapidement, en toute logique, de nombreux mondes artificiels, mais un seul monde vrai. Si toi, à ce moment-là, tu choisis au hasard un de ces mondes, il y a de fortes chances pour que ce soit un monde artificiel. Comme tu ne peux pas savoir, en tant qu'individu, si tu vis dans un des nombreux mondes artificiels ou dans le seul univers vrai, eh bien tu es obligée, en fonction du principe de vraisemblance, de partir du principe que notre univers est artificiel.

– OK, on crée réellement des mondes artificiels comme *World of Wizardry*. D'accord, il y a là nettement plus de personnages artificiels que de joueurs. Mais enfin, tout de même, les orques et les farfadets du jeu n'ont aucune conscience !

– Pas encore. Mais songe un peu à quelle vitesse évolue la technique. Il y a quarante ans, les jeux vidéo ne comportaient encore que du texte. Le joueur recevait une description du lieu où il se trouvait, et il pouvait donner des ordres simples comme “va au nord”, “prends l'épée” et “tue l'orque”. Regarde au contraire les jeux vidéo aujourd'hui, avec leur graphisme d'un réalisme photographique saisissant, avec leurs adversaires qui agissent de façon autonome, qui ont leurs propres objectifs, leurs stratégies. Évidemment, ils ne peuvent pas encore penser. Mais quarante ans, rapporté aux dimensions de l'univers, et même à l'histoire de l'humanité, c'est rien du tout. La capacité des ordinateurs continue à doubler tous les ans, ou tous les deux ans. Un smartphone d'aujourd'hui a mille fois la puissance de calcul du centre de calcul de la fac il y a quarante ans. Encore quarante ans, et la performance moyenne d'un ordinateur aura augmenté de deux puissance vingt – plus d'un million de fois. D'ici là, il est très probable que les orques de *World of Wizardry* auront vraiment une conscience. Et même s'il y en a encore pour mille ans – ça arrivera nécessairement un jour, à condition que, d'ici là, l'humanité ne se soit pas foutue en l'air.

– Alors, tu crois qu'on vit dans un monde artificiel ? » demanda

Mina, profondément troublée.

Il sourit.

« J'ai arrêté de croire quoi que ce soit. Et même si c'était le cas, qu'est-ce que ça changerait ? De toute façon, le cosmos, on n'y comprend vraiment pas grand-chose.

– Mais ces êtres qui ont bâti l'univers... Tu crois qu'ils... interviennent dans le cours des choses ?

– Ça dépend. Si nous créons des mondes virtuels, c'est pour deux raisons : soit pour des objectifs scientifiques, soit pour nous divertir. Si notre monde est une expérience scientifique, alors les créateurs vont vraisemblablement se contenter d'observer, sans intervenir. Si nous vivons dans un jeu vidéo, il se peut que certains des êtres qui nous entourent ne soient en fait que des enveloppes vides, dirigées par des forces supérieures. Honnêtement, moi-même il m'arrive de me dire que je ne suis que l'avatar d'un être venu d'ailleurs – surtout quand j'ai picolé la veille. » Il sourit.

Mina s'efforçait de ne pas laisser ses sentiments altérer sa voix.

« Si... si nous supposons que le monde... est vraiment artificiel, que c'est une expérience, mettons... et si les gens qui sont simulés s'en aperçoivent... est-ce que les bâtisseurs de l'univers ne devraient pas intervenir, alors, pour éviter que leur expérience ne tourne court ?

– Tu veux dire, comme dans *Le Monde sur le fil* ? »

Mina sursauta. « Tu... tu connais le livre ?

– Le film. De Fassbinder, oui. Un classique, dix fois meilleur que *Matrix*. Un *must* pour les philosophes existentialistes.

– Et... ça pourrait se passer comme ça ?

– Honnêtement, je n'y crois pas. Déjà dans l'Antiquité les hommes se demandaient si le monde ne pourrait pas être artificiel. Pas comme nous le décrivions aujourd'hui, bien sûr. Mais au fond, la croyance en un dieu créateur n'est finalement rien d'autre que la croyance qu'il y a quelque part un Grand Ordonnateur, qui simule le monde à partir de son ordinateur. Si cela devait perturber l'expérience, il y a longtemps qu'ils auraient dû intervenir. Les gens croient à n'importe quoi, et en fait, l'important, ça n'est pas de savoir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas, parce que finalement ça ne sert jamais qu'à justifier ce qu'ils feraient de toute façon. Il est probable que si moi, par exemple, je

crois que le monde est artificiel, je ne me comporterai pas autrement que si je crois au Monstrueux Spaghetti Volant. À moins que...

– À moins que quoi ?

– À moins que quelqu'un ne trouve une vraie preuve du caractère artificiel du monde. Ça, ça pourrait changer pas mal de choses.

– Comment ça ?

– Une preuve qui serait indiscutable et scientifiquement vérifiable, ça révolutionnerait la façon dont les humains que nous sommes pensent le monde. Ça pourrait entraîner des bouleversements en profondeur. Une telle preuve compliquerait sacrément la tâche des grandes religions, quand elles se mêlent de vouloir vendre leur dieu créateur et tous leurs panthéons. Et du coup, elles combattraient cette découverte comme elles ont toujours combattu les découvertes scientifiques qui n'entraient pas dans leur vision du monde.

– Mais tout cela n'aurait rien de nouveau.

– Si, je crois, au contraire. Ça serait comme une sorte de crépuscule des dieux. Les religions seraient toutes menacées dans leur existence. Et il y a certainement assez de fanatiques autour de nous qui essaieront d'empêcher ça à tout prix. Tout d'un coup, plus question d'accuser les méchants exploiters américains. Tout d'un coup, si je suis chrétien, ou musulman, ou juif, ou hindou, je vais devoir défendre purement et simplement l'existence de mon Dieu. Ou de mes dieux ! Nous aurions alors une insurrection mondiale gigantesque, aux conséquences incalculables. Seuls les bouddhistes, sans doute, considéreraient tout ça avec un certain détachement.

– Et tu crois que les bâtisseurs de l'univers interviendraient pour empêcher ça ?

– J'en sais rien, moi, ce qu'ils pensent, à supposer qu'ils existent ! Nous ne savons même pas s'ils nous ressemblent, même si je considère que c'est probable – après tout, nous aussi, dans nos jeux, nous simulons surtout des humains, ou tout au moins des êtres qui ressemblent à des humains. Mais est-ce que ce genre d'évolution leur semblerait problématique, alors ça, mystère et boule de gomme ! Qui sait, c'est peut-être ça, après tout, l'objectif qu'ils poursuivent à travers leur expérience : savoir combien de temps il nous faudra pour nous apercevoir que nous sommes artificiels, ou alors observer comment

nous nous débrouillons de cette découverte. Reste que là, toutefois, nous aurions un problème.

– Comment ça ?

– Si tel était vraiment leur objectif, leur expérience s’achèverait au moment précis où nous trouverions la preuve. Peut-être qu’ils feraient tourner leur simulacre de monde pendant encore quelques années, histoire de voir comment il continuerait d’évoluer. Mais un jour ou l’autre, ils auraient assez d’informations et ils mettraient fin à l’expérience. Alors ça serait la fin de notre existence.

– Et si ça n’est pas leur objectif ? Qu’est-ce qu’ils pourraient faire ?

– S’ils veulent vraiment empêcher que nous trouvions la vérité, ils doivent faire en sorte que personne ne trouve la preuve de cette artificialité, ou au moins que personne ne puisse transmettre cette preuve à d’autres. Au besoin, il leur faudra retirer du circuit le ou les découvreurs.

– Et comment ?

– Aucune idée. Le plus simple serait sans doute de le faire mourir d’une crise cardiaque ou de simuler un accident.

– Ou bien de l’effacer, et de supprimer toutes les traces de son existence ?

– Oui enfin, ça, ça marche peut-être au cinéma, mais dans une vraie simulation c’est plus facile à dire qu’à faire. C’est toi, l’informaticienne, moi, il me semble que ça serait vachement coton de supprimer en programmation les conséquences d’un événement qui a déjà eu lieu dans un monde artificiel, sans avoir de ruptures logiques ! On devrait sans doute être obligé de quasiment “rembobiner” la simulation, tu vois, jusqu’au moment où se produit l’événement indésirable, à ce moment-là, intervenir, et ensuite laisser courir à nouveau la simulation. Mais ça serait quand même un sacré investissement, en termes de traitement informatique, à supposer que ce soit possible, d’ailleurs. Au lieu de ça, évidemment, on peut se contenter d’effacer un objet simulé, sans se préoccuper d’en supprimer les traces.

– Mais ça ne serait pas ça qui serait justement une preuve de l’artificialité ?

– Tant que personne ne s’évapore sous les yeux de milliers de

spectateurs, non, pas vraiment. Des centaines de personnes disparaissent chaque jour à travers le monde sans laisser de traces. Si elles ne réapparaissent pas un jour, leurs proches se bricolent des explications comme ils peuvent. L'être humain est plutôt bon pour ça, pour intégrer à sa vision du monde des choses qu'il n'arrive pas à s'expliquer. Tant que ça n'est pas un phénomène massif, il est probable que les programmeurs de mondes puissent tout à fait effacer quelques individus, comme ça, tout simplement, sans se soucier des traces qu'ils laissent derrière eux. Qui sait, c'est peut-être ça, la raison de toutes ces disparitions inexpliquées, c'est peut-être dû à des interventions de ce genre, finalement. Ou au moins pour un certain nombre. » Il sourit.

Mina ne disait rien. Elle luttait pour retenir ses larmes.

« Mais qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Mark. Tu es tellement... sérieuse.

– C'est... non, ça va. J'ai... mal à la tête. Faut que j'aille à la fac. Merci d'être passé.

– Ça m'a fait plaisir, de bavarder avec toi ! Si tu en as envie, on pourrait peut-être se faire un restau. Je veux dire, bien sûr... »

Mina se força à sourire.

« On verra. Je t'appelle. » Elle quitta le café avant que Mark ait pu réaliser à quel point elle était ébranlée.

Tu la suis des yeux quand elle quitte le *coffee shop*. Si tu ne te retenais pas, tu lui emboîterais le pas, mais l'homme avec qui elle avait rendez-vous est toujours à l'intérieur, les yeux sur son smartphone. Le mieux serait que tu attendes encore un peu jusqu'à ce qu'il soit parti lui aussi.

Elle est jolie, même si tu n'aimes pas les piercings. Tu as ressenti une sorte de jalousie quand elle discutait avec ce type. Il y avait une confiance entre eux, une proximité, du genre qui ne peut exister qu'entre deux personnes qui se connaissent très bien.

Toi, tu n'as personne dans ta vie qui te soit aussi proche.

Tu ris de toi intérieurement, quand tu prends conscience de l'absurdité de cette pensée. *Eux*, oui, ils te sont proches, et bien plus proches que quiconque peut l'être en ce monde. Ils sont proches d'elle aussi, sauf qu'elle ne le sait pas. Tu l'envies. Mais quand même, tu aimerais bien lui ouvrir les yeux.

Elle soupçonne déjà la vérité. Les bavardages sans intérêt aux autres tables qui te séparaient d'eux t'ont empêché de vraiment comprendre leur conversation, mais *grosso modo*, tu sais de quoi il était question. Elle espérait que son ami la rassure, qu'il lui ôte sa peur de la vérité et qu'il lui dise que tout ça n'était que le fruit de son imagination. Mais il ne l'a pas fait. Tu pouvais voir à ses yeux à quel point son trouble augmentait. Chez lui, par contre, la discussion sur la réalité semblait se résumer à un jeu spéculatif abstrait. Comme si on se fichait de savoir quelle était la vérité derrière le monde.

C'est peut-être ça, leur stratégie : convaincre les humains qui reconnaissent la vérité que ça ne fait absolument aucune différence. Si c'est le cas, cette stratégie n'a pas fonctionné avec toi, et avec elle non

plus, manifestement. Tu aimerais bien discuter avec l'homme, lui ouvrir les yeux, lui faire comprendre qu'il ne peut pas lui être indifférent que le monde soit un mensonge, et que les humains soient de simples marionnettes dans un jeu pervers. Mais ce n'est pas possible. Tu dois demeurer incognito. Tu dois rester en mesure de pouvoir faire ce qui doit être fait. Sinon, tout était vain.

Enfin, il arrête de triturer son smartphone et s'en va. Tu attends un moment, avant de quitter toi aussi le *coffee shop*. Tu n'as pas de raison de te presser. Il y a longtemps que tu sais où elle habite.

C'est pour bientôt. Bientôt tu te révéleras à elle. Tu n'en peux plus d'attendre de voir enfin la reconnaissance dans ses yeux, de ressentir l'affinité qu'il y a entre vous. Mais il faut que tu sois patient. Tu n'as pas le droit à l'erreur. Tu n'as pas le droit de leur fournir la moindre occasion de te mettre comme ça hors circuit, en catimini. Ils n'attendent que ça.

Les jours suivants, il y eut sans cesse de nouvelles petites escarmouches entre Varnholt et Klausen, et occasionnellement entre Varnholt et Wissmann, même si l'un et l'autre faisaient tout pour s'éviter. Mais chaque fois, Eisenberg parvenait à résoudre le conflit sans trop de difficulté. Il nourrissait peu à peu l'espoir qu'il finirait par réussir le tour de magie d'amener ses quatre collaborateurs, tellement différents, à un travail qui soit vraiment productif. Difficile toutefois de parler de collaboration, car entre eux, ils ne se parlaient quasiment jamais, et surtout leur activité ne semblait pas produire le moindre résultat tangible.

Le mercredi de la semaine suivante eut lieu la réunion ordinaire des responsables, à laquelle participaient tous les chefs de service ainsi que quelques responsables de section, en fonction de l'ordre du jour. Eisenberg avait été convié à se présenter et à exposer son projet pour le GESI. Il se heurta au scepticisme général et dut accepter de se voir poser quelques questions dérangeantes, mais l'aréopage de responsables présents l'assura finalement de son soutien.

Quand il regagna le bureau après les deux heures de réunion, Varnholt le prit à part :

« Je suis tombé sur un truc. Vous voulez jeter un coup d'œil ? »

Eisenberg regardait par-dessus son épaule. Sur le plus grand des écrans, tout un monde fantastique en 3D s'offrait à la vue. Des êtres fabuleux, de toutes les couleurs, la plupart armés et cuirassés, couraient dans tous les sens. Des noms planaient au-dessus de nombre d'entre eux, telles des enseignes lumineuses à l'hélium.

« Qu'est-ce que ce jeu a à voir avec les trafiquants de jeunes femmes latinos ?

– Rien, dit Varnholt, je suis tombé sur autre chose. »

Eisenberg s'efforçait de garder un ton neutre.

« Monsieur Varnholt, ne nous étions-nous pas accordés pour que vous réserviez à votre temps libre le rôle de shérif adjoint que vous affectionnez dans le cadre de ce jeu, et que vous consacriez votre temps de travail à vous occuper des missions liées aux enquêtes d'actualité ? »

Varnholt le regarda comme s'il prenait Eisenberg pour un demeuré. « Oui, oui. Mais ça, là, ça concerne tout à fait le service. Il s'agit de personnes disparues.

– J'espère que vous ne comptez tout de même pas me faire avaler que maintenant, en plus, dans ce jeu vidéo, vous recherchez aussi des personnes qui se sont égarées dans des cavernes ?

– Non, bien sûr. » La voix de Varnholt sonnait comme s'il était vexé de ne pas être pris au sérieux par Eisenberg. « Depuis quelque temps, plusieurs joueurs de *World of Wizardry* semblent avoir disparu comme par enchantement. Il me semble que ces disparitions sont liées.

– C'est la police de proximité qui est en charge des personnes disparues, pas nous, si tant est qu'il y ait motif à impliquer la police, intervint Klausen.

– Oui, oui, monsieur Je-sais-tout. Sauf s'il y a suspicion de délit.

– Et c'est le cas ? demanda Eisenberg.

– Un certain nombre de personnes se demandent, oui, s'il n'y a pas un crime derrière tout ça. Parce que je peux vous dire que ça met drôlement les internautes en émoi. Ça s'agite beaucoup dans les forums. D'accord, il y a pas mal de conneries dans le tas, mais...

– Les proches des disparus ont déposé des plaintes pour disparitions ?

– Ça je ne sais pas. Si vous voulez, je vérifie.

– Non, pas la peine. Occupez-vous plutôt de Hambourg. Nous avons un besoin urgent de nouvelles pistes. Vous avez déjà trouvé quelque chose sur l'entreprise dont je vous ai parlé, dont deux suspects détiennent des parts ?

– Elle appartient majoritairement à un groupe international basé aux Caïmans. Tout ce que j'ai pu dégoter par la voie légale, c'est que c'est une boîte internationale qui fait commerce de "marchandises de

toutes sortes”.

– Ça signifie quoi, “par la voie légale” ?

– Vous voulez que j’essaie de m’introduire dans les systèmes internes du groupe sans mandat d’un juge ?

– Non. Continuez comme ça, d’abord. Essayez de voir si vous ne pouvez quand même pas glaner encore quelques infos. »

Varnholt poussa un soupir.

« Je vous l’ai dit, ça ne mènera à rien. Ces mecs sont beaucoup trop fûtés pour ne pas sécuriser un maximum la structure de leurs groupes. Leurs principaux adversaires, ce sont les administrations des impôts, et elles ont des possibilités d’intervention bien plus considérables que nous.

– C’est possible. Mais pour l’instant je ne vois pas d’autre possibilité. S’il vous plaît, continuez comme nous avons dit.

– Entendu, commissaire. »

Quand Eisenberg regagna sa place, il vit Klausen ricaner. Ça ne lui plaisait pas du tout.

À midi, ils partirent déjeuner tous ensemble, comme chaque jour. Seul Wissmann préférait manger ses sandwiches devant son ordinateur – des toasts parfaitement carrés, dont il avait retiré les bords, et qui étaient recouverts de jambon, de fromage et d’un œuf. Klausen avait expliqué que Wissmann ne mangeait jamais rien d’autre, et surtout pas quelque chose qu’il ne s’était pas préparé lui-même.

« J’ai jeté un œil à cette histoire de soi-disant disparus », dit Klausen quand ils eurent posé leurs plateaux sur une table de quatre qui venait de se libérer. Eisenberg lui adressa un regard d’avertissement, mais il était déjà trop tard.

« Ah, dit Varnholt. Et qu’est-ce que tu as trouvé ?

– Il n’y a rien à trouver. Tout ça, c’est rien qu’une histoire à la mords-moi le nœud, une théorie conspirationniste comme quand on dit que les Ricains ne sont jamais allés sur la Lune.

– Ah oui, reprit Varnholt. Et comment tu arrives à cette conclusion ?

– Tu as lu ce qu’ils écrivent sur les forums ? La théorie qui fait le buzz, c’est celle qui dit qu’un des joueurs aurait engagé un tueur à gages pour descendre dans la réalité ses adversaires dans le jeu. » Klausen éclata de rire. « C’est un peu comme si je descendais

quelqu'un dans une partie de petits chevaux parce qu'il m'a pris un pion !

– Des gens se sont déjà suicidés pour moins que ça, répliqua Varnholt.

– Possible. Mais il n'y a absolument aucune preuve que quelqu'un se soit fait tuer. Ni corps ni autre chose.

– Quatre personnes ont disparu en six mois. Toutes à Berlin. Et toutes jouaient à ce jeu.

– Tu sais combien de personnes disparaissent chaque année sans laisser de traces ? Dans les cent mille ! La plupart réapparaissent peu après. Et c'est un jeu qui a plusieurs millions de joueurs, rien qu'en Allemagne. Alors ça n'a rien d'anormal, que certains des disparus aient aussi joué à ce jeu. Tout le problème, c'est que ça fait un tel ramdam que ça a l'air d'être un événement extraordinaire. En réalité, c'est juste un truc de zinzins ! »

Varnholt lança à Klausen un regard chargé de mépris.

« Et tu connais pas la meilleure ? poursuivit Klausen. Il y a des types sur le forum qui croient que les disparus ont été tout bonnement effacés, comme ça, en appuyant sur la touche "suppr." de l'ordi ! » Il se remit à rire. « Je l'ai toujours dit, à jouer trop longtemps sur son ordinateur, on se ramollit les méninges !

– C'est sûr qu'avec toi, y a pas de danger que ça arrive, dit Varnholt.

– Dites, ça commence à bien faire, intervint Eisenberg. Nous avons déjà discuté du sujet en long et en large. Et vous, monsieur Klausen, vous devriez plutôt vous mettre en rapport avec les organisations internationales au lieu de vous occuper de ces soi-disant disparus. »

Klausen devint rouge de confusion.

« Oui, bien sûr, monsieur Eisenberg. Je me remets au travail. »

L'après-midi, Eisenberg se rendit dans le bureau séparé. « Vous avez trouvé quelque chose, monsieur Wissmann ?

– Oui », dit celui-ci sans se retourner. Et il se remit à taper comme s'il voulait gagner un concours de vitesse pour apprenti dactylo.

Quand il fut clair qu'aucune explication ne suivrait, Eisenberg demanda : « Quoi donc ?

– Des correspondances, dit Wissmann.

– Quelles correspondances ?

– Je ne peux pas à la fois travailler et vous expliquer ça, répondit Wissmann avec énervement.

– Dans ce cas, je vous demande d’arrêter de travailler pendant que je vous parle ! »

Wissmann tapa encore la fin d’une ligne, puis se tourna enfin vers Eisenberg.

« Oui ? »

– Vous disiez que vous aviez trouvé des correspondances. Vous parliez de quelles correspondances ?

– C’est compliqué à expliquer.

– Monsieur Wissmann, nous ne pourrions pas arrêter ces gens si vous trouvez des correspondances sans en informer personne. Alors maintenant, s’il vous plaît, expliquez-moi ce que vous avez trouvé. » Tandis qu’il parlait, les autres collègues du GESI s’étaient rassemblés derrière Eisenberg, comme s’ils s’attendaient à des révélations fracassantes.

Comme toujours, Wissmann évitait tous les regards.

« Les victimes avaient toutes entre quinze et dix-huit ans.

– Waouh, ça, c’est le scoop ! Et tu as trouvé ça tout seul ? commenta Varnholt, mais Wissmann l’ignora.

– Elles venaient de différentes régions du Honduras et du Guatemala. Ce qui est frappant, c’est que dans toutes les régions d’où viennent les victimes, on cultive du café. Alors bien sûr, dans les deux États, le café est le principal produit d’exportation, mais la surface cultivable réservée au café ne constitue qu’une fraction de la surface totale. Et pourtant, toutes les victimes vivaient à tout au plus dix kilomètres de distance d’une plantation de café.

– Et qu’en concluez-vous ? demanda Eisenberg.

– Rien. C’est sans doute seulement le hasard. La probabilité pour qu’il en soit ainsi est de moins de cinq pour cent, mais quand on regarde de près des statistiques, il y a toujours un moment où on tombe sur ce genre de données tout à fait surprenantes. »

Eisenberg poussa un soupir.

« Vous avez mis autre chose en évidence ? »

– Oui. Les domiciles des victimes se répartissent, sûrement par hasard, sur un rayon de deux cents kilomètres environ autour du port

de Puerto Cortés dans le Nord-Ouest du Honduras.

– Le rayon d'action des suspects. Cela signifierait qu'ils ont leur quartier général à Puerto Cortés ?

– Ou à San Pedro Sula, ou à Puerto Barrios, du côté guatémaltèque, ou même dans une localité plus petite. Dans la région, il y a en tout et pour tout un millier de bourgades qui entrent en ligne de compte.

– Génial ! dit Varnholt. Le mieux, c'est d'envoyer tout de suite une voiture de patrouille qui commence à auditionner tous les habitants.

– Monsieur Varnholt, je vous en prie ! » dit Eisenberg. Il se tourna de nouveau vers Wissmann. Il avait compris entre-temps qu'il fallait tirer les vers du nez un par un à l'autiste. « Autre chose ?

– Elles étaient toutes inscrites sur un réseau social.

– Incroyable ! ricana Varnholt. Des filles de quinze à dix-huit ans qui sont inscrites sur Facebook !

– T'es un couillon, Varnholt, dit Wissmann d'une voix égale.

– Et toi, un raté, Wissmann. Tu sais peut-être calculer à toute vitesse et écrire des programmes, mais il n'en sort rien que de la merde.

– Monsieur Varnholt, regagnez votre place, s'il vous plaît, et occupez-vous de vos affaires, dit Eisenberg. Ça vaut aussi pour vous, monsieur Klausen et madame Morani. » Puis il s'adressa de nouveau à Wissmann. « Avez-vous trouvé autre chose ?

– Varnholt est un idiot. Il ne comprend rien à rien.

– Je veux dire quelque chose qui serait lié à cette affaire.

– Je n'ai jamais parlé de Facebook.

– Les filles n'étaient pas inscrites sur Facebook ?

– Si, si, mais d'un point de vue statistique ça ne veut rien dire. Facebook a plus d'un milliard et demi de membres à travers le monde.

– À quoi pensiez-vous, alors ?

– À Flechazo.

– Pardon ?

– Flechazo.com. Un site de rencontres. Toutes les victimes y étaient inscrites.

– Drôle de nom.

– Flechazo, en espagnol, ça signifie "le coup de foudre". On s'y inscrit pour trouver l'âme sœur.

– Il a combien de membres inscrits, ce site ?

– 2 471, chiffre d’aujourd’hui, à treize heures douze.

– Vous pourriez me le montrer, ce site, je vous prie ? »

Wissmann ouvrit une page web. L’espagnol rudimentaire d’Eisenberg lui suffit pour comprendre que des jeunes filles se voyaient promettre d’y trouver à coup sûr leur prince charmant. L’occasion rêvée pour que des prédateurs repèrent leurs victimes et prennent contact avec elles.

« Comment avez-vous trouvé ça ?

– J’ai examiné l’un après l’autre tous les sites entrant en ligne de compte.

– Vous vous êtes inscrit ?

– Moi ? Non, bien sûr que non. Le problème, quand on s’inscrit sur un site comme ça, c’est qu’on voit seulement une petite partie des profils. On doit donc s’inscrire très souvent, et avec des profils différents, avant de pouvoir dire avec suffisamment de certitude que telle personne n’est pas inscrite sur tel site. Ça durerait des années, si on devait le faire manuellement.

– Et comment l’avez-vous fait, vous ?

– Avec des bots.

– C’est quoi, un bot ?

– C’est une abréviation de robot, un mot qui vous est sûrement connu. Un bot est un programme automatique qui remplit sur Internet certaines tâches qui sont exécutées normalement par des hommes. Les spambots par exemple s’enregistrent automatiquement dans des réseaux pour y placer des messages publicitaires.

– Et donc, vous avez utilisé un de ces bots ?

– Pas seulement un.

– Combien ?

– Ça dépend de la puissance de calcul disponible. Au maximum, il y en avait 712 308.

– Et ça fait quoi, alors, ce bot ? demanda Eisenberg, tout étonné de se découvrir lui-même fasciné par le sujet, et se promettant d’en apprendre un peu plus, dès qu’il le pourrait, sur les nouvelles technologies internet.

– D’abord, il doit s’inscrire dans un réseau. Ça n’est pas aussi simple que ça en a l’air, car la plupart des réseaux ont des mécanismes de

défense pour repousser les spambots. Ils tracent les adresses IP et ils bloquent les inscriptions multiples de la même adresse en un temps très court. Et puis ils utilisent des captchas.

– Quoi ?

– Les captchas sont des images sur lesquelles on peut voir des mots ou des chiffres, qui sont généralement distordus et déformés. L'internaute doit alors rentrer ce code dans une petite fenêtre. L'idée est que les humains peuvent lire ces captchas, mais pas les machines. C'est idiot, bien sûr. » Il émit un reniflement, qui pouvait passer pour une expression d'amusement.

« Vous pouvez me montrer un de ces captchas ?

– Pas de problème. » Il ouvrit une petite fenêtre, dans laquelle on pouvait lire un mot étrangement brouillé et étiré. Eisenberg était incapable de lire avec certitude certains des caractères. « Qu'est-ce qui est écrit, là ?

– Klop5tZiy8, dit Wissmann. C'est un captcha d'entraînement pour mon algorithme neuronal. »

Eisenberg s'épargna de demander ce qu'était un algorithme neuronal. « Et votre machine à vous arrive à lire ça ?

– Sans problème. Le quota de reconnaissance de captchas difficiles est aujourd'hui approximativement de 28 %. Pour des humains, naturellement. Mes bots à moi déchiffrent correctement les mêmes captchas dans 87,3 % des cas. » À nouveau ce reniflement. « Encore un défi remporté par la machine.

– Bon d'accord. Le bot s'est inscrit. Et ensuite ?

– Il demande les profils de contacts. Les règlements de ces réseaux sociaux prévoient généralement que lorsqu'on n'est pas un membre payant, on n'a accès qu'à quelques profils seulement.

– Et vous comparez alors les noms et les adresses de ces profils avec ceux des victimes ?

– Bien sûr que non. Les profils sont anonymes, les personnes à contacter utilisent des pseudos, on n'a pas accès aux coordonnées personnelles.

– Qu'est-ce que vous faites, alors ?

– Je compare les photos.

– Une seconde. Vous voulez me dire que votre... bot peut

reconnaître si quelqu'un sur une photo est une personne précise ?

– Bien sûr. Mais ça n'a rien de très original. Google peut le faire, Facebook aussi.

– Google peut le faire ?

– Bien sûr. Vous pourriez faire glisser une photo dans la recherche Images de Google, et Google serait alors en mesure de vous sortir toutes les photos sur lesquelles apparaît la personne en question. Sauf que la fonction est provisoirement désactivée pour le grand public pour des raisons de protection des données. Mais le FBI utilise cette technologie depuis longtemps pour retrouver la trace de criminels sur Internet. »

Eisenberg avait la tête qui tournait. Il avait l'impression de boitiller avec des kilomètres de retard derrière les derniers développements de la technique. « C'est légal ? demanda-t-il.

– Bien sûr, c'est légal, de comparer des images qui sont accessibles au public. Tout le monde peut le faire. Ce qui n'est pas permis, c'est qu'un moteur de recherche comme Google rende cette fonction-là accessible au public. Et d'ailleurs, pour être exact, la question de savoir si c'est légal ou non est très discutée, ça dépend de la jurisprudence à laquelle on se réfère.

– Bon d'accord. Vous avez trouvé que toutes les victimes étaient enregistrées sur ce site de rencontres. Vous croyez qu'il y a un rapport avec les enlèvements, ou est-ce qu'il peut s'agir de simples hasards ?

– Non, ce réseau a un nombre de membres tellement réduit qu'un hasard est pratiquement exclu. Ce serait à peu près aussi vraisemblable que si vous gagniez trois fois de suite au loto.

– Merci, monsieur Wissmann. Bon travail ! »

Wissmann se retourna vers son écran sans même une réaction.

Eisenberg appela Udo Pape et lui raconta ce qu'il avait appris.

« Waouh ! On dirait que ta petite troupe a vraiment des compétences intéressantes ! Je transmets tout de suite aux polices du Honduras et du Guatemala. Parce que si ce que tu dis est vrai, les ravisseurs aussi devraient être inscrits sur ce site.

– Ça ne me surprendrait pas du tout qu'ils en soient les webmasters, dit Eisenberg.

– C'est bien possible. Je vais vérifier. Merci, Adam ! »

Quand Eisenberg raccrocha, il avait pour la première fois le sentiment d'avoir pris la bonne décision concernant sa nouvelle affectation.

« On te voit souvent dans le coin ces derniers temps, ma petite fleur fanée, dit Grob, le tavernier.

– Merci pour le compliment, Nez de Concombre », répondit Mina.

Grob avait raison. Elle avait passé beaucoup de temps sur *World of Wizardry* ces derniers jours, mais sans quitter les limites de la ville virtuelle, sans prendre part à un seul raid, sans même reprendre de petites [quêtess](#), qui lui auraient pourtant permis de se remplumer un peu. Quelque part, tout ça ne l'amusait plus. Elle se fichait soudain de savoir si sa demi-orque arriverait un jour au magique niveau 40, à partir duquel on obtenait le statut de « légende vivante », ce qui permettait d'utiliser les armes et les équipements les plus performants. Si autrefois elle se jetait dans n'importe quel combat, rien que pour le *fun*, et ne dédaignait pas de déclencher elle-même une bagarre, désormais elle se tenait à l'écart.

Elle s'était déjà demandé plusieurs fois pourquoi elle n'arrêtait pas tout simplement son ordinateur et ne restait pas hors ligne pendant au moins quelque temps. À un moment, elle avait compris qu'elle ne savait pas ce qu'elle aurait pu faire d'autre. Regarder la télévision ? Rien ne la tentait vraiment. Bouquiner ? Trop fatigant à la longue. Voir des amis ? Tous ses amis étaient ici, à Goraya.

Elle s'était surprise à se demander ce que ça ferait, de déménager complètement à Goraya et de mener ainsi une vie pleine de magie et d'aventures, en ignorant que tout cela n'était qu'une simulation dans une machine. Sa demi-orque n'était pas une beauté, mais elle était forte et admirée par la plupart des autres joueurs. Même sa pitoyable défaite avait encore accru sa réputation au sein de la communauté. Au lieu de se moquer de sa déconfiture, la plupart des participants aux

forums louaient le courage de son groupe, qui avait attaqué une puissance supérieure, laquelle avait en plus avec elle un magicien de niveau 42. Le fait que la guilde de Feu ne soit pas particulièrement aimée des autres guildes et clans n'y était sans doute pas étranger.

Thomas n'avait toujours pas réapparu. Personne n'avait entendu parler de quoi que ce soit à son sujet. Mina avait encore téléphoné deux fois à sa mère, qui se faisait quand même beaucoup de mauvais sang, maintenant que la police l'avait interrogée. Elle n'avait rien pu faire pour tranquilliser cette femme au désespoir. La police était venue chez Mina. Deux hommes, un d'un certain âge, les cheveux teints en noir, qui se considérait apparemment comme un bel homme, et un jeune blond, semblant tout juste sorti de l'école de police, qui lisait d'une voix monocorde des questions tirées d'un formulaire tout en griffonnant à côté les réponses de Mina.

Elle doutait fortement que l'un ou l'autre puisse contribuer de quelque manière à retrouver Thomas. Mais elle était quand même heureuse d'avoir quelqu'un avec qui partager son inquiétude. Que pouvait-elle faire d'autre, d'ailleurs ? Elle connaissait à peine Thomas et ne savait à peu près rien de son cercle d'amis ou de relations, dont il pouvait tout aussi bien s'être éloigné pour quelque temps. Au fond, tout cela ne la concernait pas vraiment.

Depuis son rendez-vous avec Mark, la semaine précédente, elle faisait des cauchemars presque chaque nuit, se retrouvant enfermée dans un caisson de verre rempli d'un liquide visqueux, comme Néo dans *Matrix*.

Elle avait passé un bon quart d'heure à étudier une feuille séchée qui était tombée d'une plante d'intérieur. Elle l'avait coupée par le milieu, l'avait humée, examinée à la loupe, en avait admiré les fines structures. Une simulation sur ordinateur pourrait-elle jamais atteindre une telle précision dans le détail ? Cela lui paraissait inimaginable. Mais la technologie n'avait-elle pas progressé de manière fulgurante au cours des dernières années ? La totalité des appareils dont elle se servait aujourd'hui le plus naturellement du monde eût été inconcevable pour quelqu'un qui aurait vécu au Moyen Âge. S'il y avait vraiment un monde hors du monde, la technique pouvait facilement y être en avance de cinq cents, ou même de cinq

mille ans. Peut-être que ce qu'elle-même tenait pour la réalité était comparable pour les créateurs de ce monde-là au monde médiéval de Goraya – une idéalisation romantique de la réalité historique d'un ^{xxie} siècle décidément bien en retard sur tout.

Mais à quoi bon toutes ces spéculations ? Si c'était vraiment ça, elle ne pouvait absolument rien faire. Le mieux était donc de continuer simplement à vivre sa vie comme elle avait fait jusque-là. Après tout, quelle différence cela pouvait-il faire, que le monde soit une simulation sur ordinateur, l'œuvre d'un dieu créateur, ou simplement le résultat de processus de physique ?

Elle avait pourtant du mal, malgré tous ses efforts, à retrouver son train-train habituel. Aussi continuait-elle à circuler sans cesse dans le monde de la magie qui était devenu sa seconde patrie, avec le vague espoir de pouvoir un jour oublier toute cette affaire, ou au moins de finir par rencontrer quelqu'un qui saurait ce qui était arrivé à Thomas et la délivrerait de son cauchemar.

« Ton ami est réapparu ? » lui demanda Grob. Tout le monde ici savait maintenant qui elle cherchait. Son nom apparaissait dans des douzaines de posts sur les forums. Cela aussi, ça avait accru la renommée de Gothicflower.

« Non.

– Demande à Don. Si quelqu'un sait quelque chose, c'est lui.

– Don est ici ? *Le Don* ?

– Un peu ! Là dans le fond, derrière le groupe d'hommes-dragons. »

Don ne faisait pas que porter le titre de « légende vivante », il en était une. L'un des rarissimes joueurs à avoir atteint le niveau 50. Mina ne l'avait encore jamais rencontré dans le jeu, mais elle avait beaucoup entendu parler de lui. Il était considéré comme une espèce de Robin des Bois, qui faisait rendre gorge aux joueurs les plus costauds qui se montraient injustes envers des joueurs plus faibles.

Elle le trouva dans un coin tout au fond de l'auberge. Comme le lui avait dit Grob, il était avec un groupe d'hommes-dragons.

« On n'a rien à voir avec cette histoire, Don, disait l'une des têtes de lézard. Juré ! »

Don était un guerrier à première vue parfaitement quelconque. Pas d'armure magique rutilante, pas de caractéristiques physiques

remarquables. Avec son cimenterre, il avait un peu l'air d'un pirate qui se serait retrouvé par inadvertance sur le plancher des vaches. C'était l'une de ses spécialités, d'amener ses adversaires à le sous-estimer.

« Ben voyons, dit-il. Pourquoi est-ce que je ne croirais pas un membre du clan des menteurs, d'abord ?

– Écoute, tu crois ce que tu veux. De toute façon, t'as pas une seule preuve contre nous.

– Pas une preuve ? On est dans un procès ici, ou quoi ? Tu t'imagines que t'as droit à un avocat, c'est ça ? Si je décide que vous êtes coupables, vous êtes coupables ! C'est aussi simple que ça.

– Hé, mec, tu peux pas faire ça ! » dit l'un des hommes-dragons. Bien que les personnages virtuels soient beaucoup trop petits pour afficher des expressions reconnaissables, Mina crut percevoir sa nervosité. « C'est plus de la justice, c'est du lynchage ! »

Quelle que soit la personne qui était derrière Don, il ou elle appuya sur la combinaison de touches qui déclenchait un rire en cascade. « Du lynchage ! Ah tu fais fort, Œil de Grenouille !

– Hé, je crois que quelqu'un veut te parler, dit un autre membre du groupe.

– N'essaie pas de changer de sujet ! Si vous reconnaissez que c'était vous, et si vous rendez aux *newbies* leurs affaires et leur or, avec intérêts bien sûr, je vous laisserai peut-être quelques HP.

– Bon d'accord, dit le porte-parole. On leur rend leurs affaires. De toute façon c'était de la daube. » Il fit un geste de ses bras couverts d'écailles vertes grossières et disparut soudain. L'instant d'après, Don partit en flammes.

« Là vous avez un problème, les têtards ! » dit Don. Puis il exécuta un sortilège et recouvrit les hommes-dragons d'une couche de glace. Le porte-parole du groupe, qui s'était rendu invisible dans l'intervalle, réapparut sous forme de silhouette gelée. Et comme si cela ne suffisait pas, la glace ralentissait les mouvements des quatre hommes-dragons.

Mina n'eut pas besoin qu'on le lui dise deux fois. Elle attaqua le lézard qui se présentait d'un puissant coup de hache, qui retira à l'adversaire presque la moitié de son énergie vitale.

En moins d'une minute, les cadavres des hommes-dragons jonchaient le sol de la taverne. Don rassembla leurs armes et leurs

équipements. Puis il se tourna vers Gothicflower.

« Merci, demi-orque.

– Tout le plaisir est pour moi.

– C'est vrai, que tu voulais me parler ?

– Oui. Je cherche quelqu'un. Un voleur qui s'appelle ShirKhan. Tu n'aurais pas entendu parler de lui, par hasard ?

– ShirKhan ? C'est pas un de ces types dont on dit qu'ils ont disparu sans laisser de traces dans la RL ?

– Si, exactement.

– Maintenant, je sais où j'ai déjà lu ton nom. C'est toi qui as déclenché cette avalanche, hein ?

– Peut-être bien. Je me fais du souci, c'est tout.

– C'est quand même pas un *hoax*, dis-moi, hein ? » C'est ainsi qu'on désignait les fausses nouvelles sur le Net, qui servaient surtout à propager une panique sans nom.

« Je connais ShirKhan dans la RL. Il a vraiment disparu. La police a même entrepris officiellement des recherches pour le retrouver.

– La police, tu dis ? » Don fit un mouvement du bras. Un violent tourbillon se produisit, et soudain la taverne disparut. Gothicflower se trouvait à présent dans une pièce avec des murs de pierre et un grand lit recouvert d'une peau de tigre blanc.

Don se tenait à côté d'elle.

« Ici, on ne nous dérangera pas, dit-il. Raconte-moi simplement ce qui s'est passé. »

Mina tapa toute l'histoire sur le clavier. Elle avait beau taper couramment avec ses dix doigts, il lui fallut plus d'une demi-heure pour tout raconter. La seule chose qu'elle ne mentionna pas fut le livre de Galouye. Même devant un magicien et dans un monde imaginaire, elle avait honte d'avouer qu'elle pensait que Thomas pouvait avoir été purement et simplement effacé.

« Et tu es allée à la police ? Qu'est-ce qu'ils font ?

– D'abord, ils n'ont rien fait du tout. Ils disaient que les histoires de disparition, ça n'était pas de leur ressort, tant que rien n'indiquait qu'un délit avait été commis ou que le disparu n'était pas à l'évidence dans son état normal.

– D'abord ?

– J’y suis retournée au bout d’une semaine, quand je me suis aperçue que Thomas n’était pas le seul à avoir disparu. Parmi les autres, il y avait une diabétique, et à l’époque la police avait enregistré une plainte pour disparition. Là-dessus, j’ai été de nouveau interrogée, par deux policiers. Après ça, je n’ai plus entendu parler de rien.

– Drôle d’histoire. Peut-être que je peux t’aider.

– Franchement, j’ai abandonné l’espoir de trouver une piste ici dans Goraya. Ou alors est-ce que ces derniers jours tu aurais rencontré ShirKhan ?

– Non, ce n’est pas ça. Mais je connais quelqu’un chez les flics. Je vais voir ce que je peux faire. Tu me files tes coordonnées dans la RL ? »

Il était considéré comme impoli de demander à un autre joueur son nom réel ou même son adresse, mais Don avait une réputation sans tache, et Mina avait besoin d’aide, d’où qu’elle vienne. Aussi lui donna-t-elle l’un et l’autre.

8. Les quêtes, ou *quests* en anglais, sont, dans un jeu, des sortes de petits défis qui permettent d’obtenir des points.

Le lendemain matin, Eisenberg arriva de bonne humeur au bureau. Udo Pape l'avait appelé la veille sur son portable pour lui dire que la police du Guatemala lui était extrêmement reconnaissante pour les informations qui leur avaient été transmises. L'enquête se poursuivait maintenant sur place et on préparait une perquisition chez les opérateurs du site de rencontres.

Mais sa bonne humeur ne dura pas. Peu avant dix heures, son téléphone sonna.

« Ici Joe Greifswald. Je viens d'apprendre, Eisenberg, que vous avez agi contre mes instructions expresses et continué de travailler sur la filière de traite d'êtres humains.

– Bonjour, monsieur le directeur des Affaires criminelles.

– Bonjour ? C'est tout ce que vous avez à dire ? »

La voix d'Eisenberg resta neutre.

« Le commissaire principal Pape m'a demandé un coup de main entre collègues. J'ai donc prié mes collaborateurs de faire des recherches pour lui sur Internet. Ils ont à l'évidence trouvé une piste particulièrement prometteuse.

– J'ai retiré cette affaire au commissaire principal Pape. Je ne peux pas tolérer un tel abus de pouvoir de la part de mes collaborateurs. Simplement, pour que ce soit clair, Eisenberg : vous n'avez pas rendu service à votre vieux copain. Je crois vous l'avoir déjà dit : on est pour moi ou contre moi. Et pour ce qui est de votre piste particulièrement prometteuse : informer la police du Guatemala était la chose la plus stupide à faire dans cette situation. Ils sont tous corrompus, là-bas. On fera peut-être une perquisition dans ce portail Internet, mais on ne trouvera rien. Il y a belle lurette que les commanditaires ont effacé

toutes les traces, et maintenant ils sont prévenus. Et le pire, Eisenberg, c'est qu'avec votre manière d'agir en dehors de toute concertation, vous avez fichu en l'air un travail de renseignement de spécialistes de l'Office criminel fédéral, un travail que j'avais personnellement confié au BKA. Involontairement ou pas, vous avez torpillé notre enquête. Pour cette raison, j'ai déposé une plainte auprès de votre nouveau chef. Soyez heureux de ne plus être dans mon aire d'influence immédiate. Sinon je vous aurais déjà infligé une procédure disciplinaire. Bien le bonjour ! »

Greifswald avait raccroché sans lui donner la possibilité de répondre. Eisenberg prit une profonde inspiration. Il savait que son ex-chef bluffait. S'il avait vraiment mis sur l'affaire des spécialistes du BKA, ce ne pouvait être qu'après avoir appris le succès du GESI. Mais personne n'irait vérifier. Si le chef d'un service du LKA affirmait que son enquête avait été torpillée par un autre service, on le croirait. C'est le genre de choses qui arrivaient quand même assez fréquemment.

En fait, Eisenberg n'avait pas à s'en faire. Kayser le couvrirait sur ce point. Mais ça le chagrinait pour son vieil ami Udo Pape.

« Bof, tu connais Greifswald, lui répondit Pape quand Eisenberg lui téléphona pour lui présenter ses excuses. Il commence par monter sur ses grands chevaux, mais après, quand on annoncera un succès au Guatemala, il sera le premier à m'exprimer sa reconnaissance. Bien sûr, uniquement pour s'en attribuer toute la gloire. Il a donné l'affaire à Möricke, t'imagines ? Je te fiche mon billet que d'ici une semaine, elle sera à nouveau sur mon bureau. »

Eisenberg le remercia. Il n'était toutefois pas certain que l'optimisme de Pape soit de mise. N'empêche qu'il n'y avait plus pour lui d'affaire de traite des femmes, et que le GESI était de nouveau sans occupation concrète. Il lut les nouvelles internes et les avis de recherche dans l'espoir de tomber sur un cas pour lequel les compétences de Wissmann pourraient s'appliquer utilement.

« Monsieur Eisenberg ? Je peux vous parler un moment ? »

Varnholt se tenait devant son bureau. Le fait que le hacker ait quitté son bureau était le signe qu'il avait quelque chose d'important à dire.

« De quoi s'agit-il ? »

– L’histoire des disparus.
– Tu remets ça avec cette connerie ? » ne put s’empêcher d’intervenir Klausen.

Varnholt ne réagit pas à la provocation.

Eisenberg était sur le point de faire comprendre à Varnholt qu’il était grand temps qu’il cesse de jouer à ces jeux sur son ordinateur pendant son temps de travail. Mais après l’intervention de Klausen, on aurait pu croire qu’il prenait parti pour le policier contre le hacker. Aussi se contenta-t-il d’un signe d’approbation.

« Le mieux serait que nous allions quelque part où nous ne serons pas dérangés », dit Varnholt en jetant un regard éloquent vers son collègue.

Comme toutes les salles de conférences étaient occupées, ils allèrent dans la kitchenette, où Eisenberg se prépara un express. Varnholt lui raconta qu’il avait parlé avec la joueuse qui avait fait le lien entre les différentes disparitions et avait ainsi déclenché tout un débat sur les arrière-plans de l’affaire. Il précisa qu’elle avait été d’ores et déjà interrogée par la police.

« Si une enquête est déjà en cours, nous ne pouvons rien faire tant qu’on n’a pas requis notre aide, dit Eisenberg.

– Ça n’est pas tout à fait exact, le contredit Varnholt. Le LKA peut à tout moment reprendre telle ou telle enquête particulière, de sa propre initiative.

– En théorie, c’est exact, convint Eisenberg. Mais en pratique, il faut avoir une bonne raison. Un risque sécuritaire pour Berlin ou un intérêt de service supérieur. Le fait que vous vous intéressiez à cette affaire parce que ça semble lié à votre jeu préféré sur ordinateur ne m’apparaît pas comme une justification tout à fait suffisante. »

Si le coup bas déconcerta Varnholt, il n’en laissa rien paraître.

« Nous pourrions... je veux dire : vous pourriez proposer notre assistance au commissariat concerné. Ils seraient peut-être très heureux que quelqu’un leur donne un coup de main, qui sait ! Nous ne sommes pas à proprement parler surchargés de travail, maintenant que nous n’avons plus cette affaire de traite des femmes. »

Eisenberg leva un sourcil.

« Ou alors vous préféreriez que je continue à suivre la piste des îles

Caïmans ? demanda Varnholt sans se démonter.

– Non, vous pouvez vous en dispenser. C'est bon, j'appelle les collègues concernés. Mais généralement, ils ne sont pas ravis que le LKA s'immisce dans une de leurs affaires. »

Au bout d'un quart d'heure, Eisenberg apprit le nom du policier en charge du dossier. Comme il fallait s'y attendre, celui-ci, un certain Keller, commissaire de la Criminelle, fut d'abord méfiant quand Eisenberg se revendiqua du LKA. « Oui, c'est vrai, je suis sur cette affaire. Comment êtes-vous tombé là-dessus, d'abord ?

– J'ai dans mon équipe un expert des jeux en ligne, dit Eisenberg. Dans le milieu, tout ça fait pas mal de bruit. »

Son interlocuteur réprima un rire.

« Le LKA a un expert en jeux vidéo ? Il a quel âge ? Douze ans ? » Quand il se rappela qui il avait au téléphone, il ajouta vivement : « Pardon, je ne voulais pas vous paraître irrespectueux.

– Les jeux aussi peuvent être utilisés à des fins criminelles, dit Eisenberg. Songez aux paris illégaux.

– Aah. Et vous pensez que ça a quelque chose à voir avec ces histoires de disparitions ?

– Non. Mais vous me demandiez comment nous étions tombés sur cette affaire.

– Honnêtement, je ne crois même pas qu'il y ait une affaire à proprement parler. Nous avons interrogé les proches des disparus. À l'évidence, ils n'avaient aucun contact entre eux, et il n'y a aucun point commun par ailleurs. Chacun avait vraisemblablement ses raisons à lui pour disparaître ainsi de l'image.

– Donc aucun n'a réapparu ?

– Pas à notre connaissance. Mais on ne peut pas non plus exclure que tel ou tel soit revenu depuis un moment et que personne ne nous en ait informés.

– Les disparus jouaient tous au même jeu en ligne.

– Oui, c'est vrai. Mais comme nous l'avons appris depuis, presque tout le monde entre vingt et trente ans fait pareil, ici, à Berlin. À ce tarif-là, vous pourriez dire aussi qu'ils prenaient tous le métro.

– Vous avez parlé avec l'opérateur du jeu ? Une boîte qui a son siège ici à Berlin.

- Non. Pourquoi aurions-nous fait ça ?
- Juste une idée, comme ça. Cher collègue, pour être franc, je partage votre avis que les cas de disparition n'ont sans doute rien à voir entre eux. Pourtant j'aimerais quand même examiner cette affaire de plus près, avec votre accord bien entendu.
- Depuis quand le LKA demande-t-il l'autorisation d'un simple commissaire de district pour s'inviter dans une enquête ?
- Je ne m'invite pas dans votre enquête. Je vous offre simplement mon concours. J'ai été moi-même assez longtemps dans un commissariat de quartier. Je pars du principe que vous avez suffisamment de pain sur la planche comme ça pour n'avoir pas, en plus, à courser les étudiants disparus.
- Ça, vous avez raison. Eh bien d'accord, si ça vous amuse. Je vous envoie les procès-verbaux des auditions. Le reste, ça vous regarde. Je vous prierais simplement de me tenir au courant au cas où vous découvririez quelque chose qui nous ait échappé.
- Promis. Je vous remercie, monsieur Keller.
- Pas de quoi. Tous mes vœux de réussite, monsieur Eisenberg. »

Keller tint parole et envoya aussitôt les comptes rendus des déclarations. Il n'en ressortait pas grand-chose de concluant. Il n'y avait pas de liens évidents entre les quatre cas, à l'exception du jeu en ligne. Bien sûr, il était concevable que les disparus aient pu s'y rencontrer. Mais cela ne signifiait pas, loin de là, que les affaires étaient liées. Contre cela parlait, d'un côté, le fait que plus de six mois s'étaient écoulés entre la première et la deuxième affaire. Or, si les quatre disparus s'étaient entendus pour disparaître de la surface de la terre, la chose aurait dû se passer au même moment. De plus, comme l'expliqua Varnholt, généralement on ne savait pas qui était derrière quel personnage. Même si les quatre s'étaient rencontrés dans *World of Wizardry*, cela n'aurait eu quasiment aucune incidence sur leur vie en dehors du jeu. Ils n'auraient même pas su qu'ils habitaient la même ville.

Le seul autre élément commun était que les quatre disparus s'étaient manifestement comportés de façon « bizarre » immédiatement avant leur disparition. Reste que cette déclaration n'émanait pas des proches des disparus, mais de la jeune fille qui avait fait le lien entre les

différentes affaires – ce même témoin dont Varnholt avait fait connaissance dans le jeu. Tout semblait indiquer qu'elle s'égaraient dans une énième théorie du complot.

Si Eisenberg avait eu mieux à faire, il ne se serait pas occupé de ces disparitions – il y avait trop peu d'éléments à quoi se raccrocher. Mais ça lui paraissait quand même mieux que rien, même si ça tenait un peu de l'ergothérapie. S'il ne devait rien en sortir, cela améliorerait au moins sa relation avec Varnholt. Le gros hacker semblait en effet reprendre d'autant plus du poil de la bête qu'il sentait qu'Eisenberg le prenait au sérieux. Et puis, cela donnerait l'occasion de tester les compétences de Morani dans l'audition d'un témoin.

Eisenberg demanda à Klausen de convoquer le témoin Mina Hinrichsen le lendemain au LKA.

Elle avait vingt et quelques années et aurait été plutôt jolie, s'il n'y avait eu le piercing à la lèvre et les yeux trop maquillés. Eisenberg s'avisa douloureusement que sa propre fille était du même âge et qu'il n'avait aucune idée de la façon dont elle se maquillait ni si elle portait aussi à présent un piercing. Il l'avait vue pour la dernière fois deux ans auparavant, pour le quatre-vingtième anniversaire de son père.

« Merci d'être venue, dit Eisenberg. Je suis le commissaire principal Eisenberg. Voici le Dr Morani et M. Varnholt. Vous le connaissez de *World of Wizardry*.

– C'est moi, Don », dit Varnholt.

Hinrichsen ouvrit des yeux comme des soucoupes. « Tu... Je veux dire, vous êtes Don ? »

Varnholt fit un petit sourire entendu.

« Nous pouvons garder le tutoiement, si tu veux. Je suis peut-être flic, mais je peux quand même me comporter en personne normale. »

Elle hocha la tête, abasourdie.

« Avez-vous... Vous avez trouvé quelque chose, sur Thomas ? »

– Non, malheureusement, dit Eisenberg. Je serai franc, madame Hinrichsen. Je ne crois pas qu'il y ait un rapport entre les différentes disparitions.

– Qu'est-ce que je fais ici, alors ?

– Vous devez cette convocation à votre partenaire de jeu.

– Mon chef pense peut-être qu'il n'y a aucun rapport, dit Varnholt,

mais ça n'est pas pour autant qu'il a raison. Moi, il me paraît à tout le moins utile de comprendre un peu mieux ce qui a pu se passer. Peut-être pourrions-nous ainsi tempérer l'émotion qui règne parmi les joueurs. »

Hinrichsen fronça les sourcils. « Je ne savais pas que calmer les joueurs sur Internet faisait partie du boulot du LKA.

– Disons que... Considère tout simplement qu'il existe ici un intérêt personnel pour que nous nous occupions de cette affaire, dit Varnholt. Pourrais-tu nous dire encore une fois ce que tu sais de la disparition de ces joueurs ? »

Elle raconta comment elle avait connu son coéquipier de l'Arbre Blanc et ce qui s'était passé dans la partie.

« Qu'entends-tu exactement par son "comportement bizarre" ? insista Varnholt.

– Eh bien, nous étions en plein dans ce raid contre un groupe supérieur en nombre. Et là, vraiment, chacun comptait. Et soudain, en plein milieu de l'action, ShirKhan se retranche du combat et dit des choses bizarres.

– Qui est ShirKhan ? demanda Eisenberg.

– C'est le pseudo de joueur de Thomas Gehlert.

– Qu'a-t-il dit exactement ? » demanda Morani. Elle s'était contentée jusque-là de suivre sans un mot le récit de Mina.

« Je... je ne sais plus très bien », dit Hinrichsen. Elle parut soudain nerveuse. « Il a dit un truc, je ne sais pas trop, en tout cas ça n'avait rien à voir avec le jeu. Et après, d'un seul coup, il ne bougeait plus. Il restait là comme un idiot, au milieu de tout ça, pendant que nous, on était en train de se faire *wiper* par nos adversaires.

– *Wiper* ? demanda Eisenberg.

– *Wiper*, c'est éteindre, effacer, exterminer, expliqua Varnholt.

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Ben, le combat s'est terminé peu après. J'étais furax contre Thomas, il faut dire que j'avais perdu tout mon équipement. Alors j'ai essayé de le skyper, mais il n'a pas réagi. Plus tard, je suis allée chez lui, mais ça, je l'ai déjà raconté. »

Eisenberg se tut un moment. Il observait la jeune femme, qui semblait mal à l'aise. Peut-être cela tenait-il simplement au fait qu'elle

se trouvait enfermée avec trois policiers dans une pièce d'interrogatoire pas spécialement agréable.

« Il y a une chose que je ne comprends pas, madame Hinrichsen, dit-il. Vous avez déclaré que Thomas Gehlert ne faisait pas partie de vos plus proches amis. Pourtant vous avez remué ciel et terre pour essayer de trouver ce qui lui était arrivé. Je trouve votre attitude pour le moins assez inhabituelle.

– C'est parce que je me fais du souci, répondit-elle. Je n'ai pas passé beaucoup de temps avec Thomas dans la RL, mais à Goraya nous étions quelque chose comme des amis. Vous ne pouvez pas comprendre ça, je pense, mais pour nous, les joueurs, ça représente beaucoup de choses. »

Eisenberg jeta un regard à Varnholt. Celui-ci hocha la tête.

« Bon, eh bien, merci beaucoup d'être venue, madame Hinrichsen. Si nous apprenons quelque chose, je vous informerai sur-le-champ. Inversement, j'aimerais que vous nous contactiez si jamais vous vous souvenez de quelque chose.

– Oui, bien sûr, certainement. »

Tandis que Varnholt raccompagnait le témoin à la sortie, Eisenberg s'adressa à Morani.

« Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Elle nous cache quelque chose. »

Eisenberg hocha la tête.

« Oui, c'est ce que je pense aussi. Mais quoi ? »

Elle fronça les sourcils.

« Elle sait quelque chose. Ou du moins elle a une idée. Elle a une théorie sur ce qui est arrivé aux disparus.

– Mais pourquoi est-ce qu'elle ne nous en parle pas ? »

Morani haussa les épaules.

« Elle connaît peut-être quelqu'un qui est lié à l'affaire, et elle veut éviter de le charger », risqua Eisenberg.

Morani secoua la tête.

« Non, ça n'est pas ça.

– Comment le savez-vous ?

– Je ne sais pas. C'est juste une impression. Appelez ça de l'intuition. »

Eisenberg hochla la tête.

« Drôle d'histoire, dit Varnholt en revenant dans la salle de conférences.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Eisenberg.

– Je n'en sais rien. Il y avait un truc bizarre. Je ne suis pas loin de penser qu'elle ne nous a pas tout dit. Pourquoi, je n'en ai pas la moindre idée. Peut-être a-t-elle quelque chose à cacher sans rapport avec l'affaire, ça expliquerait sa nervosité.

– Ça pourrait être quoi, à votre avis ?

– Je n'en sais rien, elle prend de la drogue, peut-être, ou elle a piqué un truc un jour. Beaucoup de gens deviennent nerveux quand ils sont interrogés par la police, même s'ils n'ont aucune raison de l'être. »

Morani approuva d'un signe de tête.

« Oui, c'est vrai. Mais en tout cas, il y a une chose que nous savons, maintenant.

– Quoi donc ?

– Elle pense vraiment qu'il existe un rapport entre ces affaires de disparitions. Même si elle ne nous a pas dit pourquoi.

– Bon, très bien, dit Eisenberg. Dans ce cas, c'est à nous de le trouver.

– Ça signifie que nous restons sur cette affaire ? demanda Varnholt.

– Pour l'instant, oui.

– Et que fait-on, alors, maintenant ? demanda Morani.

– Nous reparlons avec les familles. Et ensuite j'aimerais bien parler aussi avec les opérateurs du jeu. On ne sait jamais, ça nous ferait peut-être avancer.

– Oui, dit Varnholt. Depuis le temps que je voulais voir la ferme à serveurs où mon Don vaque à ses occupations d'existence virtuelle. »

Si ça se voulait drôle, Eisenberg ne comprit pas la plaisanterie.

Pourquoi hésites-tu ?

Bientôt, tes actes vont trouver leur conclusion. Quand ce sera accompli, une vague traversera le Net. Un soulèvement de reconnaissance. Alors, tu auras atteint ton but. Alors, ils devront agir.

Plus qu'une fois, rien qu'une fois.

Tous les préparatifs sont achevés. Même si on ne peut jamais être certain qu'il n'y aura pas d'imprévu. Mais tu as pris tes dispositions. Pourtant, tu es nerveux. Est-ce ta conscience qui te met mal à l'aise ? Tant pis, il est bien trop tard, maintenant. Est-ce le fait qu'elle excite ton imagination ? Elle n'est qu'une illusion.

Ce sont probablement eux qui te mettent mal à l'aise. Tu as souvent réfléchi à la façon dont ils t'influençaient. Peut-être qu'ils utilisent des champs magnétiques pour embrouiller ta conscience. Peut-être qu'ils t'injectent des drogues, pour changer ton humeur.

Peut-être que c'est un piège.

L'idée t'assaille comme un monstre qui aurait guetté tout le temps dans les tréfonds de ton cortex. Et si elle était un avatar ? Une enveloppe vide, animée par un admin' qui pourchasse des gens comme toi qui pourraient entraver leur expérience ? Et si elle attendait seulement que tu te révèles à elle ?

Tu te fais un thé pour te calmer. C'est le cinquième aujourd'hui.

Tristanleaf : Hey, Gothicflower! Good to see you again! Where have you been?

Gothicflower : Had to deal with some RL stuff.

Tristanleaf : I see. So you're done now?

Gothicflower : Let's say there's not much I can do about it anymore.

Tristanleaf : Anyway, none of my biz. Ready for another raid, I guess? Nothing helps forgetting RL probs like beating the shit out of a group of Darkmonks.

Gothicflower : Yeah, OK. When do we leave?

Tristanleaf : Let's go right now. The others are already waiting outside the ruins of Thal'Adur⁹.

La demi-orque de Mina suivit l'elfe à travers un portail magique jusqu'au lieu de rassemblement, où les autres les attendaient déjà : un groupe de guerriers lourdement armés de différentes races. Aucun magicien, ce qui n'était pas surprenant, vu que les Moines Sombres qui étaient la cible de l'attaque étaient immunisés contre presque toutes les formes de magie. Ici, seule comptait la force brute. C'était bon, d'être à nouveau dans le jeu.

Mina était sortie soulagée de l'entretien au LKA du vendredi précédent. Elle ne savait pas très bien pourquoi. Peut-être était-ce le fait que Don s'était révélé être un flic – *a fortiori* un flic qui ne ressemblait pas au flic de base des séries télé. Il lui avait donné l'impression que jusque-là elle avait sous-estimé la police. Peut-être était-ce aussi le calme avec lequel ce commissaire d'un certain âge l'avait interrogée : compétent, professionnel, expérimenté.

Ces gens-là savaient ce qu'ils faisaient. Quelle qu'ait pu être la cause de la disparition de Thomas, eux la trouveraient.

Mina se félicitait de ne pas avoir parlé du livre. L'idée que Thomas pouvait s'être littéralement dissous dans les airs lui semblait maintenant ridicule. Les policiers l'avaient ramenée sur terre et lui avaient remis les idées en place. Comment avait-elle pu se faire ainsi balader par un roman de science-fiction et par les élucubrations

pseudo-philosophiques de Mark ?

Elle s'était reposée tout le week-end, avait beaucoup dormi, et s'était à nouveau connectée avec sa demi-orque Gothicflower. Aujourd'hui elle était allée à la fac comme d'habitude, et elle n'avait quasiment plus repensé ni à Thomas ni aux mondes artificiels. Pour ce soir, elle s'était inscrite à nouveau pour un raid et se réjouissait d'avance du combat à venir.

« *Everyone ready?* » demanda Tristanleaf.

Mina allait taper « *Let's go* » quand on sonna à la porte. Elle leva les yeux, étonnée. Il était cinq heures et demie. Qui pouvait venir la voir à une heure pareille ? Peut-être que la police avait d'autres questions à lui poser ? Mais pourquoi n'avaient-ils pas téléphoné ?

« *Just a minute, got to answer the door*¹⁰ », tapa rapidement Mina.

Elle regarda par l'œilleton. Dehors, un jeune homme était assis dans un fauteuil roulant. Elle ne l'avait encore jamais vu. Il se pencha pour sonner à nouveau à la porte.

Mina ouvrit. « Oui ? »

– Salut Mina, dit l'inconnu. Ou peut-être devrais-je dire plutôt : salut Gothicflower. »

Elle fronça les sourcils.

« On se connaît de WoWiz ? »

– Oui. Je suis Schattenhand, “la Main de l'Ombre”. Le voleur. On s'était rencontré à l'Ogre Aimable, tu te souviens ?

– Euh... Oui, peut-être bien. Mais comment sais-tu...

– Tu permets que j'entre ? J'ai trouvé un truc sur la disparition de ton ami Thomas. Mais je préfère ne pas en parler ici, dehors. »

Mina ouvrit la porte et le laissa passer. Il fit entrer son fauteuil, traversa l'étroit vestibule et pénétra dans la pièce de travail de Mina. « Désolé si je te dérange. Tu étais en train de jouer ? »

Elle jeta un rapide coup d'œil sur l'écran. On pouvait y lire toute une série de commentaires furibards des autres joueurs, qui s'impatientsaient de devoir attendre avant d'attaquer. Elle réprima l'envie de s'excuser par *chat*. Ce qui se passait ici était plus important.

« Bon d'accord. Que sais-tu à propos de Thomas ? »

Il la regardait fixement. Ses yeux sombres lui donnaient l'impression de quelqu'un aux abois.

« T'es allée à la police, hein ?

– Oui. Comment tu le sais ? »

Il ne répondit pas à sa question.

« Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

– Pas grand-chose. Ils ne pensent pas que Thomas... que les histoires de disparition soient liées.

– Ah bon ? Mais alors pourquoi ils t'ont convoquée, dans ce cas ? »

Mina trouvait que la conversation commençait à prendre un tour inquiétant. Qui était ce drôle de type en fauteuil roulant ? Comment se faisait-il qu'il en sache autant sur elle ?

Elle se rappela le roman de Galouye. Dans son monde simulé, il y avait des personnages spéciaux, qui servaient plus ou moins d'espions à leurs créateurs.

Un monstrueux soupçon lui traversa la tête. Avant qu'elle ait pu s'en empêcher, elle demanda : « Est-ce que tu es... une unité de contact ? »

L'étranger ouvrit grands les yeux. « Quoi ? Mais comment... tu... tu le sais ? »

Mina ne pouvait pas parler. C'était comme si quelqu'un lui comprimait la gorge avec les deux pouces. Des larmes lui vinrent aux yeux.

C'était vrai ! Tout ce qu'il y avait dans le livre était vrai !

Devant la violence de la découverte, ses genoux se dérochèrent sous elle. Elle tituba, dut se retenir au rebord de la table. Elle parvint à se rasseoir sur sa chaise.

Elle prit plusieurs inspirations profondes. Son calme revint peu à peu. Elle regarda le garçon dans son fauteuil roulant.

Il avait un drôle de sourire sur les lèvres.

« Je suis heureux de t'avoir trouvée, Mina !

– Qu'est-ce que... qu'est-ce qui va m'arriver ? » dit-elle. Sa voix tremblait. « Moi aussi, on va... me suppr... supprimer ? »

L'inconnu plongea la main dans une poche de sa veste et en sortit un chiffon.

« T'en fais pas, dit-il. Tout va bien se passer ! »

Il imbiba le chiffon d'un liquide contenu dans une bouteille en plastique. Une odeur d'alcool, piquante, en émanait.

« Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu fais ? »

L'étranger se contenta de lui sourire et se leva sans difficulté de son fauteuil roulant. Avant que Mina ait pu réaliser ce qui se passait, il était derrière elle et pressait le tissu contre son visage.

Elle se défendit, mais le faux handicapé la retenait captive dans une prise dont elle n'arrivait pas à se libérer. Elle essaya de crier, mais il lui enfonça le chiffon dans la bouche. Un goût amer, corrosif emplit sa gorge. Elle sentit qu'elle perdait pied, et le monde bascula dans l'obscurité.

9. T. : Hé, Gothicflower ! Sympa, de te revoir ! Où étais-tu ?

G. : J'étais prise par des trucs de la vie réelle.

T. : Je vois. Et alors ? C'est bon, maintenant ?

G. : On va dire que je ne peux plus faire grand-chose.

T. : Bref, c'est pas mes oignons. T'es prête pour un nouveau raid, hein ? Y a rien de mieux pour oublier les blêmes que de taper un groupe de Moines Sombres.

G. : Ouais, ok. On y va quand ?

T. : Allons-y maintenant. Les autres attendent déjà devant les ruines de Thal'Adur.

10. « Une seconde, je dois répondre à la porte. »

Eisenberg et Varnholt suivaient la jeune femme, avec son piercing aux narines, à travers un vieil atelier d'usine aux murs de brique maculés de taches graisseuses. Un chariot d'élévation pendait encore du plafond au milieu de lampes modernes. Une centaine de postes de travail emplissaient l'espace, tous occupés par des gens qui semblaient avoir quitté l'école la veille. Il régnait un silence concentré. Une bonne partie des employés portaient des écouteurs aux oreilles et fixaient leurs écrans de la même façon que Sim Wissmann.

« Nous avons ici une partie du secteur développement, dit la réceptionniste en baissant la voix. Nous employons sur le site environ trois cents programmeurs, graphistes et *game designers*. »

Varnholt ne semblait pas impressionné le moins du monde.

« Et à Bangalore ? demanda-t-il.

– Là-bas, presque dix fois plus. »

Ils arrivaient au fond de l'atelier. Un escalier de fer en colimaçon menait à une pièce qui avait sans doute servi autrefois de poste de commande au contremaître. Les talons aiguilles de leur guide faisaient « ping ! » à chacun de ses pas.

Ils pénétrèrent dans une pièce de vingt mètres carrés environ, sommairement meublée, dont l'unique fenêtre donnait sur l'atelier en contrebas. Une peinture à l'huile abstraite aux couleurs sombres en constituait l'unique décoration.

« Hello, John. Voici les messieurs de la police. »

Un homme mince et élancé, la petite trentaine, se leva de son bureau constitué d'un grand panneau de bois posé sur deux tréteaux. Il avait le crâne rasé, une barbe touffue et ses yeux marron étaient vifs. Il portait un jean et une chemise de bûcheron. « Merci, Lisa.

Entrez, messieurs. Je suis John McFarren, fondateur et [CEO](#)¹¹ de Snowdrift Games. » Il avait un fort accent anglais, mais parlait un allemand impeccable. Sa poignée de main était agréablement ferme.

« Vous buvez quelque chose ? » demanda-t-il, après que ses visiteurs se furent présentés et assis sur les deux sièges qui faisaient face à son bureau.

Eisenberg demanda une eau plate, tandis que Varnholt se fit servir un expresso.

« Je dois dire que c'est la première fois que nous recevons la visite de la police, qui plus est de la Criminelle, dit-il. Que puis-je faire pour vous ? L'un de nos collaborateurs a-t-il fait une bêtise ?

– Quatre personnes sont portées disparues, déclara Eisenberg. La seule chose qui les relie c'est qu'elles jouaient toutes à *World of Wizardry*. »

McFarren le regarda attentivement.

« J'espère que je ne vais pas vous paraître prétentieux, mais nous avons maintenant en Allemagne plus de sept millions de joueurs. Rien qu'ici à Berlin, il y en a deux cent mille. Je ne sais pas combien de personnes disparaissent chaque année en Allemagne, mais si votre seule piste est que ces personnes étaient nos clients, vous pourriez aussi bien interroger McDonald's. »

Eisenberg hocha la tête. McFarren avait entièrement raison. Ce rendez-vous était une perte de temps. Klausen, Morani et lui-même avaient encore une fois questionné par téléphone les familles au complet. Rien de neuf n'était ressorti des conversations, hormis le fait qu'aucun des disparus n'avait remontré le bout de son nez. Les parents de la diabétique étaient persuadés qu'il était arrivé quelque chose à leur fille. Ils avaient même engagé un détective privé, mais celui-ci avait fait chou blanc tout comme la police. Dans les autres cas, il n'y avait certes pas d'explications à la disparition des jeunes gens, mais on ne signalait pas non plus de quelconques incidents, encore moins criminels.

Eisenberg avait fini par en arriver à la conclusion qu'il n'existait aucun rapport entre ces différents cas. La diabétique avait sans doute subi un choc et était décédée dans un accident, ou gisait quelque part dans un hôpital, comateuse et anonyme. Les autres avaient

simplement tiré un trait sur leur vie antérieure, comme cela arrivait des milliers de fois chaque année. Mina Hinrichsen s'était monté la tête autour d'une théorie du complot pour laquelle il n'existait aucun fondement sérieux.

Il avait été tout près d'annuler le rendez-vous avec McFarren, mais il y avait renoncé par égard pour Varnholt. Et puis il ne s'était malheureusement rien présenté de plus intéressant à faire.

« Je suppose que vous conservez des traces de toutes les actions et de tous les dialogues de vos joueurs ? » dit Varnholt.

McFarren fronça les sourcils.

« Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Si ce n'est pas le cas, comment se fait-il que, dans vos conditions d'utilisation, il y ait cette phrase : “L'utilisateur accepte que toutes les données générées dans le cours du jeu puissent être enregistrées et analysées pour une durée illimitée, sous couvert d'anonymat et aux fins d'une analyse statistique. Une mise en relation desdites données et de son compte utilisateur est exclue.” »

McFarren eut un sourire flegmatique. « Je ne suis pas avocat. Ce n'est pas moi qui ai rédigé ces conditions d'utilisation. Voulez-vous un rendez-vous avec notre responsable juridique ? Il pourra peut-être vous expliquer la raison de cette clause. » Il n'échappa pas à Eisenberg que toute décontraction et amabilité avaient disparu du visage du créateur de l'entreprise.

Varnholt se pencha en avant. « Monsieur McFarren, est-il juste de dire que votre modèle commercial consiste à proposer le jeu gratuitement, et d'un autre côté à proposer à vos joueurs des possibilités de mise à niveau et des équipements spéciaux contre de l'argent ? »

McFarren hocha la tête. « C'est exact. Beaucoup d'entreprises de jeux vidéo se financent ainsi, de nos jours.

– Et est-il encore exact que vous faites aux joueurs, dans le cours du jeu, des propositions adaptées à leurs besoins et à leur façon de jouer ?

– Nous vendons l'équipement dans des magasins spéciaux, dans notre monde de jeu virtuel, oui. Chacun peut y trouver ce dont il a besoin.

– Vous avez oublié d'évoquer les marchands ambulants assistés par

ordinateur, qui s'adressent spécifiquement à tel ou tel joueur pour lui proposer des objets qui répondent exactement à ses besoins. »

McFarren leva un sourcil. « Eh bien, vous me semblez être un familier de notre jeu. Puis-je supposer que vous comptez également parmi nos clients ? »

Varnholt ne sourit pas.

« Vous supposez juste. J'ai acheté à l'un de ces marchands, pas plus tard qu'hier, une dague d'âme de Thuria en diamant noir. Le prix de ce poignard correspondait exactement à soixante-quinze pour cent de la somme en florins-or que j'avais sur moi. Il correspondait aussi parfaitement à mon style de combat préféré et à la collection d'armes de mon personnage. Voudriez-vous me faire croire que c'est le fruit du hasard ? »

McFarren fronça les sourcils.

« Une dague d'âme en diamant noir ? Cela signifie que vous jouez depuis un moment. »

Eisenberg avait l'impression de s'être trompé de film. Il n'avait pas la moindre idée de là où Varnholt voulait en venir. Il ne pouvait que suivre ce dialogue sans intervenir.

« Je voulais simplement vous montrer que je suis un peu familier de votre jeu. Et j'en connais assez sur la programmation pour savoir selon quelles techniques vous opérez. Vous optimisez votre chiffre d'affaires grâce au fait que le jeu réagit de façon individuelle à chaque joueur. Cela concerne aussi bien les rencontres de monstres auxquelles on est confronté, que l'équipement et les mises à niveau proposés aux joueurs dans le cours du jeu. Goraya est un monde qui s'adapte exactement à chaque joueur. »

McFarren leva les mains.

« Bon, très bien. Vous avez compris notre principe. Nous essayons d'offrir à chaque joueur une expérience optimale, qui corresponde à ses besoins en tant qu'individu. Ça n'a rien d'illégal, il me semble.

– Certes non. Mais pour pouvoir faire ça, il vous faut des informations. Beaucoup, énormément d'informations. Je vous demande encore une fois : est-il correct que vous enregistrez tous les mouvements et dialogues de vos joueurs, pour les analyser à l'aide d'un réseau neuronal ?

– Je ne crois pas que je puisse vous révéler le mode de fonctionnement de nos systèmes, rétorqua McFarren. Il s'agit là de techniques hautement confidentielles. Notre entreprise est cotée en Bourse, comme vous le savez. Je ne peux pas accepter que notre premier capital, notre *know-how*, soit divulgué.

– Veuillez s'il vous plaît répondre simplement à la question, dit Eisenberg.

– Si vous y tenez. Oui, nous enregistrons l'ensemble des données concernant les mouvements. De façon parfaitement anonyme, bien sûr, et dans le respect de la législation en vigueur sur la protection des données personnelles. Mais c'est une information confidentielle. Je vous dis cela uniquement dans le but de contribuer à votre enquête. Même si je n'ai aucune idée de la manière dont cela peut vous aider.

– Nous aimerions avoir accès à ces données, dit Varnholt. Plus précisément, nous aimerions pouvoir reproduire certaines situations de jeu.

– Je vous demande pardon ? dit McFarren.

– Nous aimerions que vous nous montriez ce qui s'est passé à un certain moment à un certain endroit à Goraya.

– Je... je ne sais pas si c'est possible », dit McFarren. Il paraissait méfiant. « Je consulterai volontiers notre programmeur après notre conversation...

– Monsieur McFarren, votre master en intelligence artificielle à l'université d'Édimbourg devrait vous permettre de juger de la faisabilité technique de ce que nous vous demandons. Vous et moi savons très bien que c'est possible. Nous ne sommes pas ici pour vous chercher des poux dans la tête sur la façon dont vous utilisez les données des joueurs. Nous sommes ici pour élucider ce qui est peut-être un crime. Vous nous seriez d'un grand secours si vous répondiez favorablement à notre demande. »

McFarren sourit à contrecœur et leva les mains comme pour signifier sa reddition.

« Bon d'accord. Vous avez vraiment bien bûché le sujet, monsieur Varnholt. Et vous m'avez l'air très au point question technique. Si jamais vous en avez assez du LKA, ou si vous n'y êtes pas assez payé...

– Merci, mais ça me va très bien comme ça. »

McFarren ouvrit la porte.

« Lisa, s'il te plaît, tu pourrais demander à Olaf de venir ? Ces messieurs de la police ont besoin de son aide. »

Peu après apparut un homme sec, de deux mètres de haut, la quarantaine tout juste. Il se présenta sous le nom d'Olaf Hagen, responsable technique de l'entreprise, même si son jean râpé, son tee-shirt taché et ses baskets fatiguées ne correspondaient pas tout à fait à l'idée qu'on se faisait d'un membre du directoire d'une société cotée en Bourse. McFarren lui expliqua ce que voulait Varnholt. Hagen fronça les sourcils.

« Vous avez signé un engagement de confidentialité ? »

McFarren secoua la tête.

« Ces messieurs sont de la police criminelle. Je pense que nous pouvons nous fier à leur confidentialité.

– Sauf bien sûr si une publication doit être envisagée pour les besoins de l'enquête, précisa Eisenberg.

– Comme tu voudras. Suivez-moi, messieurs ! »

Le bureau de Hagen était encore plus spartiate que celui de McFarren. Sa table, large d'au moins deux mètres et demi, était vide à part un écran surdimensionné et un clavier. Il s'assit et cliqua avec la souris sur une icône. Eisenberg et Varnholt avancèrent deux chaises pour pouvoir regarder par-dessus son épaule.

« Nous avons ici un programme expérimental que nous utilisons pour les corrections de bugs. » Il regarda Eisenberg. « Pour l'identification et l'annulation d'erreurs de logiciel. Avec ça, on peut théoriquement voir n'importe quel événement du jeu dans la perspective d'un joueur x ou y. Vous désirez voir quelque chose de précis ? »

Varnholt regarda son bout de papier. « Col-aux-brumes, 12^e dragh de l'an 3227. »

Hagen tapa quelques données dans un masque de saisie. Il fallut un moment pour que les éléments recherchés sortent du système de saisie robotisé. Finalement, une sorte de carte géographique apparut à l'écran.

« Vous pouvez localiser un personnage en particulier ? » demanda Varnholt.

Hagen fit signe que oui.

« Vous avez le *screen name* ?

– ShirKhan. »

Il tapa le nom. Le moniteur montra alors une scène vue d'en haut. Un groupe de personnages de fantaisie traversait un paysage forestier. Le nom était inscrit au-dessus de chaque joueur. ShirKhan se trouvait au milieu de l'écran. Gothicflower, le personnage de Mina Hinrichsen, était à côté de lui.

Ils suivirent des yeux le groupe qui avançait péniblement à travers ce territoire sauvage. La caméra le suivait paresseusement.

« Vous pouvez avancer un peu ? demanda Varnholt.

– Je peux faire en sorte que le temps s'écoule plus vite », confirma Hagen. Il cliqua avec la souris, et la scène passa alors en accéléré. Soudain une sorte de tumulte se produisit lorsque le groupe rencontra un autre groupe. Éclairs et explosions crépitaient de partout.

« Stop ! » dit Varnholt.

Hagen appuya sur une touche. L'image se figea.

« Revenez un peu en arrière, s'il vous plaît. »

Les personnages repartirent en marche arrière jusqu'à ce que le groupe ennemi fût hors de vue.

« Bon, maintenant recommencez à vitesse normale, s'il vous plaît. Pouvez-vous ouvrir la fenêtre de *chat*, aussi ?

– C'est vraiment nécessaire ? demanda Hagen. Normalement, la fenêtre de *chat* est désactivée quand nous utilisons cet outil. C'est vrai, nous ne cherchons pas à espionner nos joueurs.

– Oui, c'est nécessaire », dit Eisenberg, à qui tout ce numéro de confidentialité commençait à taper sur les nerfs. Il était évident que la boîte se fichait complètement de la protection des données tant que personne ne regardait.

« Bon, très bien. » Une fenêtre s'ouvrit en bordure de l'image, dans laquelle apparaissaient les dialogues des personnages du jeu.

Tristanleaf : Ready, group?

Booster : Ready

ShirKhan : OK

Gothicflower : Ready

Dernik92 : Let's go

Leobrine : Rdy

Tristanleaf : Alright, then. No AFK until battle is over. For the White Tree! attack!

Le groupe se jeta sur la clairière, où il rencontra son adversaire. La bataille fit rage pendant un moment. Puis, tout d'un coup, le personnage nommé ShirKhan s'extirpa de la mêlée. Dans la fenêtre de *chat* apparut un nouveau texte :

ShirKhan : Oh mon Dieu, c'est vrai !

Le personnage errait en bordure du champ de bataille comme s'il cherchait quelque chose.

ShirKhan : Tout est vrai !

Le personnage verdâtre nommé Gothicflower tua son adversaire d'un coup de hache. Puis il prit un temps de réflexion. De nouvelles lignes apparurent dans la fenêtre de *chat* :

Gothicflower : Qu'est-ce que tu fous, ShirKhan ? Aide-nous, putain, ils vont nous wiper !

ShirKhan : Le monde sur le fil ! Tout est faux !

Tristanleaf : Stop talking and fight, stupid Germans!

Un ennemi vêtu d'un manteau étincelant, probablement une sorte de magicien, agitait les bras dans tous les sens. Il y eut une explosion avec beaucoup de fumée. Un être effrayant, qui brillait d'un feu rouge orangé, émergea de la fumée et se précipita sur Gothicflower, qui se défendait avec l'énergie du désespoir.

Tristanleaf : retreat!

Gothicflower : Can't! Need help!

Les autres membres du groupe de Gothicflower fuyaient. Il ne fallut pas longtemps au personnage vert pour tomber à terre. ShirKhan restait simplement sur le côté sans bouger.

« Vous pouvez voir quel est le statut en ligne du joueur qui est derrière ShirKhan ?

– Vous voulez dire, à ce moment-là dans la scène, ou maintenant, tout de suite ?

– À ce moment-là, au moment de la scène, et surtout au moment qui vient ensuite.

– Attendez. » La scène de jeu disparut, au lieu de cela apparurent sur l'écran des tableaux et des colonnes de chiffres. « Après cette scène, le joueur a encore été vingt-quatre heures en ligne. À ce moment le jeu a automatiquement coupé la liaison, parce qu'il n'y avait pas d'interaction avec le joueur.

– Vingt-quatre heures ? demanda Eisenberg. Est-ce que ça n'est pas un peu long pour un jeu sur ordinateur ?

– Quand un joueur est en ligne, ça ne signifie pas obligatoirement

qu'il reste tout le temps assis devant son écran, dit Hagen. Beaucoup de joueurs, par exemple, laissent leurs personnages déambuler pendant de longues périodes et ils n'interviennent que lorsque le personnage rencontre un adversaire ou un truc comme ça.

– Et après la scène qu'on vient de voir, il n'y a plus eu d'interaction avec le joueur ?

– Non. Et il ne s'est pas non plus reconnecté par la suite, d'ailleurs.

– Est-ce que vous pourriez expliquer à quelqu'un qui n'entend rien à ce genre de jeu ce qui vient de se passer ? » demanda Eisenberg.

Varnholt répondit à la place du responsable technique.

« C'était ce qu'on appelle un raid, une attaque lancée contre un autre groupe de joueurs. C'est un truc tout ce qu'il y a de plus normal. Les attaquants font partie de la guilde de l'Arbre Blanc, les autres de la guilde de Feu, qui est l'ennemie de celle de l'Arbre Blanc. »

Hagen leva un sourcil, surpris à l'évidence qu'un policier soit aussi bien informé sur son jeu.

« Je veux parler plus particulièrement du comportement de ce Gehlert, qui était derrière ShirKhan. C'est vraiment si inhabituel que ça, ce type de comportement ?

– Il arrive qu'un joueur quitte un combat, dit Hagen. Parfois, même, ce sont ceux de votre camp qui vous prennent en traître, parce qu'ils ont été achetés par l'adversaire. Comme dans la vraie vie. » Il sourit, mais redevint sérieux dès qu'il s'aperçut que les policiers ne riaient pas.

Eisenberg montra la fenêtre de *chat*. « Et ça, ça veut dire quoi ? “Le monde sur le fil ! Tout est vrai !” C'est une espèce de code, ou quoi ? »

Hagen haussa les épaules.

« J'en sais rien. En tout cas ça ne vient pas de notre jeu.

– “Le monde sur le fil...” Ça me dit quelque chose », dit Varnholt. Il fit la grimace. Au bout d'un moment, il se tourna vers Hagen. « Vous pourriez regarder sur Google, s'il vous plaît ? »

Le responsable technique ouvrit une fenêtre de navigateur sur l'un des autres écrans. Il tapa les mots dans le moteur de recherche. Le premier résultat sur la liste fut un article de Wikipédia.

« *Matrix* ! » s'écria Varnholt.

Eisenberg le regarda sans comprendre.

« Je vous demande pardon ?

– Ça y est, ça me revient, d'où je connaissais ce titre. *Le Monde sur le fil*, c'est un film des années 1970, qui aurait paraît-il inspiré les Wachowski. Ou alors c'est le roman dont le film a été tiré.

– Les qui ?

– Les auteurs de *Matrix*, le film. Jamais entendu parler ?

– Je ne vais pas très souvent au cinéma, dit Eisenberg.

– C'est un film culte. Le sujet, c'est le monde dans lequel nous vivons, qui n'est qu'une simulation informatique, expliqua Varnholt.

– Exactement comme *Le Monde sur le fil*, dit Hagen, montrant l'article de Wikipédia.

– Et alors ? Qu'est-ce que ça signifie ?

– C'est peut-être un gag pour initiés, avança Hagen.

– C'est-à-dire ?

– Le joueur voulait peut-être signifier que son personnage avait compris que Goraya n'était qu'une simulation informatique.

– Vous voulez dire que c'était une sorte de blague ?

– Ça se pourrait. Parfois les gens, dans notre jeu, ont des idées complètement loufoques. Quand nous avons changé certaines règles du jeu, ça a provoqué une énorme manifestation, avec tous les joueurs participants qui se sont mis complètement nus. Leurs avatars, je veux dire, évidemment.

– Et donc, après ça, il a subitement disparu sans laisser de traces ? demanda Eisenberg. Ça pourrait faire partie du gag, ça aussi ?

– Disparu sans laisser de traces ? demanda Hagen. Ah, ce serait un des joueurs qui font ce buzz dans les forums ?

– Oui.

– Alors, il y a du vrai dans cette histoire ? Moi qui croyais que c'était un de ces mèmes qu'on voit tout le temps sur les forums.

– Un de ces quoi ?

– Un mème, c'est une histoire ou une idée qui se répand à toute vitesse sur Internet, et qui en même temps se transforme, un peu comme un virus dans la réalité. Les théories du complot par exemple. La plupart des mèmes n'ont rien à voir avec la réalité. »

Eisenberg se retourna vers Varnholt. Le hacker était livide. Il fixait le moniteur les yeux écarquillés.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez trouvé quelque chose ? »

Varnholt le regarda un moment d'un air hébété, comme s'il ne savait plus pourquoi il était ici.

« Non.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous le croyez aussi, vous, que c'est une blague, cette histoire de “monde sur le fil” ? »

Varnholt secouait la tête.

« Je... ne sais pas, dit-il seulement.

– Et pour les autres ? On peut aussi les localiser ?

– Ce ne sera pas aussi facile. Nous ne connaissons ni les *screen names*, ni l'endroit où était le personnage quand le joueur s'est connecté pour la dernière fois.

– Vous pouvez nous trouver ça, si nous vous fournissons le nom et l'adresse, monsieur Hagen ?

– En fait, je n'ai pas le droit. La mise en relation des *screen names* avec les noms des joueurs dans le réel est soumise chez nous à des règles de confidentialité extrêmement restrictives. Mais dans ce cas précis, une exception me paraît envisageable. »

Eisenberg lui donna le nom de la diabétique manquante et la date à laquelle elle avait disparu.

Hagen entra les informations dans le moteur de recherche.

« Bingo ! C'est le jour où elle s'est connectée pour la dernière fois, dit-il.

– Vous pouvez avancer jusqu'au moment de sa dernière activité de joueuse, s'il vous plaît ? » demanda Varnholt.

Hagen fit quelques clics avec la souris, et à nouveau apparut une scène de jeu. L'écran montrait un ensemble de bâtiments qui rappelèrent l'Acropole à Eisenberg. Au milieu de l'écran se tenait un personnage répondant au nom de Filippaxa, une sorte de diablesse portant un vêtement noir qui lui collait à la peau, et présentant une plastique généreuse. Elle se tenait immobile tandis que des êtres fabuleux traversaient l'écran en tous sens, sans même faire mine de la remarquer.

« Revenez un peu en arrière », dit Varnholt.

Hagen rembobina la scène. Les autres personnages se mirent en marche arrière en accéléré. Tout d'un coup, Filippaxa s'anima. Elle

était accompagnée de deux autres personnages – un chevalier en armure argentée et un minuscule petit homme à la peau verte.

« Stop ! » cria Varnholt.

Le temps se mit à repartir de l'avant. Les trois personnages traversaient en silence le site du temple grec. Soudain la diablesse se figea sur place et ne bougea plus.

SirCorpserot : Qu'est-ce qui se passe ?

SirCorpserot : Flip, tu es encore là ?

BleentheGreen : Shit.

SirCorpserot : On fait quoi, maintenant ? On rentre tout seuls ?

BleentheGreen : Non, nous avons besoin de ses forces. Donne-lui encore un petit moment. Elle est peut-être juste partie aux toilettes.

SirCorpserot : Elle aurait quand même pu se déconnecter.

SirCorpserot : FLIP ! FIUIP !

BleentheGreen : Elle ne peut pas t'entendre.

SirCorpserot : T'es un comique, toi.

Filippaxa : Oh mon Dieu !

SirCorpserot : C'est pas trop tôt. C'est pas cool, que tu te mettes comme ça AFK sans rien dire. Pour un peu on se barrait sans toi.

Filippaxa : Vous le croirez pas !

SirCorpserot : Quoi ?

Filippaxa : Je ne sais pas comment dire.

SirCorpserot : Quoi donc ?

Filippaxa : Ça n'est pas réel.

SirCorpserot : Qu'est-ce qui n'est pas réel ?

Filippaxa : Tout. Le monde. Nous.

BleentheGreen : Quoi, Goraya ne serait pas réelle ? Tu parles !

Filippaxa : Pas Goraya. Le vrai monde. Moi.

SirCorpserot : Flip ? T'es encore là ?

SirCorpserot : Ça va pas recommencer !

« C'est tout, dit Hagen. Après, elle n'a plus rien fait. Dans le jeu, je veux dire.

– Est-ce que je comprends bien ? demanda Eisenberg. Les deux disparus ont dit que le monde n'était pas réel, et ensuite ils ont arrêté de jouer ?

– Apparemment, oui », dit Hagen. Il paraissait songeur. « Vous avez aussi les noms des deux autres ? »

Varnholt les lui donna.

Ils regardèrent en silence les scènes de jeu retrouvées.

La première scène se déroulait dans une sorte de château fort, que Hagen identifia comme étant le quartier général de l'une des guildes. Le personnage du joueur disparu attaqua soudain et apparemment

sans raison des joueurs amis. Puis il cessa brusquement de se battre. « Vous n'y comprenez rien ! Lisez *Simulacron 3* ! » furent ses derniers mots.

Il ne leur fallut que quelques secondes pour trouver que *Simulacron 3* était le titre du roman qui avait été adapté par Fassbinder pour *Le Monde sur le fil*.

Le quatrième disparu, lui aussi, évoqua l'idée, peu avant de disparaître, que le monde réel pouvait bien n'être qu'une illusion. Il s'agissait cette fois d'un dialogue entre deux personnages dans une auberge moyenâgeuse. Ils parlaient d'un raid contre un groupe de monstres, qui leur avait permis de mettre la main sur une importante quantité d'or. Puis le personnage du disparu, une créature affreuse, pas très différente du Gothicflower de Mina Hinrichsen, changea brusquement de sujet :

Eisenbahn : Suppose que le monde ne soit pas réel.

Howdrouph : Quoi ?

Eisenbahn : Tu y as déjà réfléchi ? Au fait que le monde pourrait ne pas être réel ?

Howdrouph : T'es dingue, mec ? Évidemment que le monde n'est pas réel. On est dans un jeu électronique.

Eisenbahn : Je ne te parle pas de Goraya. Je te parle du vrai monde. En dehors de l'ordinateur.

Howdrouph : Comme dans Matrix ?

Eisenbahn : Oui. Tu imag...

Howdrouph : Houhou !

Howdrouph : Christoph ? T'es encore là ?

« Vous avez une idée de ce que ça peut signifier ? » demanda Eisenberg.

Varnholt fit un signe de dénégation, bien qu'Eisenberg pût voir à sa mine qu'il avait bien une théorie. Mais peut-être n'était-ce pas le lieu le plus approprié pour en parler.

« C'est fréquent, ça, que des joueurs disent que le monde n'est pas réel ? demanda Eisenberg. Vous pourriez le savoir ? »

Hagen secoua la tête.

« Non, ce n'est pas si facile. Mais je peux vous dire, à partir de ma propre expérience, que ça n'est pas un sujet de conversation très courant. Ça peut arriver une fois de temps en temps, c'est sûr, mais que les quatre disparus en parlent comme ça, par hasard, juste quand ils s'arrêtent de jouer, ça me paraît exclu.

– Dans ce cas, maintenant, au moins, nous savons qu'il y a vraiment un lien entre les différentes affaires », dit Eisenberg.

Tu as un problème.

Pourquoi l'as-tu amenée ici ? Tu as pris un risque parfaitement inutile. Ça pourrait tout faire capoter. Ça pourrait te détruire. Mais voilà : cet espoir ridicule t'a fait dévier de ton plan initial. L'espoir d'avoir enfin trouvé quelqu'un comme toi. Quelqu'un qui te comprend, qui n'éclate pas de rire quand tu dis la vérité.

Tu as beau savoir que son corps n'est qu'une illusion, tu ne peux pas t'empêcher d'être troublé par sa vue. Elle te paraît si douce, si fragile, étendue comme ça, les yeux clos, dormant paisiblement. Tu te demandes ce que ça ferait, de caresser son visage. De sentir ses lèvres... Une illusion, merde !

Soudain, tu te sens brûlant, et glacé. Ton cœur bat à tout rompre. C'est peut-être simplement cette tension permanente qui te travaille. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Et s'ils étaient en train de t'injecter quelque chose ? Un poison invisible ? La sueur perle par tous les pores de ta peau. Et si c'était un piège, tout ça ? Si elle était l'appât, et toi le poisson ?

Tu finis par te calmer, mais ça n'a pas été facile. Il est trop tard. Tu ne peux plus revenir en arrière. Même eux, ils ne pourraient pas. Si c'était un piège, alors c'est fini. Ils te tiennent. Alors tu es leur jouet, maintenant. Alors tout était vain. Mais sinon...

D'un côté comme de l'autre, tu as un problème.

Klausen et Morani levèrent les yeux avec curiosité quand Eisenberg et Varnholt revinrent au bureau. Seul Wissmann continuait de taper sur son clavier comme si de rien n'était. Plongé dans son travail incompréhensible, isolé par le verre et la musique provenant de ses écouteurs, il n'avait sans doute même pas réalisé qu'ils étaient rentrés.

« Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Klausen.

– Qu'est-ce qu'il y a, Ben ? » demanda en même temps Morani.

Le hacker s'assit sans mot dire à sa table de travail. Pendant le trajet de retour, il n'avait répondu que par monosyllabes aux questions d'Eisenberg. Quelque chose le préoccupait dont à l'évidence il préférait ne pas parler. Eisenberg comprenait fort bien son attitude. Lui-même n'aimait pas beaucoup avancer des théories qui n'étaient pas suffisamment mûries. Aussi avait-il décidé de ne plus faire pression sur Varnholt et de lui laisser du temps. Il finirait bien par livrer le fruit de ses réflexions à un moment ou à un autre.

« Monsieur Klausen, j'aimerais que vous fassiez revenir Mme Hinrichsen pour une nouvelle audition.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Nous savons maintenant qu'il y a un lien entre les quatre disparus.

– Lequel ?

– Ils ont tous les quatre parlé du même sujet. Dans le jeu sur ordinateur. » Eisenberg raconta ce qu'ils avaient vu. Il brandit les copies imprimées des conversations que Hagen lui avait remises.

« Et vous en concluez quoi ? s'enquit Klausen.

– J'en conclus qu'il y a bien un rapport. Je tiens pour hautement invraisemblable que ce soit seulement un hasard.

– Mais qu'est-ce que cette histoire de monde artificiel aurait à voir

avec une quadruple disparition ?

– Je ne sais pas. Tout ça n'est peut-être qu'une sorte de plaisanterie.

– Une plaisanterie ? demanda Klausen. J'ai parlé tout à l'heure avec la sœur de la diabétique, qui voulait savoir si nous avions trouvé quelque chose. Si c'est une plaisanterie, elle est plutôt cruelle. »

Eisenberg haussa les épaules.

« Appelez Mme Hinrichsen, s'il vous plaît ! Dites-lui de venir le plus rapidement possible. »

Mais Klausen ne parvint pas à joindre le témoin. Il lui laissa un message sur son répondeur téléphonique.

Pendant ce temps-là, Eisenberg téléphonait aux proches des disparus et leur demandait si les termes de *Simulacron 3* et de *Monde sur le fil* leur disaient quelque chose. Réponses unanimement négatives. Elles ne disaient rien à personne. Aux questions inquiètes de ses interlocuteurs, Eisenberg répondit seulement qu'il ne s'agissait pas encore d'une piste concrète, mais qu'on suivait les moindres indices.

Quand il reposa l'écouteur, il vit qu'un film défilait sur l'écran de Varnholt. Il le rejoignit et regarda par-dessus son épaule. Il reconnut l'acteur Klaus Löwitsch, qui avait été une star du cinéma allemand pendant la jeunesse d'Eisenberg.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Varnholt reposa les écouteurs.

« *Le Monde sur le fil*. »

Eisenberg approcha son siège de bureau et s'assit près de Varnholt. Klausen et Morani les rejoignirent peu après.

Les plans tiraient en longueur, et semblaient étrangement paresseux à Eisenberg, habitué à la vitesse des images de la télévision d'aujourd'hui. Les ordinateurs avec bandes magnétiques et lumières clignotantes, qui lui rappelaient les premiers épisodes de *Star Trek*, et la décoration pseudo-futuriste dans le style flashy des années 1970 donnaient aux scènes un aspect terriblement anachronique. Les dialogues étaient lourds au possible. Et pourtant, le film exerçait une étrange fascination.

Il s'agissait apparemment d'une boîte d'études de marchés qui avait créé un monde artificiel sur ordinateur. Le personnage principal travaillait dans cette entreprise. Son chef, le directeur technique, avait

prétendument perdu la vie dans un accident. Peu à peu, on comprenait que le monde dans lequel vivait le héros n'était lui aussi qu'une simulation.

L'action traînait en longueur. Ils interrompirent le film pour une brève pause déjeuner à la cantine.

« Vous croyez que quelqu'un aurait pu essayer de reproduire le scénario du film ? demanda Eisenberg pendant le repas.

– Mais pour quoi faire ? demanda Klausen.

– Je n'en sais rien. Mais les parallèles avec les disparus sont évidents. Rappelez-vous la scène de la fête, quand le chef de la sécurité se volatilise subitement !

– Dans les *chats* du jeu, il était question d'un truc comme *Simulacron*, dit Morani. Ça a quelque chose à voir avec ça ?

– *Simulacron 3*, c'est le roman d'où a été tiré le film, expliqua Varnholt, toujours aussi taciturne, comme si quelque chose lui restait sur l'estomac. Je ne l'ai pas lu, mais d'après Wikipédia, le metteur en scène l'a scrupuleusement respecté. C'est pourquoi ça n'est pas très intéressant de savoir si les disparus ont lu le livre ou ont vu le film.

– Je ne comprends toujours pas, dit Klausen. Comment se fait-il que quatre personnes disparaissent après avoir vu le même film ou après avoir lu le livre dont le film s'inspire ?

– Ils n'ont pas disparu après avoir vu le film, le corrigea Varnholt. Ils ont disparu après en avoir *parlé*.

– Tu veux dire chatté.

– Oui, chatté, monsieur le finasseur.

– Et alors, ça veut dire quoi ?

– Je ne vais pas te le dire, parce que sinon je vais encore devoir me farcir une de tes formules à l'emporte-pièce, et ça, j'en ai franchement ma claque.

– Tu dis ça parce que tu ne sais pas quoi répondre.

– Exactement. »

Varnholt reporta démonstrativement son attention sur son repas – rôti de porc à la Kassel avec choucroute et purée de pommes de terre.

« Tu crois qu'ils ont été effacés », dit Morani sans crier gare.

Varnholt, qui allait porter sa fourchette à sa bouche, s'interrompt dans son mouvement et la fixa intensément.

« Effacés ? Comment ça, effacés ? » demanda Klausen. Puis il parut comprendre. « Tu crois vraiment que le monde n'est pas réel ? Alors comme ça, quelqu'un a appuyé sur une touche, et zou ! supprimés ? » Il prit une fourchette de purée et la tint en l'air devant lui.

« Ça voudrait dire que je suis en train de manger quelque chose qui n'existe pas. » Il enfourna la purée dans sa bouche. « Merde, Varnholt, ouais, t'as raison ! Ça a vraiment un goût de rien du tout !

– Je n'ai plus d'appétit », dit Varnholt, il se leva et remporta son plateau pour le rendre.

Eisenberg le suivit.

« Vraiment, vous croyez que c'est possible ?

– Bien sûr que non », répondit Varnholt. Il était évident qu'il n'avait plus envie d'aborder la question.

Ils ne reprirent pas le visionnage vidéo. D'ailleurs ça n'était pas nécessaire. La relation entre les différentes affaires était évidente. Mais Eisenberg ne savait toujours pas qu'en penser.

« S'il vous plaît, essayez encore une fois de joindre Mme Hinrichsen », dit-il à Klausen.

Mais la jeune femme, leur principal témoin, restait injoignable.

Eisenberg commençait à avoir un mauvais pressentiment. Pour la première fois de sa carrière de policier, il avait l'impression d'être devant quelque chose de totalement nouveau et incompréhensible. Il n'y avait ni coupable ni motif, ni même seulement un indice concret d'une quelconque action délictueuse. Et pourtant il avait la très nette impression que quelque chose de grave s'était passé – et était peut-être encore en cours.

« Allons chez elle, décida-t-il à la fin de l'après-midi, après qu'ils eurent essayé de joindre plusieurs fois Mina Hinrichsen. Monsieur Klausen et madame Morani, vous venez avec nous. »

Peu après, ils se trouvaient devant l'appartement de la jeune femme, au troisième étage d'un immeuble ancien d'allure austère du quartier de Friedrichshain. Personne n'ouvrit. Une voisine répondit à leurs questions sans dissimuler sa méfiance. Non, elle n'avait pas vu aujourd'hui la personne qu'ils cherchaient, et hier non plus. D'après elle, c'était une jeune femme calme et gentille, mais elles ne se voyaient pas beaucoup. Non, elle n'avait pas non plus un double de

ses clés.

« Voulez-vous que j'appelle un serrurier ? » demanda Klausen.

Eisenberg fronça les sourcils. Pénétrer dans un appartement sans l'accord du propriétaire n'était autorisé qu'en cas de menace imminente. Comme Hinrichsen n'était pas suspecte et comme il n'y avait pas non plus d'indice concret qu'il lui soit arrivé quelque chose, les conditions n'étaient pas réunies pour cela.

« Non. Essayez de la joindre encore une fois sur son portable, s'il vous plaît ! »

Klausen fit le numéro. Instantanément, ils entendirent, à travers la porte de l'appartement, quelques mesures d'une musique plutôt lugubre, qui se répétèrent plusieurs fois.

« Elle a laissé son portable à l'intérieur, dit Klausen. Évidemment, elle l'a peut-être juste oublié, mais... »

Eisenberg pressa le doigt encore une fois sur la sonnette. Comme personne n'ouvrait, il frappa à la porte sans ménagement. « Madame Hinrichsen, c'est le commissaire Eisenberg. Ouvrez, s'il vous plaît. »

Comme on pouvait s'y attendre, il n'y eut aucune réaction.

« Appelez un serrurier », décida Eisenberg.

Il ne fallut qu'un quart d'heure pour que celui-ci ouvre la porte, en quelques gestes professionnels. Eisenberg entra, suivi de ses collaborateurs. L'appartement était relativement vaste pour une étudiante vivant seule, mais la décoration était sommaire. Les couleurs sombres dominaient. Eisenberg se demanda si Hinrichsen ne souffrait pas de dépression.

Dans un espace combinant pièce de séjour et bureau, un ordinateur portable était posé sur une table banale. Il était allumé. On reconnaissait le décor de Goraya. Gothicflower se tenait immobile en plein milieu. Pour autant qu'Eisenberg put en juger, Mina Hinrichsen apparaissait comme une joueuse active.

Dans la fenêtre de *chat*, on pouvait lire le dernier dialogue auquel elle avait participé :

Tristanleaf : Everyone ready?

Hellcat : Yeah, letz beet em up

Frogster : Go

Trinitykiller : Ready

Jannis84 : Ready

FrodosEvilTwin : OK

Gothicflower : Just a minute, got to answer the door

Jannis84 : Oh no, not now!

Frogster : Goth, come on! We're waiting for 20 mins already!

Tristanleaf : Gothicflower?

Frogster : Let's go on. We don't need a stupid orc anyway.

Jannis84 : It's a level 35 orc warrior!

Tristanleaf : Gothicflower, you got 30 seconds, or we're going to leave without you.

Trinitykiller : Over two minutes! Let's go now, or I'll be afk for the next hour.

Tristanleaf : *All right. Let's go!*

Même sans avoir l'expérience du jeu de son collègue Varnholt, Eisenberg voyait bien que les circonstances étaient très différentes de ce qu'elles étaient dans le cas des disparitions. Il avait craint, sans oser se l'avouer, que Hinrichsen elle aussi ne parle du « monde sur le fil », avant de disparaître aussitôt. Mais ce n'était clairement pas le cas. Elle avait à l'évidence reçu une visite inattendue, et en avait oublié le jeu. Peut-être ses parents l'avaient-ils invitée à dîner à l'improviste, ou une amie était-elle passée la chercher. Même si plus personne ou presque ne sortait aujourd'hui sans son smartphone, cela n'avait pas forcément de signification. Sans doute l'avait-elle juste laissé derrière elle, et oublié.

Eisenberg se sentait ridicule. Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont il allait pouvoir expliquer à Hinrichsen qu'ils avaient pénétré chez elle sans son autorisation, sans passer pour un idiot. C'est alors que Klausen dit :

« Regardez, monsieur Eisenberg. » Il brandissait un livre usagé, aux pages jaunies : *Simulacron 3* de Daniel F. Galouye.

12. T : Tout le monde est prêt ?

H : Ouais, allez on les tape

F : Go

Tk : Prêt

J : Prêt

FET : OK

G : Une seconde, je dois répondre à la porte

J : Oh non, pas maintenant !

F : Goth, allez ! Ça fait 20 minutes qu'on attend, déjà !

T : Gothicflower ?

F : Allez on commence. On s'en fout, d'un stupide guerrier orque.

J : C'est un guerrier orque niveau 35 !

T : Gothicflower, t'as 30 secondes, ou on y va sans toi.

TK : Deux minutes de passées ! Allez on y va, ou je suis afk pour l'heure qui vient.

T : Ok. On y va.

Ça sentait le renfermé. La tête de Mina résonnait de coups plus douloureux les uns que les autres. Elle avait la bouche sèche comme du papier de verre, et en même temps elle tremblait de froid. Elle poussa un gémissement et ouvrit les yeux.

Une cave sans fenêtre, éclairée par une lampe unique au plafond. Sur les murs, la peinture vert clair s'écaillait. En dessous, du béton nu. Elle était allongée sur un vieux matelas sous une couverture de laine grise portant l'inscription *Nationale Volksarmee*. L'Armée populaire de la défunte Allemagne de l'Est... Contre un mur, sur une étagère vert olive, s'amoncelaient des caisses et des cartons, à côté se trouvaient une table et deux chaises, puis venait un renforcement entièrement carrelé, qu'un rideau de plastique séparait du reste de la cave. Une affiche, datant manifestement de la guerre froide, détaillait les consignes à respecter en cas d'attaque nucléaire.

Pendant un moment, elle fut plus surprise qu'inquiète. Elle ne pouvait pas s'expliquer comment elle était arrivée ici.

Puis elle se remémora le jeune homme en fauteuil roulant. Le choc de ce souvenir lui fit émettre un son, comme si elle venait de se prendre un direct au foie. Elle avait été enlevée. Mais pourquoi ? Leur bref échange lui revint en mémoire, peu avant qu'il l'eût maîtrisée :

Tu es une unité de contact ?

Tu sais ça ? Je suis heureux de t'avoir trouvée !

Moi aussi, on va me supprimer ?

T'en fais pas ! Tout va bien se passer !

S'il était vraiment une unité de contact, si tout cela n'était qu'une simulation, pourquoi l'avait-il amenée ici ? Thomas était-il ici, lui aussi ? Elle se mit debout. Une envie de vomir la saisit. Ses genoux

étaient flageolants. Elle s'appuya contre le mur et gagna en vacillant la lourde porte de métal qui constituait le seul accès à la pièce.

Fermée à double tour. Elle cogna dessus avec son poing. Elle n'avait pas assez de forces pour produire plus que des petits coups insignifiants.

« Hé ho ! cria-t-elle, aussi fort qu'elle put. Laissez-moi sortir ! Au secours ! » Sa voix était faible et pathétique.

À sa grande surprise, elle entendit des pas de l'autre côté de la porte. Quelqu'un tourna une clé dans la serrure et la porte s'ouvrit vers l'intérieur. Mina recula en titubant, saisie d'un mélange d'espoir et de peur. Le jeune homme apparut, une bouteille thermos dans une main, une assiette avec deux petits pains dans l'autre. Elle se souvenait seulement de son *screen name* : Schattenhand, « la Main dans l'Ombre ».

Il semblait épuisé. Ses yeux étaient rougis et vitreux comme s'il était malade. Dans son visage hâve, les poils de sa barbe mettaient de l'ombre sur ses joues. Pourtant il souriait.

« Salut, Mina. Excuse-moi si j'ai dû te traiter un peu rudement. Je m'appelle Julius. »

Elle se demanda si elle devait essayer de le repousser sur le côté et s'enfuir. Elle avait pas mal de force, pour une fille. Mais dans l'état où elle se trouvait, elle aurait perdu un bras de fer contre un gamin de six ans. Aussi se contenta-t-elle de le toiser d'un air méfiant.

« Ne crains rien », dit Julius. Il posa l'assiette et le thermos sur la table.

« Qu'est-ce que... qu'est-ce que ça signifie ? parvint-elle à lui dire. Où sont les autres ? Où est Thomas ?

– Une chose après l'autre, dit Julius. Assieds-toi, d'abord, et mange quelque chose ! »

Elle demeura sans bouger. « Où je suis ?

– En sécurité. Relativement, disons.

– Qu'est-ce que ça signifie ? »

Il haussa les épaules en un geste d'impuissance.

« Dans ce monde, on n'est jamais totalement en sécurité.

– Alors c'est vrai ? Le monde n'est pas réel ? »

Il souleva un sourcil.

« Je croyais que tu le savais. »

Mina regarda autour d'elle. Elle n'était plus sûre du tout de ce qu'elle devait croire. Tout ça n'avait absolument aucun sens.

« Qu'est-ce que je fais ici ? »

Il détourna les yeux.

« Je... je ne voulais pas... qu'il t'arrive du mal.

– Qu'il m'arrive *quoi* ? »

Il la regarda en face. Il y avait quelque chose de sombre dans ses yeux. De la peur ? De la honte ?

« Ils sont partis. »

Mina ravala sa salive.

« Tu es... une unité de contact ? »

Il eut un faible sourire.

« Non.

– Tu vas me laisser partir, alors, s'il te plaît ?

– Malheureusement, je ne peux pas, Mina.

– Pourquoi ?

– Ils m'élimineraient. Ils n'attendent qu'une occasion.

– Qui, "ils" ?

– Les admin's.

– Tu veux dire, ceux qui ont créé ce monde ?

– Pas les programmeurs. Honnêtement, je pense que cette simulation a été produite par des ordinateurs. Aucun être humain ne pourrait programmer avec un tel degré de précision. Mais quelqu'un contrôle ce qui se passe ici. Je ne sais pas exactement pourquoi ils font ça. Ça doit être une expérience. Mais je sais qu'ils sont là. Des fois, je sens les tuyaux dans mon cou. Des fois, même, j'entends leurs voix. »

Mina le regardait, incrédule. Soudain, bizarrement, elle se sentit toute légère. Elle réprima une folle impulsion d'éclater de rire.

« Tu es fou ! » s'écria-t-elle.

C'était comme si elle avait actionné un interrupteur invisible et qu'elle en avait fait un autre homme. Lui si détendu encore l'instant d'avant, brusquement se raidit. Son visage se figea et devint un masque. Ses yeux se rétrécirent.

« Qu'est-ce que tu as dit ? »

Mina secoua la tête. Mais comment avait-elle pu être assez bête

pour marcher dans son truc débile ! Elle ne savait pas ce qu'avait fait ce Julius ni pourquoi, mais c'était clair : il était vraiment dérangé. Il s'était apparemment forgé une théorie du complot dans laquelle elle jouait elle-même un rôle, pour une raison incompréhensible. Peut-être avait-il contaminé Thomas, d'une façon ou d'une autre. Ah, celui-là, s'il était dans le coup avec lui, il allait comprendre sa douleur.

Elle leva les mains, comme pour faire entendre raison à Julius.

« J'ai l'impression que vous êtes complètement partis en vrille, tous les deux. Bon, on parle de tout ça calmement, d'ac ? »

Il regarda autour de lui comme s'il s'attendait à tout moment que des portes s'ouvrent à la volée et que des hordes de monstres en jaillissent. Il mit la main à sa poche de pantalon et tout d'un coup, il tenait un canif. Son visage était déformé par la colère.

« J'aurais dû le savoir, bredouillait-il. Tu... tu es des leurs ! »

Il fit un mouvement vers Mina, qui parvint tout juste à se jeter de côté. Le couteau lui entailla l'épaule. Elle poussa un cri de douleur, trébucha et tomba par terre. Elle se recroquevilla en gémissant, persuadée qu'il allait à tout instant se jeter sur elle et lui trancher la gorge.

Mais il restait debout, immobile, ses yeux allant d'elle au couteau ensanglanté au bout de sa main tremblante.

« Je... je suis désolé », bredouilla-t-il.

Elle se redressa lentement.

« S'il te plaît, implora-t-elle, laisse-moi partir ! Je ne dirai rien à personne, promis ! »

Il secoua simplement la tête. Puis, avant que Mina ait pu réagir, il quitta la pièce et referma la porte à double tour derrière lui.

Des larmes coulaient sur ses joues. Elle cligna des yeux pour les chasser. Il serait toujours temps de chialer plus tard. Elle regarda le haut de son bras gauche. La manche de son sweat était trempée de sang, mais elle pouvait quand même remuer le bras et la souffrance n'était pas si terrible. Ça n'était sûrement qu'une blessure superficielle. Elle serra les dents, enleva son sweat-shirt et le pressa contre la blessure. Sur une des étagères, elle trouva une vieille boîte à pharmacie poussiéreuse, provenant des stocks de l'armée est-allemande. Les bandes de gaze n'étaient sûrement plus stériles, mais

c'était toujours mieux que le sweat.

Elle essuya la blessure le plus proprement qu'elle put, avec les moyens du bord. La coupure ne mesurait pas plus de quelques centimètres de long et par bonheur n'était pas particulièrement profonde, mais elle saignait abondamment. Du mieux qu'elle put, avec sa seule main valide, elle posa un pansement, satisfaite rétrospectivement d'avoir suivi ce cours de secourisme pour passer son permis de conduire. Elle réussit à stopper l'hémorragie.

Et maintenant ? La cave lui faisait penser à un vieil abri antiaérien, situé sans doute à plusieurs mètres sous terre. Dans le plafond était ménagée une ouverture grillagée d'une vingtaine de centimètres de diamètre, apparemment pour l'aération. Mais quand elle se jucha sur une chaise et colla son oreille au grillage, elle n'entendit aucun bruit extérieur, juste le vrombissement assourdi d'un ventilateur. Personne ne l'entendrait si elle appelait à l'aide, et encore moins ne la trouverait ici par hasard.

Elle devrait maîtriser son ravisseur, si elle voulait s'enfuir. Mais pour cela, il lui fallait toutes ses forces. Elle s'assit donc à la table et mangea les deux petits pains, qui avaient rudement bon goût. Elle but aussi le thé tiède contenu dans le thermos.

Que savait-elle à propos des enlèvements ? Normalement, des gens se faisaient enlever dans le but d'obtenir une rançon. Les ravisseurs n'avaient généralement pas intérêt à maltraiter leurs victimes ni à les blesser. Ils voulaient de l'argent et, une fois qu'ils l'avaient obtenu, n'avaient plus qu'une idée en tête : pouvoir se sauver sans être reconnus. Le mieux à faire, pour une victime, était de rester calme et de se montrer coopératif. Mais ici, les choses avaient l'air de se présenter autrement. Ce Julius ne semblait pas l'avoir enlevée pour obtenir une rançon. Mais que voulait-il, alors ? Croyait-il vraiment qu'elle était une représentante de ces êtres qu'il prenait pour les créateurs du monde ? En même temps, il avait l'air de n'avoir pensé cela qu'à partir du moment où elle lui avait dit qu'il était fou. Avait-il aussi enlevé Thomas et les autres ?

Elle songea à l'étrange comportement de son ami. Elle songea au livre qu'il lisait. Et soudain le doute l'envahit. Et si Julius n'était pas un coupable, mais une victime ? Il lui faisait l'effet d'être vraiment

dérangé. Mais ne serait-elle pas proche de la folie, elle aussi, si elle avait découvert que le monde n'était qu'une illusion ? Et si ces admin's, comme Julius les appelait, le poursuivaient pour de bon ? Et s'il avait une bonne raison d'être paranoïaque ?

Elle secoua la tête. Quelle que fût la vérité, elle devait trouver le moyen de sortir de là !

Qu'as-tu fait ! Tu l'as blessée. Tu n'aurais jamais dû faire ça !

Mais si elle est l'un d'eux ?

Dans ce cas, il y a longtemps que des gens en blouse blanche seraient venus et qu'ils t'auraient emmené, toi. Elle est une victime, tout comme toi. Elle aurait pu être ton alliée. Mais tu as détruit sa confiance.

Sa confiance ? Tu l'as endormie et enlevée. Comment veux-tu qu'elle te fasse confiance dans ces conditions ?

Elle aurait peut-être compris. Elle peut peut-être encore comprendre. Si tu lui expliques. Elle pourra peut-être te pardonner. Ça serait bien, d'avoir une alliée. Quelqu'un à qui tu puisses parler ouvertement.

Et si c'était justement ce qu'ils voulaient ?

« Mina ! » cries-tu à travers la porte verrouillée.

Elle ne répond pas.

« Mina, je vais entrer. J'ai un pistolet à la main. Le cran de sûreté est enlevé. Mets-toi devant l'étagère et ne bouge pas. Si tu fais quoi que ce soit, si tu essaies de m'attaquer, je te descends. Tu as compris ? »

Silence.

Tu tournes la clé dans la serrure et tu recules d'un pas. Le pistolet dans ta main pèse une tonne. Elle n'ouvre pas la porte à la volée. Tu n'as pas besoin de tirer. Tu abaisses la poignée et tu pousses la porte, qui se rabat sur le côté avec un grincement. Elle est accroupie sur le matelas. Elle s'est fait un bandage sur le haut du bras, toute seule. Son sweat-shirt forme un petit tas devant elle. Plein de sang.

Elle te regarde, les yeux agrandis. Elle est blême de peur. Elle est

belle.

« Je... je suis désolé », bredouilles-tu.

Elle ne dit rien.

Tu abaisses ton pistolet le long de ton corps.

« Veux-tu que... veux-tu que je regarde ton bras ?

– J'ai besoin d'un médecin ! »

Tu sursautes. Est-ce vraiment si grave ? Tu as failli la tuer. *Tu voulais* la tuer. Mais c'est juste une légère coupure en haut du bras. Le pansement qu'elle s'est posé elle-même ne saigne pas au travers. Ça ne peut pas être si grave. Elle veut juste t'embobiner.

« Malheureusement, ça n'est pas possible. Mais je suis secouriste diplômé. »

Tu te souviens des exercices avec papa, ici, en bas. Tu avais six ans quand tu as fait ton premier pansement sur une blessure simulée. Il faut toujours être prêt, disait-il. Il avait peur de la guerre, des Américains. Nous vivons au milieu du champ de bataille à venir, disait-il tout le temps. Et puis le Mur est tombé.

Plus tard, il est mort d'un cancer, rempli d'amertume. L'ennemi est toujours là où on l'attend le moins. C'était l'une de ses formules favorites.

« Laisse-moi partir ! » Entends-tu l'obstination dans sa voix ? Sa volonté n'est pas brisée. Tant mieux.

Tu fermes la porte et tu t'assieds sur une des chaises, juste à deux mètres d'elle. Tu poses le pistolet sur la chaise. Un signe de détente, en même temps qu'une claire démonstration de ta supériorité. Papa t'a appris un tas de choses utiles sur la guerre psychologique. Il était colonel de l'Armée nationale populaire, membre de l'état-major stratégique. Toutes ses stratégies ne lui ont été d'aucun secours quand le peuple frère de Russie lui est tombé dessus par-derrière. Le bunker qu'il avait construit sous sa maison – « n'aie pas peur, mon garçon, quand les bombes tomberont, ici sous terre il ne pourra rien t'arriver » – est devenu un débarras. Il avait déjà le pistolet sur la tempe, alors, en 1989. Il aurait pu appuyer sur la détente – il se serait épargné beaucoup de souffrances. Mais il était trop faible. Et il a dû assister à ce spectacle terrible, où tout ce pour quoi il avait vécu et lutté se volatilisait, où l'ennemi de classe haï prenait le pouvoir. Peut-être que

son cancer n'a été que la conséquence de sa capitulation intérieure.

C'était un idiot. L'ennemi n'a jamais été à l'Ouest. Il est derrière nous, en nous, autour de nous. Il est invisible. Il nous observe.

« Pourquoi m'as-tu amenée ici ? Qu'est-ce que tu me veux ? »

Tu t'aperçois que tu n'as rien dit depuis plusieurs minutes. Tu n'as pas l'habitude de faire la conversation.

« Je... je ne voulais pas qu'il t'arrive quelque chose. »

Ses yeux jettent des éclairs.

« Mais il m'est arrivé quelque chose ! J'ai été kidnappée. Tu m'as blessée avec un couteau !

– Oui, je sais. C'est... c'était de la maladresse. Je croyais que tu étais... l'un d'eux.

– OK. Je ne suis pas l'un d'eux. Je peux partir, à présent ? »

Tu secoues la tête.

Des larmes lui viennent aux yeux.

« Je ne comprends pas. Si tu crois que le monde n'est pas réel, alors quelle différence ça fait, que je sois ou non dans cette cave ? »

Tu luttas avec toi-même. Faut-il que tu lui expliques ? Crois-tu qu'elle comprendrait ? Non, sans doute pas.

« J'ai besoin... d'une alliée. »

Elle a un rire sec. « Si tu as besoin d'une alliée, cherche-toi quelqu'un qui vienne ici de son plein gré ! On ne peut pas être en même temps alliée et prisonnière. »

Tu hoches la tête.

« Oui, je sais. Mais... je n'avais pas le choix.

– Que veux-tu dire ? »

– Je les ai approchés de trop près. Tu as soulevé beaucoup de poussière. Le danger était réel que tu attires leur attention, et moi aussi. Je ne voulais pas qu'ils t'éliminent. C'est pour ça que je t'ai mise en sécurité.

– Attends. Si le monde n'est qu'une simulation, alors ces admin's, comme tu les nommes, devraient pouvoir tout voir, et n'importe où, comme ça leur chante, non ? Alors cette cave est aussi sûre que la Pariser Platz ! »

Tu secoues la tête.

« Ils ne voient pas tout, et ils ne savent pas tout non plus. Ce ne sont

pas des dieux. Ils ne peuvent pas regarder partout en même temps. »

Elle se tait un moment. Elle réfléchit à ce que tu as dit. Tu vois qu'elle comprend. Elle n'est pas que jolie, elle est aussi intelligente. L'espoir germe en toi.

« Tu disais que, des fois, tu pouvais entendre leurs voix. Qu'est-ce que tu voulais dire ? »

Sa voix est dubitative.

« Je... je crois que quelque chose ne tourne pas rond en moi.

– Tu crois que tu es fou ? »

Sa voix semble pleine d'espoir. La colère monte en toi. Elle ne comprend toujours pas ! Tu secoues la tête énergiquement.

« Non, pas ça ! J'ai toute ma tête ! Mais... mon réservoir, ou mon cercueil, enfin bref... je crois qu'il ne fonctionne pas tout à fait comme il devrait. Des fois, je suis relié à la réalité pendant quelques secondes. Alors je peux les entendre parler ou rire. Alors je sens les tuyaux dans mon cou et dans mon nez, et les fils dans mon dos. Mais je ne peux pas bouger. Je ne peux rien faire. Je veux crier, mais aucun son ne sort de ma gorge. »

Des larmes coulent sur tes joues. Tu n'en éprouves aucune honte.

Elle a l'air touché.

« Mon Dieu ! » dit-elle.

Un moment, vous vous taisez tous les deux. Tu remarques qu'elle se palpe involontairement le cou. Elle commence à comprendre.

Eisenberg avait les yeux braqués sur son écran. Pourtant, en dehors de la page d'ouverture avec le logo de la Crim de Berlin et les icônes des applications standard, il n'y avait rien à voir. Si on regardait très attentivement, on pouvait discerner les minuscules petites cases à partir desquelles l'image se formait.

Était-il vraiment pensable que la réalité ne fût elle aussi constituée que de pixels, beaucoup plus petits encore que ceux-là ? Que les pensées ne fussent en réalité que des zéros et des un au sein d'une machine gigantesque dans laquelle l'ensemble de l'univers était enfermé ? Il songeait sérieusement à téléphoner à Iris. Elle aurait pu l'aider à trouver un sens à tout ça. Elle aurait compris ce drôle de livre qu'il avait lu hier soir jusqu'à la moitié et qui lui tournait dans la tête depuis. Mais ils ne s'étaient plus parlé depuis quinze ans. Il n'était pas particulièrement timoré, mais il n'arrivait simplement pas à trouver le courage de lui téléphoner.

Eisenberg s'était rarement senti aussi désarmé pendant sa carrière professionnelle. Il avait toujours eu une piste à suivre, un témoin à interroger. Même quand l'affaire finissait au service des affaires classées, il était rare qu'on pût imputer cet échec au fait qu'il n'avait pas su quoi faire.

Mais là, tout était différent. Cette affaire – à supposer que c'en soit une – défiait la logique policière habituelle. Il n'y avait ni lieu du crime ni arme du crime, encore moins de suspect, et le mobile était inexistant. Il n'y avait même pas de témoins. Pourtant, même s'il n'y avait pas le moindre indice, l'instinct d'enquêteur d'Eisenberg, affûté par de longues années de pratique, sonnait l'alarme.

Morani avait raison : Mina Hinrichsen ne leur avait pas tout dit,

mais elle ne leur avait pas non plus joué la comédie. Elle était réellement préoccupée du sort de son condisciple. Maintenant, elle avait disparu à son tour et personne ne savait où elle était. Elle avait laissé derrière elle son téléphone portable et les clés de son appartement. Ça pouvait tout à fait être une disparition accidentelle ; elle pouvait avoir simplement disparu de la circulation juste au moment où Eisenberg la recherchait, sans en avoir parlé à ses parents ou à qui que ce soit. Mais cela faisait quand même quelques hasards de trop.

« Vous avez lu le livre ? » lui demanda Morani, interrompant ses réflexions. Il se retourna. Depuis combien de temps l'observait-elle ?

« Oui. J'ai pensé que j'y trouverais peut-être un mobile, quelque chose qui aurait pu inciter des jeunes gens à faire pareil.

– Et vous avez trouvé quelque chose ?

– Non. Mais je n'en suis encore qu'à la moitié.

– Et vous y croyez, vous aussi ?

– Je vous demande pardon ?

– Vous croyez que le monde pourrait être artificiel ?

– Non, bien sûr que non. »

Sa réponse avait fusé un peu trop vite et trop énergiquement. Jusqu'à la question de Morani, Eisenberg n'avait pas réalisé à quel point sa vision du monde avait été bouleversée. Sans qu'il eût la prétention d'avoir un avis éclairé en la matière, il ne voyait pas le livre comme une grande œuvre littéraire, du genre de ce que lisait Iris. Plutôt comme de la littérature de gare, un roman d'aventures datant de l'époque où l'énergie nucléaire figurait encore un grand espoir et où les voitures volantes apparaissaient comme une évidence du futur. Et pourtant il s'en dégagait une atmosphère étonnamment sinistre, qui s'était propagée à Eisenberg au fur et à mesure qu'il avançait dans la lecture. C'était la confusion du héros, cette sensation que la réalité qui l'entourait s'écroulait lentement, qui l'avait infecté comme un virus malin.

Bien sûr, il n'avait pas échappé à Morani que son humeur avait changé, tout comme il ne lui avait pas échappé, à lui, que Varnholt se comportait différemment depuis la visite chez Snowdrift Games. Snowdrift. C'est peut-être là que se trouvait la clé de l'énigme.

« Monsieur Varnholt ? »

Le hacker leva les yeux de son ordinateur, qui était ouvert à la page de recherche de la banque de données. Depuis la conversation avec McFarren et Hagen, il n'avait plus touché à son jeu favori, en tout cas pas pendant le service.

« Oui ? »

– Vous croyez qu'on peut reconstituer les contacts qu'ont eus les disparus ? Je veux dire, dans le jeu.

– Je ne vois pas où vous voulez en venir.

– Nous n'avons aucune preuve que les personnes disparues se connaissaient entre elles, à l'exception de Mina Hinrichsen et Thomas Gehlert. Mais peut-être qu'il y avait entre elles une relation d'un autre type. Quelqu'un qu'ils connaissaient tous, et que nous n'avons pas encore identifié. Quelqu'un qu'ils auraient rencontré dans le cours du jeu.

– On rencontre des milliers de personnes dans ce jeu. Moi-même, il est possible que je les aie déjà tous rencontrés. Mais évidemment, je ne peux pas me souvenir de chaque rencontre.

– Vous croyez que nous pourrions vérifier tout ça ? Dans cette banque de données où ils enregistrent tout, on devrait pouvoir vérifier qui a rencontré qui et quand, non ? »

Varnholt haussa les épaules.

« Je ne sais pas. Ça n'est sûrement pas aussi simple. »

Eisenberg faillit lui demander de téléphoner encore une fois à Snowdrift Games, mais il se ravisa et prit lui-même le téléphone.

« Ici le commissaire principal Eisenberg, du LKA Berlin. Pourriez-vous me passer M. Hagen, s'il vous plaît. »

Peu après, il eut le responsable technique à l'autre bout du fil. Il lui expliqua son idée.

« En théorie, c'est sûrement possible, répondit Hagen. Reste qu'à ce jour nous n'avons pas installé de fonction de ce type. Ne serait-ce que pour des raisons de protection informatique, d'ailleurs, ce serait assez problématique.

– Que voulez-vous dire ? Vous pourriez développer ce type de fonction ?

– En principe, oui. Mais ça prendrait du temps. Il faudrait déjà que

j'évalue la charge de travail que ça implique. Mais le problème est que, pour l'instant, absolument tous nos collaborateurs sont occupés. Dans deux semaines a lieu la Wizard's Convention, une rencontre internationale de joueurs. D'ici là, nous devons terminer une nouvelle version. Je pense qu'ensuite, je devrais pouvoir vous en dire plus sur la charge que ça peut représenter pour nous.

– Et si vous deviez évaluer ça dès maintenant, grosso modo ?

– Eh bien, je vous dis, il faudrait que je regarde ça d'un peu plus près. Mais en gros, je dirais qu'il faut au moins trois à quatre semaines de mise en développement, avec un de mes collaborateurs pour bosser dessus à plein temps. Évidemment, ce serait un surcroît de travail que nous ne pourrions pas effectuer comme ça, simplement, sans une rémunération adéquate.

– Vous seriez d'accord pour que j'amène un de nos spécialistes et qu'il examine le problème de plus près ?

– Je ne vois pas à quoi ça servirait. M. Varnholt est certainement très compétent, mais d'ici qu'il se soit familiarisé avec la machine, il y en a sûrement pour des mois.

– Je ne pensais pas à M. Varnholt. J'aimerais beaucoup que nous puissions envisager un essai. »

Hagen resta silencieux un moment. Puis il poussa un soupir.

« Bon d'accord, passez. Je mets quelqu'un pendant deux heures à votre disposition, il expliquera le système à votre collaborateur. J'espère qu'alors vous pourrez juger par vous-même que ce n'est pas un travail aussi basique que vous semblez le penser. C'est tout ce que je peux faire pour vous, et ce, quel que soit le respect que nous pouvons avoir pour le travail de la police, et notre bonne volonté.

– Très bien, merci. Nous sommes chez vous dans une demi-heure. »

Varnholt le dévisagea, puis secoua la tête.

« J'espère que vous ne songez quand même pas sérieusement à emmener Wissmann chez Snowdrift ?

– Si, c'est exactement ce que j'ai l'intention de faire.

– Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le commissaire, vous allez frôler l'opération-suicide.

– Si vous avez une meilleure idée, je suis preneur.

– Je n'en ai pas. Mais je vous demande de considérer que Sim, avec

ses manières, va nous ficher une honte carabinée.

– Vous n’êtes pas obligé de venir.

– Oh, je vous remercie, justement je n’en avais pas l’intention. »

Peu après ils se retrouvèrent à trois dans la voiture de service d'Eisenberg. Le commissaire avait demandé à Morani de l'accompagner : peut-être percevrait-elle un détail qui leur avait échappé jusque-là. En outre, il n'avait pas très envie de circuler tout seul avec Wissmann. Celui-ci n'avait interrompu son travail qu'à contrecœur, non sans avoir préalablement maugréé que personne n'était manifestement capable d'apprécier son activité à sa juste valeur.

Hagen les accueillit personnellement. Eisenberg lui présenta Morani et Wissmann. Ce dernier ne tendit pas la main à Hagen et ne lui accorda même pas un regard. Au lieu de cela, il regarda autour de lui comme s'il ne savait pas très bien où il se trouvait, mais se préparait déjà à fuir.

Hagen eut une moue sceptique.

« Je crains fort que vous ne puissiez pas obtenir beaucoup de résultats ici. Mais c'est votre affaire. Suivez-moi, je vous prie ! »

Le petit groupe traversa à sa suite l'ancienne salle des machines. Des têtes se tournaient dans leur direction. Ils arrivèrent au poste de travail d'une jeune femme mince aux cheveux foncés, assise devant deux grands écrans.

« Je vous présente Mme Hochhut, de notre équipe d'analyse des données. Julia, ces messieurs dame sont de la police. S'il te plaît, explique-leur notre système. Il me faut malheureusement vous laisser, j'ai une conférence téléphonique. »

Il prit rapidement congé et disparut. Hochhut souriait avec embarras.

« J'ai bien peur de ne pas être bien équipée pour recevoir tant de visiteurs à la fois. Je vais voir si je peux trouver assez de chaises pour tout le monde...

– Ce n'est pas nécessaire, dit Eisenberg. En fait, il s'agit seulement de montrer le système à M. Wissmann. Nous deux ne faisons que l'accompagner. Nous resterons debout, ça ira. »

Hochhut jetait autour d'elle des regards désespérés.

« Comme vous voudrez. Dans ce cas... dans ce cas, le mieux, c'est que vous vous asseyiez à côté de moi. » Elle tira une chaise du poste de travail voisin, qui était justement inoccupé.

Wissmann resta debout. Il considérait l'écran principal avec intérêt.

« Vous ne voulez pas vous asseoir ? demanda Hochhut.

– Qui, moi ? » lui lança Wissmann.

Hochhut regarda Eisenberg d'un air interrogateur, mais le commissaire lui répondit avec un regard apaisant.

« Oui, vous, monsieur Wissmann. Mme Hochhut va vous expliquer le système, à présent.

– Bon, d'accord. »

Wissmann s'assit, prit la souris, et commença à cliquer çà et là sur le moniteur.

« Hé, attendez ! Je... dit Hochhut, mais il l'interrompit.

– C'est toute la documentation sur votre logiciel d'analyse ?

– Oui, mais... Vous ne pouvez pas, comme ça, simplement... »

Wissmann ignore ses paroles. Il ouvrit un document texte et fit défiler les pages à toute allure.

« Ce document n'a que sept mois d'existence et il est dépassé à au moins quatre endroits, dit-il après moins de deux minutes. Vous n'avez rien de plus actuel ? »

Elle le regarda avec des yeux ahuris.

« Non. En fait, la documentation est... »

Wissmann ouvrit un programme qui avait l'air pour Eisenberg d'une version compliquée d'un programme de traitement de texte, et se mit à écrire. Ses doigts volaient sur les touches avec la même vitesse que lorsqu'il était sur son propre ordinateur. Hochhut fixait l'écran, les yeux écarquillés.

« Que... Qu'est-ce que vous faites ?

– Je rédige un algorithme qui analyse les liens de communication des joueurs entre eux, expliqua-t-il, sans s'arrêter de taper.

– Mais comment ? Je ne vous ai même pas expliqué ce que nous...

– Vous avez enregistré les verbatims des *chats* des joueurs. Ils contiennent aussi le *screen name* de chacun des autres joueurs avec lesquels ils ont parlé. C'est comme ça que je peux déduire des relations entre différents noms. Ensuite, je n'ai plus qu'à filtrer le réseau de

communication pour mettre en évidence les relations les plus courtes entre les personnes qui nous intéressent.

– Oui, mais... »

Hochhut se tut, tout en regardant, bouche bée, une ligne apparaître après l'autre sur l'écran. Eisenberg et Morani regardaient leur collègue sans comprendre ce qu'il était en train de faire.

Au bout d'un moment, Hochhut se leva de sa chaise.

« Ce... Je n'ai encore jamais vu une chose pareille, dit-elle entre ses dents. Une seconde, je reviens tout de suite. »

Elle traversa le vaste bureau paysager et dit quelques mots à un homme chauve. Peu après, ils revinrent tous les deux. Le chauve ne se présenta pas, il regarda simplement ce que faisait Wissmann.

« Waouh ! » dit-il au bout d'un moment.

Les autres employés comprirent alors qu'il se passait quelque chose d'inhabituel. Ils s'agglutinèrent, de plus en plus nombreux, autour du poste de travail de Hochhut, si bien que celui-ci fut bientôt entouré par une bonne douzaine de curieux. Eisenberg et Morani s'écartèrent pour leur faire de la place. Ils avaient déjà regardé faire Wissmann suffisamment de fois.

Des murmures s'élevèrent. « Mais... c'est impossible... Comment il fait ça ?... Plus de vingt lignes de code en une minute ! »

Wissmann s'arrêta de taper. Il dit quelque chose, que les bavardages rendaient incompréhensible. Eisenberg se fraya un chemin entre les spectateurs et se pencha vers son collaborateur.

« Comment ?

– Il faut qu'ils s'en aillent ! Je ne peux pas travailler comme ça ! » bredouilla-t-il.

Eisenberg leva une main.

« S'il vous plaît, auriez-vous la gentillesse de regagner vos postes de travail ? M. Wissmann n'arrive pas à se concentrer. »

Les gens se retirèrent. Wissmann tapait de plus belle sur son clavier.

« Il y a une cafétéria, ici ? demanda Eisenberg.

– Non, mais nous avons un office, si vous voulez un café, dit Hochhut. Vous voulez que j'aille vous en chercher un ?

– J'aimerais mieux que nous y allions, pour bavarder un peu. M. Wissmann préfère travailler seul.

– Je... je ne sais pas si je peux vraiment le... je veux dire, il a accès à tous nos systèmes, depuis cet ordinateur...

– Il sait ce qu'il fait. J'assume l'entière responsabilité de ses actes, dit Eisenberg, sans savoir exactement à quoi il s'engageait.

– Comme vous voudrez. »

Elle conduisit Eisenberg et Morani jusqu'à une kitchenette séparée du reste du bureau, qui contenait deux machines à expresso dernier cri et quelques tables hautes pour consommer debout.

« C'est vraiment extraordinaire de regarder travailler M. Wissmann, dit Hochhut. Je n'ai encore jamais vu quelqu'un rédiger un code aussi vite. Je n'aurais pas cru que le LKA possédait de pareils talents. »

Le LKA ne l'aurait pas cru non plus, faillit rétorquer Eisenberg. Même s'il n'avait guère lieu d'être fier, il l'était bel et bien. Mais il se contenta de répondre :

« Beaucoup de gens sous-estiment la police.

– Que cherchez-vous exactement ?

– Ces derniers mois, cinq personnes ont disparu à Berlin sans laisser de traces. Toutes étaient accros à votre jeu.

– Beaucoup de monde est accro à notre jeu.

– Oui, nous le savons. Mais il y a encore d'autres points communs.

– Vous ne pensez tout de même pas que ces disparitions ont quelque chose à voir avec *World of Wizardry* ?

– Pas directement. Mais nous cherchons à savoir si les cinq se connaissaient entre eux. Il semble que, dans la vraie vie, ce n'était pas le cas, mais il est possible que ça l'ait été dans le jeu. Peut-être existait-il encore quelque part une autre personne avec laquelle ils auraient tous été en relation. C'est pourquoi nous essayons... c'est pourquoi M. Wissmann essaie de trouver avec qui ils étaient en contact.

– Je comprends. Mais il est bien clair pour vous, j'espère, que dans un tel jeu massivement multijoueurs, il y a de très, très nombreux contacts entre les différents joueurs, n'est-ce pas ?

– Oui. Vous pourriez me préciser encore une fois en quoi consiste exactement votre travail ici ? »

Hochhut leur expliqua comment Snowdrift analysait le comportement des joueurs afin, selon elle, d'optimiser leur vécu dans le jeu. Elle précisa qu'elle-même, au départ, était sociologue. Pour un

chercheur, un jeu comme *World of Wizardry* est un cadeau du ciel, dit-elle, les yeux brillants, ajoutant qu'un monde simulé comme cet univers de jeu offrait le meilleur poste d'observation possible sur le comportement humain. Il y avait selon elle, dans les informations que Snowdrift avait collectées au fil du temps, de quoi nourrir quantité d'études psychologiques et sociologiques. « Un jour ou l'autre, sur la base de nos informations, quelqu'un aura le prix Nobel », dit-elle en plaisantant à moitié.

Au bout d'une demi-heure, Eisenberg savait que l'entreprise aurait probablement quelques problèmes avec le délégué berlinois d'Informatique et Libertés si jamais celui-ci avait vent de leurs méthodes. Mais s'il avait espéré *in petto* découvrir quelque sombre secret pour expliquer le succès de l'entreprise, il fut déçu.

« Le Big Data sera l'un des grands sujets de l'avenir, commença Hochhut. Amazon, Google et Facebook ne sont que le début. Les machines en apprendront tellement sur nous que bientôt elles nous connaîtront mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Nous aurons alors des produits qui nous correspondront à la perfection. Les politiciens comprendront mieux ce que les électeurs veulent réellement. La musique, les livres et les films seront plus à nos goûts. Les médicaments seront plus efficaces. L'alimentation sera mieux adaptée. Nous arriverons à tout cela grâce à des méthodes statistiques et à d'énormes quantités de données.

– Ce qui veut dire qu'en réalité vous êtes une sorte d'organisme d'études de marchés, alors ? » demanda Eisenberg, et en même temps qu'il disait cela un frisson le parcourut tout entier. Dans *Simulacron 3* aussi, il était question d'une société qui entretenait un monde simulé par ordinateur pour pouvoir mieux analyser le comportement des gens à la demande de leurs clients.

Mais Hochhut secoua la tête.

« Non, non. Nous ne communiquons aucune information à l'extérieur. Nous analysons le comportement de nos clients uniquement afin de concevoir des jeux encore meilleurs. Mais simultanément, nous en apprenons aussi beaucoup sur la façon d'analyser les quantités massives de données.

– Si je comprends bien, les informations que vous collectez ont une

valeur considérable, alors ?

– Eh bien, je ne parlerais pas de valeur considérable. Pour nous, elles ont de la valeur, mais quelqu'un en dehors de l'entreprise ne saurait pas quoi en faire, quasiment pas. Si vous voulez en déduire que n'importe qui pourrait dérober des informations sur les joueurs, je dois tout de suite vous dire que peu de choses présentent de l'intérêt pour des tiers. Les données bancaires des clients ne sont pas stockées par nous, mais par une entreprise extérieure qui prend en charge les opérations comptables. Néanmoins, nous avons bien sûr un certain nombre de mesures de sécurité pour empêcher toute intrusion dans nos systèmes. À propos de sécurité, je crois que je n'aurais pas dû laisser votre collègue seul aussi longtemps. J'aimerais que nous retournions le voir.

– Bien sûr. Merci beaucoup pour toutes ces informations. »

Eisenberg avala le reste de son cappuccino tiède, reposa la tasse sur l'évier et la suivit jusqu'à son poste de travail. Il remarqua que des collaborateurs de Snowdrift toujours plus nombreux passaient comme par hasard près du bureau de Hochhut et jetaient furtivement un œil sur le travail de Wissmann.

Lui-même ne semblait même pas s'en rendre compte. Il continuait vaillamment de marteler son clavier à toute allure comme s'il voulait terminer un roman de mille pages avant la fin de sa journée de travail.

« Vous avancez ? demanda Hochhut.

– Oui », lâcha-t-il d'un ton bougon.

Hochhut jeta à Eisenberg un regard qui semblait vouloir dire : est-ce qu'il est toujours comme ça ?

Eisenberg se contenta d'un sourire d'excuse.

« Vous avez une idée du temps que ça peut prendre, d'ici que nous puissions tester votre programme ? demanda Hochhut.

– Demain, dit Wissmann.

– Demain, vous aurez une idée ?

– Demain, il sera prêt. À condition que, maintenant, je puisse continuer à travailler tranquillement. »

Hochhut regarda Wissmann, bouche bée.

« Il... il le peut vraiment ? » demanda-t-elle à Eisenberg.

Celui-ci haussa les épaules. « Je ne sais pas. Je n'entends rien à ces

questions. Mais M. Wissmann travaille très vite. »

Au bout d'un moment, Hagen arriva devant le poste de travail de Hochhut. Il avait un visage grave.

« Qu'est-ce qui se passe, ici, Julia ? On m'a dit que tu laissais ce... monsieur de la police travailler comme ça sur ton ordinateur ? Sans même l'avoir briefé sur la sécurité, sans que nous lui ayons fourni des autorisations spéciales ? Tu as conscience que cela se fait en violation de bon nombre de nos règles ?

– Je... excuse-moi, je croyais... » bredouilla Hochhut, visiblement effrayée.

Wissmann cessa de taper et se retourna, mais sans regarder quelqu'un en particulier. « Vous pourriez vous éloigner, s'il vous plaît ? Je dois me concentrer ! »

Il jeta un regard furtif à Eisenberg, comme pour lui dire : s'il vous plaît, faites en sorte que ces perturbateurs disparaissent. Hagen le regarda stupéfait.

« Mais, mais c'est... Mais ce n'est pas possible ! Vous ne pouvez pas, comme ça, sans autorisation, vous mettre à farfouiller n'importe comment dans nos systèmes ! Vous pourriez réduire à néant des mois de travail ! Julia, toi et moi, tout à l'heure nous devons avoir une petite conversation !

– Mais regarde plutôt ! dit Hochhut, montrant l'écran.

– Quoi ? » demanda Hagen d'un ton bourru, mais en même temps son regard suivait le geste de Hochhut. Au bout d'un moment il dit : « Il sait ce qu'il fait, là ? »

Hochhut hocha la tête.

« Je crois bien que oui. »

Hagen secoua la tête.

« Personne ne peut coder à une vitesse pareille. En tout cas pas de manière sensée. Je ne peux pas m'imaginer que ce qu'il est en train d'écrire là puisse fonctionner pour de bon.

– Moi non plus, je n'arrive pas à le croire, dit Hochhut, mais pour moi ça a l'air sensé. Je... je voulais lui expliquer comment fonctionnait notre système, mais il a juste lu la documentation. Au bout de deux minutes, il avait compris.

– Deux minutes ? Il a lu cinquante pages de documentation en deux

minutes ? »

Hochhut hoch la tête.

« Et il a su immédiatement à quels endroits les chapitres étaient incomplets et dépassés. »

Hagen regarda Eisenberg.

« C'est quoi, celui-là ? Un robot ? »

Eisenberg sentit la colère monter en lui. Il se rappela à temps qu'il n'avait aucune base légale pour ce qu'il faisait et qu'il était entièrement dépendant du soutien de Hagen, avant de répondre.

« M. Wissmann a le syndrome d'Asperger, qui est souvent lié à des dons exceptionnels. Il a une mémoire eidétique et une capacité de pensée analytique extrêmement développée. Croyez-moi, il sait ce qu'il fait.

– Bon d'accord. Mais là, précisément, il fait quoi ? Je veux dire, tout ça est très impressionnant, mais c'est pour quoi faire ?

– Il écrit un programme pour analyser les liens de communication des joueurs entre eux, expliqua Hochhut. Tu te souviens que, l'an dernier, j'avais justement proposé ce genre de fonction ? Nous ne l'avons pas réalisée pour des questions de personnel.

– Et tu t'imagines qu'il va rester ici pendant les prochaines semaines ?

– Il dit que demain il aura terminé.

– Demain ? »

Hagen fronça les sourcils. Il observa un moment les lignes de code qui s'enchaînaient l'une après l'autre sur l'écran. Finalement, il hoch la tête et se tourna vers Eisenberg.

« Bon d'accord. Votre collaborateur peut travailler ici jusqu'à ce qu'il ait fini de mettre en place cette fonction. Mais ensuite, nous aurons les droits d'utilisation du programme qu'il aura réalisé sur cet ordinateur. On est d'accord ? »

Eisenberg hoch la tête.

« Entendu. Et merci pour votre soutien. »

Hagen se tourna vers Hochhut.

« Et toi, tu fais attention à ce qu'il fait. Si des codes sont effacés et que nous devons repousser la date de lancement, je t'en rendrai personnellement responsable !

– Oui, OK. Je fais attention.

– Bon. Je vais parler à John. »

Sur ce, il disparut.

« Désolé de vous causer des difficultés », dit Eisenberg.

Hochhut secoua la tête.

« Non, ça ira. C'est simplement que nous sommes pas mal sous pression. Chaque retard dans le lancement de la prochaine version peut entraîner une chute du cours à la Bourse, pour laquelle le management sera tenu pour responsable. C'est pour ça qu'Olaf est un peu nerveux. Mais je donnerais cher pour savoir si ce que votre collaborateur est en train de faire en ce moment fonctionnera pour de bon. »

Wissmann se mit à rouspéter.

« Vous ne pourriez pas arrêter un peu vos bavardages, à la fin, s'il vous plaît ? »

Mina se réveilla avec un goût horrible dans la bouche. Des élancements lui causaient une douleur sourde, qui irradiait dans le haut de son bras gauche. Elle regarda l'heure. Quatre heures. Était-ce le jour ou la nuit ? Depuis combien de temps était-elle ici ? Deux jours ? Trois ? Il n'y avait rien dans la cave pour donner une quelconque indication sur la façon dont le temps s'écoulait dans le monde extérieur. L'ampoule au plafond brûlait en continu. Elle l'avait éteinte une fois, mais elle s'était sentie si perdue qu'elle préférerait dormir avec la lumière.

Elle remit un peu d'ordre dans sa tenue, se dirigea en titubant jusqu'au coin toilettes, but un peu d'eau à la bouteille en plastique qu'il lui avait laissée. Paradoxalement, ce qu'elle désirait le plus ardemment pour l'instant c'était de pouvoir se brosser les dents. Il y avait une douche dans le renforcement, mais elle ne savait pas si elle fonctionnait, et même si c'était le cas, elle ne l'aurait pas utilisée. Elle n'avait vraiment pas envie que son ravisseur la voie nue.

Ce Julius croyait dur comme fer que le monde n'était qu'un simulacre. Et il avait une peur bleue de ses créateurs. C'est à peu près tout ce qu'elle avait compris de son discours. Mais elle, que croyait-elle ? Elle n'aurait pas su le dire. Vivait-elle ou non dans une simulation ? La réponse à cette question lui était devenue presque indifférente. Tout ce qu'elle voulait, c'était sortir de cette cave puante, partir loin de cet homme avec ses yeux de cocker, qui lui faisait parfois de la peine et que l'instant d'après elle haïssait de tout son être. Il l'avait enlevée, blessée, il la retenait prisonnière dans ce trou. Et à l'évidence il était paranoïaque.

Elle n'avait toujours aucune idée de ce qui était arrivé à Thomas et

aux autres, mais elle avait l'intuition que Julius le savait, lui. Quand elle lui avait parlé des disparitions, il avait éludé la question. Croyait-il qu'ils avaient été effacés ? Ou savait-il qu'il n'en était rien ?

Si seulement elle avait eu ne fût-ce qu'une possibilité de communiquer avec l'extérieur. Mais son portable était resté dans l'appartement. Elle avait essayé d'appeler au secours et de taper sur tout ce qu'elle trouvait, mais en vain. D'ailleurs, elle ne savait même pas si elle était encore à Berlin ou dans un trou perdu au fond du Brandebourg.

Elle avait menacé Julius. Elle avait prié et imploré et même essayé de se faire passer pour un admin', afin de conclure un marché, mais il lui avait ri au nez et lui avait dit que si elle était vraiment l'avatar d'un admin', elle n'avait qu'à le délivrer sur-le-champ de sa prison virtuelle et lui montrer enfin la réalité. Au bout d'un certain temps, elle avait fini par se résigner. Il ne la laisserait jamais partir.

Elle resta un moment sur le matelas qui sentait le moisi en s'efforçant d'ignorer la souffrance dans son bras. Si la blessure s'était infectée, ça pouvait se gâter. Peut-être devait-elle quand même autoriser Julius à l'examiner et à lui mettre du désinfectant. En tout cas, il pourrait au moins lui apporter un analgésique.

Elle essayait de forger des projets de fuite, mais il était toujours extrêmement sur ses gardes quand il était près d'elle, et il ne quittait jamais le pistolet des yeux. L'attaque avec le couteau avait prouvé avec quelle rapidité il pouvait devenir dangereux.

À un moment, elle glissa dans le sommeil.

Des petits coups frappés à la porte la firent sursauter. Encore heureux qu'il ait la décence de la prévenir avant de pénétrer dans la pièce. La clé tourna dans la serrure et il entra, portant sur un plateau un bol de cornflakes, du café dans une bouteille thermos, des petits pains encore chauds et de la confiture d'oranges.

« Bonjour », dit-il.

Mina se demanda ce qui pouvait bien être « bon » dans ce jour-là, hormis le fait que ce petit-déjeuner lui permettait de déduire à quel moment de la journée on était maintenant. Elle vit le pistolet dans sa poche arrière et joua un court instant avec l'idée d'essayer de l'attraper tandis qu'il tenait encore le plateau. Mais l'occasion était

passée car déjà il avait déposé celui-ci sur la table.

« Vas-y, prends ton petit-déjeuner, dit-il. J'ai une autre surprise pour toi. »

Elle s'efforça de tempérer l'espoir qui germait en elle. La surprise n'était sûrement pas sa libération. Il versa du café dans un gobelet. Le parfum était tentant. Mina se reprit et reprima son impulsion première de remercier cet enfoiré. Il disparut et referma la porte derrière lui, sans donner un tour de clé. Mina se figea. Elle alla jusqu'à la porte et tendit l'oreille. Elle entendit des pas dans l'escalier, puis un drôle de bruit, comme un raclement, et au bout d'un moment le claquement d'une deuxième porte.

Elle abaissa la poignée et entrebâilla la porte. Elle discerna, dans la faible lumière, un escalier montant. Si maintenant elle...

Un rai de lumière apparut quand la porte s'ouvrit à l'autre extrémité de l'escalier. Vivement, elle referma sa porte à elle, se mit à table et enfourna une cuillerée de cornflakes dans sa bouche. Julius entra et déposa deux sacs en plastique près du matelas.

« Je suis allé faire des courses pour toi. J'espère que ça t'ira. »

Il restait debout dans l'entrée, l'air d'attendre quelque chose. Elle se leva, prit les deux sacs et en renversa le contenu sur le lit. Des sous-vêtements, un jean, plusieurs tee-shirts de couleur, deux sweats, tout cela provenant d'un magasin de vêtements discount. Elle dut faire un effort pour retenir ses larmes.

« Combien... combien de temps vais-je rester ici ? »

Il prit une mine déçue. Avait-il vraiment cru que ces vêtements allaient lui faire plaisir ? Au lieu de répondre, il dit :

« Je reviens tout de suite. »

Cette fois, il referma la porte à clé derrière lui. Elle l'entendit monter et descendre plusieurs fois l'escalier. Puis il tourna la clé. Elle se rassit promptement. Il entra en portant une grande télévision et la posa sur le sol près de l'étagère, et avec elle un lecteur DVD et un sac plastique portant le logo d'un magasin d'électricité.

« Je ne savais pas très bien ce que tu aimais, alors je t'ai acheté quelques films de nana. Tu aimes sûrement Richard Gere, non ? »

Mina eut envie de vomir. Des films de nana ! Non seulement il n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle aimait mais en plus, il se

payait le luxe de réfléchir à ce qu'elle aimait ! Elle se sentait comme un petit animal domestique qu'on tenait enfermé à l'écart et à qui on avait apporté des friandises de l'animalerie afin de le consoler. Et la meilleure, c'est qu'il s'asseyait à table à côté d'elle.

« Mange tranquillement. Après, on regardera mon film favori, tous les deux. »

Qu'est-ce que c'était encore que ce truc ? Croyait-il sérieusement pouvoir l'amadouer en lui proposant un nanar à l'eau de rose ? Ou bien son film favori était-il un porno ? Est-ce qu'il allait se jeter sur elle ?

Elle avala ses cornflakes sous son regard attentif et se tartina une moitié de petit pain avec la marmelade. Quand elle eut fini, il apporta une des chaises près du matelas.

« Allonge-toi. Mets-toi à l'aise », dit-il.

Le son de sa voix indiquait clairement qu'elle devait rester allongée jusqu'à ce qu'il lui ordonne autre chose. Sans cesser de jeter des regards nerveux dans sa direction, il raccorda télévision et lecteur DVD. Puis il prit le DVD dans le sac et l'inséra dans le lecteur.

Mina déglutit quand le titre du film apparut : *Le Monde sur le fil* de Rainer Werner Fassbinder.

« Tu connais ? demanda-t-il.

– Non.

– Ça va te plaire. Fassbinder était un génie. Il le savait. Au jour d'aujourd'hui, je ne comprends toujours pas pourquoi ils l'ont laissé faire ce film. Peut-être qu'ils se sont dit que si ça avait vraiment l'air d'une science-fiction personne n'y croirait vraiment. Tu as vu *Matrix* ? »

Mina n'avait vraiment pas envie de discuter cinéma pour l'instant. Mais il valait mieux ne pas lui ôter sa bonne humeur.

« Oui.

– Un vrai navet, à côté du *Monde sur le fil*. Toute cette merde pseudo-religieuse ! Des fois je me dis que les Wachowski ne sont rien que des avatars et que ce film a été tourné juste pour la poudre aux yeux. Je veux dire, à l'époque, chez Fassbinder, la technique était vraiment loin d'être aussi avancée. Mais aujourd'hui, on commence peu à peu à réaliser que les mondes simulés sont vraiment possibles.

Tu savais que *Le Monde sur le fil* avait été indisponible pendant trente ans, qu'on ne le trouvait même pas à pirater sur le Net ? C'est seulement quand sont sortis les films de *Matrix* qu'ils ont réédité le film de Fassbinder, il paraît que ça leur avait servi de modèle. Comme si on pouvait mettre sur le même plan ce film génial et la merde des Wachowski. C'était leur façon de discréditer l'original, mine de rien. Et le troupeau des glandus, évidemment, trouve *Matrix* vachement meilleur, parce qu'il y a plus d'action, et que les héros sont nippés sympa. »

Tout en parlant, il s'échauffait de plus en plus. Elle pouvait peut-être tenter sa chance s'il avait un instant d'inattention, à un moment ou à un autre, peut-être même qu'elle pouvait le provoquer un peu.

« Moi j'ai bien aimé *Matrix*. Surtout la première partie.

– C'est parce que tu ne connais pas encore le film de Fassbinder », se contenta-t-il de répondre, avant de lancer le DVD.

Mina comprit bientôt pourquoi *Le Monde sur le fil* était resté si longtemps introuvable et largement inconnu : le film était ennuyeux à mourir. Des plans fixes à n'en plus finir, parfaitement soporifiques, des acteurs qui passaient leur temps à déambuler dans des couloirs en échangeant des dialogues plus insipides les uns que les autres. Pas de voitures volantes, pas de « bande convoyeuse express » dans les rues, comme dans le texte de Galouye. Au lieu de ça, des ordinateurs qui ressemblaient à des magnétophones moyenâgeux, des sapes des années 1970 et, en fond sonore, des gargouillis électroniques.

Elle observait Julius, captivé par l'image, complètement plongé dans le film. Est-ce qu'il s'identifiait vraiment à l'acteur principal, le genre tout en muscles, qui n'avait vraiment pas l'air du directeur technique d'une boîte d'informatique qu'il était censé incarner, qui n'essayait même pas d'ailleurs, et en plus qui n'avait pas la moindre ressemblance avec le frêle Julius ? Les lèvres de son ravisseur bougeaient de façon synchrone avec celles des personnages du film. Il connaissait les dialogues par cœur !

C'était le moment de tenter quelque chose. Avec d'innombrables précautions, elle ramena ses jambes contre elle et se mit en tailleur. Pas de réaction.

Par des mouvements infinitésimaux, elle changea de position

jusqu'à être accroupie sur les genoux, les pieds en angle droit sous les fesses.

« Maintenant ! dit Julius, la regardant. Maintenant ! Attention, c'est là !

– Quoi ? demanda Mina, en essayant de prendre le ton de la curiosité innocente.

– L'unité de contact s'empare du corps de Fritz Walfang et passe dans la supposée réalité. Attention ! »

Il se tourna de nouveau vers le téléviseur. Un homme était allongé sur une couchette, une sorte de casque de salon de coiffure sur la tête. Il s'en débarrassa et se leva. Un dialogue commença, faisant comprendre que l'homme n'était plus le même que précédemment. Il s'ensuivit une bousculade, qui, comme tout le reste du film, paraissait tout sauf naturelle.

Maintenant ! Elle bondit et se précipita de tout son poids contre le siège de Julius. Il bascula, de sorte qu'elle se retrouva sur son ravisseur. Le pistolet s'échappa de la poche de celui-ci et glissa sous son corps. Mina essaya désespérément de l'attraper.

« Salope ! » cria Julius.

Il tenta de lui donner des coups, mais il était allongé dans une position peu propice et était de plus entravé dans ses mouvements par la chaise et par le corps de Mina. Il en était réduit à se tortiller en vain. Elle-même réussit à attraper le pistolet de sa main gauche et elle le brandit, mais au même moment il parvint à libérer son bras droit. Sans hésiter, il la frappa sur le haut du bras gauche en plein sur sa blessure.

Elle poussa un cri. Des étoiles multicolores se mirent à danser devant ses yeux. La douleur était si vive que, l'espace d'une seconde, elle craignit de sombrer dans l'inconscience. Le pistolet lui échappa des mains et tomba avec fracas sur le sol. Mina comprit qu'elle n'avait aucune chance de prendre le dessus sur Julius. Elle bondit et plongea vers la porte.

« Arrête-toi, salope ! » cria Julius.

Elle le vit du coin de l'œil saisir le pistolet, au moment même où elle atteignait la porte. Elle l'arracha presque de ses gonds, se précipita au-dehors et la claqua derrière elle.

La clé était fichée dans la serrure à l'extérieur !

Elle l'entendit lui courir après. Elle essaya fébrilement de donner un tour de clé, mais la serrure était vieille et difficile à manœuvrer. Malgré la souffrance, elle réussit, en y mettant toutes ses forces, à tenir la poignée en l'air suffisamment longtemps. Elle donna un tour de clé.

« Ouvre ! » lui cria-t-il, tout en tambourinant contre la porte.

Mina se détourna et monta aussi vite qu'elle put les marches dans le noir. Elle cherchait à trouver une poignée, mais sa main ne rencontra qu'une grande roue de métal comme sur une porte de salle des coffres. Impossible de la faire tourner. Elle trouva un interrupteur. Une ampoule nue éclairait l'escalier vide.

Son cœur se serra. En dessous de la roue étaient disposées huit petites roues de réglage avec des chiffres allant de 0 à 9. Une serrure mécanique à chiffres ! Comme celle de son vélo, juste nettement plus grosse et beaucoup plus difficile à forcer. Elle fit un essai et tourna une des roulettes, qui roulait sur elle-même avec une vitesse étonnante. Elle essaya de tourner la grande roue commandant l'ouverture, mais évidemment rien ne bougea.

« Tu ne pourras pas sortir ! hurla Julius derrière la porte qu'elle avait fermée à clé. Même si tu me descends. Je suis le seul à connaître la combinaison ! »

Il avait raison. Huit chiffres, ça signifiait dix millions de possibilités. Elle serait morte de soif depuis longtemps avant d'avoir pu seulement en essayer une infime partie.

Elle s'effondra sur la plus haute marche et fondit en larmes.

« Votre collaborateur est déjà là, s'entendit dire Eisenberg par la dame de l'accueil.

– Déjà là, ou encore là ? »

Il s'attendait à tout de la part de Wissmann, y compris qu'il ait passé la nuit à travailler sur place. Elle sourit.

« Quand je suis arrivée ce matin à sept heures, il était devant la porte et il attendait.

– Bon. Je peux aller le voir ? Je pense que je trouverai le chemin tout seul.

– Bien entendu. »

Eisenberg passa la vieille porte de métal qui séparait le bâtiment d'entrée moderne, tout en verre, des ateliers originaux, qui avaient été laissés quasiment en l'état. Si sa première visite s'était effectuée dans un silence de ruche, il se retrouvait à présent dans une ambiance de kermesse. Partout, des membres du personnel bavardaient, un gobelet de café à la main. Autour du poste de travail de Mme Hochhut, une véritable grappe humaine s'était formée. On avait l'impression que personne ne travaillait. La sociologue se tenait tout près aussi, un peu gênée. Quand elle aperçut Eisenberg, elle vint tout de suite à sa rencontre.

« Bonjour, monsieur le commissaire ! Votre collaborateur est déjà là.

– Je vois.

– C'est vraiment phénoménal ! dit-elle les yeux brillants. Il travaille à une telle vitesse qu'il n'a pas perdu une seule seconde. Il prend une gorgée d'eau par intervalles réguliers, toutes les trois minutes, on peut régler sa montre sur son rythme, et le reste du temps il tape à une vitesse toujours égale. Il ne fait jamais de pause pour réfléchir à

quelque chose, ou pour penser, il écrit tout simplement une ligne de programme après l'autre ! Comme – passez-moi l'expression – une machine ! Personne ici n'a jamais vu une chose pareille ! »

Eisenberg se demandait comment Wissmann pouvait se concentrer avec toute cette agitation.

Il eut la réponse quand il se fraya un chemin à travers la cohue jusqu'au bureau où il travaillait. Wissmann s'était collé deux gros écouteurs sur les oreilles. Comme toujours, il fixait l'écran sans bouger et tapait sur son clavier.

Eisenberg lui posa une main sur l'épaule. Wissmann se retourna en fronçant les sourcils. Un murmure de désapprobation parcourut l'assistance, comme si Eisenberg avait commis un crime de lèse-majesté. Wissmann retira les écouteurs.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

– Vous avancez ?

– Oui. Sauf quand on me dérange.

– D'après vous, combien de temps vous faut-il pour terminer votre programme ? »

Il plissa les yeux comme s'il devait brièvement réfléchir.

« Soixante-neuf minutes. Plus le temps que nous passons ici en parlotes. »

Des murmures s'élevèrent. Eisenberg sourit.

« Dans ce cas, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. »

Sans un mot, Wissmann se remit les écouteurs sur les oreilles et continua à écrire. Des voix s'élevèrent, un débat commençait. Des paris se prenaient pour savoir s'il terminerait ou non en soixante-neuf minutes – en exactement soixante-neuf minutes.

Il s'avéra que même Sim Wissmann pouvait se tromper dans ses calculs. Des applaudissements nourris éclatèrent après seulement cinquante-huit minutes. Quelques personnes sifflèrent en poussant des hurras. Eisenberg, qui venait de discuter dans le coin cafétéria avec Hochhut, revint prestement auprès de son collaborateur.

« Je vous en prie, regagnez tous vos places, s'il vous plaît », lança-t-il.

Personne ne l'écouta.

« Que se passe-t-il ici ? Vous n'avez rien à faire ? » proféra une voix

de gorge. Dans six jours, nous passons en direct, vous avez oublié ? »

Olaf Hagen arriva par le couloir central. Il réussit ce à quoi Eisenberg n'était pas parvenu : le personnel se dispersa dans un murmure de déception.

« Bonjour, commissaire. À ce que je vois, votre collaborateur fait sensation. Mais je crains de ne pas pouvoir tolérer cela plus longtemps. Nous ne pouvons pas accepter que nos collaborateurs se laissent détourner ainsi de leur travail. Notre projet est en danger.

– Il a terminé », annonça Hochhut.

Elle rayonnait comme s'il s'agissait de son propre exploit. Eisenberg regarda par-dessus l'épaule de Wissmann. Une liste de couples de noms suivis de chiffres défilait sur l'écran. Hagen se pencha en avant.

« C'est... c'est en effet étonnant, dit-il au bout d'un moment.

– Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Eisenberg.

– Si mon interprétation est la bonne, les noms ici à gauche sont des noms de joueurs. Le nombre dans la deuxième colonne, je suppose, indique combien de dialogues ils ont conduits au total, le troisième, le nombre de joueurs tiers avec lesquels ils ont été en contact. La troisième colonne pourrait indiquer avec combien des disparus chaque joueur a été en contact.

– Et y en a-t-il un qui a été en contact avec tout le monde ?

– Là, il faut que vous demandiez à votre collaborateur. »

Eisenberg posa la main sur l'épaule de Wissmann.

« Quoi donc ?

– Vous avez trouvé quelque chose ? Je veux dire, vous avez trouvé quelqu'un qui a été en contact avec tous les disparus ?

– Vous voyez bien que le programme continue à travailler ! »

Ils regardèrent un moment des chiffres rouler sur l'écran. Puis le programme se termina en annonçant : « 2 479 datasets found. »

« Qu'est-ce que ça signifie ? »

Wissmann émit un grognement d'impatience.

« C'est le nombre total d'entrées dans la liste. Ça se voit, non ?

– Oui, mais ce nombre, qu'est-ce qu'il signifie ?

– Il signifie que mon programme a trouvé 2 479 séries de données correspondant aux critères de recherche. »

Eisenberg se força à la patience. Après tout, Wissmann venait de

réaliser une véritable prouesse.

« Et quels étaient les critères de recherche ?

– Les joueurs ayant été en contact avec une ou plusieurs des cinq personnes recherchées.

– Et y en a-t-il un qui a été en contact avec tous les cinq ? »

Wissmann cliqua un certain nombre de fois. La liste apparut sous une nouvelle présentation, triée cette fois de façon décroissante en fonction de la valeur de la quatrième colonne.

Il n'y avait que deux joueurs correspondant au chiffre 5. Le premier était Grob Kradonkh. Le second, Don Tioufuck Withme.

Eisenberg se figea. C'était incroyable ! De toute sa vie, il ne s'était encore jamais fait mener en bateau à ce point.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous avez ? demanda Hochhut.

– Merci pour votre soutien, dit seulement Eisenberg. À présent, nous savons ce que nous voulions savoir.

– Mais enfin, il vous faut les véritables noms des joueurs.

– Ce n'est pas nécessaire. Venez, monsieur Wissmann. Monsieur Hagen, encore une fois, un grand merci pour votre coopération. Monsieur Wissmann, je vous ai dit, venez ! Maintenant ! »

Les applaudissements crépitèrent tandis qu'ils gagnaient la sortie en empruntant l'allée centrale. Wissmann regardait autour de lui d'un air éberlué, comme s'il cherchait la raison de cet emballement.

Une demi-heure plus tard, ils avaient regagné le bureau. Varnholt était assis, l'air innocent, devant son ordinateur. Il leva un sourcil en voyant l'expression du visage d'Eisenberg.

« J'aimerais vous parler, monsieur Varnholt. Entre quatre yeux. Tout de suite.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Il est arrivé quelque chose ?

– Venez avec moi ! »

Eisenberg refrénait l'envie d'attraper le gros homme par l'oreille et de le traîner derrière lui comme un écolier malpoli.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Varnholt en refermant derrière lui la porte de la salle de conférences.

– Je peux comprendre que vous souhaitiez vous débarrasser de moi, monsieur Varnholt. Mais essayer de me rouler dans la farine d'une manière aussi vicieuse, sachez que je n'ai aucune indulgence pour

cela ! Je vais prendre toutes les mesures réglementaires et disciplinaires contre vous. Vous vous êtes rendu coupable à tout le moins de recours abusif à la force publique, de tromperie frauduleuse et d'entrave au bon fonctionnement de la justice !

– Je suppose qu'il y a un fondement à ces accusations absurdes », dit Varnholt sans se démonter.

Le hacker se payait le luxe de mentir effrontément à Eisenberg !

« Très bien, je vais vous dire ce que je sais. Vous n'avez pas fait dans le détail, avec mes prédécesseurs. Et aucun n'a tenu le coup ici bien longtemps. Mais moi, vous vous êtes aperçu que je ne me laisserais pas décourager aussi facilement. En conséquence de quoi, vous avez décidé de me ridiculiser devant mes collègues et la direction de la police. Vous vous êtes débrouillé pour que mon ancien chef soit informé de nos recherches contre le réseau de traite des femmes, de sorte qu'il puisse mettre fin à la contribution que nous apportons ici. Puis vous avez attiré mon attention, pile quand il le fallait, sur ces prétendues disparitions. Vous avez concocté une histoire particulièrement raffinée. Le clou de l'affaire était que vous nous avez présenté comme témoin votre amie Mina Hinrichsen. Même le Dr Morani s'y est laissé prendre. Il faut croire que je vous ai sous-estimé, ou plutôt que j'ai sous-estimé votre habileté. Mme Hinrichsen, c'est quoi, au fait ? Une comédienne professionnelle ? Enfin, toujours est-il que vous avez construit un fantôme de toutes pièces et que je me suis lancé aveuglément à ses trousses, comme un chien derrière sa balle ! J'espère au moins que vous vous êtes bien amusé ! Parce que maintenant c'est mon tour. »

Varnholt était d'un blanc de craie. Mais à l'évidence, moins de honte que de colère.

« Non mais vous vous rendez compte des conneries que vous êtes en train de me débiter, commissaire ? Qu'est-ce que j'ai fait, d'après vous ? J'ai kidnappé quatre personnes ? Avant même que vous arriviez ici ? Rien que pour me débarrasser de vous ?

– Non, bien sûr, vous n'avez kidnappé personne. À quoi bon, d'ailleurs ? Il vous suffisait de passer en revue la liste des disparitions et de trouver quatre personnes disparues qui jouent à votre jeu à la noix. Votre amie Mina a alors échafaudé tout un scénario autour de

ça, et vous m'avez refourgué cette histoire à dormir debout ! Je dois avouer que je n'aurais jamais cru que quelqu'un arriverait à me balader de cette manière !

– Et les dialogues bizarroïdes ?

– Ce n'est quand même pas à vous que je vais expliquer qu'on peut manipuler la banque de données qui contient les dialogues des joueurs. *Le Monde sur le fil* ! Quelle idiotie ! Brillant, le piège ! Si j'avais été assez stupide pour discuter de toute cette histoire avec M. Kayser, je serais passé pour un crétin fini pour le restant de mes jours ! Vous vous entendriez à merveille avec mon ancien chef !

– Bon maintenant ça suffit, balança Varnholt. Je vous prenais vraiment pour un bon policier, monsieur le commissaire principal. À vrai dire, le premier que j'aie jamais rencontré dans cette boîte, à part peut-être Kayser. Mais alors là, vraiment, j'ai jamais entendu un truc plus nase. Vous avez une preuve, au moins, pour votre théorie ?

– Et comment, j'en ai une ! Sim Wissmann me l'a fournie. Et vous saviez que ça arriverait. C'est pour ça que vous avez essayé de m'empêcher de retourner chez Snowdrift avec lui. Vous étiez inquiet, vous vous disiez que votre petite combine allait voler en éclats, et vous aviez raison !

– Je n'ai absolument pas essayé de vous empêcher de faire quoi que ce soit. Je n'avais pas envie d'y aller, c'est tout. Et alors, qu'est-ce que notre super-cerveau a trouvé ? »

Eisenberg lâcha un grognement d'impatience. Varnholt ne réagissait pas comme il s'y attendait. Aucune tentative de justification, aucune protestation d'innocence, aucun signe d'une quelconque culpabilité. Ce type était plus coriace qu'un tueur en série.

« Il y avait en tout et pour tout deux joueurs qui étaient en contact avec les cinq personnes disparues. Vous étiez l'un des deux. Don Tioufuck je-ne-sais-quoi.

– Et l'autre ?

– Mais arrêtez de me prendre pour un con ! Vous allez me dire maintenant que c'est le hasard si, avec des millions de joueurs, vous étiez l'un des deux seuls à être en contact avec les cinq en même temps ? »

Varnholt ne répondit pas. Il ferma les yeux, comme s'il réfléchissait

intensément. Comme si plus aucun autre argument ne lui venait à l'esprit.

Juste au moment où Eisenberg allait mettre un terme à l'entretien, il rouvrit les yeux. « L'autre joueur, c'était Grob, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Grob Kradonkh.

– Possible, lâcha Eisenberg avec irritation. Et alors ? Ça change quoi ?

– J'étais en contact avec combien d'autres joueurs en tout ? Sim a pu donner une évaluation ? » La voix de Varnholt était tranquille, comme si les accusations d'Eisenberg ne le touchaient absolument pas.

« Oui, bien sûr. Mais je ne me souviens plus du nombre.

– Alors on va lui demander. Venez. »

Sans même attendre une réponse, Varnholt quitta la salle de réunion. Eisenberg le suivit, mal à l'aise. Quelque part, cet entretien ne se déroulait absolument pas comme il le prévoyait.

« 4 119 », dit Wissmann en réponse à la question de Varnholt sur le nombre de ses contacts dans *World of Wizardry*.

« Et Grob ?

– Grob Kradonkh avait 15 766 contacts. Lamentable, comme nom, d'ailleurs. Exactement comme Don Tioufuck Withme.

– Merci pour l'info. Ton opinion n'intéresse personne.

– C'est un plaisir.

– Grob est votre homme, dit Varnholt à Eisenberg. C'est lui que vous devriez interroger. Même si je doute fortement qu'il ait quoi que ce soit à voir avec la disparition des cinq. »

Eisenberg regarda Varnholt de la tête aux pieds. Il se sentait soudain trop vieux pour ce job. Tout ce micmac technologique outrepassait complètement ses facultés cognitives.

« Parce que vous affirmez toujours que si vous étiez en tête de liste, c'était uniquement par hasard ?

– Non, pas par hasard.

– Alors, vous reconnaissez avoir construit de toutes pièces ce lien entre les différentes disparitions ?

– Commissaire, en l'occurrence vous ne comprenez pas de quoi il retourne. C'est pour ça que je ne vous en veux pas de vos accusations, même si je ne verrais pas d'inconvénient à recevoir vos excuses.

Permettez-moi d'expliquer cela au béotien que vous êtes : on ne peut pas manipuler une banque de données, et encore moins pour faire dire telle chose à tel joueur à tel moment. Songez à ce qu'il m'aurait fallu faire pour ça : par exemple, j'aurais dû connaître les vrais noms des quatre disparus et aussi savoir quand ils étaient en ligne, afin de pouvoir manipuler précisément leurs derniers mots à ce moment-là. Et supposons que c'est ce que j'aurais voulu, et supposons que j'aurais été en mesure de le faire : pourquoi aurais-je laissé apparaître que j'étais en contact avec ces quatre-là ? Pour laisser des traces qui menaient à moi ?

– Vous ne pouviez pas vous douter que M. Wissmann mettrait ce lien en évidence, dit mollement Eisenberg.

– C'est vrai, je ne pouvais pas le savoir. Mais soit j'étais réellement en contact avec ces personnes, et ce, avant qu'elles disparaissent, et alors, en bonne logique, ça ne pouvait être qu'un hasard, sauf à considérer que je les aie réellement éliminées. Soit je n'étais pas en contact avec elles, auquel cas j'aurais dû simuler ces contacts après coup. Mais quel sens ça aurait-il eu ? »

Eisenberg se sentait complètement idiot. La logique de Varnholt était difficile à réfuter. Il s'était laissé abuser par le fait que son collaborateur se trouvait tout en haut de la liste de Wissmann. En conclure que Varnholt était derrière ces liens mystérieux entre les disparus avait été si tentant, si évident, qu'il n'avait pas réfléchi plus avant. Ce genre d'erreur de débutant ne lui arrivait pas souvent.

La pensée le traversa que ce n'était peut-être pas Varnholt, mais Wissmann, qui l'avait piégé. Sauf qu'il était difficile de croire celui-ci capable d'une telle fourberie.

« Je me fais l'impression d'être un parfait crétin », dit-il.

Varnholt ricana.

« Je connais cette sensation, dit-il.

– Vous disiez que ce n'était pas un hasard si vous les connaissiez tous les cinq. Que vouliez-vous dire ?

– Je vous ai pourtant raconté ce que je faisais dans *World of Wizardry*. Je suis une espèce de shérif adjoint. Je connais plein de gens. Et avant que vous me posiez la question : Grob Kradonkh est l'aubergiste de l'Ogre Aimable, un bistrot connu, où se retrouvent les

joueurs allemands en particulier.

– Oui, mais il y a des millions de joueurs en Allemagne. Je ne suis pas calé en statistiques, mais il me semble improbable que vous les ayez tous rencontrés simplement par hasard.

– La probabilité que quelqu'un qui a 4 119 contacts connaisse cinq personnes choisies au hasard parmi un ensemble, à la base, de 7 223 116 joueurs est de 1 contre 16 583 033 866 530 409, intervint Wissmann à brûle-pourpoint. Et là, je n'ai pris en compte que les joueurs allemands.

– Comme toujours, Sim est bon en calcul, mais mauvais en interprétation de ce qu'il a calculé », dit Varnholt. Il ignora les borborygmes indignés de Wissmann. « Les contacts que l'on a dans un jeu sur ordinateur ne se répartissent pas par hasard. Dans *World of Wizardry*, il y a différents serveurs avec chacun son univers de jeu. Dans chaque univers, il y a des continents, des régions, des villes, des villages. La plupart des joueurs restent principalement dans une région bien précise. Représentez-vous ça un peu de la même manière que dans la réalité : la probabilité que vous ayez rencontré une fois cinq habitants de la planète est quasiment égale à zéro. La chance que vous connaissiez par hasard cinq personnes qui habitent votre quartier est déjà nettement plus grande. La probabilité que vous connaissiez par hasard cinq clients de votre bistrot favori est, elle, assez élevée.

– Ce qui signifie que les cinq disparus faisaient partie d'un cercle de personnes qui se retrouvaient dans cette taverne. Comment s'appelait-elle, déjà ?

– À l'Ogre Aimable.

– Mais enfin, expliquez-moi pourquoi, dans un jeu électronique, on devrait aller au bistrot ? On ne peut pas y boire sa bière, quand même, non ?

– Si, on peut. Pas pour de bon, évidemment. Mais la bière et le schnaps ont réellement un certain effet sur le comportement des personnages à l'intérieur du jeu. Par exemple, ils accroissent la force physique, mais ils affaiblissent les réflexes et la capacité à énoncer des formules magiques complexes.

– Comme dans la vraie vie, remarqua Eisenberg.

– Exactement. Mais les tavernes, à Goraya, ont encore une autre

fonction. Elles sont un lieu où s'échanger des histoires, et le point de départ de nombre de raids contre d'autres guildes.

– Vous croyez possible que les cinq, ou plutôt les quatre, puisque Mme Hinrichsen n'en connaissait qu'un, se soient rencontrés à l'occasion de raids de ce genre ?

– Dans ce cas, le programme de Sim aurait dû montrer qu'ils se connaissaient entre eux.

– Monsieur Wissmann, les disparus se connaissaient-ils entre eux ?

– Thomas Gehlert, *alias* ShirKhan, était en contact avec Mina Hinrichsen, *alias* Gothicflower. Et inversement aussi, naturellement. Les autres n'étaient en contact avec aucun des autres disparus dont nous parlons.

– Et ceci, alors qu'ils fréquentaient tous la même taverne ?

– N'oubliez pas que Grob et moi jouons depuis très longtemps à ce jeu, lança Varnholt. Moi, j'y suis déjà allé des centaines de fois, Grob y est en permanence, normal, puisqu'il est l'aubergiste. Les disparus étaient peut-être des *newbies* avec relativement peu de contacts.

– Vous vous souvenez d'avoir eu un contact avec l'un des disparus ?

– Non. Comme Sim l'a déjà dit, j'ai fait des milliers de rencontres à Goraya. Je ne me souviens vraiment de personne, à part Mina, mais elle m'avait abordé en connaissance de cause. Nous pourrions aller chez Snowdrift et nous faire repasser les scènes dans lesquelles je suis censé avoir rencontré les disparus. Mais je doute que nous y apprenions quoi que ce soit d'intéressant.

– Est-il imaginable que les quatre aient eu vent de cette théorie sur un monde simulé dans la taverne dont nous parlons ?

– Oui, tout à fait. Mais étant donné qu'ils n'avaient aucun contact direct entre eux, ils ont dû en entendre parler séparément les uns des autres.

– Et le seul avec qui les cinq étaient en contact est l'aubergiste. Je pense que vous avez raison : nous devrions lui parler. Vous ne savez pas par hasard qui se cache derrière ce personnage ?

– Non. Grob et moi nous connaissons depuis déjà longtemps, mais il est mal vu de demander sa véritable identité à quelqu'un. En fait, c'est même carrément grossier, d'évoquer la vie réelle dans le cadre du jeu. D'un autre côté, il suffit que nous demandions aux gens de Snowdrift.

Ils peuvent sûrement nous dire qui se cache derrière Grob. »

Eisenberg approuva d'un signe de tête.

« Une dernière chose, monsieur Varnholt.

– Oui ?

– Je vous présente mes excuses pour mes sous-entendus absurdes et idiots à votre rencontre. »

Varnholt eut un rictus.

« Excuses acceptées. »

Tu es assis sur la chaise et tu fixes la porte fermée à double tour. Égalité. Tu lui as fait confiance. C'était une erreur, évidemment. Au moins, maintenant tu sais que ce n'est pas une admin'. Une admin' aurait connu la combinaison et t'aurait laissé moisir ici-bas.

D'un autre côté, justement, c'est peut-être un piège. Elle veut peut-être, de cette manière, gagner ta confiance. Tu secoues la tête, tu essaies d'avoir les idées claires. Tu dois tenter quelque chose. Tu te relèves, tu poses ton oreille contre la porte. Tu l'entends sangloter. Elle ne peut s'en prendre qu'à elle.

« Mina ? »

Pas de réponse.

« Mina, écoute. Tu n'as pas à avoir peur de moi. Ouvre la porte, et tout ira bien ! »

Tu entends ses pas dans l'escalier. Elle se tient maintenant juste derrière la porte.

« Donne-moi la combinaison, et je te laisserai sortir !

– Tu me prends pour un con ?

– Et moi, tu me prends pour une conne ? Si j'ouvre la porte, tu m'enfermeras à nouveau.

– Désolé, Mina. Je sais, tu te dis que je suis dingue ou un truc comme ça. Mais non, non. Crois-moi, si je fais tout ça, c'est juste pour ton bien ! »

Elle a un petit rire amer.

« Ah bon, si je suis enfermée dans une cave puante, c'est pour mon bien ?

– Je pensais que tu comprendrais.

– Que je comprendrais quoi ?

– Nous ne sommes pas vraiment dans une cave. Toi et moi, nous sommes dans une sorte de citerne. Si ça se trouve, nous sommes à des centaines de kilomètres l'un de l'autre. Il n'y a qu'ici, dans ce monde virtuel, que nous sommes au même endroit.

– Eh bien même si c'est comme ça, moi en tout cas je veux sortir. Donne-moi la combinaison, après tu pourras continuer à te battre tant que tu voudras contre tes admin's.

– Ça ne fonctionne pas comme ça. Dès que tu seras libre, tu iras à la police. Après, ils m'enfermeront. Il y a des chances que je sois déclaré irresponsable. Jamais plus personne ne m'écouterà. Et ils auront obtenu ce qu'ils voulaient.

– Parce que ? Qu'est-ce qu'ils veulent ?

– Ils veulent poursuivre l'expérience sans être dérangés. C'est pour ça qu'ils essaient de faire taire les sceptiques.

– Et qu'est-ce que tu veux faire, toi, contre ça ?

– Je veux déranger leur expérience. Assez longtemps pour qu'elle menace de complètement leur échapper.

– Et après ? Tu voudrais qu'ils arrêtent la simulation, ou quoi ? Que nous cessions tous d'exister, tout simplement ? »

Involontairement, ta main glisse le long de ton cou, comme pour te rassurer. Mais évidemment tu ne sens rien.

« Nous ne cesserons pas d'exister. Nous nous réveillerons !

– Et pourquoi ?

– Je le sais. Je le sens.

– Pourquoi tu ne te réveilles pas, alors, tout simplement, et tu ne sors pas de ton cercueil ?

– Je ne peux pas. Eux seuls peuvent me réveiller. S'ils ne veulent pas simplement arrêter la simulation, il faut qu'ils éliminent les perturbateurs. Moi, je suis l'un de ces perturbateurs.

– Et les autres ? Ce sont aussi des perturbateurs ?

– D'une certaine manière, oui.

– Mais s'ils les ont réveillés, eux, pourquoi ils ne te réveilleraient pas, toi aussi ?

– Ils ne les ont pas réveillés.

– Ah bon ? Mais je... je croyais qu'ils les avaient effacés. »

Tu avales ta salive.

« C'est moi qui les ai réveillés. »

Pendant un moment, elle ne dit rien.

« Tu... tu les as tués ?

– Pas pour de vrai, pas dans le réel.

– Bon Dieu !

– Mina, je... »

Elle ne dit plus rien. Tous tes efforts pour la convaincre avec des mots se perdent dans le vide. Décidément, tu ne sais pas t'y prendre avec les femmes. C'était une erreur, de l'amener ici. Tu aurais dû la supprimer comme les autres. Comme ça, elle au moins, elle serait libre.

Si seulement tu pouvais être sûr qu'elle est vraiment réveillée !

Douter de toi-même ne t'avancera à rien. Ce qui est fait est fait. Tu dois agir. La porte est verrouillée, mais tu as quand même un pistolet. Tu le prends, tu le diriges de tes deux bras tendus sur la serrure, et tu tires. Ça fait un bruit assourdissant. Une douleur brûlante te traverse. Tu pousses un cri. Un éclat de métal t'a ouvert le dos de la main. Un autre est fiché dans ta cuisse. Une partie du vantail s'est détachée. Ça sent le brûlé. La balle a ricoché, et elle a creusé un cratère dans le béton nu sur le mur de droite, tout près de la chaise où tu étais encore assis l'instant d'avant. Tu as eu du pot de t'en tirer à si bon compte. La serrure est cabossée, mais la porte ne s'ouvre toujours pas.

« Qu'est-ce que... tu fais ? »

Tu l'ignores. Avec précaution, tu retires un bout de métal triangulaire de ta cuisse. Ça ne saigne pas trop. Tu panse la blessure comme tu as appris à le faire. Puis tu t'occupes de l'estafilade sur le dos de ta main. Finalement, tout ça n'est pas très grave, mais tirer encore une fois dans la porte ne serait vraiment pas une bonne idée.

Tu regardes autour de toi. Papa avait toujours une caisse à outils ici, en bas, mais bien sûr tu l'avais enlevée avant d'amener Mina. Tu ne vois pas ce qui pourrait faire fonction d'outil pour arracher une porte de ses gonds. Tu te souviens que tu as un canif. Pendant un moment, tu tritures avec celui-ci la serrure cabossée. Mais tu ne parviens qu'à casser la lame.

Finalement, tu as une idée. Tu retournes la vieille table en bois et tu secoues l'un des pieds jusqu'à ce qu'il se casse. Tu t'en sers comme

d'un marteau et tu utilises le tournevis qui va avec le canif comme une sorte de burin. Tu travailles méthodiquement la serrure endommagée. Finalement, elle commence à céder.

Tu es presque arrivé au bout de tes peines quand, brusquement, la porte s'ouvre avec fracas et te heurte le visage. Tu vois trente-six chandelles. Tu recules en titubant. Mina se précipite dans la pièce. Elle veut se jeter sur toi, mais tu parviens juste à temps à redresser le pistolet. Elle prend peur et recule.

« S'il te plaît... s'il te plaît ne me fais pas de mal ! » implore-t-elle.

C'est déjà mieux. Tu te redresses, tu l' observes comme tu observerais une bête sauvage, dangereuse, prête à bondir. Pendant un moment, tu réfléchis à ce que tu pourrais faire. Finalement, tu prends une décision. Tu tires une chaise jusqu'au milieu de la pièce, le dossier tourné vers la porte. Tu fais un pas en arrière et tu lui indiques la chaise du bout du pistolet.

« Assieds-toi ! »

Elle obéit.

Dans la boîte à pharmacie, tu prends une boîte de poudre cicatrisante dont la date de péremption est passée depuis longtemps et tu la répands sur un large espace tout autour de la chaise, jusqu'à ce que la boîte soit vide. Le sol est maintenant entièrement recouvert, sur deux mètres de diamètre, d'une fine poudre blanche. Elle te regarde, d'un air interrogateur, mais elle ne dit rien.

« Maintenant, je vais remonter. Toi, tu restes assise ici. Si tu te retournes, même simplement sur moi pendant que je sors, je te descends. Si je vois des traces de pas dans la poudre quand je reviens, je te descends aussi. Tu as compris ? »

Elle hoche la tête. Des larmes coulent sur ses joues. Elle te fait de la peine. Mais tu ne peux pas te permettre d'éprouver de la pitié. Tu montes. Tu t'arrêtes dans l'escalier et tu prêtes l'oreille. Par la porte repoussée avec la serrure détruite, tu l'entends sangloter. Tu fais la combinaison et tu ouvres la porte d'en haut. Tu trouves ce dont tu as besoin dans le placard de cuisine sous l'évier. Tu redescends rapidement. Elle est toujours sur sa chaise, te tournant le dos. Gentille fille.

« N'aie pas peur », dis-tu.

Puis tu lui presses la serviette avec le chloroforme sur le visage.

Un cri étouffé, une brève résistance et elle s'écroule sur la chaise. Tu réprimes une pointe de regret. Il faut être fort, quand on se frotte aux dieux.

Eisenberg sonna à la porte d'une maison élégante du quartier de Marienthal, à Hambourg. Au bout d'une minute, une femme séduisante, la quarantaine, les cheveux blonds mi-longs, lui ouvrit.

« Oui ? C'est pour quoi ? »

Il présenta sa carte de police.

« Je suis le commissaire principal Eisenberg, de la police criminelle de Berlin. Voici mes collègues, M. Varnholt et le Dr Morani. Nous aimerions parler à M. Ole Karlsberg.

– Il est arrivé quelque chose ?

– Non. Nous avons simplement besoin de son témoignage. »

Un éclair de curiosité apparut dans les yeux de la femme.

« Son témoignage ? De quoi s'agit-il ?

– Nous aimerions lui en parler directement. »

Elle sembla déçue.

« Entrez. »

Elle introduisit ses visiteurs impromptus dans un vaste living, que ses murs couverts de livres faisaient ressembler à une bibliothèque.

« Je vous en prie, prenez place. Je vais chercher mon mari. »

Elle disparut et réapparut peu après avec un homme sensiblement du même âge, dont la caractéristique la plus marquante était un nez légèrement proéminent. Il avait une poignée de main agréable.

« Ma femme me dit que vous êtes de la police ! Voilà qui est excitant ! »

Eisenberg se présenta ainsi que ses collègues.

« Et vous avez fait tout ce chemin depuis Berlin rien que pour me rencontrer ? demanda Karlsberg. Une conversation téléphonique n'aurait pas pu faire l'affaire ? Ou alors suis-je suspect ?

– Pour l’instant, vous n’êtes que témoin, dit Eisenberg. Est-il exact que vous jouiez fréquemment au jeu *World of Wizardry* ?

– Oui. Comment le savez-vous ?

– Nous avons parlé avec Snowdrift, intervint Varnholt. Ils nous ont dit que vous étiez Grob Kradonkh.

– Oui, mais je ne comprends pas en quoi cela peut présenter un quelconque intérêt pour la police. »

Sa femme arriva avec un plateau et posa sur la table basse des tasses, des verres, une cafetière et une bouteille d’eau minérale.

« Je vous en prie, servez-vous.

– Cinq personnes ont disparu sans laisser de traces au cours des dernières semaines », commença Eisenberg après qu’elle fut sortie. Toutes ces personnes jouaient à *World of Wizardry*. Nous avons tout lieu de penser que leur disparition est liée d’une manière ou d’une autre à ce jeu. C’est pourquoi nous avons analysé avec qui les disparus ont été en contact dans le cadre du jeu. Il n’y a que deux personnes qui aient parlé aux cinq disparus. Vous êtes l’une d’elles.

– Ça n’a rien de surprenant. Comme vous le savez déjà, dans le jeu, je tiens un bistrot. Forcément, je rencontre des tas de gens.

– Vous vous souvenez peut-être de ces cinq joueurs, dit Varnholt. Eisenzahn, Filippaxa, Gwirmol, ShirKhan et Gothicflower.

– Gothicflower ? Elle a disparu elle aussi ?

– Vous la connaissez ? demanda Eisenberg.

– Oui. Elle m’a posé des questions sur ShirKhan, à l’Ogre Aimable. C’est aussi elle qui a fait le lien avec les autres disparus.

– Alors, vous connaissiez aussi ShirKhan ?

– Furtivement, oui.

– Et les autres ?

– Le nom de Filippaxa me dit quelque chose, oui. Les deux autres, non. Mais comme vous le savez, je tiens une taverne. J’ai sûrement rencontré des milliers de joueurs. Forcément, il m’est impossible de connaître chacun personnellement.

– Mais vous saviez qu’il y avait un lien entre la disparition des cinq joueurs ?

– Je savais, je savais... c’est beaucoup dire ! Mais tout le monde en parle. On entend les théories du complot les plus ahurissantes.

– Par exemple ?

– Par exemple qu'un fou dans le monde réel se vengerait d'autres joueurs, parce qu'ils lui auraient je ne sais comment marché sur ses pieds virtuels, si vous voyez ce que je veux dire. » Il fronça les sourcils. « Maintenant je comprends. Vous pensez que je pourrais être ce fou, c'est ça ?

– Vous l'êtes ? » demanda Eisenberg. Parfois les suspects vous donnaient inconsciemment matière à ce genre de conclusions. De nombreux coupables avaient au fond d'eux-mêmes le désir d'être arrêtés. Mais Karlsberg éclata de rire.

« Pour l'amour de Dieu, non ! J'ai déjà tué des tas de gens, mais uniquement avec des mots. Je suis écrivain, comme vous le savez certainement.

– Puis-je vous demander pourquoi vous passez tellement de temps dans un jeu vidéo ? Et par-dessus le marché, comme patron de bistrot ?

– Est-ce que ce n'est pas évident ? J'écris une série romanesque dont l'action se situe à Goraya. Ce qui signifie bien sûr que je dois savoir ce qui s'y passe vraiment. Et quel endroit est plus indiqué pour échanger des nouvelles, des propos de comptoir et parler de tout et de rien, qu'un bistrot ? Vous n'avez pas idée du nombre d'idées que j'ai déjà glanées dans ma taverne, et ensuite intégrées à mes romans. Presque tous mes lecteurs sont aussi des joueurs, et ils me confirment régulièrement que mes histoires sonnent particulièrement authentiques. » Il réfléchit un moment. « Vous disiez tout à l'heure que j'étais l'un des deux joueurs qui étaient en contact avec tous les disparus. Qui est l'autre ?

– Il s'appelle Don Tioufuck Withme.

– Quoi, Don ? Ça ne m'étonne pas. Lui aussi, il connaît un tas de gens. Mais qu'il soit mêlé de près ou de loin à ces disparitions, ça m'étonnerait.

– Pourquoi ? voulut savoir Eisenberg.

– Don, c'est un pilier du jeu, c'est l'un des très rares à être arrivés au niveau 50. Il doit avoir passé un temps absolument phénoménal à jouer. C'est une sorte de bon Samaritain, qui vient au secours des pauvres et des faibles. Je suppose qu'il refoule un complexe de

culpabilité ou un truc comme ça. »

Eisenberg réprima un ricanement. Il s'était entendu avec Varnholt, au cours du voyage aller, pour que celui-ci ne révèle pas son identité de joueur.

« Est-ce que ça ne voudrait pas dire, justement, qu'il pourrait avoir quelque chose à voir avec la disparition des joueurs ? »

Karlsberg secoua la tête.

« Vous savez, hein, j'ai juste dit ça comme ça. Mais comment pouvez-vous dire que les disparitions sont liées ? Je n'ai quand même pas besoin de vous dire que les théories du complot sur Internet ne sont pas une source d'information crédible. Et *World of Wizardry* a des millions d'aficionados, rien qu'en Allemagne.

– Peu avant leur disparition, les cinq disparus, sans exception, ont évoqué un livre, ou un film basé sur ce livre. *Simulacron 3* de Daniel Galouye. Cela vous dit quelque chose ? »

Eisenberg surveillait attentivement la réaction de Karlsberg. Mais si celui-ci avait été surpris par l'information, il n'en laissa rien paraître.

« Bien sûr, que je le connais. Un classique de la science-fiction. Adapté dans des films comme *Le Monde sur le fil*, *The Thirteenth Floor*, et la trilogie des *Matrix*.

– Vous l'avez lu ?

– Oui, il y a longtemps.

– Il semble que les disparus considéraient que les événements décrits dans le livre étaient réels.

– Vous voulez dire, que le monde ne serait qu'une simulation sur ordinateur ? L'idée est intéressante. Et pas si idiote que ça, finalement.

– Vous croyez que c'est possible ?

– Si je crois qu'il est possible que notre monde soit artificiel ? À vrai dire, je crois même que c'est probable. Mais en cela, je ne diffère pas fondamentalement de milliards de chrétiens, de juifs, d'hindouistes et autres adeptes des religions révélées. Les quelques scientifiques qui croient que l'univers est un pur produit du hasard sont de plus en plus minoritaires.

– Il semblerait que les disparus ne croyaient pas à un dieu créateur, mais au fait que le monde serait simulé par ordinateur par des êtres appartenant à un autre niveau de réalité.

– Où voyez-vous une si grande différence ? Autrefois, on ne pouvait pas encore imaginer des mondes simulés par ordinateur, c'est tout. C'est pour ça que Dieu devait mettre lui-même la main à la pâte. De nos jours, tous ces gens qui croient à la technologie, ça a quelque chose de tout à fait religieux. Et tant qu'on y est, pourquoi ne pas croire au Grand Simulateur ?

– Vous venez de dire que c'était un scénario probable. Pourquoi ?

– Quand vous vous penchez sur les propriétés de notre univers, vous constatez qu'il y a quand même un certain nombre de choses frappantes. Par exemple, toutes les constantes principales de la nature sont conçues très exactement de telle sorte que la vie puisse advenir. Un seul écart, le plus minime soit-il, par rapport aux valeurs, aux proportions réelles, et notre univers serait stérile et vide.

– Et vous en concluez que l'univers est artificiel ?

– Non. Il y a d'autres explications à cela, principalement le principe anthropique. Pour le dire en simplifiant quelque peu : le seul univers que nous pouvons observer est un univers dans lequel nous pouvons exister, et donc le fait que nous existions ne nous permet pas de tirer la moindre conclusion sur la probabilité et les origines de l'univers.

– Mais si l'univers était un univers artificiel, est-ce que les physiciens ne devraient pas, quelque part, relever des limites, ou des incohérences ?

– C'est tout à fait possible. Disons les choses ainsi : sous certaines conditions, nous pourrions dire avec certitude que *nous ne vivons pas* dans un univers artificiel.

– Sous quelles conditions ?

– Concevoir une simulation nécessite de disposer d'une capacité de traitement informatique. Plus la simulation est grande et complexe, plus la capacité informatique le sera également. Un univers infiniment grand nécessiterait une capacité de traitement informatique infinie, ce qui est impossible. Cela signifie qu'un univers simulé ne peut pas être infini. La même chose vaut pour la simultanéité. Si toutes les choses s'influencent les unes les autres sans qu'on puisse clairement distinguer la cause de l'effet, cela ne peut plus se représenter sous la forme d'un modèle mathématique. C'est pourquoi il doit y avoir, dans une simulation, une limite maximale à la vitesse à laquelle les forces,

les informations et ainsi de suite vont être transmises d'un objet simulé à un autre. Un autre facteur est la résolution. Vous connaissez cela des jeux vidéo : l'écran ne présente qu'une résolution limitée. Si elle était infinie, l'ordinateur mettrait également un temps infini à élaborer ne serait-ce qu'une image.

– Et vous en concluez quoi ?

– Le créateur d'un univers doit faire trois choses : il doit mettre en place une limitation de l'espace, il doit faire en sorte que les effets ne se répandent pas à une vitesse infinie, et il doit limiter la résolution, et donc quasiment pixéliser l'univers. Or c'est précisément ce qui se passe dans notre univers : l'univers que nous observons est fini. La vitesse de la lumière définit la vitesse maximale à laquelle les informations et les forces peuvent se répandre. Et d'après la constante de Planck, un fondement de la mécanique quantique, la résolution de l'univers est elle aussi limitée. Nous vivons quasiment dans un monde pixélisé. Même le temps s'écoule en bonds minuscules, de la même façon que le cadencement d'un gigantesque microprocesseur. » L'écrivain semblait de plus en plus pris par son sujet. « Mieux encore : un univers qui est naturel a besoin de lois naturelles constantes – ce n'est pas le cas d'une simulation. Dans un monde artificiel, les choses peuvent évoluer différemment selon qu'on est dans le petit ou dans le grand, et cela simplement parce que les créateurs l'ont programmé ainsi pour des raisons de simplicité. Voilà maintenant cent ans déjà que les physiciens tentent d'unifier la mécanique quantique, qui décrit le comportement dans l'infiniment petit, et la théorie de la relativité d'Einstein, qui explique les phénomènes en grand. Jusqu'à présent, sans succès. Si nous vivons dans une simulation, ils peuvent faire l'économie de cette tentative. Un nouvel indice, bien que plus ténu, est le paradoxe de Fermi.

– Quel paradoxe ?

– Enrico Fermi était un physicien. Il fut notamment le concepteur du premier réacteur nucléaire. Il était célèbre pour faire ses évaluations de grandeurs physiques quasiment sur un coin de table. Une fois, il a calculé que nous aurions dû depuis déjà longtemps rencontrer des êtres venus d'autres planètes.

– Ce n'est pas assez improbable, ça, vu les dimensions de l'univers ?

– L'univers est peut-être très étendu, mais il est aussi très vieux. Avec ce que nous savons aujourd'hui sur l'univers et sur l'origine de la vie, il est tout à fait improbable que nous soyons les premiers êtres vivants intelligents dans notre galaxie. Il devrait y avoir quelque part des êtres qui sont en avance sur nous techniquement de plusieurs millions d'années. Et même s'ils ne réussissaient jamais à construire des vaisseaux spatiaux plus rapides que la lumière, ils auraient pu facilement, avec tout le temps dont ils disposaient, coloniser la totalité de la galaxie. En fait, il y a longtemps déjà que nous aurions dû voir des traces de ces êtres. Ils devraient être venus sur la terre il y a déjà un bon bout de temps.

– C'est sans doute le cas, dit Varnholt. Ils sont peut-être toujours là, simplement nous ne les voyons pas.

– C'est pensable, quoique improbable. Quoi qu'il en soit, une explication possible est qu'ils n'existent pas pour la raison que cet univers-ci a été créé spécialement pour nous. La simulation d'une seconde espèce serait quelque chose de relativement lourd et coûteux, et de surcroît sans utilité, pour une expérience qui ne concerne que les humains.

– Mais alors pourquoi l'univers est-il si vaste ? » Varnholt semblait fasciné par les explications de l'écrivain.

Karlsberg haussa les épaules.

« Qui sait ? Peut-être bien pour nous intimider ? Nous pourrions peut-être la ramener un peu trop, à force de penser que l'univers a été créé spécialement pour nous. Mais peut-être aussi que les autres étoiles et les autres galaxies sont juste un décor. Programmé de façon un peu bordélique, d'ailleurs, en tout cas ça expliquerait quelques autres énigmes du cosmos, comme par exemple la question de savoir pourquoi les galaxies semblent contenir beaucoup plus de masse que nous ne pouvons en voir.

– Si je comprends bien, vous voyez vraiment l'univers comme une création artificielle ? demanda Eisenberg.

– Non, là vous allez un peu loin. Mais il est vrai que, parfois, l'idée m'effleure l'esprit. Après tout, moi aussi, en tant qu'écrivain, je crée des univers artificiels. Si par exemple vous et moi n'étions que des personnages dans l'un de mes romans, aucun de nous ne s'en rendrait

compte.

– Oui mais enfin, là, nous sommes chez vous, quand même, dans votre séjour, dit Morani. Cette tasse qui est dans ma main est quand même bien réelle, c'est clair ça, au moins, non ?

– Pouvons-nous vraiment le savoir ? Après tout, ce que nous percevons comme la réalité n'est qu'une interprétation de nos impressions, faite par notre cerveau. Quand je lis un livre, le monde que décrit l'auteur, là aussi, se met à exister sous forme d'un *copycat* intellectuel. C'est pareil quand vous rêvez. Avez-vous déjà fait un rêve pendant lequel vous étiez sûre et certaine que vous étiez éveillée ? La réalité n'est pas aussi objective que nous voudrions le croire.

– Je crois que nous devrions quand même en revenir aux faits, dit Eisenberg, à qui toutes ces palabres philosophiques commençaient à donner le tournis. Avez-vous jamais, dans *World of Wizardry*, évoqué avec d'autres joueurs cette idée que le monde pouvait être artificiel ?

– Vous voulez dire : le monde réel ? Non, pas que je me souviene. Il est interdit de parler de la vie réelle, à Goraya. Les discussions sur les sujets de science-fiction ont plutôt leur place dans les forums spécialisés. Et en tant que tenancier de l'Ogre Aimable, j'ai bien sûr un rôle à tenir, un rôle particulier. Pourquoi voudriez-vous qu'un demi-ogre se prenne la tête sur la nature de l'univers ?

– Vous êtes-vous rendu à un moment ou à un autre à Berlin, ces derniers mois, monsieur Karlsberg ?

– Oui, bien sûr, plusieurs fois. Mon éditeur est à Berlin. Si vous voulez, je vais regarder dans mon agenda. Comme ça, je pourrai vous dire exactement quand c'était.

– Merci, ce n'est pas nécessaire. Une dernière question : avez-vous une quelconque explication au fait que cinq personnes disparaissent comme ça, comme par enchantement, après s'être toutes demandé, indépendamment les unes des autres, si le monde était ou non artificiel ?

L'auteur réfléchit un moment.

« Non. C'est-à-dire, en tout cas je n'ai aucune explication qui puisse être d'une quelconque utilité à un policier comme vous.

– Et quelle autre explication auriez-vous ?

– En tant qu'auteur de science-fiction, je dirais : ils ont été

supprimés parce qu'ils ont trouvé quelque chose qu'ils n'auraient pas dû trouver.

– Mais dans ce cas, est-ce que nous ne devrions pas être supprimés, nous aussi, qui sommes ici chez vous à bavarder sur la même prétendue vérité ? » Eisenberg enregistra du coin de l'œil un tressaillement de Morani.

« Qui sait, les cinq ne se sont peut-être pas contentés de spéculation philosophique, ils ont peut-être aussi découvert quelque chose qui serait une vraie preuve.

– Et qui pourrait être, en théorie ?

– Qui pourrait être une anomalie. Quelque chose qui n'est pas possible selon les lois de la nature que nous connaissons. Par exemple, que quelqu'un ou quelque chose disparaisse sans laisser de traces sous les yeux de plusieurs témoins, pour ainsi dire se dissolve dans les airs.

– Merci beaucoup, monsieur Karlsberg. Vous nous avez beaucoup aidés. Pour le cas où vous penseriez à quelque chose, téléphonez-moi, s'il vous plaît. »

Eisenberg lui tendit une carte de visite.

« C'est moi qui vous remercie. Il est toujours intéressant, pour un écrivain, de discuter avec de vrais policiers. En plus, chaque affaire est toujours pour moi une source d'inspiration. Celle-ci particulièrement. Qui sait, peut-être écrirai-je un roman sur tout ceci. En tout cas je vous souhaite un plein succès dans la résolution de cette énigme. Et ne vous faites pas supprimer, vous, surtout ! » Il grimaça un sourire.

Sur le chemin du retour à Berlin, Claudia Morani semblait plus taciturne encore qu'à l'accoutumée.

« Vous pensez qu'il nous a dit la vérité ? demanda Eisenberg.

– Oui, répondit-elle.

– Et qu'il ne nous a rien caché ?

– Rien qu'il considérait comme important.

– Mais alors, qu'est-ce qui vous inquiète ?

– Qu'il ait dit la vérité. »

La tête de Mina menaçait d'exploser. Elle était couchée de biais sur le matelas, les mains liées derrière le dos avec du ruban adhésif. Elle ne sentait plus rien dans son bras droit, coincé sous son corps, le gauche en revanche lui causait une douleur cuisante. Une sensation de vertige lui donnait la nausée.

« De l'eau, s'il te plaît ! » lâcha-t-elle dans un gémissement.

Julius se leva. Il plaqua le goulot d'une bouteille en plastique contre sa bouche et lui soutint la tête. Elle but avec avidité, manquant de s'étouffer, elle toussa, tandis que l'eau régurgitée s'écoulait dans son cou.

« J'ai... j'ai besoin d'un médecin !

– J'ai refait ton pansement pendant que tu étais dans les pommes.

– Je... je ne me sens pas bien. J'ai mal à la tête, j'ai de la fièvre, aussi, je crois. »

Il hocha la tête. Puis il se leva et disparut par la porte cabossée.

Mina retint ses larmes. Tout de même, elle était toujours vivante. Quand elle était assise sur la chaise et qu'elle avait vu la colère dans ses yeux, elle était sûre qu'il allait la tuer.

Comme les autres.

Cette pensée se communiqua à son estomac, provoquant une nouvelle montée nauséuse. Elle vomit à côté du matelas.

« Tu n'aurais pas pu éviter ça ? » enragea Julius quand il revint.

Mina ne dit rien.

Il jeta par terre une boîte d'aspirines et quitta une nouvelle fois la pièce pour aller chercher seau, serviettes en papier et serpillières. L'air dégoûté, il enleva le vomi.

« S'il te plaît ! l'implora-elle, s'il te plaît, laisse-moi partir ! »

Il secoua la tête.

« C'est pas possible !

– Je ne dirai rien, promis ! »

Son visage se durcit.

« Je t'ai déjà fait confiance. Je ne referai pas cette erreur une seconde fois.

– Mais pourquoi ? Ça te sert à quoi de me garder enfermée dans cette cave ? Et pourquoi les autres, tu les as... » Elle ne réussit pas à prononcer le mot.

« Je les ai simplement libérés des prisons de leurs corps, dit-il froidement. Maintenant, ils sont dans la réalité. »

Mina émit un sanglot.

« Mais... pourquoi ?

– Bon Dieu, je te l'ai déjà expliqué ! Je veux qu'ils me réveillent ! Et la seule possibilité de les amener à ça, c'est de perturber l'expérience !

– En... en tuant des gens ?

– En poussant des gens à réfléchir ! Des gens comme toi, qui se demandent comment il est possible que quatre étudiants disparaissent sans laisser de traces, comme s'ils s'étaient évaporés. En laissant des petits cailloux derrière moi. Comme ces trucs bizarres, qu'ils disent.

– C'... c'était toi ? Tu faisais ShirKhan, pendant le raid ? C'est toi qui lui as fait dire ce truc sur *Le Monde sur le fil*...

– Il fallait bien que d'une façon ou d'une autre je fasse comprendre que la disparition de ces gens n'était pas le fruit du hasard, non ? C'est pour ça que j'ai joué leurs personnages, dans le jeu, pendant une minute ou deux. J'espérais qu'ainsi des gens comprendraient la vérité, qu'une vague de révélations submergerait le Net. Mais ces idiots ne comprennent rien à rien. Les gens dans les forums, ils racontent n'importe quoi. Ils ne se sont même pas aperçus que les quatre avaient dit la même chose juste avant de disparaître. Faut croire que je n'ai pas été assez clair. Ou alors ce sont les admin's, qui répandent des bruits contraires. Ils sont bons pour ça, pour cacher la vérité derrière des trucs absurdes.

– La police va s'apercevoir qu'il y a un rapport. Je le leur ai fait moi-même remarquer.

– Possible. Mais... » Il s'interrompt. Ses yeux s'agrandirent. « Mais

oui ! Comment il s'appelait, déjà, le commissaire à qui tu as parlé ?

– Eisenberg. Pourquoi ?

– Je vais lui parler. »

L'espoir fit battre le cœur de Mina plus violemment, ce qui accrut encore ses maux de tête.

« Tu... tu veux te livrer ? »

Il secoua la tête.

« Je veux lui parler. Il peut peut-être mettre un terme à toute cette histoire.

– Je ne comprends pas. »

Il la considéra d'un air apitoyé.

« Je te croyais plus intelligente, Mina. Mais j'ai dû me tromper. »

Elle ne sut quoi répondre.

« Est-ce vraiment si difficile à comprendre ? C'est un admin' ! C'en est forcément un ! »

Contre sa volonté, elle demanda : « Pourquoi ?

– Si la police n'était pas infiltrée par les admin's, il y a longtemps qu'ils auraient tiré les bonnes conclusions. Les admin's contrôlent la police. C'est forcé. Dans quel service travaille cet Eisenberg ?

– Le LKA. »

Les yeux de Julius devinrent brillants.

« Et voilà ! Évidemment qu'il est au LKA. La police criminelle régionale. Comme ça, il peut traiter directement toutes les affaires dont il ne veut pas que s'occupent les services de la police locale. »

Mina s'abstint de l'informer que les services de la police locale n'avaient jamais eu l'intention de s'occuper sérieusement de l'affaire. Sa seule chance était que Julius parle avec le commissaire et qu'il soit arrêté à cette occasion, ou qu'il se livre.

« Tu as son numéro de téléphone ? demanda-t-il.

– Il m'a donné une carte de visite. Elle est dans mon portefeuille. »

Il plissa les yeux.

« Tu n'essaies pas de m'entuber comme l'autre fois, hein ?

– Non, promis ! »

Il regarda autour de lui comme s'il y avait encore quelqu'un dans la pièce.

« Ne croyez pas que vous allez me piéger aussi facilement ! » cria-t-

il à l'adresse du mur. Puis il se tourna de nouveau vers Mina. « Excuse-moi... Parfois je ne supporte pas cette sensation, c'est tout. » Il se mit à se gratter au niveau du cou.

« Il y a une chose que je ne comprends pas, dit-elle. Si... si tu veux juste te réveiller, pourquoi est-ce que, tout simplement, tu ne te tues pas ? »

Les mots avaient à peine quitté sa bouche qu'elle comprit qu'elle avait fait une erreur.

Le visage de Julius était déformé par la colère. « Pourquoi dis-tu ça ? cria-t-il. Pourquoi... est-ce... que tu dis ça ?

– Je... je suis désolée, je... »

Il se passa la main dans les cheveux.

« Tu es avec eux, hein ? Dis-le ! »

Elle secoua la tête.

Il la regardait les yeux grands ouverts. Soudain il eut le pistolet à la main.

« Je... oui je le vois bien, je... j'aurais dû t'effacer ! »

Elle ferma les yeux, attendant l'inévitable. Mais il ne tira pas.

Quand elle rouvrit les yeux, il était écroulé sur la chaise. Des larmes lui coulaient sur les joues. Elle ne dit rien, de peur de provoquer un nouvel accès de colère.

« Je... j'ai essayé », dit-il au bout d'un moment.

Puis il leva le pistolet et le pressa contre sa tempe.

« Non ! » cria Mina.

S'il se tuait, elle crèverait de faim dans cette cave, dans les pires souffrances.

Au bout d'un temps infini, il rabaissa le pistolet.

« Je n'y arrive pas. Ils font quelque chose, je ne sais pas quoi, pour que je sois faible ! »

Mais pas trop faible pour en tuer d'autres, pensa Mina. Pas trop faible pour me kidnapper. Elle avait le mot « lâche » sur le bout de la langue, mais se garda bien de le prononcer.

« Quand est-ce que tu t'en es aperçu ? »

La question lui était venue comme ça à l'esprit, elle l'avait formulée sans y réfléchir. Elle s'attendait soit à un nouvel accès de fureur, soit à une question sur le sens de sa question à elle. Mais il avait tout de

suite compris de quoi elle parlait.

« Quand ma mère est morte, dit-il d'une voix atone, les yeux dans le vide. Cancer des poumons. Elle fumait comme un pompier. J'avais treize ans. Elle était dans son lit, avec des tuyaux dans le nez, des tuyaux dans le bras. Là, j'ai entendu un petit rire étouffé. Mais il n'y avait personne. Et tout d'un coup j'ai compris que moi aussi j'étais couché là, que moi aussi j'avais des tuyaux qui me sortaient de partout. Je pouvais les sentir. » Il se tut. Il resta un moment sans parler. Soudain il dit : « Tais-toi ! »

Elle le regarda, décontenancée.

« Je... j'ai rien dit !

– Tais-toi, je t'ai dit ! » Il bondit, pressa ses mains contre ses oreilles.

« Taisez-vous ! Tous ! »

Mina réprima de toutes ses forces le gargouillis dans son ventre.

Il faisait frais. L'automne était dans l'air. Le chemin qui faisait le tour de l'Alster extérieur était encore plus encombré que d'habitude, comme si les gens voulaient saisir la dernière occasion de profiter du beau temps. Dans son fauteuil roulant, le père d'Eisenberg se retourna vers celui-ci.

« Qu'est-ce qui te préoccupe comme ça ? »

Eisenberg ne répondit pas. Il ne pouvait tout de même pas répondre : ton aspect.

« Tu ne t'inquiètes pas pour moi, j'espère ? Je sais, je suis un peu pâlot sur le pourtour du nez. Mais je te jure, c'est juste à cause de cette foutue salade de pommes de terre d'hier. *Frau* Schmidt est une bonne infirmière, mais pour la cuisine, elle est zéro. »

Eisenberg se força à sourire. Son père ne reconnaîtrait jamais qu'il n'était pas en bonne santé. Cela rendait les choses encore plus difficiles.

« C'est cette affaire. En fait, ça n'en est même pas une.

– Une affaire qui n'en est pas une ? Ça a l'air intéressant. Raconte. »

Eisenberg lui raconta ce qu'il savait.

« Pas de victimes ? Pas de suspect ? Pas de mobile ? Tu as raison, ça n'est pas une affaire.

– J'ai un mauvais sentiment.

– Ça, je comprends. Mais ce n'est pas avec des bons sentiments qu'on gagne un procès.

– Alors, qu'est-ce que tu me conseilles ?

– Je te conseillerais volontiers de laisser tomber cette affaire et de te concentrer sur des choses plus tangibles. Mais je te connais. Quand tu as planté tes crocs quelque part, impossible de te faire lâcher prise.

C'est ta force, et aussi ta faiblesse.

– Mais moi-même, je ne sais pas trop ce que je dois faire. Ces gens ont quand même bel et bien disparu, tout comme, finalement, la femme qui avait attiré notre attention sur cette affaire. J'ai l'impression d'être devant une histoire sans queue ni tête. Des gens qui apparemment ne se connaissent pas parlent d'un certain livre, ou du film qui a été tiré de ce livre, et dans la seconde qui suit, ils ont l'air de disparaître.

– Tu es certain que cet écrivain n'a rien à voir avec ça ?

– Je ne suis plus certain de rien. Mais quelle raison aurait-il eu de faire disparaître des gens ? Et comment aurait-il pu s'y prendre ?

– Qu'est-ce que j'en sais. C'est peut-être un coup de pub. Aujourd'hui, tu sais bien, les gens sont prêts à faire n'importe quoi, juste pour attirer l'attention sur un produit. Les temps où on se contentait de mettre des affiches sur les murs et de faire de la réclame à la télévision, c'est du passé. Et donc, ce Karlsberg écrit un livre sur des gens qui disparaissent sans laisser de traces, et pour qu'on en parle, il recrute trois ou quatre étudiants qui se font porter pâles pendant un moment.

– Il tomberait sous le coup de la loi, s'il faisait ça.

– Il ne sait sans doute pas que la simple simulation d'un délit tombe déjà sous le coup de la loi.

– Possible. Mais quand même, ça me paraît improbable. Il m'a fait une très bonne impression. Et le Dr Morani...

– On dirait que cette femme t'a vraiment impressionné.

– Mouais. À vrai dire, je ne suis plus très sûr qu'elle soit vraiment aussi bonne que je le croyais au début. Mais en tout cas, elle pense elle aussi qu'il n'a rien à voir avec tout ça.

– Dans ce cas, il ne reste plus qu'une seule explication logique. »

Eisenberg regarda son père d'un air effrayé.

« Tu penses que ces gens ont vraiment été effacés ? Tu crois que c'est possible, toi aussi ?

– Moi aussi ?

– Eh bien, dans mon équipe, ils ont l'air de le penser, même si aucun ne l'admet. »

Son père secoua la tête, comme s'il s'étonnait lui-même.

« À mon âge, on commence à croire que pas mal de choses sont possibles. Tu ne trouverais pas ça formidable, si demain je me réveillais et si j'avais un corps tout neuf à la place de ce vieux corps abîmé ? »

La gorge d'Eisenberg se noua. Ses yeux le brûlaient. Il voulait dire quelque chose, mais il ne savait pas quoi.

« Malheureusement, je suis pourvu d'une intelligence analytique qui me dit que ce genre de chose tient plutôt de la chimère et du rêve éveillé que d'autre chose, poursuit son père. Mon philosophe préféré, Bertrand Russell, formulait déjà sa devise à l'âge de seize ans, et je m'y suis toujours tenu. "Toute ma religion, disait-il, est : fais ton devoir et n'en attends nulle récompense, ni dans ce monde ni dans un autre." »

Eisenberg ravala la boule qu'il avait dans la gorge.

« Quelle explication as-tu, alors ?

– Si tout donne à penser que cinq personnes ont été effacées par je ne sais quels êtres supérieurs, et s'il semble qu'il n'y ait aucune autre explication plausible à leur soudaine disparition, mais si en même temps nous excluons qu'elles aient été supprimées pour de bon, alors la conclusion est que quelqu'un a mis en scène toute cette histoire. Quelqu'un qui veut que nous croyions que ces personnes ont été effacées.

– Oui, mais qui ? Et pourquoi ?

– Si ce n'est pas un coup de pub qui a mal tourné, la seule explication qui me vienne à l'esprit, c'est : "le fou qui devient tueur en série". Je sais, ça ne semble pas très plausible. La télévision a beau en montrer à tire-larigot, moi, dans toute ma carrière de juge, je n'en ai jamais rencontré un seul. »

Eisenberg hocha la tête.

« Moi non plus.

– D'un autre côté, le fait que ce soit improbable ne veut pas dire que ça ne puisse pas arriver. Rappelle-toi Anders Breivik !

– Sauf que Breivik était soi-disant responsable de ses actes.

– Tu y crois, toi ? Quelqu'un qui tue soixante-dix-sept innocents parce qu'il veut protéger l'Europe de l'islam ? Le procureur avait plaidé l'irresponsabilité pénale. Les juges en ont décidé autrement, en

raison de pressions politiques énormes, je suppose. C'est comme ça : les gens, il leur faut un coupable, après une catastrophe pareille. Moi aussi, sans doute, j'aurais voulu qu'il aille en prison. Et il est fichtrement difficile de juger si quelqu'un mérite d'être incarcéré, je le sais par expérience.

– Ok, supposons que nous ayons affaire à un fou. Quel pourrait être son mobile ? Tu crois qu'il se prend pour le créateur du monde ?

– Possible. En tout cas, il considère que le monde est artificiel, on peut déjà partir de là.

– Et tu crois qu'il pourrait avoir tué les cinq joueurs ?

– Je ne crois rien du tout. J'essaie juste d'échafauder quelque chose qui pourrait être cohérent à partir des faits que tu me livres.

– Il y a un truc qui ne colle toujours pas avec cette théorie. Supposons qu'il y ait un fou qui tue des gens simplement parce qu'ils parlent d'un certain livre. Comment est-ce qu'il l'a appris si rapidement ? Les verbatims de l'entreprise de jeux vidéo montrent que les gens se sont arrêtés de jouer au milieu d'une conversation. Après, on ne les a plus jamais revus.

– Ah bon, parce qu'ils gardent une copie de tout ce que tu fais dans ce monde artificiel ? Eh bien, raison de plus pour se méfier des ordinateurs. Ces foutues machines surveillent chacun de nos gestes ! Un rêve pour la police, un cauchemar pour tout être épris de liberté. Un jour, ils n'auront plus besoin de juges. Tu n'auras plus qu'à demander à une machine qui a fait quoi et à quel moment, et s'il est coupable ou pas.

– Tu as peut-être raison. Mais pour l'instant je suis heureux que nous disposions de ces verbatims. Ils constituent notre seule piste.

– Quand j'étais dans la magistrature, nous n'avions pas encore tout ça, Internet, les e-mails et ainsi de suite. Mais déjà à l'époque, je faisais plutôt confiance à des déclarations en bonne et due forme plutôt qu'à quelque chose qui venait d'un appareil. Je me souviens d'une affaire où un télex jouait un rôle central. Ça devait être dans les années 1970. Plus tard, il s'est avéré que le télex était un faux. C'est ça, le problème : les machines ne savent pas si elles mentent ou non.

– Tu veux dire que ces verbatims pourraient être falsifiés ? » Eisenberg comprenait soudain qu'il existait encore une autre

possibilité. « Bon Dieu !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je crois que maintenant je sais ce qui s'est passé, même si je ne sais toujours pas pourquoi.

– Et qu'est-ce qui s'est passé ?

– Partons du principe qu'il y a vraiment un assassin. Il épie ses victimes. Sans doute qu'il se sert du jeu pour ça. Il trouve où elles habitent, j'ignore comment. Il se rend chez elles, juste quand elles sont en train de jouer.

– Comment il le sait ?

– Il joue lui-même. Il peut voir si ses victimes sont en ligne ou pas.

– Mais il ne peut pas en même temps jouer et aller chez chacune de ses victimes.

– Si. Aujourd'hui, c'est possible, les jeux fonctionnent même sur smartphone. Il peut aussi avoir un ordinateur portable. Et donc, il sonne à la porte sous un prétexte quelconque, il tue sa victime et ensuite, pour un court instant, il endosse son identité de joueur. Il fait dire au personnage des trucs bizarres à propos d'un "monde sur le fil", etc. Et puis il s'interrompt brutalement.

– Pourquoi est-ce qu'il fait ça ?

– Aucune idée. Peut-être pour nous mettre sur une fausse piste. Il est possible aussi qu'il y ait quand même un lien entre les victimes. » Il s'interrompt brusquement. « Le livre !

– Quel livre ?

– Le livre dont parlaient les disparus. Il était dans l'appartement de Hinrichsen.

– Le témoin qui a disparu en dernier ?

– Oui, c'est ça. C'est peut-être l'assassin qui l'avait déposé.

– Ou bien elle l'aura laissé en disparaissant.

– Elle aurait disparu de son plein gré ? Pourquoi ? Tu crois qu'elle craignait d'être la prochaine victime ?

– Pourquoi veux-tu qu'elle ait possédé précisément ce livre, sinon ? »

Son père le regardait avec cet air de défi qui mettait déjà Eisenberg dans l'embarras quand il était petit et qui signifiait : tu ne comprends donc rien ?

« Tu penses qu'elle est derrière tout ça ? Elle serait l'auteur de tous ces faits ?

– C'est ce que les indices donnent à penser. Nous avons toujours parlé du responsable de ces disparitions en pensant à un homme, parce que inconsciemment nous partions du fait que les tueurs en série étaient des hommes. Ça aussi, c'est la conséquence d'une trop grande consommation de télévision. »

Eisenberg approuvait lentement de la tête.

« De fait, pendant son audition, j'avais l'impression qu'elle nous cachait quelque chose. Morani l'a confirmé. Mais elle disait que Hinrichsen avait peur.

– Si elle est folle, mettons paranoïaque schizophrène, alors elle a vraiment peur, oui. Dans ce cas elle croit probablement que ce n'est pas elle qui a tué les victimes. Peut-être qu'elle vit dans une sorte de monde onirique. Un monde où elle n'est qu'une prisonnière contrôlée par des puissances supérieures, qui la contraignent à faire des choses contre son gré. Toute cette histoire de mondes artificiels colle parfaitement à un tel schéma. Mais je suis en train de faire de l'interprétation. Et l'interprétation est toujours le premier pas vers l'erreur de jugement.

– Merci, papa. Tu m'as une fois encore beaucoup aidé ! Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

– Il faudra bien qu'un jour tu arrives à faire sans moi », dit son père le plus sérieusement du monde. Puis il dit avec un sourire moqueur : « Mais pour l'instant je suis encore là. »

Eisenberg essaya de lui rendre son sourire, mais il avait l'impression que sa bouche était paralysée.

Tu es pris de vertiges. Pendant un instant, tu ne sais plus du tout où tu es. Tu les entends rire.

« Taisez-vous ! Tous ! » cries-tu, mais ils te narguent de plus belle. Tu pourrais presque les voir danser autour de ton cercueil de verre, pointer le doigt vers toi et chanter la vieille chanson :

*Le jeune chevreuil buvait au clair ruisseau,
Lors dans le bois joli le coucou riait haut.
Le chasseur à l'affût vise en fermant un œil,
Et meurt ainsi le rêve d'une vie de chevreuil*

*Lui qu'on voyait bondir gaiement, il est touché
Et dans les affres de la mort reste couché.
Le chasseur alors sort du bois, ravi,
Et dit : Eh oui, ce n'est jamais qu'un rêve, la vie.*

Ton père adorait cette chanson. Il pensait que tu n'en comprenais pas les paroles. Et plus tard, il pensait que tu étais trop vieux. Toi, en tout cas, elle t'a toujours fait peur. Quand il la chantait ou en fredonnait la mélodie, tout ce que tu voyais, c'étaient les yeux vides du chevreuil mort.

Longtemps, les voix avaient été à peine audibles. C'était comme des chuchotis, rien de plus. Il fallait que tu sois vraiment attentif pour percevoir ce qu'elles disaient. Mais maintenant, elles sont de retour et elles se fichent bien de savoir si tu les entends ou pas. Elles savent que tu ne peux rien faire. Tu es leur prisonnier.

Tu remontes l'escalier en courant. Tu mets un moment pour faire la bonne combinaison : 12071998, la date de la mort de ta mère.

Tu cours à la cuisine. Ici, en haut, les voix se font plus discrètes. Tu te mets la tête sous le robinet de l'évier. De l'eau froide te coule dans le cou. Ça fait du bien. Au bout d'un certain temps, tu t'aperçois que tu as oublié de fermer à clé la porte de la cave. Tu reviens sur tes pas en courant, tu tends l'oreille vers le bas de l'escalier. Les voix se sont envolées. Tu entends seulement des sanglots étouffés. Vivement, tu refermes la porte et tu brouilles la combinaison.

Elle te fait de la peine. Tu te demandes comment elle peut se sentir, ce qu'elle pense. La réponse est évidente : elle te croit fou. La déception te noue la gorge. Ça serait tellement bien, d'avoir quelqu'un qui te comprenne.

Combien de temps vas-tu encore la garder prisonnière ? Ça ne peut plus durer.

Tu vas à la salle à manger, où ton *laptop* est posé sur la grande table de chêne. Il y a des années que tu n'es plus entré dans le bureau paternel.

Tes mains tremblent tandis que tu tapes le message.

Eisenberg venait de quitter le domicile de son père et de regagner son appartement hambourgeois quand son portable fit entendre sa petite musique. Un SMS. Il l'ignora. Il recevait rarement des SMS, et quand ça se produisait, c'étaient généralement des messages types de son fournisseur de réseau. Ceux qui avaient quelque chose d'important à lui dire savaient qu'ils devaient lui téléphoner.

Quand il ouvrit la porte de son appartement, il avait totalement oublié le SMS. Son appartement avait une odeur d'endroit inhabité. Il se promit de dire à Consuela qu'elle n'avait plus besoin de venir qu'une fois par mois.

Il lui était arrivé, déjà à l'époque, de passer des week-ends solitaires. Mais maintenant que le centre de sa vie s'était déplacé à Berlin, il lui paraissait encore plus absurde de rester à moisir ici tout seul. La seule raison pour laquelle il n'était pas reparti à Berlin sitôt achevée sa visite à son père était l'exiguïté de son pied-à-terre berlinois et les manières revêches de sa logeuse. Il était grand temps qu'il s'occupe de trouver une solution pérenne.

Il ouvrit le réfrigérateur. Il n'y avait quasiment rien à manger. Il irait plus tard dans un snack, il n'avait pas encore faim. La visite à son père lui avait coupé l'appétit. Bien sûr, il savait que quatre-vingt-deux ans, c'était déjà un bel âge. Mais bien qu'au cours de sa vie professionnelle il ait vu la mort si souvent, il avait toujours refoulé l'idée que son père finirait lui aussi par mourir un jour. Jusqu'à aujourd'hui.

Le visage de l'ancien juge était tellement pâle et cireux, on aurait cru celui d'un mort, c'était comme si un pantin animé parlait par sa bouche. Mais son intelligence était toujours là. Eisenberg se demandait

ce qui était pire : être frappé de démence sénile et perdre peu à peu le contact avec la réalité, ou être prisonnier, en gardant toute sa raison, d'un corps qui s'écroule comme un château de sable au soleil.

Pour se changer les idées, il alluma la télé. Il l'éteignit au bout d'un quart d'heure. Il était nerveux, pourtant il savait qu'il ne pouvait pas faire grand-chose d'utile. Les éléments factuels ne suffisaient pas, loin de là, à justifier le déclenchement d'une opération de recherche de Hinrichsen, et il ne pouvait pas se permettre de se mettre à dos une nouvelle fois ses collègues de la Criminelle.

Il songea un moment à téléphoner à Morani et à lui exposer la théorie de son père. Mais cela pouvait bien attendre jusqu'au lundi. Il ne savait pas grand-chose de sa vie privée, mais il avait pour principe de ne déranger ses collaborateurs qu'en cas d'extrême nécessité pendant le week-end. Il y avait déjà bien trop peu de temps libre dans le quotidien d'un policier.

Si Mina Hinrichsen était vraiment une tueuse en cavale, il leur faudrait sûrement des mois d'une enquête minutieuse pour espérer retrouver sa trace. Mais quelque part, il n'arrivait pas à le croire vraiment. Il savait qu'il ne fallait pas se laisser guider par les apparences, mais son instinct lui disait qu'elle n'était pas derrière tout ça, si logique que cela puisse sembler en théorie.

C'est alors qu'il se rappela qu'Eric Häger lui avait promis de prendre une bière avec lui dès qu'il serait en poste à Berlin. C'était il y avait déjà plus de deux semaines. Il aurait dû l'appeler depuis longtemps – c'était quand même Eric qui lui avait fait avoir son nouveau job.

Quand il prit son téléphone portable, il vit sur l'écran le message : *1 nouveau message*. Il l'ouvrit.

wowiz ogre aimable à 20 h

Pas de numéro d'expéditeur.

Eisenberg regarda l'heure. Il était quatre heures et demie. S'il évitait les embouteillages à la sortie de Hambourg, il pouvait être à huit heures au bureau à Berlin. Il appela Varnholt, qui par chance répondit aussitôt. Il lui communiqua le texte du SMS et le pria d'informer les autres. Puis il se dépêcha de gagner sa voiture.

Il arriva à la Criminelle de Berlin à huit heures moins le quart. Varnholt et Morani étaient installés devant les écrans de Varnholt. Un des deux écrans était ouvert sur Goraya.

« Où sont les autres ? demanda Eisenberg.

– Je n’ai pas pu joindre Klausen. Wissmann n’a pas le temps.

– Pas le temps ? Qu’est-ce que ça veut dire ? Nous sommes en opération ! »

Varnholt haussa les épaules.

« Vous connaissez notre super-cerveau. Il juge de ce qui est important et de ce qui ne l’est pas selon d’autres critères que le commun des mortels. Mais ça ne fait rien, de toute façon il ne nous sert à rien, ici. Il trouve que les jeux sur ordinateur, c’est débile.

– J’espérais qu’avec son aide nous puissions trouver qui est l’inconnu qui m’a envoyé ce SMS. »

Varnholt prit un air vexé.

« Pour ça, on n’a pas besoin de lui. J’ai ouvert ici, en parallèle, une fenêtre de *chat*, avec le support technique de Snowdrift. Ils se tiennent prêts. Nous pouvons à tout moment obtenir le nom en clair et l’adresse IP de n’importe quel personnage du jeu.

– Et le SMS ? On devrait quand même pouvoir le tracer, non ?

– Ça, vous oubliez. Il y a des services par lesquels vous pouvez envoyer des SMS anonymes, même gratuitement. Bien sûr, si vous leur demandez, ils peuvent vous fournir l’adresse IP de l’expéditeur, mais notre inconnu devrait être assez futé pour utiliser l’un des nombreux serveurs qui fournissent une adresse IP d’un proxy que vous ne pouvez pas tracer.

– Bon, tant pis. Vous avez déjà remarqué des choses suspectes ? Où est-on, ici, au fait ? »

On pouvait voir sur l’écran une place de marché moyenâgeuse tout enneigée. Des êtres d’apparences diverses tournaient dans tous les sens comme si c’était Halloween. Au milieu de l’écran se tenait, immobile, un chevalier en armure étincelante. Il portait un tabard et un écu sur lequel brillait une étoile qui ressemblait beaucoup au symbole utilisé par la police allemande. Au-dessus du chevalier brillait le nom Sir Ironmountain.

« C’est censé être moi, ça ?

– C'est le personnage qui vous représente, oui.
– Un peu tape-à-l'œil, non ?
– Pas à Goraya. Ici, un chevalier passe complètement inaperçu. L'armure étincelante et la tunique avec les armoiries font très clairement de vous un *newbie*, un débutant. À part ça, il faut bien que notre inconnu puisse vous reconnaître d'une façon ou d'une autre.

- Nous pouvons enregistrer ce qui se passe ici ?
- La *screencam* est déjà en marche.
- Bon. Vous avez remarqué quelque chose d'inhabituel ?
- Non. Mais nous ne sommes pas encore sur le lieu de rendez-vous.
- Elle est où, cette auberge ?
- C'est à quelques pas, on n'a qu'à suivre la route.
- Bon, alors on y va. »

L'Ogre Aimable était plein à cette heure, comme se doit de l'être tout bistrot qui se respecte un samedi soir. Les personnages se tenaient debout par petits groupes, ou assis à des tables. La plupart avaient des boissons à la main, ou à la griffe. Quelques-uns semblaient jouer aux cartes, le comble de l'absurdité pour Eisenberg. Une petite foule était agglutinée autour du bar, près de l'entrée. Un géant à la peau verte servait les clients. Un nouveau message apparut dans la fenêtre de *chat* :

Grob Kradonkh : Bonjour, Sir Ironmountain. Bienvenue à l'Ogre Aimable. Joli nom, dites donc. C'est votre première fois ?

« Qu'est-ce que je dois écrire ? demanda Varnholt.

– Demandez-lui s'il m'a envoyé un message. »

Sir Ironmountain : Bonsoir, ogre. Vous m'avez envoyé chercher ?

Grob Kradonkh : Tu es celui pour qui je te prends ?

Sir Ironmountain : Oui. Bon, ça rime à quoi, ce jeu de cache-cache ?

Grob Kradonkh : Je ne sais pas de quoi tu parles, chevalier. Je dois m'occuper des autres clients, à présent.

« Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Eisenberg. Il sait qui je suis ?

– Oui, répondit Varnholt. Il est probablement en train de passer en mode de communication privée. »

De fait, au même instant, une fenêtre apparut sur l'écran : *Grob Kradonkh t'a envoyé un message personnel.*

Varnholt cliqua sur *Ouvrir dialogue*. Le message disait : *Bonsoir, commissaire. C'est sympa, de passer. Il y a une raison précise à votre visite ?*

« Vous permettez ? » demanda Eisenberg, en s'emparant du clavier. Il tapa : *J'ai reçu un SMS anonyme, me demandant d'être ici ce soir à huit heures. Ça venait de vous ?*

Grob Kradonkh : Non. Moi, je vous aurais simplement téléphoné, si j'avais voulu vous parler.

Sir Ironmountain : Vous avez remarqué quelque chose d'inhabituel, aujourd'hui ?

Grob Kradonkh : Non. Mais ça ne veut rien dire. La plupart de mes clients, je ne les connais que de vue, ou pas du tout.

Sir Ironmountain : Merci. Envoyez-moi un message, s'il vous plaît, si vous remarquez quelque chose !

Grob Kradonkh : Vous croyez que votre inconnu est ici ce soir ?

Sir Ironmountain : Nous verrons.

Eisenberg cliqua sur *Terminer dialogue*.

Varnholt dirigea le personnage à travers le bistrot, mais aucun des clients ne semblait lui prêter attention. Eisenberg suivait les dialogues des joueurs, qui parlaient de choses banales. Personne ne disait quoi que ce soit donnant à penser qu'il considérait que le monde était artificiel.

Eisenberg regarda l'heure. Huit heures et quart.

« Il ne vient pas. Vous croyez qu'il s'est dégonflé ? »

Juste à cet instant, un nouveau personnage entra dans l'auberge. Il était affreux, avait la peau verte et, malgré sa stature tout en muscles, était incontestablement de sexe féminin. Il portait une armure toute cabossée et une hache gigantesque. Le nom Gothicflower brillait au-dessus de sa tête.

« C'est elle ! cria Eisenberg. On peut savoir où elle est ?

– J'essaie. »

Varnholt tapa dans la fenêtre de *chat* qui le reliait au service technique de Snowdrift. Au même moment, la fenêtre apparut à nouveau sur l'écran : *Gothicflower t'a envoyé un message personnel*.

Eisenberg cliqua sur *Ouvrir dialogue*. Le texte du message apparut : *Bonsoir, commissaire Eisenberg*.

Bonsoir, madame Hinrichsen, tapa Eisenberg. Où êtes-vous ?

Ici, se vit-il répondre de façon lapidaire.

Je veux dire, évidemment, dans le monde réel, renchérit Eisenberg.

Gothicflower : C'est une question à laquelle vous pouvez répondre bien mieux que moi.

Sir Ironmountain : Je ne comprends pas.

Gothicflower : Nous pouvons laisser tomber ces petits jeux stupides. Je sais que vous êtes un admin'.

« De quoi parle-t-elle ? demanda Eisenberg.

– Je crois qu'elle pense que vous êtes l'un de ceux qui ont créé notre monde, avança Varnholt.

– Vous avez trouvé où elle est ?

– Non. Comme je le craignais, elle utilise une adresse IP anonyme. »

Il faut que je vous parle, madame Hinrichsen, tapa Eisenberg, redevenu Sir Ironmountain.

Gothicflower : Eh bien, mais nous parlons.

Sir Ironmountain : Je veux dire, dans le réel.

Gothicflower : Dans ce cas, réveillez-moi.

Sir Ironmountain : Je ne suis pas celui pour lequel vous me prenez. Je ne suis pas un créateur tout-puissant ou quelque chose comme ça.

Gothicflower : Si vous n'êtes pas un admin', ce dialogue n'a pas de sens. Mais si vous en êtes un quand même : réveillez-moi, et je cesserai de perturber votre expérience. Autrement, je ferai en sorte que tout le monde connaisse la vérité.

Sir Ironmountain : De quelle vérité parlez-vous ?

Gothicflower : Que tout n'est que tromperie. Que le monde, en réalité...

Le texte s'interrompit de façon abrupte. Eisenberg attendit un moment, mais plus rien ne venait.

Hé ho ? tapa-t-il.

Aucune réaction.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

Varnholt observait l'écran, pensif. Il prit le clavier et tapa quelque chose dans l'autre fenêtre de *chat*, qui permettait de dialoguer avec le support de Snowdrift. « Elle est toujours en ligne, mais elle ne dirige plus le personnage. Exactement comme les autres.

– Vous voulez dire, les disparus ?

– Oui. Comme si elle s'était évaporée juste à ce moment-là.

– Vous ne croyez quand même pas à ces stupidités de monde artificiel ? »

Varnholt réfléchit un court instant. « Je dois avouer que pendant un moment tout ça me laissait plutôt pensif. Mais ensuite, j'ai réalisé que les véritables admin's, s'ils existaient, s'y prendraient de façon plus intelligente. La disparition de ces personnes est bien trop voyante, si je puis dire. Comme si quelqu'un voulait à tout prix nous la faire remarquer. Et cette rencontre, à l'instant, va dans le même sens. Quelqu'un nous adresse un message. »

Eisenberg évoqua la théorie de son père.

« Un tueur en série et un fou ? dit Varnholt. Ça me semble un peu tiré par les cheveux. En tout cas je ne peux pas m'imaginer que Mina

Hinrichsen soit derrière tout ça. Vous l'avez rencontrée comme moi, enfin. Elle avait l'air perturbée, mais pas folle.

– Si c'était toujours aussi simple, de reconnaître la folie... »
Eisenberg se tourna vers Morani. « Qu'en pensez-vous ? »

Elle haussa les épaules.

« Ces jeux sur ordinateur, ça n'est pas trop mon truc.

– Ceci n'est pas un jeu, madame Morani !

– Je sais. Mais si je ne vois pas la personne qui est derrière le personnage dans le jeu, je suis totalement incapable d'interpréter ses actes et ses propos. Il me manque le contexte.

– Je comprends. Mais si vous repensez à notre conversation avec Mina Hinrichsen, vous croyez qu'elle pourrait nous avoir menés en bateau ? Qu'elle pourrait être schizophrène ou quelque chose comme ça ?

– C'est imaginable. Les schizophrènes sont souvent très convaincants, parce qu'ils croient eux-mêmes à ce qu'ils disent. Et pourtant, moi je ne le pense pas.

– Pourquoi donc ?

– Appelez ça mon intuition professionnelle. À mon avis, le personnage que nous avons vu ici sur l'écran n'était pas dirigé par Mme Hinrichsen. »

Eisenberg se tourna vers Varnholt. « Vous croyez possible que quelqu'un ait pu usurper le personnage de Gothicflower ?

– Bien sûr. Il suffit qu'il ait son nom de joueuse et son mot de passe. »

De frustration, Eisenberg donna un violent coup de poing sur la table.

« Eh merde ! Si ce n'était pas Hinrichsen, nous nous retrouvons au même point qu'avant !

– Pas nécessairement, objecta Varnholt. Nous savons maintenant qu'il y a un assassin. Quelqu'un qui veut que nous fassions quelque chose. Il veut que nous le réveillions, comme il dit. Il nous a même menacés.

– Qu'est-ce que ça signifie, tout ça, à votre avis ?

– Je crois qu'il pense qu'il vit dans un monde simulé, mais que son corps, d'une façon ou d'une autre, est également dans une réalité plus

haute. Probablement qu'il voit tout ça un peu comme dans *Matrix*. Dans *Matrix*, les gens sont allongés dans de grandes boîtes transparentes remplies de liquide, tandis que des ordinateurs leur projettent un monde de pure simulation. On dirait qu'il pense faire partie d'une expérience qu'il aurait le pouvoir de perturber en informant les gens que le monde n'est pas réel. C'est sans doute pour ça qu'il a fait disparaître ces personnes, en faisant croire qu'elles avaient été supprimées par une simple manip sur l'ordi. Il voulait faire connaître ce qu'il croit être la vérité de ce monde. Il ne cherche pas à détruire l'illusion dans laquelle nous nous trouvons selon lui, il veut juste que les admin's, comme il dit, le libèrent, *lui*, de cette illusion. Il veut voir enfin la vérité. »

Morani hocha la tête.

« Oui, ça se tient. Les schizophrènes paranoïaques ont souvent l'impression d'être dirigés par une main étrangère. C'est une sensation terriblement oppressante, pour eux. La plupart feraient tout pour échapper à une situation aussi pénible.

– Est-ce qu'ils iraient pour cela jusqu'à tuer cinq personnes ? demanda Eisenberg.

– Il n'a pas tué ces personnes, objecta Varnholt. En tout cas, il ne voit pas les choses ainsi. De son point de vue, nos corps ne sont rien d'autre qu'une simulation, comme notre Sir Ironmountain à nous. Difficile de parler d'assassinat si je tue un personnage comme ça. »

Morani l'approuva.

« Cela signifie qu'il n'aura aucun scrupule à commettre de nouveaux assassinats, conclut Eisenberg. Ça le rend d'autant plus dangereux. »

Julius se pencha sur elle.

« Tiens, prends ça !

– Qu'est-ce... Qu'est-ce que c'est ? » La tête de Mina lui faisait l'impression d'être à la fois terriblement vide et affreusement lourde. Elle avait le tournis. La gorge sèche.

« Un antibiotique. »

Elle tira la langue, le laissa y déposer deux pilules. Il lui tendit une bouteille d'eau avec une paille. Elle but avec avidité. Puis elle retomba sur le matelas et ferma les yeux.

Quand elle se réveilla, les douleurs avaient disparu. En même temps, elle se sentait accablée de fatigue.

Julius était assis à la table et lisait un livre. Quand il perçut son mouvement, il leva les yeux.

« Ça va mieux ?

– Oui, je crois. » Elle avait l'impression que sa langue était paralysée, tant elle avait de difficulté à former les mots.

« Bon. » Il se leva. « C'est l'heure de prendre tes médicaments. »

Il prit deux pilules dans un petit verre et s'approcha d'elle avec la bouteille d'eau. C'est seulement après avoir avalé les pilules qu'elle se demanda si la fatigue n'était pas un effet secondaire de l'antibiotique. N'importe comment, ça semblait efficace.

« J'ai refait le pansement à ton bras pendant que tu dormais », dit-il.

Il lui fallut une seconde pour comprendre de quoi il parlait. C'était vrai, le haut de son bras était enveloppé d'un pansement tout frais. C'est à peine si elle sentait encore la douleur.

« Tu as faim ? »

Elle hocha la tête. Il lui tint un croissant au chocolat devant la bouche. Il avait un goût de carton, mais ça calmait la faim. Il la nourrissait comme un petit enfant et la regardait attentivement, amoureuxment presque, tandis qu'elle mâchait. Elle essayait de se souvenir de quoi ils avaient parlé la dernière fois. Quand elle se souvint, elle lui demanda :

« Tu as... Tu as parlé avec le commissaire ? »

Elle n'arrivait pas à prononcer les deux s de « commissaire », cela sonnait comme « commisaire ». Julius se rembrunit.

« Oui. Mais soit il voulait juste m'entuber, soit finalement c'est pas un admin'. En tout cas ça n'a rien donné. »

Mina savait que cette nouvelle était censée l'inquiéter mais, quoi qu'il en soit, elle ne ressentait aucune peur. Il ne lui paraissait plus aussi pénible d'être abandonnée dans cette cave, qui lui était devenue à présent familière. Julius, au fond, était gentil avec elle. Et puis au moins, dans ce trou, on était tranquille. Et pour le moment, qu'on la laisse tranquille était ce qui lui importait le plus au monde. Elle se laissa glisser en arrière sur le matelas, qui lui parut aussi moelleux et cotonneux qu'un nuage.

Quand elle se réveilla la fois suivante, quelque chose avait changé. Elle mit un petit moment à comprendre ce que c'était : ses mains n'étaient plus ligotées. Ses jambes non plus.

Julius n'était pas là.

Elle se mit difficilement sur son séant. Elle avait un peu mal au cœur, et elle devait d'urgence se soulager. Elle se dirigea en titubant jusqu'au renforcement. Elle avait la vague sensation que quelque chose en elle ne tournait pas rond. Mais c'était fatigant de réfléchir à ça. Aussi se contenta-t-elle de regagner son matelas et retomba-t-elle immédiatement dans un profond sommeil.

« Mina ? »

Quelqu'un lui secouait l'épaule.

« Mina, réveille-toi. Il faut que tu prennes tes pilules ! »

Elle cligna des yeux. La lumière lui faisait mal. Bras et tête lui faisaient mal. Son corps tout entier lui paraissait aussi rigide qu'un bout de bois. Mais au moins son crâne n'était-il plus rempli d'ouate, et

pouvait-elle penser à peu près clairement.

« Tiens, prends ! » dit Julius.

Il lui tendit deux pilules. Elle les prit, les doigts tremblants, et les fourra dans sa bouche. Puis elle but goulûment à la bouteille.

« Comment ça va ? demanda-t-il.

– Je... je suis si fatiguée, dit-elle.

– C'est bien. Repose-toi. Le sommeil est le meilleur médecin, disait ma mère. »

Mina hocha la tête en signe d'assentiment et se recoucha. Dans le même mouvement, elle lui tourna le dos et se débrouilla pour qu'il ne puisse pas la voir recracher les deux pilules qu'elle avait gardées à l'intérieur de sa joue et qu'elle glissa discrètement sous le matelas.

Le lundi matin, Eisenberg alla trouver Kayser et lui raconta l'épisode de la rencontre sur Internet.

« J'ai besoin de votre autorisation, dit-il. Le labo doit fouiller une nouvelle fois l'appartement de Hinrichsen, ainsi que celui de Gehlert. »

Kayser le regarda d'un air pensif.

« Bon, alors je le répète : comment pouvez-vous être si sûr que la personne avec qui vous avez parlé sur Internet n'était pas Mina Hinrichsen ? Parce que pour moi il me semble qu'on essaie de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Aujourd'hui comme hier, nous n'avons toujours ni cadavre ni suspect, et nous n'avons au mieux qu'un mobile complètement ébouriffant.

– C'est vrai. Mais cependant nous devons sérieusement envisager la possibilité d'avoir affaire à un tueur en série. Les moyens mis en œuvre me paraissent bien trop importants pour une simple blague, sans compter que je ne vois pas du tout quel pourrait en être le mobile.

– Bon d'accord, demandez la scientifique. J'ai promis de vous donner la plus grande liberté d'action possible, ce sera le cas.

– Merci, monsieur Kayser. »

Eisenberg revint au bureau.

« Il y a du nouveau, pour le traçage du SMS ? » demanda-t-il.

Klausen secoua la tête.

« Malheureusement, non. L'adresse IP depuis laquelle le service des SMS a été appelé est celle d'un serveur neutre en Nouvelle-Zélande. Nous avons contacté Wellington. Et requis de l'opérateur qu'il lève l'identité de l'utilisateur. Pour l'instant, pas de réponse.

– Oublie, intervint Varnholt. Je sais comment ça marche, ces trucs-

là. Le serveur en Nouvelle-Zélande est un simple relais. Après, il faudra aller voir en Russie ou au Kenya ou encore ailleurs. Il n'y a guère que la NSA qui puisse trouver l'identité de l'utilisateur, et encore !

– Dans ce cas, nous leur demanderons », dit Klausen.

Varnholt éclata de rire.

« Tu peux toujours essayer. Ils seront sûrement ravis de faire ce petit plaisir à la police allemande.

– Vous feriez mieux d'appeler la police scientifique, monsieur Klausen, dit Eisenberg. Qu'ils perquisitionnent les appartements de Hinrichsen et de Gehlert. Ensuite, nous parlerons une nouvelle fois avec leurs proches.

– C'est comme si c'était fait, monsieur Eisenberg.

– Madame Morani, à votre avis, que pouvons-nous faire d'autre ?

– Je ne sais pas. Mais je suis presque sûre qu'il ou elle va recommencer.

– Vous voulez dire, à tuer ?

– Très certainement. Notre inconnu n'a pas encore atteint son objectif. Il veut que l'opinion publique croie que le monde est un monde artificiel. Plus précisément, il veut que ces êtres, qu'il appelle les admin's, le réveillent. Il continuera jusqu'à ce que ça arrive, ou qu'il se rende compte qu'il a fait fausse route.

– Ou que nous lui mettions la main dessus. Y a-t-il un moyen de le faire sortir du bois ? »

Elle haussa les épaules.

« Je l'ignore.

– Nous pourrions faire passer un message par les médias. Ou dans le jeu.

– Il pensera que les admin's lui tendent un piège. Il restera planqué. Il doit garder l'initiative.

– Je ne comprends pas ce qui lui fait penser qu'il va pouvoir abuser ces admin's omnipotents. Est-ce qu'ils ne pourraient pas tout bonnement l'effacer, eux, s'ils existaient ?

– Je crois que c'est justement ce qu'il recherche.

– Pourquoi est-ce qu'il ne se suicide pas purement et simplement ? Théoriquement, en se suicidant, il devrait se réveiller, non ?

– Il a peut-être déjà essayé, mais il n’a pas réussi à passer outre son instinct de survie. Et puis les schizophrènes paranoïaques se fabriquent souvent leurs propres théories du complot, très complexes. Nous ignorons ce qui se passe dans sa tête. Tout ce que nous savons, c’est qu’à l’évidence il ne considère pas qu’il est dans le monde réel, en tout cas c’est ce qu’il veut que nous pensions.

– Vous croyez possible qu’il nous mène en bateau ?

– C’est peu probable, mais pas impossible. Il joue peut-être simplement avec nous au chat et à la souris. Il veut peut-être nous montrer qu’il est capable de nous rouler dans la farine et de nous mettre sur une fausse piste.

– Vous êtes sûre que Hinrichsen ne pourrait pas être derrière tout ça ?

– Ça n’est pas à exclure. Si c’est le cas, vraisemblablement elle souffre d’une crise d’identité dissociative. Il pourrait y avoir dans sa tête plusieurs personnalités. Ça expliquerait aussi pourquoi elle considère que le monde est artificiel, du fait qu’elle se sent parfois commandée à distance. »

Eisenberg soupira.

« En somme, tout ce que nous pouvons faire, c’est attendre qu’il ou elle fasse disparaître quelqu’un qui viendra ensuite raconter dans ce jeu que le monde est un monde artificiel ? Je ne peux pas accepter ça ! »

Le front de Morani se plissa.

« Malheureusement, je ne vois pas quoi vous dire d’autre.

– Et l’écrivain ? Il pourrait avoir quelque chose à voir avec ça ?

– J’ai l’impression qu’il nous a dit ce qu’il savait.

– Eh merde ! On ne peut quand même pas rester ici à se tourner les pouces en attendant une nouvelle disparition !

– La police scientifique va peut-être trouver quelque chose », dit Morani.

Mais comme lors de la première perquisition du domicile de Hinrichsen, les experts du labo ne trouvèrent rien de probant. L’ordinateur portable de Hinrichsen ne permit pas d’identifier d’autres empreintes de doigts que les siennes. Il en alla de même avec le *laptop* de Gehlert. On ne trouva pas de traces de fibres suspectes et encore

moins de sang ou de traces de lutte. Apparemment, soit les disparus avaient quitté volontairement leur logement, soit ils s'étaient évaporés. Les entretiens avec les parents de Gehlert et de Hinrichsen n'apportèrent rien non plus, hormis des larmes, des prières désespérées et un Eisenberg qui se sentait encore plus impuissant et dépassé qu'auparavant.

Le soir, Eisenberg retrouva son vieil ami Erik Häger.

« Salut Adam. Heureux de te revoir ! » Häger se leva de la table qu'il occupait à la [Heulenden Kurve](#)¹³, un petit bistrot de quartier situé non loin de la pension où logeait Eisenberg. Il donna une petite tape sur l'épaule d'Eisenberg et lui dit, en le considérant : « Eh bien t'as pas changé !

– Toi non plus », dit Eisenberg, même si ce n'était pas tout à fait vrai.

Häger avait toujours eu une tendance à l'embonpoint, mais autrefois il se maintenait en forme grâce au sport et au rude entraînement qu'impliquait le service actif. Maintenant, il restait confiné à un travail de bureau et ça se voyait. Ses cheveux aussi, jadis presque noirs, étaient maintenant d'un gris indéfinissable. Mais le large sourire et les yeux vifs, gris clair, étaient restés les mêmes.

« Tu n'as jamais su mentir, dit Häger. Tiens, assieds-toi. Une bière ?

– Volontiers.

– Alors raconte. Comment se sont passés les premiers jours, à ton nouveau job ? »

La serveuse apporta deux bières et ils trinquèrent.

« Kayser est OK, et les gens, dans mon groupe, ne sont vraiment pas ordinaires. De toute façon, je n'aurais pas supporté ce crétin de Greifswald plus longtemps.

– Mais ?

– Eh bien, on va dire que pour le moment nous nous cassons les dents sur notre première véritable affaire. »

Eisenberg lui fit un bref exposé de l'état de l'enquête en cours.

« Sacré casse-tête en effet, on dirait. Si tu ne peux pas tendre un piège à l'auteur de ces disparitions, il ne te reste plus qu'à espérer qu'il commette une erreur. Ils en font tous, à plus ou moins brève échéance.

– Oui, je sais. Mais on ne peut quand même pas rester à se tourner

les pouces jusqu'à ce qu'il fasse une nouvelle victime !

– Je comprends ce que tu ressens. Tu fais ton possible pour empêcher un malheur, mais tu ne sais pas quand et où il frappera la prochaine fois. Et quand ça arrivera, forcément tu te sentiras coupable. »

Eisenberg hocha la tête.

« Tu as une idée de ce que nous pouvons faire d'autre ?

– Ben... si vraiment il n'y a aucune piste concrète, il ne reste qu'à travailler sur ce qui n'est pas concret.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Ce tueur doit bien avoir rencontré ses victimes d'une manière ou d'une autre. Si je te comprends bien, les disparus n'avaient aucun contact entre eux en dehors du jeu, c'est ça ?

– Oui, à part Hinrichsen et Gehlert. Pour autant que nous le sachions.

– Donc on peut penser qu'ils se sont rencontrés dans le jeu. D'autre part...

– Oui ?

– C'est vrai que je ne m'y connais pas trop, dans ces jeux sur ordinateur. Mais d'après ce que tu dis, les joueurs sont anonymes. Je me demande comment il a su où ils habitaient.

– Peut-être qu'il leur a demandé, tout simplement.

– Si c'est le cas, la question devrait apparaître quelque part dans les verbatims des discussions, non ? »

Eisenberg réprima son impulsion de se prendre la tête dans les mains.

« Mais oui bien sûr ! Comment ça se fait, que je n'y aie pas songé moi-même ! Mais il y a quand même un hic. La fois où nous avons eu un contact avec l'auteur, il ou elle a utilisé un serveur anonyme.

– Ça aussi, quand même, c'est une indication. Si dans le jeu tu trouves des dialogues entre les victimes et un personnage dont le joueur a utilisé un serveur anonyme, tu peux considérer que c'est ton auteur.

– Tu as raison. Mais à quoi ça me sert ? Puisque je ne peux pas connaître son identité par l'adresse IP ?

– Sans doute. Mais peut-être que l'auteur a dit quelque chose, dans

le jeu, qui te permettra de faire des déductions quant à son identité. »

Eisenberg hocha la tête.

« Très bonne idée ! Merci !

– Si vous chopez le type en faisant comme je t’ai dit, tu me paies un coup, OK ? »

Eisenberg fit la grimace.

« Je ne prendrais pas des paris là-dessus. Je préfère te payer un coup tout de suite. »

Ils passèrent le reste de la soirée à bavarder du bon vieux temps et de leurs connaissances communes. Quand Eisenberg finit par prendre congé, il était minuit passé. Il avait bu une ou deux bières de plus que ce qui était bon pour lui, et n’avait plus la démarche très assurée. Il fit un petit signe à Häger quand celui-ci sauta dans un taxi.

L’air frais de la nuit lui fit du bien, et le brouillard dans sa tête s’éclaircit un peu. Il repensa à ce qu’avait dit son ami. Oui, c’était une bonne idée. Il se promit de retourner dès le lendemain chez Snowdrift avec Wissmann, et de faire analyser les dialogues dans lesquels apparaissaient les disparus.

Il atteignit la pension, qui se trouvait dans une petite rue tranquille au sud de l’ancien aéroport de Tempelhof. Sa chambre était située au premier étage, la porte n’était pas fermée à clé. Sans doute la vieille qui avait encore fouillé chez lui par curiosité. Elle se fichait complètement de sa vie privée.

Il tâtonna pour trouver l’interrupteur, mais apparemment le plafonnier était défectueux. Les rideaux étaient tirés, si bien que la lumière du dehors n’entrait qu’avec parcimonie. Il sentit un mouvement dans son dos. Avant qu’il ait pu se retourner, quelqu’un pressait du métal froid contre son cou.

« Fermez la porte ! »

La voix était légèrement enrouée, mais ce n’était guère plus qu’un chuchotis. Eisenberg se figea, redevenant sobre d’un seul coup.

« Qui êtes-vous ?

– Fermez la porte, je vous ai dit. Sans bruit. »

Il obéit. Il était assez professionnel pour savoir que dans une telle situation il ne servait à rien de jouer les héros. Comme il n’avait aucune possibilité de ranger son arme de service à la pension en

sécurité, elle restait dans l'armurerie du LKA. Mais même si en cet instant il avait porté son holster, il n'avait guère eu d'autre possibilité que d'obéir aux instructions de l'étranger.

« Asseyez-vous là, dans le fauteuil.

– Mais qu'est-ce que vous faites ? Vous vous rendez compte que vous vous mettez dans de sales draps ? »

L'étranger eut un petit rire étouffé.

« Allez-y, là. »

Eisenberg s'assit dans le fauteuil à côté du lit.

L'inconnu alluma la vieille lampe de bureau. Elle était disposée de telle manière qu'elle éclairait Eisenberg en plein visage ; il ne pouvait rien distinguer de ce qui se trouvait derrière.

« Et maintenant, on reste tranquille. Je n'ai pas grand-chose à perdre, comme vous savez.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

– Ce que je veux ? Voir la vérité. Réveillez-moi !

– Je ne peux pas. Je ne suis pas un de vos admin's. Je vous l'ai déjà dit, à Goraya.

– Pas de pot, commissaire. Car si c'est exact, alors vous aussi vous n'êtes qu'une victime de cette gigantesque charade. Et dans ce cas, je dois effacer votre corps virtuel. Si un policier disparaît sans laisser de traces, ça fera bien plus de ramdam que trois, quatre étudiants. Surtout un policier du LKA. »

Eisenberg réfléchissait fiévreusement.

« Bon d'accord, supposons que je sois un admin'. Comment se fait-il que je ne vous efface pas, alors, tout simplement ?

– Mais c'est justement ce que je veux. Ça m'est égal, ce qui arrive à mon corps, dans cette simulation. Tout ce que je veux, c'est que vous me montriez la vérité ! »

Tout ce qu'aurait souhaité Eisenberg en cet instant, ç'aurait été de pouvoir demander conseil à Morani sur le comportement à adopter avec ce psychopathe.

« Et si ce n'est pas possible ? »

L'inconnu resta silencieux quelques instants.

« Que... Que voulez-vous dire ? Voulez-vous dire que je... que je n'ai pas de corps ? Ou que je suis juste un logiciel ? » Il émit un bruit

qui ressemblait à un rôle. « Vous mentez ! »

Eisenberg avait conscience que le moindre mot de travers pouvait provoquer un accès de colère ou une attaque panique, avec des conséquences pour sa vie.

« J'ai lu le livre, dit-il. *Simulacron 3*.

– Ah, et alors ?

– Je comprends ce que vous voulez. Mais supposons que les choses ne soient pas comme vous le pensez. Imaginez que le monde, que cette chambre, ici, soit tout ce qu'il y a de tangible. Que vous et moi ne soyons pas seulement faits de bits et de bytes, mais que nos corps soient bien réels, comme ceux des cinq que vous avez tués. Si jamais c'est le cas, vous seriez à deux doigts de détruire le seul monde, la seule vie que vous ayez ! »

L'inconnu pouffa.

« Arrêtez avec vos trucs de psy ! C'est ça, qu'on apprend, quand on est admin' ? On apprend comment faire quand un sim réalise qu'il y a illusion ?

– Qu'avez-vous fait des cadavres ?

– Ne détournez pas la conversation ! Soit vous me libérez de ma prison, maintenant, ici, soit vous êtes le prochain à disparaître !

– Vous ne comprenez pas : c'est illogique, ce que vous dites. Si j'étais vraiment un admin', vous le savez bien, vous ne pourriez pas me menacer. Je pourrais vous faire disparaître d'un claquement de doigts, ou faire apparaître comme par magie une patrouille de police qui vous arrête et vous colle à l'asile. Comme je ne fais rien de tout ça, ça prouve que je n'en suis pas un. Mais là aussi, vos menaces tournent à vide.

– Vous ne m'aurez pas avec vos belles paroles. J'ai bien compris que vous vous fichiez de votre corps de sim. Mais si c'est le commissaire principal Eisenberg qui disparaît sans laisser de traces, ça va clairement perturber l'expérience. Il y aura toute une série de questions sans réponses. Les journaux vont en faire leurs choux gras. Les gens vont enfin réaliser ce qui se passe. C'est ça, ce que vous voulez ? »

Sa voix était devenue plus forte, plus insistante, et tremblait légèrement. L'étranger était tout près de la crise de nerfs.

« Ce que je veux, c'est que vous abaissiez votre arme et que nous mettions fin à cette folie, vous et moi, ici et maintenant.

– Ça suffit, Eisenberg. Vous avez eu votre chance. Je vais... »

Eisenberg poussa la lampe, lui faisant faire un demi-cercle qui éclaira l'inconnu. L'image s'incrusta dans sa mémoire : sweat à capuche, celle-ci rabattue très bas sur le front. Moustache, grosses lunettes noires.

Eisenberg plongea de côté. Un coup de feu partit. La lampe se brisa, et à nouveau il fit noir comme dans un four. Eisenberg se releva, se faufila dans l'espace entre l'armoire et le lit. L'inconnu tira à nouveau. On entendait des pas dans l'escalier. La porte s'ouvrit, et l'étranger se rua hors de la chambre. Dans la cage d'escalier, quelqu'un cria, mais par chance il n'y eut pas de nouveaux tirs.

Eisenberg sauta de derrière l'armoire et ouvrit la porte à la volée. Mme Kohl, sa logeuse, surgit devant lui, les yeux exorbités. En bas, au même moment la porte de l'immeuble se referma.

Passant devant sa logeuse, il se précipita dans l'escalier et déboucha à l'extérieur. Il aperçut son agresseur qui dévalait la rue à cinquante mètres de là. Autrefois, il aurait peut-être eu une chance de rattraper le jeune homme à la course, mais ces temps étaient révolus. De plus, l'autre avait toujours son arme.

Il chercha le numéro de la permanence dans sa liste de contacts. Il n'avait pas fini de donner ses instructions par téléphone qu'il savait déjà que le vaste coup de filet qu'il était en train de déclencher ne servirait à rien. Il y avait trop de possibilités pour fuir le quartier.

Frustré, il regagna la pension. Mme Kohl était toujours dans l'escalier. « Je... J'ai entendu comme un claquement... C'était un coup de feu ? Et un second », balbutia-t-elle.

Malgré ses manières désagréables, elle lui faisait de la peine.

« Comment cet homme a-t-il pu entrer chez moi ?

– Je croyais... il disait qu'il était votre neveu et qu'il voulait vous faire une surprise. Et là j'ai... Je ne pouvais pas savoir... »

Elle éclata en sanglots.

« C'est bon, c'est bon, dit Eisenberg. Il y a plus de peur que de mal. » Il la prit par le bras et la conduisit jusqu'à son appartement. « Vous pouvez me décrire cet homme ?

– Ben vous l’avez pas vu, vous ?

– Si, bien sûr. Mais la mémoire peut vous jouer des tours. C’est mieux si vous et moi faisons une description du suspect indépendamment l’un de l’autre. Mais ça peut attendre demain. Faites-vous donc un thé, ça vous calmera.

– Oh merci, monsieur le commissaire. »

Il resta auprès d’elle jusqu’à l’arrivée des gens du labo en compagnie de Kayser, le directeur de la police en personne.

« Je vous prie de m’excuser, monsieur Eisenberg, dit-il. Je n’aurais pas dû mettre vos soupçons en doute.

– Ne vous en faites pas, rétorqua Eisenberg. Moi-même, je n’étais sûr de rien. »

Tu cours comme un fou à travers la nuit, tu es à bout de souffle. Ton corps te brûle. Des larmes coulent sur tes joues. Ils te tiennent ! Tu ne peux plus leur échapper. Tu n'as jamais pu, d'ailleurs, sans doute. Tu devrais t'arrêter de courir et te rendre à ton destin. Mais quelque chose te pousse de l'avant. La panique à l'état pur.

« Et si ce n'est pas possible ? » a demandé le commissaire. Une question presque désinvolte, posée avec calme, comme s'il n'était pas en danger de mort. Ça prouve bien que tu avais raison : c'est un admin'. Personne ne peut rester aussi décontracté dans une situation pareille, pas même un flic. Mais pourquoi il a dit ça ? Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

Des visions s'imposent dans ton crâne : tu es juste un cerveau dans un verre rempli de solution nutritive. Des fils métalliques conduisent à tes circuits neuraux. Ils te font croire que tu as un corps, qu'il y a un monde autour de toi. Ce n'est qu'une illusion – mais elle est miséricordieuse. Pire : non, tu n'es même pas un cerveau. Tu es juste un agencement d'états magnétiques dans une machinerie d'une construction infiniment complexe. Tu n'es pas un corps. Pas même un moi.

« Et si ce n'est pas possible ? » La question roule dans ta tête tel un train de marchandises. Tout en courant, tu te tâtes le cou. Tu ne sens rien. Tu aurais presque envie d'entendre leurs voix, leurs rires. Mais ils se taisent.

Te voilà à la station Alt-Tempelhof. Jusqu'ici, personne ne t'a arrêté. Ils t'observent. Se repaissent de ta peur. Font durer le plaisir.

Le quai du métro est désert. La prochaine rame est dans huit minutes. Tu remontes en courant, tu regardes autour de toi. Deux

voitures de patrouille approchent, gyrophares allumés. Tu te dissimules dans l'ombre des arbres d'une étroite bande herbue.

Les voitures de police passent devant toi et s'éloignent.

Un bruit de halètement te fait te retourner d'un coup. Un chien est planté devant toi, sorti de nulle part. Un bâtard qui t'arrive aux genoux, tout en muscles et le poil ras comme un bull-terrier. Il est très calme, il te regarde fixement. La lueur du réverbère se reflète dans ses yeux. Des yeux de bête impitoyables, derrière lesquels tu discernes l'acuité d'une intelligence supérieure. Tu es terrifié. Ton estomac se crispe. Depuis que tu as été mordu par un chien quand tu étais petit, tu as toujours eu peur de ces animaux.

Ils le savent.

Le chien gronde et montre les dents. Ne bouge pas, semble-t-il dire, ou ça va être ta fête. Ton instinct de survie se refuse à admettre la défaite. Sauve-toi ! hurle-t-il. Mais tu es comme paralysé. Tu restes là, tremblant, incapable de bouger. Ta main se referme sur le pistolet dans la poche de ta veste.

Un homme au crâne rasé, en blouson bombardier, arrive par le chemin étroit.

« Néron ! Au pied ! »

La bête te jette un regard méprisant, fait demi-tour et s'en va en trottinant.

Il te faut encore un moment avant de parvenir à bouger. Tu repars en courant vers le métro, tu manques de rater la rame. À l'ultime seconde, tu sautes à l'intérieur. Tout le monde s'en fiche.

Tu changes plusieurs fois de ligne, jusqu'à ce que tu sois sûr que personne ne te suit. L'espoir germe en toi. Se peut-il que tu leur aies vraiment échappé ? Contrôlent-ils donc si mal leur monde artificiel ? Ou alors tout cela n'est-il qu'un cauchemar ? Ce ne sont pas tes doutes à toi. Ce sont les leurs !

Enfin, tu comprends leur projet. Ils te traquent. Le chien n'était qu'un symbole, une partie de leur jeu perfide pour te pousser au désespoir. Ils attendent que tu ne supportes plus toute cette incertitude. Ils attendent que tu te tues. Comme a dit Mina. C'est une pensée qui a une force d'attraction incroyable, comme une pièce condamnée dans une vieille maison. Tu pourrais le faire, ici,

maintenant. Ça serait fini.

Ce ne sont pas tes pensées. Ce sont les leurs !

Enfin tu atteins la station en haut de laquelle tu as garé ta voiture. Il est presque deux heures quand tu arrives enfin chez toi.

Sans faire de bruit, tu descends l'escalier de la cave. Mina dort. Elle te fait pitié. Elle est prisonnière. Si seulement elle pouvait comprendre que ce n'est pas toi qui la retiens prisonnière ! Le pistolet glisse dans ta main comme par enchantement. Ce serait si simple de la libérer. Et ça te ferait un problème en moins. Tu contemples la porte enfoncée. Elle est vraiment un problème, Mina. Tu aurais dû le faire tout de suite. Ta main tremble sur la détente. Après une longue hésitation, tu remets le cran de sûreté et tu le ranges.

Depuis quand a-t-elle pris le tranquillisant la dernière fois ? Par sécurité, tu la réveilles et, une nouvelle fois, tu lui administres deux pilules. Elle les prend sans protester. Tu refermes la porte et tu brouilles soigneusement la combinaison. Ton père était peut-être paranoïaque, mais il avait aussi quelques bonnes idées.

Enfin tu vas au lit. Mais le sommeil réparateur ne viendra pas.

Tu dois faire *quelque chose*.

Tu dois *vraiment faire* quelque chose.

Oui, tu *dois* faire quelque chose.

Oui, tu dois faire quelque chose, *toi et personne d'autre*.

Oui, mais quoi ?

« Comment allez-vous ? » demanda Kayser. Il avait invité Eisenberg à le rejoindre pour un court entretien dans son bureau. À en croire son visage, il avait aussi peu dormi qu'Eisenberg.

« Bien, merci », répondit Eisenberg.

Kayser en vint tout de suite au fait.

« J'ai parlé tout à l'heure avec le Dr Mischnick. Vous savez qu'après l'attaque qui vous a visé, cette affaire est en fait du ressort du bureau 1, délits contre les personnes. Néanmoins, au vu de votre expérience, mon chef est prêt à prendre des dispositions spéciales et à accroître le champ des compétences du GESI pour cette affaire. Cela signifie que vous pouvez continuer à diriger l'enquête. Uniquement si vous le souhaitez, bien entendu.

– Oui, je le souhaite.

– C'est bien ce que je pensais. Mais vous et moi, nous devons être au clair sur ce que cela signifie : les extensions de compétences comme celle-ci suscitent toujours des réactions contrastées chez les collègues. Tout le LKA va désormais observer vos faits et gestes avec beaucoup d'attention. Si vous échouez, cela peut signifier que la considération déjà mince dont bénéficie votre groupe va encore se réduire. Il se peut aussi que le Dr Mischnick vous retire le soutien qu'il vous a accordé jusqu'à présent. Le destin du GESI est donc lié à cette affaire.

– Si je comprends bien, de toute façon le sort du GESI ne tient qu'à un fil. Cette affaire est pour nous l'occasion ou jamais de prouver ce que nous savons faire.

– C'est aussi comme cela que je vois les choses. Je voulais juste que vous compreniez que vous et moi avons de fortes obligations de réussite.

– Je vous remercie de votre confiance, monsieur Kayser. Je ne peux pas vous garantir que nous arrêterons l'individu, mais nous ferons tout ce que nous pourrons.

– Bon, alors parlons plutôt de la suite des opérations. Avez-vous déjà pris contact avec le service de la police scientifique ?

– Oui. Jusqu'ici, à part les deux balles, il n'y a rien d'utilisable.

– Que dit la balistique ?

– Elles ont été tirées par un pistolet russe, Makarow 1Z-70, vraisemblablement pris dans un stock de la [NVA14](#). D'après le Dr Kaminsky, il y en a des centaines à Berlin, et pas un seul n'est enregistré.

– Vous avez déjà fait faire un portrait-robot ?

– Je préférerais m'en passer. L'auteur a changé son apparence. Mon expérience me dit qu'un mauvais portrait-robot est plus contre-productif qu'autre chose.

– Comme vous voudrez. Qu'avez-vous prévu de faire, alors ?

– Je vois trois axes d'enquête : premièrement, l'environnement des victimes, en particulier dans le contexte du jeu. Deuxièmement, le producteur du jeu. Le suspect connaît probablement la boîte de l'intérieur, c'est ce qui lui a permis de trouver la véritable identité de certains joueurs, avant de leur tendre un piège.

– Il serait de la boîte ?

– Peut-être bien, ou alors c'est un ancien. Il me semble en tout cas qu'il y a quelque chose à creuser de ce côté.

– Bon. Et le troisième axe ?

– L'arme.

– Le Makarow, on en trouve au marché noir pour quelques billets de cent.

– Je sais. Mais notre auteur ne ressemble pas au criminel lambda, qui achète ses armes au marché noir. Dans le chaos qui a suivi la fin de la RDA, une quantité d'armes de l'Armée populaire ont pris la tangente. Une partie a atterri au marché noir. Mais l'autre partie devrait encore traîner je ne sais où, dans des armoires et dans des tiroirs de familles d'anciens de la NVA.

– Vous voulez dire qu'il détient l'arme de son paternel ?

– Ou celle de son oncle, ou celle de son grand-père.

– Si jamais vous avez raison, nous recherchons le fils, le petit-fils ou le neveu d'un ancien soldat de la NVA. J'ai bien peur que cela ne réduise pas énormément le cercle des suspects potentiels.

– Non. Mais c'est un axe de recherche. Ni plus ni moins. »

Kayser hocha la tête.

« Vous avez une idée de ce que pourrait faire le tueur, maintenant ?

– Difficile à dire. Il paraît dérangé et imprévisible. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'a pas encore atteint son but. On peut craindre qu'il ne frappe à nouveau.

– Dans ce cas, nous serons encore plus attendus sur les résultats. Nous devons absolument éviter qu'il y ait de nouvelles disparitions inexplicables. Mais à qui je dis ça. Je vais de ce pas rencontrer le procureur qui est en charge du dossier. Il a confiance en moi, même si j'ai tout lieu de croire qu'il ne sera pas très emballé à l'idée que l'enquête soit confiée à un commissaire qui est impliqué personnellement. Je vous saurai gré de me tenir au courant de tous les détails.

– Ça va de soi.

– Je vous souhaite bonne chance, monsieur Eisenberg, dans notre intérêt à tous les deux !

– Merci, monsieur Kayser ! »

14. *Nationale Volksarmee*, l'« Armée nationale populaire » de la République démocratique allemande.

Mina avait un mal de tête carabiné. De sourds élancements dans son bras. Mais elle ne devait rien laisser paraître de ses souffrances. Aussi sourit-elle d'un air niais quand Julius la réveilla en lui apportant le plateau du petit-déjeuner.

« Comment ça va ?

– Je... je me sens... si fatiguée », balbutia-t-elle.

Il l'observait attentivement et avec beaucoup de méfiance. Il semblait transformé. Hier encore, il dégageait de l'assurance et de la confiance en lui, presque de l'arrogance. Aujourd'hui, il avait l'air abattu, au bord de la dépression. Il s'était passé quelque chose. Mina se garda bien de lui demander quoi.

Il resta silencieux à côté d'elle tandis qu'elle avalait ses cuillerées de cornflakes et mangeait du pain rassis avec de la marmelade. Au lieu du café, il lui avait apporté un verre de lait. Quand elle eut fini de manger, elle se recoucha sans qu'il lui eût rien demandé, ferma les yeux et se força à adopter une respiration régulière.

Il resta assis un moment à l'observer. Puis il débarrassa la vaisselle et repartit avec le plateau. Elle attendit que le bruit désormais familier de la fermeture de la serrure à chiffres en haut de l'escalier se soit dissipé. Puis elle se leva et s'accroupit devant l'étagère.

Dans la rangée du bas se trouvaient de vieux classeurs et des cartons remplis de dossiers. Elle souleva avec précaution le couvercle du deuxième carton en partant de la gauche et en sortit une liasse de papiers, à partir de la marque qu'elle avait laissée la dernière fois. Elle devait arriver, en quelques secondes, à remettre les dossiers, à refermer le couvercle et à se recoucher sur son matelas en faisant mine de dormir.

C'était une manœuvre désespérée. Ses chances de parvenir à s'enfuir de cette manière étaient extrêmement faibles, son risque de se faire attraper et punir en conséquence, d'autant plus grand. Mais que pouvait-elle faire d'autre ? Attendre que Julius pète les plombs, à tout moment, et qu'il la descende comme les autres ?

Jamais elle ne pourrait ouvrir par la force la porte d'acier massive qui avait été conçue pour résister à des bombardements. Une simple tentative attirerait sur elle son attention et lui montrerait qu'elle ne prenait pas les drogues qu'il lui donnait. Sa seule chance était de deviner la combinaison de la serrure et de se sauver à un moment où elle n'était pas surveillée.

Elle y avait longuement réfléchi. Au début, la chose lui avait paru parfaitement illusoire. Huit crans, cent millions de possibilités. Mais ensuite, dans un éclair de lucidité, elle s'était aperçue que huit crans, cela représentait exactement le nombre de chiffres qu'il fallait pour écrire une date complète.

Elle savait par ses études que la plupart des problèmes de sécurité n'étaient pas dus à des déficiences technologiques, mais à l'incapacité des utilisateurs de se remémorer des mots de passe complexes. C'est pourquoi ils avaient tendance à utiliser des codes aisément mémorisables, et donc faciles à deviner. Il y en avait beaucoup qui recouraient à des codes comme « motdepasse » ou « 123456 ». De fait, les premières combinaisons de chiffres qu'elle avait essayées, quand elle était sûre que son geôlier était hors de la maison, étaient « 12345678 » et « 23456789 ». Puis les mêmes suites de chiffres en sens inverse ainsi que la répétition de chaque chiffre à l'identique pour chacun des huit crans.

Mais Julius ne lui avait pas facilité les choses à ce point. Il était tellement paranoïaque qu'il pouvait bien avoir choisi une suite de chiffres totalement aléatoire. Dans ce cas, elle n'avait aucune chance. Aussi ne lui restait-il plus qu'à chercher une date qui ait une signification pour lui et à espérer qu'il l'ait choisie comme combinaison.

Il y avait toute une série de dates qui avaient pu jouer un rôle important dans la vie de Julius. Son anniversaire. Les dates de naissance de ses parents et de ses grands-parents. Les dates de leur

décès.

Mina savait maintenant qu'il vivait depuis assez longtemps seul dans cette maison, héritée de ses parents. Ils étaient morts tous les deux d'un cancer. Il lui avait raconté cela dans un moment d'abandon. Sans préciser quand ils étaient nés et morts, évidemment. Le faible espoir de Mina, en furetant ainsi dans les vieux dossiers, était d'y trouver des indications à ce propos.

Jusqu'ici cependant, sa quête avait été vaine. Les boîtes contenaient des documents de l'Armée populaire datant des années 1960 et 1970 – ordres de mission, comptes rendus de discussions, listes de matériels, tout cela tapé à la machine à écrire sur des formulaires mal imprimés et jaunis.

Elle avançait page après page, passait rapidement sur les annotations en marge et les remarques manuscrites, toutes rédigées de la même écriture soignée et pointue. Enfin, elle tomba sur quelque chose qui lui fournit une indication. C'était une lettre de félicitations officielle : « Pour ses succès remportés dans son engagement contre les forces subversives au sein de l'Armée nationale populaire, reconnaissance soit témoignée au capitaine Walter Körner, né le 19. 3. 1937. » « Était-ce son père ? Ou son grand-père ? Il lui avait dit que son père était officier, ce que laissait en effet supposer l'aménagement de ce bunker dans la cave de la maison. Il était tout à fait possible qu'il ait déjà eu la cinquantaine à la naissance de Julius.

Elle imprégna son esprit de la suite de chiffres et continua de feuilleter les dossiers. Quand elle eut fini d'écrémer le carton, elle était tombée sur deux nouveaux documents mentionnant la date anniversaire de Walter Körner – une demande de congés et une nouvelle lettre de félicitations.

Elle était en train de remettre les documents en place quand elle entendit des bruits en provenance du haut de l'escalier. Elle eut si peur qu'une partie des papiers lui échappa des mains et tomba par terre en désordre.

Elle essaya de reclasser les papiers, complètement paniquée, avant de pouvoir les remettre dans le carton. Aucune chance. Il ne lui restait plus qu'à refermer le couvercle du carton à la hâte, rafler les papiers tombés à terre et les dissimuler sous la couverture du lit. Elle pouvait

prier le ciel qu'il ne s'aperçoive de rien.

À la seconde même où elle s'était réfugiée sous la couverture et venait de fermer les yeux, il entra dans la pièce. Il s'arrêta sur le seuil. Le cœur de Mina battait à tout rompre. Des larmes lui vinrent aux yeux. Elle pouvait sentir son regard se promener à travers la pièce comme s'il se doutait que quelque chose ne tournait pas rond. Elle l'entendait marcher.

Il la secoua sans ménagement par l'épaule. « Mina, debout. C'est l'heure de prendre tes médicaments ! »

Elle ouvrit les yeux. Les larmes l'empêchaient de voir clairement son visage. Elle perçut cependant son expression méfiante. Mais il ne dit rien, il lui tendit simplement les pilules et une bouteille. Mina prit les pilules, les cala à l'intérieur de sa joue, but deux gorgées d'eau, se rallongea et ferma les yeux.

Il resta un moment debout à son côté. Puis elle l'entendit se rapprocher de l'étagère. Elle retint son souffle. Mais il ne prit aucun carton, il resta seulement là un moment, fit volte-face et quitta la pièce.

Quand elle fut certaine qu'il ne pouvait plus l'entendre, elle s'autorisa à pleurer. Pendant que les larmes coulaient sur ses joues, elle ramassa les papiers et les renfourna dans le carton. Il n'y avait plus moyen de rétablir l'ordre de rangement des documents qu'elle avait jusque-là scrupuleusement respecté. Mais le danger qu'il s'en aperçoive lui paraissait à présent bien mince.

Ce n'est que lorsque tout fut à nouveau en place qu'elle retrouva son calme. Elle tendit l'oreille. Aucun bruit. Elle n'avait aucune idée de l'heure. Il lui avait pris sa montre. Le fait qu'elle ait pris son « petit-déjeuner » quelques heures plus tôt seulement ne signifiait rien. Il était peut-être tard dans la soirée et il était allé dormir. C'était peut-être le matin et il était dehors. Elle ne savait même pas quel jour de la semaine on était.

Elle décida de tenter le tout pour le tout et d'essayer la combinaison. Elle monta sans bruit jusqu'en haut de l'escalier. La serrure à chiffres indiquait « 84 296 744 ». Elle nota la combinaison, puis elle tourna les petites roues à la date de naissance de l'ancien officier de la NVA, Walter Körner.

Le cliquetis et le grincement des roues lui semblèrent affreusement bruyants. Après chaque enclenchement, elle s'interrompait brièvement, écoutait si elle n'entendait pas des pas. Mais tout était silencieux.

Enfin, la totalité des petites roues fut dans la bonne position. Elle retint son souffle et essaya de tourner le volant qui ouvrait la porte.

Rien ne bougea. Elle se mordit les lèvres pour réprimer un soupir de déception, se contraignit à remettre la combinaison d'origine. Puis elle regagna son matelas. Tout d'un coup elle se sentait aussi fatiguée que si elle avait vraiment avalé les pilules. Elle s'allongea, tira la couverture sur sa tête et s'endormit rapidement.

« Monsieur le commissaire, est-ce vraiment nécessaire ? » John McFarren semblait particulièrement irrité, ce qui faisait ressortir plus fortement encore son accent britannique. Il s'était déplacé en personne à l'accueil pour les recevoir, mais c'était peut-être pour mieux les envoyer promener. « M. Hagen vous a déjà dit, la semaine dernière, que nous avons notre Wizard's Convention dans quelques jours, et nous y présentons notre nouvelle version au public du monde entier. Nous faisons déjà des heures supplémentaires pour être prêts à temps. Et voilà que vous débarquez et que vous allez empêcher encore une fois nos collaborateurs de travailler ! Nous avons vraiment soutenu votre enquête de toutes nos forces. Mais *enough is enough* ! »

Eisenberg s'efforçait de garder son calme. La poussée d'adrénaline de l'attaque nocturne s'était depuis longtemps dissipée. Autrefois, passer une nuit sans sommeil comme celle-là ne lui aurait rien fait ou presque, mais maintenant il se sentait aussi lourd que du plomb et irritable au dernier degré.

« Monsieur McFarren, nous ne sommes pas dans un jeu, ici. Cinq personnes ont été probablement assassinées. Toutes les pistes mènent à *World of Wizardry*. On peut penser que l'auteur est en relation avec votre entreprise.

- Vous soupçonnez l'un d'entre nous ?
- Nous ne soupçonnons encore personne. Nous suivons seulement des pistes. »

McFarren leva les bras au ciel.

« *Goddammit* ! Savez-vous seulement ce qui se passera à la Bourse si on apprend que nous faisons l'objet d'une enquête de police ?

- Vous comprendrez certainement que notre travail de policiers ne

nous permet pas de nous caler sur les cours de la Bourse.

– Oui, non, bien sûr. Enfin. Mais alors, qu'est-ce que vous attendez de nous ?

– M. Wissmann va analyser encore une fois les dialogues des joueurs. Nous aimerions savoir si quelqu'un, dans le cours du jeu, a demandé aux disparus leurs vrais noms, ou leurs adresses, ou s'il a pris rendez-vous avec eux. »

McFarren dévisagea Wissmann avec scepticisme.

« J'ai déjà entendu parler des compétences peu ordinaires de votre collaborateur. Bien. Quoi d'autre ?

– M. Varnholt va rencontrer votre expert en sécurité. J'aimerais savoir si quelqu'un a pu avoir accès de l'extérieur aux informations sur les joueurs.

– C'est totalement exclu !

– Peut-être, mais vous permettrez, j'espère, que nous nous fassions nous-mêmes notre idée.

– Autre chose ?

– Mme Morani et moi-même aimerions rencontrer votre directeur du personnel.

– Bon, si vous y tenez. Suivez-moi. »

La directrice des ressources humaines était une blonde ravissante d'une trentaine d'années tout au plus. Elle arborait un sourire professionnel et parlait elle aussi avec un accent britannique.

« La police criminelle ? J'espère qu'aucun de nos collaborateurs n'a, comme on dit, fait un coup tordu. »

Eisenberg fit comme s'il n'avait pas entendu.

« Vous avez un fichier avec les photos de vos collaborateurs ?

– Oui, bien sûr. Chacun ici a son profil dans l'intranet.

– J'aimerais voir les profils de tous vos collaborateurs masculins entre vingt et trente-cinq ans.

– Seulement ceux qui sont à Berlin ?

– Oui.

– Il devrait quand même y en avoir dans les deux cents. Je peux vous demander pourquoi vous voulez les voir ?

– J'ai eu une rencontre directe avec l'auteur d'un délit. Au cas où il serait parmi vos collaborateurs, je pourrais peut-être le reconnaître.

– Je comprends. Vous pouvez utiliser l'ordinateur d'une collaboratrice qui est absente aujourd'hui. » Elle le conduisit à un bureau et ouvrit l'intranet. « Si vous avez besoin de moi, je suis dans mon bureau. »

Eisenberg la remercia et examina un par un les profils en compagnie de Morani. La plupart des collaborateurs de Snowdrift Games avaient chargé des photos privées. Beaucoup donnaient des informations sur leurs études et leurs hobbies. Pendant qu'Eisenberg étudiait attentivement chaque photo, Morani lisait le texte du profil correspondant en y cherchant des détails qui sortaient de l'ordinaire.

Au bout d'une heure environ, ils avaient étudié tous les profils entrant en ligne de compte. Eisenberg avait la tête qui bourdonnait. Plusieurs fois, il avait vu un visage qui aurait pu être théoriquement celui de l'auteur, même s'il n'avait aucune certitude. Il avait noté neuf noms, et il demanda à la directrice du personnel de pouvoir parler brièvement avec les personnes concernées.

« Vous avez de la chance que nous ayons suspendu les congés à cause de la nouvelle version, dit-elle. Je crois bien qu'aujourd'hui ils sont vraiment tous ici dans le bâtiment. »

Elle conduisit Eisenberg et Morani aux postes de travail des neuf sélectionnés. Aucun ne manifesta de nervosité particulière. Aucun n'avait la voix de l'agresseur du commissaire. Ils regagnèrent le bureau de la directrice du personnel.

« Honnêtement, je suis heureuse que vous n'ayez pas trouvé votre suspect parmi nous, dit-elle. Puis-je encore faire quelque chose pour vous ?

– Il est possible que la personne que nous recherchons soit un ex-employé, dit Eisenberg.

– Là vous êtes mal partis, répondit la directrice du personnel. Nous avons un très faible turn-over. Comme nous connaissons une forte croissance, il n'y a pas encore eu jusqu'à présent un seul licenciement pour motif économique. Depuis que je suis ici, c'est-à-dire depuis près de deux ans, nous n'avons guère eu qu'une douzaine de départs volontaires, et nous avons dû licencier la personne en deux occasions seulement.

– De quoi s'agissait-il ?

– Une fois, c’était un abus de confiance. Une comptable endettée qui avait détourné de l’argent. Dans l’autre cas, c’était un administrateur système qui avait tenté de dérober les données privées de certains joueurs. Nous avons renoncé à porter plainte, à l’époque. Le type avait à l’évidence des problèmes psychiatriques.

– Quel genre de problèmes ?

– Je ne sais pas très bien. En tout cas, il était suivi par un psy.

– Vous avez son dossier personnel ? demanda Eisenberg.

– Oui, bien sûr. »

Elle ouvrit un fichier. Eisenberg nota le nom et l’adresse.

« C’était quand, cette affaire ?

– Il y a huit ou neuf mois.

– Merci beaucoup. Vous nous avez grandement aidés ! »

Eisenberg alla chercher Wissmann et Varnholt.

« Vous avez trouvé quelque chose ? » demanda-t-il, alors qu’ils regagnaient tous trois le bureau dans la voiture de service d’Eisenberg.

« Oui, dit Wissmann.

– Quoi donc ?

– Aucun des disparus n’a été questionné dans le cours du jeu sur son vrai nom ou sur son adresse.

– Et vous, monsieur Varnholt ?

– Les mesures de sécurité de Snowdrift sont extrêmement pointues, comme on pouvait s’y attendre. Il est hautement improbable que quelqu’un ait pu avoir accès de l’extérieur aux infos sur les joueurs. Mais pas totalement impossible. Et vous, alors ? Vous avez l’air d’avoir une piste.

– Peut-être bien », dit Eisenberg.

Tu refermes la porte derrière toi et tu brouilles la combinaison de chiffres, et à ce moment-là tu entends du bruit en bas. Presque rien, un bruissement. Tu t'arrêtes, tu tends l'oreille, non, il n'y a plus rien. Tu descends lentement l'escalier. Mina dort paisiblement, plongée dans de doux rêves par la magie des pilules. Tu l'envies.

Dans l'entrée, tu marques un temps d'arrêt. Quelque chose ne va pas. Tu fais des yeux le tour de la pièce, mais tu n'arrives pas à voir ce qui te gêne. Peut-être sont-ce seulement les voix des admin's, qui n'arrêtent pas de glousser et de chuchoter. Tu peux les entendre comme si les murs étaient en papier au lieu d'être en béton.

Mina dort. Tu la secoues à l'épaule. « Mina, debout. C'est l'heure de prendre tes médocs ! »

Elle relève paresseusement la tête. Ses yeux sont vitreux. Tu lui tends les pilules et une bouteille. Elle prend les pilules dans sa bouche et boit deux gorgées. Tu l' observes pendant qu'elle déglutit. Elle se rallonge et ferme les yeux. Tu l' observes un moment, jusqu'à ce que sa respiration soit régulière.

Les voix rient plus fort, comme si tu étais un héros de sitcom qui ne comprend pas qu'on se moque de lui. Tu regardes autour de toi. Quelque chose ne va pas. Tu vas jusqu'à l'étagère. Ton regard passe sur les cartons de la rangée du bas. Sur l'un des couvercles, la couche de poussière est partie.

Elle l'a ouvert et a fouillé dans les papiers de ton père. Par ennui ? Ou est-ce qu'elle cherchait quelque chose de précis ?

Les voix dans ta tête exultent.

Quoi qu'elle ait eu en tête avec le carton, elle t'a menti. Elle n'a pas avalé les pilules. C'est une traîtresse, une espionne. Tu jettes un regard

dans sa direction. Elle est couchée, paisible, mais tu sais qu'elle te joue la comédie. Tu touches le pistolet dans ta poche. Il est peut-être temps de l'effacer de cette mauvaise comédie. Ça simplifierait pas mal de choses. Mais alors ils sauraient que tu les as percés à jour. Peut-être vaudrait-il mieux que tu fasses semblant, toi aussi, au moins pendant quelque temps.

Tu remontes, tu fais la combinaison les mains tremblantes : 89917021, le jour de la mort de ta mère en sens inverse. Tu ouvres la porte, tu la refermes doucement derrière toi, tu brouilles soigneusement la combinaison. Tu poses l'oreille contre la porte et tu écoutes. Au bout d'un moment, tu entends des pleurs venant de la cave. Puis des bruits. L'épaisseur de la porte blindée t'empêche de comprendre ce qu'elle fait. Tu attends.

Soudain, tu entends un bruit juste derrière la porte. La molette de réglage est en train de tourner. Effrayé, tu fais un pas en arrière, tu sors le pistolet et tu retires le cran d'arrêt.

Le dernier chiffre s'enclenche au 1. Tu retiens ta respiration. Faux, tu le vois tout de suite. Comme la serrure à chiffres, vue de derrière, représente les chiffres en sens inverse, on doit mettre les chiffres en commençant à l'envers quand on est côté cave. Mais si, sans y prendre garde, elle met les bons chiffres dans le sens normal, le 1 marche.

Le deuxième chiffre s'enclenche au 9. Complètement faux. Tendu, tu observes comment s'enclenchent aussi les autres chiffres, eux aussi : 73913091. La date de naissance de ton père ! Alors, voilà ce qu'elle cherchait dans les cartons. Fiévreusement, tu te demandes s'il ne pourrait pas aussi y avoir dedans une indication du jour de la mort de ta mère. Des vieux faire-part peut-être ? La facture de l'entreprise de pompes funèbres ?

Tu l'entends secouer le volant d'ouverture, évidemment rien ne bouge. Pour un peu, tu éclaterais de rire.

Tandis qu'elle remet les chiffres sur la combinaison aléatoire d'origine, tu réalises toute l'importance de l'incident. Elle est maligne. Elle n'a pas pris les pilules. Elle a compris, par la seule réflexion logique, que la combinaison de la serrure à chiffres devait être une date qui avait quelque chose à voir avec ta famille. Elle a cherché les dates qui pourraient convenir et elle en a trouvé une. Elle a pris de

gros risques. Mais au bout du compte, elle a tout faux. Donc ce n'est pas une admin' !

Ou est-ce que si, ça en serait une quand même ? Et si tout cela, encore une fois, n'était qu'un subterfuge ? Et s'ils voulaient tout simplement te faire perdre la tête ? Ils te voient bien, là, devant la porte blindée, le pistolet dans ta main tremblotante. Il s'en est fallu de peu qu'ils ne te convainquent, avec la mauvaise combinaison de Mina, qu'elle n'était qu'une victime innocente.

Il s'en est fallu de peu.

Tu te fais un thé. Tu réfléchis longuement. Finalement, tu as un plan. Tu peux peut-être reprendre le contrôle, quand même. Tu prends tous les risques, en l'appliquant. Mais qu'est-ce que tu as à perdre ?

Une heure après leur retour de Snowdrift, Eisenberg, Morani et Klausen se tenaient devant l'entrée d'une maison individuelle sans charme à Karlshorst, tout près du champ de courses. Eisenberg sonna plusieurs fois, mais personne n'ouvrit.

« J'ai l'impression que quelque chose a bougé, là-haut », dit Klausen. Il montrait une fenêtre du premier étage.

Il sonna à nouveau, tout en indiquant le portail sur le côté de la maison. Klausen hocha la tête et disparut dans le jardin.

« Police criminelle. Ouvrez, s'il vous plaît ! » cria Eisenberg.

Klausen revint.

« La porte de la véranda est juste poussée », dit-il tout bas.

Morani et Eisenberg le suivirent dans le jardin. Le gazon, qui n'avait pas été tondu, était envahi de mousse et de mauvaises herbes.

Eisenberg crut à nouveau percevoir du coin de l'œil un mouvement derrière une fenêtre du rez-de-chaussée. Mais quand il regarda plus attentivement, il ne discerna rien de suspect.

Eisenberg et Klausen entrèrent dans le séjour, l'arme au poing, suivis par Morani, qui n'était pas armée. Des bouteilles de bière étaient posées sur une table basse en face d'un gigantesque poste de télévision. Un sac de chips vide traînait à côté.

« Ho ! Il y a quelqu'un ? » cria Eisenberg.

Pas de réponse.

Ils inspectèrent systématiquement les pièces du rez-de-chaussée, une cuisine, une petite salle à manger, des toilettes, un cagibi. Un coup d'œil dans le réfrigérateur leur permit de découvrir une brique de lait frais ouverte, portant une date limite de consommation qui n'était pas encore arrivée à expiration.

« Ho, c'est la police ! Il y a quelqu'un ? » cria de nouveau Eisenberg. Des pas précipités au premier étage, puis une porte qui claque.

« J'appelle les renforts ? » demanda Klausen.

Eisenberg secoua la tête. Il sécurisa les lieux, tandis que Klausen montait à l'étage, jetait un coup d'œil et faisait signe de son pouce levé. Au premier étage, dans un petit vestibule, il y avait quatre portes. La première ouvrait sur une chambre avec un lit double défait, la seconde sur une petite salle de bains. Derrière la troisième, ils entendaient des bruits discrets, comme des halètements.

Eisenberg écouta un moment. Puis il frappa à la porte.

« Police. Nous allons entrer. »

Il ouvrit la porte. La chambre ressemblait à celle d'un adolescent : posters de groupes rock au mur, vêtements sales par terre, un petit bureau supportant un écran d'ordinateur, avec clavier et piles de papier. Sur une étagère aux tiroirs bariolés, des livres pour la jeunesse et des jeux de société. Mais l'homme qui était recroquevillé sur le lit recouvert d'un couvre-lit multicolore était proche de la trentaine. Il tenait ses bras croisés au-dessus de sa tête comme pour se protéger.

« Papa ! criait-il. Au secours ! Papa ! »

Eisenberg remit le cran de sûreté à son arme et la rangea.

« Ce n'est pas lui. La voix du tueur était très différente. »

Morani s'approcha de lui.

« Calmez-vous, lui dit-elle d'une voix douce, qu'Eisenberg ne lui connaissait pas. Nous ne vous ferons pas de mal.

– Je ne veux pas ! criait l'homme. Je ne veux pas retourner dans la maison blanche ! Je veux rester ici ! »

Morani restait près du lit.

« N'ayez pas peur, nous ne vous emmènerons pas avec nous. Où est votre père ? »

L'homme baissa lentement les mains et la regarda avec de grands yeux.

« Vous... vous ne venez pas pour m'emmener ?

– Non. Nous sommes de la police, dit Morani.

– La police ? Je n'ai rien fait ! C'est vrai ! »

Il se dissimulait à nouveau la tête sous les bras.

« Oui, nous le savons. Nous ne vous ferons rien. Où est votre père ?

- Au travail, dit l'homme, sans lever les yeux.
- Nous pouvons le joindre quelque part ?
- Papier. Téléphone. En bas à côté de la cuisine.
- Allez voir, s'il vous plaît, monsieur Klausen, dit Eisenberg. Nous restons ici auprès de lui. »

Klausen revint peu après, avec un post-it sur lequel était écrit « Papa ». Eisenberg composa le numéro.

« Ici le commissaire principal Eisenberg, police criminelle de Berlin. Nous sommes avec votre fils. Non, n'ayez crainte, il ne lui est rien arrivé. Mais il vaudrait mieux que vous veniez. »

Il fallut un moment pour calmer le père, hors de lui, quand il fut enfin arrivé.

« Faire une telle peur à mon fils ! ne cessait-il de répéter. Pénétrer ainsi chez moi sans raison !

– Je vous l'ai dit, je suis désolé. Plusieurs éléments nous donnaient à penser qu'un suspect pouvait se trouver ici.

– Mon fils ne ferait pas de mal à une mouche !

– Nous le savons, maintenant, nous aussi. Encore une fois, je suis vraiment désolé.

– Vous n'avez pas idée de ce que ça peut avoir comme conséquences. Juste au moment où le traitement psychiatrique commençait à opérer. Les voix qu'il entend devenaient de plus en plus rares ces derniers temps. Mais maintenant, vous avez sans doute repoussé sa guérison de plusieurs mois, pour ne pas dire de plusieurs années. » Il posa son bras sur les épaules de son fils comme pour le protéger. « Vous voyez bien, à quel point il est dérangé !

– Je ne peux que vous répéter que je regrette cette erreur, dit Eisenberg.

– Ça... ça va, papa... Les policiers ont été très gentils, surtout la dame. »

Le père hocha la tête.

« Bon, enfin. Maintenant s'il vous plaît laissez-nous seuls. »

Ils prirent congé. Eisenberg se frotta les yeux. Il se sentait si frustré et si épuisé qu'il demanda à Klausen de le ramener directement à sa pension de famille.

« Mina, debout ! C'est l'heure de dîner ! »

Elle se redressa lentement, regarda autour d'elle, les yeux écarquillés, comme si elle ne savait pas où elle était. Il se tenait auprès d'elle, une assiette à la main, avec dedans un hamburger et des frites qu'il avait manifestement achetés chez un marchand ambulant. Il posa l'assiette par terre à côté du matelas.

Mina but une gorgée à la bouteille d'eau et se mit à manger en silence tandis qu'il l'observait. Le pistolet était dans sa poche de pantalon. Elle se demandait si elle avait une chance de lui arracher son arme par surprise. S'il pensait qu'elle prenait ses pilules, il ne s'y attendrait pas. Elle n'était pas quelqu'un de violent, mais elle aurait aimé tirer dans chaque membre de ce salopard, l'un après l'autre, pour qu'il lui révèle la combinaison. Elle avait entre-temps épluché le contenu de tous les cartons de la pièce sans résultat tangible.

« Qu'est-ce que tu as ? C'est pas bon ? »

Elle s'aperçut qu'elle avait cessé de manger. Hâtivement, elle se fourra quelques frites molles et froides dans la bouche.

« Tu devrais devenir actrice », dit-il sans avoir l'air d'y toucher.

Elle se figea. Elle releva lentement la tête. Il souriait.

« Tu crois que je ne me suis pas aperçu que tu n'avalais pas tes pilules ? »

Elle ne dit rien. Il était peut-être seulement en train de la tester.

« C'était vraiment malin, ton idée de la date. Mais ça n'est pas la date de naissance de mon père. »

Elle sentit le froid l'envahir. Involontairement, son regard glissa vers l'arme. Le sourire de son geôlier se transforma en un large rictus. Il sortit le pistolet de sa poche et le lui tendit, juste à bonne distance

pour qu'elle ne puisse s'en saisir.

« Tu le veux ? Tiens, prends-le, qu'est-ce que tu attends ! »

Mina envoya l'assiette dans sa direction et fit un mouvement vers l'avant. Mais il s'y attendait et n'eut aucun mal à éviter son attaque désespérée. Il rit.

« C'est pas comme ça que tu y arriveras, ma belle ! Si tu veux me prendre par surprise, il faut être un peu plus inventive ! »

Elle fondit en larmes.

« Je t'en prie ! l'implora-t-elle. Je t'en supplie, laisse-moi sortir ! Je ne dirai rien à personne, je te jure.

– Tu es très convaincante, tu sais. À croire que c'est toi, la prisonnière, et pas moi. Mais vous ne m'aurez pas !

– S'il te plaît, Julius ! Ça n'est pas ce que tu crois. Je ne suis pas une admin'.

– Ben voyons !

– Tu ne peux pas me retenir ici prisonnière pour le restant de mes jours ! » Elle sanglotait.

« Non. » Sa voix se radoucit. « N'aie crainte, tu seras bientôt libérée de ta prison. »

Elle n'osait le regarder dans les yeux.

« Qu'est-ce... qu'est-ce que tu veux dire ?

– La grande scène finale ! » Il pouffa. « L'expérience va se terminer. D'une manière ou d'une autre.

– Tu vas... tu vas me tuer, comme les autres ? »

Il se tut un moment. Puis il soupira.

« Au fond, ce serait le plus simple, non ? Ça nous ôterait un grand poids, à toi et moi. »

Elle secoua la tête.

« Ne fais pas ça ! Je t'en supplie !

– Je dois avouer que tu fais super bien ton numéro, là, dit-il sur le ton du constat. Tu m'aurais presque convaincu. Tu me fais de la peine. Si tu n'es pas l'un d'entre eux, alors c'est que tu es prisonnière d'une illusion. Tu as peur, mais tu n'as pas de raisons d'avoir peur. La mort, ce n'est pas la fin, c'est le commencement. Tu vas te réveiller. Et moi, tu vois, je vais juste te rendre service. Te tirer du sommeil où tu es. »

Elle ne dit rien.

« Mais quelque part, je n'arrive pas à m'y résoudre. » Sa voix baissa d'un ton. « Je ne sais pas, j'ai des réflexes idiots qui m'en empêchent. Ça doit être vous, qui m'inoculez tous ces scrupules. Mais alors, c'est que tu n'es rien qu'une sale petite espionne ! »

Il leva son arme. Elle se recroquevilla, prête à l'inévitable. Il abaissa son arme.

« Tu es... jolie, tu le sais, ça ? »

Une sensation de dégoût si violente la submergea qu'elle put à peine réprimer sa nausée. Elle tremblait de tout son corps.

« Salopard ! Si jamais tu me touches...

– Non, non, c'est pas ce que je voulais dire. Je ne suis pas un pervers. En plus... même si tu n'es pas des leurs... ça n'empêche pas qu'ils nous observent tout le temps. »

Elle réfléchissait à toute vitesse. S'il ne voulait pas, ou ne pouvait pas, la tuer, il devait y avoir un moyen quelconque de le convaincre de la libérer.

« Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

– Est-ce que je peux te faire confiance ? » Il éclata de rire. « Non, évidemment je ne peux pas ! Alors je ne peux pas non plus te dire ce que j'ai l'intention de faire. Au moins, vous ne pouvez pas lire dans mes pensées. Je te dis simplement ceci : je vais faire en sorte que le monde parle de moi. Ce monde-ci, et aussi le vôtre !

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu verras bien ! Allez-y, marrez-vous, fichez-vous de moi, tiens, là, tous, installés devant vos écrans. Vous croyez que vous avez gagné. Eh bien, vous allez être surpris ! Vous allez être sacrément surpris, tous autant que vous êtes ! »

Eisenberg ouvrit les yeux. Tout près de son visage, un couvercle semi-circulaire fait d'une matière grisâtre, avec au milieu une fenêtre ouvrant sur un éclairage au néon, formait comme une voûte au-dessus de lui. Il tenta de lever son bras, mais tout son corps semblait paralysé. Il ne pouvait même pas tourner la tête.

La panique s'empara de lui. Où était-il ? Que s'était-il passé ?

Tout ce dont il se souvenait, c'était que la veille au soir, il était tombé mort de fatigue dans son lit à la pension de famille. Et avait refusé la délicate proposition de sa logeuse de lui préparer à dîner.

Des voix retentissaient, étouffées par l'étrange visière qu'il avait devant la tête et qui rappelait à Eisenberg, de façon frappante, un couvercle de cercueil.

« Comment ça marche, jusqu'ici ? Il s'est déjà aperçu de quelque chose ? demandait une femme.

– Je ne crois pas. » La voix sonnait comme celle d'un homme, peut-être Klausen.

« Mais tu n'es pas sûr ?

– Je peux mesurer ses flux cérébraux, mais je ne peux pas lire ses pensées.

– Où est-il, en ce moment ?

– Il dort.

– Tu es sûr ? Tiens attends, regarde sa fréquence cardiaque, pour voir.

– Merde ! Il est réveillé !

– Une dose d'Anpodrol ! Vite !

– C'est fait. Il va tout de suite se... »

D'effroi, Eisenberg se redressa d'un coup dans son lit. Son cœur battait à tout rompre. Il regarda autour de lui. Le réveil indiquait trois heures et quart. Il resta longtemps allongé, essayant d'oublier le cauchemar. Mais même si ses membres étaient lourds comme du plomb, il ne parvint pas à retrouver son calme et à se rendormir.

À cinq heures, il renonça, se doucha, avala un petit-déjeuner dans un snack ouvert toute la nuit, et dès six heures il était au bureau. Il passa en revue les nouvelles internes, mais dans aucun des signalements d'arrestation, le type ne correspondait à la description du tueur. La presse, fort heureusement, n'était pas encore informée des événements de la pension.

Sans cesse, ses pensées revenaient à son drôle de rêve. Il tentait de se convaincre que ce n'était qu'un cauchemar ordinaire, déclenché par le stress de l'attaque, le manque de sommeil, les délires de son agresseur et la lecture de *Simulacron 3*. Mais une sensation d'angoisse ne voulait pas le quitter.

Il attrapa le cadre argenté montrant Michael et Emilia à dix-sept et quatorze ans. Il essaya d'imaginer que tous les souvenirs qu'il avait de ses enfants n'étaient qu'une illusion provoquée par des champs magnétiques dans son cerveau : leurs anniversaires quand ils étaient petits, l'accident de Michael sur son vélo tout-terrain, le divorce. Une idée absurde, risible même. Et pourtant...

Répondant à une impulsion, il ouvrit le navigateur et écrivit « passé fictif » dans le moteur de recherche. L'une des premières occurrences fut une citation de Bertrand Russell de 1921 :

Il n'y a aucune impossibilité logique à admettre que le monde n'existe que depuis cinq minutes, qu'il ait surgi tel qu'il est actuellement, avec une population ayant le souvenir d'un passé tout à fait irréel. Il n'existe aucun lien logique nécessaire entre des événements s'accomplissant à des moments différents. Il en résulte que rien de ce qui arrive à présent ou arrivera dans l'avenir ne peut infirmer l'hypothèse d'après laquelle le monde n'existerait que depuis cinq minutes. C'est pourquoi les faits qui constituent ce qu'on appelle la connaissance du passé sont logiquement indépendants du passé ; ils peuvent être décomposés entièrement en contenus présents, susceptibles

théoriquement d'être ce qu'ils sont, alors même qu'aucun passé n'aurait [existé](#)¹⁵.

Russell, le philosophe préféré de son père ! Était-ce un hasard ?

Eisenberg réalisa qu'il commençait à montrer des signes de paranoïa. Était-il donc si facile de perdre le sens de la réalité ?

Les rêves ne sont pas des faits, lui aurait dit son père. Concentre-toi sur ce que tu sais et non sur ce que tu supposes ou sur ce que tu crains !

La porte du bureau s'ouvrit et Sim Wissmann entra. Il gagna directement son aquarium, sans même accorder un regard à Eisenberg.

« Bonjour, monsieur Wissmann. » L'autre ne lui rendit pas son salut.

Eisenberg prit la souris pour fermer la fenêtre du navigateur, mais s'interrompit brusquement dans son mouvement. La citation de Russell était apparue dans un blog traitant de la théorie de la connaissance. En soi, ça n'avait rien de surprenant, mais cela donna une idée à Eisenberg.

Il n'avait jamais très bien compris pourquoi tant de personnes tenaient des blogs, postaient des articles sur Facebook, envoyaient des tweets, écrivaient des romans et essayaient de trente-six autres manières de faire partager aux autres leurs pensées fragmentaires et leurs expériences de vie plus ou moins passionnantes. À croire qu'une large majorité des gens partageaient un besoin quasi inépuisable de parler d'eux-mêmes à d'autres. Il était donc probable que l'homme qui souhaitait tellement être réveillé d'un monde fictif portait lui aussi ses pensées paranoïaques à la connaissance du public !

À y regarder de plus près, ça semblait tellement aller de soi qu'Eisenberg se demanda pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt. Cela tenait sans doute au fait que les criminels cherchaient d'ordinaire à se dissimuler, et que son intuition, formée par des années et des années de routine policière, le poussait plutôt à détecter ce qui était caché qu'à discerner ce qui était évident.

Il se dirigea vers la cage de verre. « Monsieur Wissmann ?

– C'est important ?

– Je crois, oui.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Croyez-vous que notre bonhomme pourrait avoir un compte

Facebook ou tenir un blog ou quelque chose de ce genre ?

- Croire, c'est bon pour les idiots.
- Pensez-vous que ce soit possible ?
- Bien sûr, que c'est possible. »

Eisenberg fit de son mieux pour formuler soigneusement la question suivante. « Supposons qu'il ait publié ses idées quelque part sur Internet, sur le monde qui n'est pas réel. Vous pourriez retrouver ses textes ?

- Vous ne pouvez pas, vous ? Moi, là, j'ai du travail.
- Si je le pouvais, je ne vous le demanderais pas.

– Bon, je vous explique comment vous faites. Vous mettez sur Google la bonne combinaison de mots-clés. Les mots-clés pertinents, ce sont ceux qui apparaîtront avec une probabilité élevée dans les textes du suspect, et avec une faible probabilité dans d'autres textes. Si vous voulez rechercher plusieurs termes dans un ordre bien défini, par exemple une phrase précise, vous mettez celle-ci entre guillemets. Ensuite, il vous suffit de cliquer à côté de la fenêtre sur « recherche Google », et vous avez votre liste avec les résultats de la recherche. Évidemment ça ne fonctionne pas s'il a publié quelque chose sur Facebook ou sur Twitter. En général, les réseaux sociaux sont fermés pour les Google bots.

– Et vous, vous pourriez rechercher des mots-clés pertinents, dans les réseaux sociaux ?

– Oui.

– Alors faites-le, s'il vous plaît. De mon côté, je vais essayer avec Google.

– Il faut que ça soit maintenant ?

– Oui.

– Bon d'accord. »

Eisenberg tapa *Monde sur le fil Simulacron 3* dans le moteur de recherche et obtint une grande quantité de résultats qui renvoyaient à des sites de commerce en ligne et à des pages de cinéphilie. Ensuite, il essaya avec *Le monde n'est pas réel*. Cette fois apparurent des blogs et des sites web tournant autour de l'hypothèse d'un monde fictif, et, parmi ceux-ci, les sites web de magazines de vulgarisation scientifique.

Il tenta la combinaison *Monde sur le fil Simulacron 3 le monde n'est pas réel*, mais comme le film et le livre avaient tous deux pour sujet un monde non réel, cela ne le mena pas plus loin.

Il devait choisir une combinaison de mots-clés qui, sans doute, apparaissait telle quelle dans les textes de l'auteur, mais pas dans d'autres textes. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Suivant une inspiration soudaine, il tapa « *Simulacron 3* » et « *Mina Hinrichsen* », avec des guillemets pour les deux groupes de mots, comme le lui avait conseillé Wissmann.

Google donna un unique résultat. Un blog s'ouvrit avec comme titre « Le monde sur le fil – La vérité sur notre réalité ». La photo de fond était tirée du film de Fassbinder, comme Eisenberg le reconnut aux ordinateurs antiques avec leurs bobines de bandes magnétiques. Le post le plus récent était daté de la veille.

Quelque chose va arriver !

Ouvrez les yeux ! La simulation est de plus en plus instable. Les événements inhabituels s'accumulent. Des personnes disparaissent. La vérité ne pourra plus être dissimulée très longtemps. Le signe viendra très bientôt. La déconnexion est proche.

Surveillez les infos ! Préparez-vous ! Ouvrez les yeux !

Eisenberg fit défiler la page vers le bas. Elle contenait en tout et pour tout cinq textes, qu'il parcourut avec un étonnement croissant. Finalement il imprima le tout et, ses feuillets à la main, alla trouver Wissmann.

« Tenez, regardez ce que j'ai trouvé. »

Son collaborateur survola les feuillets imprimés. Non, se corrigea intérieurement Eisenberg, il ne les survola pas, il les lut consciencieusement. Simplement, chez lui cela allait tellement vite que pour un non-initié ça ressemblait à un coup d'œil furtif.

« Eh ben vous voyez, je vous l'avais bien dit, que vous pouviez faire ça vous-même », fut son commentaire. Ça ne sonnait pas à proprement parler comme un compliment, pourtant Eisenberg ressentit une fierté véritablement absurde.

À cet instant, Morani et Klausen entrèrent dans le bureau.

« Bonjour, monsieur le commissaire », dit la psychologue. Elle

fronça les sourcils. « Il y a quelque chose ?

– Nous avons trouvé des trucs intéressants », dit Eisenberg. Il leur tendit les feuillets imprimés, qu'il avait classés dans l'ordre de leur publication.

Le premier avait été mis en ligne environ quatre mois plus tôt. Il commença :

Le monde n'est pas réel !

Oui, tu as très bien lu. Le monde dans lequel tu es en ce moment, assis devant ton ordinateur, ce monde n'existe pas vraiment. Lis Simulacron 3 de Daniel F. Galouye ! Regarde le film Le Monde sur le fil de Rainer Werner Fassbinder ! Pas Matrix, ça, c'est de la merde, c'est juste là pour nous embrouiller.

Le Monde sur le fil ! Oui, au bout du fil ! Au bout des câbles ! Tout est vrai ! Simplement ils ne veulent pas que nous nous apercevions. Nous faisons partie de l'expérience. Si nous découvrons que nous sommes seulement des cobayes, les résultats sont inutilisables. C'est pour cela qu'ils essaient de cacher la vérité. Et le meilleur moyen pour ça, c'est de tourner en ridicule ceux qui vont fureter en coulisses.

Réfléchis par toi-même : aujourd'hui déjà, nous savons construire des mondes simulés qui sont vrais à s'y méprendre. Alors qu'en sera-t-il dans vingt ans, ou deux cents ans ?

Suivait un long exposé des arguments dont Eisenberg avait déjà discuté avec Varnholt, et qui, selon l'auteur, prouvaient de façon indubitable que le monde était fictif.

Le texte suivant, datant d'environ dix semaines, avait fait froid dans le dos à Eisenberg quand il l'avait lu la première fois :

Comment tu découvres si tu vis ou non dans une simulation sur ordinateur.

- 1. Surveille les voix ! Tu les entends, parfois, tout bas, en arrière-plan. Tu penses peut-être qu'elles sont seulement le fruit de ton imagination, mais non : elles sont bien réelles. Le truc qu'ils nous inoculent pour que nous ne recevions pas le monde réel ne fait pas toujours parfaitement effet.*
- 2. Tu les sens, les tuyaux ? Sens-les ! Ils sont dans ton nez, dans ton cou, dans tes mains. Tu le sens, que ça te gratte un peu dans le cou, alors que*

- tu n'es pas enrhumé ? Tu n'as pas une sensation d'oppression, parfois, dans la poitrine ? Maintenant, tu sais pourquoi.*
3. *Surveille tes rêves ! Est-ce que tu rêves parfois que tu es allongé dans une boîte étroite, un cercueil ou quelque chose comme ça ? Dans ce cas, tu ne rêves pas. Tu t'es juste réveillé un moment. Quand ça arrive, une sirène retentit quelque part, et aussitôt ils augmentent la dose de sédatif. Ne te laisse pas faire ! Le rêve est la réalité, la réalité n'est qu'un rêve.*
4. *Réfléchis ! Informe-toi ! Lis Simulacron 3 de Daniel F. Galouye ! Lui, il savait.*
5. *Ouvre les yeux !*

Le troisième texte avait été écrit peu après que Mina Hinrichsen eut déposé sa plainte pour disparition. Il était très court.

La vérité éclate au grand jour

Plusieurs personnes ont disparu. Ça commence.

La phrase « Plusieurs personnes ont disparu » renvoyait à un lien qui était un forum en ligne sur lequel des joueurs de *World of Wizardry* échangeaient leurs points de vue sur l'énigme des disparus.

C'est le quatrième texte, qui avait convaincu aussi bien Google qu'Eisenberg qu'ils étaient tombés sur le bon blog. Il était intitulé :

Déclenchons une révolution de la réalité !

Écrire ces lignes, vous ouvrir les yeux, voilà qui ne peut laisser les admin's indifférents ! Bien sûr, ils croient encore que personne ne me prendra au sérieux. Ils espèrent que vous prendrez ceci pour le délire d'un zinzin paranoïaque. Ils me laissent faire. Mais le moment venu, ils prendront des mesures contre moi. Ils essaieront de me tourner en ridicule. Ils lanceront la police à mes trousses. Ils me fourreront dans un asile.

Peut-être se contenteront-ils de m'effacer, d'ailleurs, comme les autres : Lukas Koch, Angela Priem, Jan-Hendrik Kramer, Thomas Gehlert et Mina Hinrichsen.

Mais vous, qui entendez et lisez mes paroles, vous portez en vous le germe de la révolution. Si vous m'écoutez, si vous diffusez mes paroles, ils ne pourront plus rien arrêter. La vérité se répandra tel un virus, d'un cerveau à l'autre, jusqu'à ce que le château de cartes des mensonges s'écroule complètement. Alors, ils seront obligés de mettre fin à

l'expérience. Alors, nous verrons tous la vérité.

N'ayez pas peur ! Le monde qui est autour de nous, le vrai monde, ne sera pas un sombre cauchemar. C'est une réalité plus belle, plus forte. Notre existence d'esclaves sera terminée. Nous nous libérerons nous-mêmes ! Tout ce que nous avons à faire est d'accepter la vérité.

Ouvrez les yeux ! Répandez la parole ! La révolution de la vérité est proche !

« Waouh, commenta Klausen. Il donne les noms des cinq disparus au complet. Ils n'ont pas été publiés dans la presse. À ce jour, seules quelques rares personnes sont au courant de la disparition de Mina Hinrichsen. Il n'y a pas de doute, c'est notre homme !

– Vous pouvez trouver qui a écrit cela, monsieur Wissmann ? demanda Eisenberg.

– Vous voulez dire, nom et adresse ? Non. Le blog a été créé anonymement chez un hébergeur de blogs qui a ses serveurs d'adresses IP domiciliés en Russie. L'adresse IP de l'auteur du blog pourrait tout au plus être retrouvée chez l'hébergeur du blog. Mais celui-ci ne nous sera sûrement pas d'un grand secours. » Il montra le nom de domaine de l'hébergeur du blog, qui figurait tout en bas sur le côté. Freedomofspeech4all.org.

« Merde ! s'écria Eisenberg. Alors nous en sommes au même point que tout à l'heure. »

Morani pointa le doigt sur le premier tirage papier du texte le plus récent. Elle fronça les sourcils. « Ici, il écrit que quelque chose va arriver.

– Oui, moi aussi, ça m'a fait tiquer, dit Eisenberg. Vous croyez que ça veut dire que sa parano augmente ?

– Ça se pourrait, répondit-elle. D'un autre côté... Évidemment je peux me tromper, mais pour moi ça sonne plutôt comme l'annonce de quelque chose. »

Eisenberg parcourut une nouvelle fois le texte.

« “Surveillez les infos.” Vous avez raison, ça pourrait être une indication que quelque chose de spectaculaire va se produire, et qu'il est en train de le préparer. Mais quoi ? »

Elle haussa les épaules.

« Je ne sais pas. Peut-être veut-il faire disparaître une personnalité,

ou projette-t-il un attentat, ou autre... La seule chose sûre, c'est qu'à mesure que croît son désespoir, croît aussi son envie d'en découdre. L'agression dont vous avez été victime en est clairement la preuve. »

À ce moment, Varnholt se joignit à eux. Eisenberg lui montra les tirages papier. Il les lut en silence.

« Putain de merde, dit-il en matière de commentaire.

– À l'évidence, il projette quelque chose, dit Morani. Mais nous ne savons pas quoi.

– Moi si, dit Varnholt. C'est-à-dire, je ne sais pas exactement ce qu'il projette. Mais j'ai quand même ma petite idée. »

15. Bertrand Russell, *Analyse de l'esprit*, traduction M. Lefebvre, Édition Payot, 1926, Éditions Payot & Rivages, 2006, p. 148.

L'air est froid et sent le moisi. Le souffle empoisonné de décomposition qui provient de la pièce au bout du couloir se sent à peine ici. À même le sol, deux matelas en caoutchouc qui attendent d'être gonflés, des sacs de couchage flambant neufs, un réchaud à gaz avec ses cartouches.

Tu retires ton sac à dos et tu déposes son contenu – boîtes de conserve, pain longue conservation – à côté des autres aliments qui remplissent une étagère improvisée de planches et de briques. Il y a des provisions pour des semaines entières, si tu fais attention. Tu espères que tu n'auras pas à les utiliser en totalité.

Ton père t'a montré ce royaume enfoui, il y a longtemps. À l'époque, dans les années 1990, il faisait encore partie d'un complexe plus vaste. Celui-ci a été depuis démoli et recouvert de terre, les escaliers ont été rendus inaccessibles par des dalles de béton. On ne peut plus atteindre le bunker que par un étroit passage, quand on sait où il se trouve. Les graffitis sur les murs sont anciens. Cela fait des années que plus personne ne descend ici.

Bien sûr, ils savent où tu es, mais ils ne savent pas ce que tu penses. C'est ton seul avantage.

Tu regagnes ta voiture garée sur le chemin forestier. Ton regard s'arrête sur la sacoche noire posée sur le siège du passager. Sur le lourd objet qu'elle contient, en forme de barre. Il est vieux. Tu espères qu'il fonctionne encore.

Se doutent-ils de ce que tu as l'intention de faire ? La sueur perle à ton front quand tu démarres. La décision approche.

Mina se réveilla en sursaut. Julius se tenait près d'elle, la dominant de toute sa hauteur, et la regardait. Il tenait le pistolet à la main droite. Il y avait de la nervosité dans ses yeux.

« Debout ! »

Elle obéit.

« Tourne-toi ! Les mains dans le dos ! »

Elle hésita.

« Qu'est-ce que tu vas me faire ?

– Ne pose pas de questions ! Mains dans le dos ! »

Elle tendit ses mains en arrière. Il saisit ses poignets, les tira brutalement. Elle entendit le claquement de menottes qui se refermaient. Puis il l'attrapa par l'épaule, heureusement de son côté indemne, et lui fit faire un demi-tour sur elle-même. Elle fixa son visage impassible. Sa folie, à l'évidence, s'était maintenant complètement emparée de lui.

« Ouvre la bouche ! »

Il la saisit par le menton et enfonça son pouce et son index dans ses joues, où ils s'imprimèrent douloureusement. De l'autre main, il lui enfourna une boule de lainage dans la bouche. Une vieille chaussette ? Elle voulut crier, mais tout ce qu'elle parvint à produire fut un « Mmmhm » étouffé.

Il sortit un mouchoir en tissu de sa poche de pantalon, le tortilla jusqu'à en faire un mince bandeau qu'il lui appliqua sur la bouche et noua sur sa nuque, afin qu'elle ne puisse plus recracher son bâillon. Puis il lui enfila un sac en plastique sur la tête et en entourait l'extrémité inférieure avec du ruban adhésif.

Quand elle prit son inspiration, le sac plastique se referma

complètement autour de sa tête. Il voulait la faire s'étouffer dans les pires souffrances ! Elle tenta de se défendre, mais il la tenait fermement, brutalement.

« Arrête de gigoter comme ça ! »

Il pinça le sac juste au-dessous du nez de Mina et tira dessus. L'instant d'après, son index s'enfonçait à travers le fin plastique. L'ongle de Julius écorcha la lèvre supérieure de la jeune femme, mais elle lui était infiniment reconnaissante de lui avoir aménagé ce petit trou d'air.

L'agrippant par le bras, il l'entraîna jusqu'en haut de l'escalier. Elle l'entendit faire la combinaison de la serrure à chiffres. La lourde porte de métal s'ouvrit avec un léger grincement.

Elle essayait de repérer le plus de choses possible de son environnement à travers le sac plastique, mais tout ce qu'elle perçut était que la pièce située en haut de l'escalier était éclairée par la lumière électrique. On n'entendait aucun bruit de circulation. Elle se trouvait vraisemblablement dans une maison isolée en bordure de Berlin, ou même au-delà du périmètre de la ville.

Il lui fit traverser une pièce qui sentait légèrement la cuisine et les produits de nettoyage, puis ils descendirent un petit escalier et passèrent une porte. Fraîcheur, odeur de gaz d'échappement et de vieux pneus. Un garage. Elle entendit qu'il ouvrait le hayon arrière d'une voiture. Il la fit avancer. Elle buta avec le genou contre un rebord.

« Allez, entre là-dedans ! » Il la poussa en même temps vers l'avant et en bas, et la fit basculer par-dessus le rebord. Il fit rentrer ses jambes n'importe comment. Elle se retrouva recroquevillée dans un espace étroit sur un tapis de feutre. Un coffre de voiture.

« Si tu bouges ou si tu essaies simplement d'attirer l'attention, tu es morte ! Tu as compris ? »

Elle acquiesça de la tête. Elle s'efforçait désespérément de retenir ses larmes. Il posa quelque chose sur elle : une vieille couverture qui sentait l'huile de moteur. Puis il rabattit le hayon. Mais elle pouvait quand même entrevoir la lumière du jour, d'où elle conclut qu'il l'avait chargée dans une cinq-portes, une Golf peut-être. Elle attendit qu'il mît le moteur en marche, mais il ne se passa rien.

Elle restait couchée là, angoissée, tandis que le temps s'écoulait sans qu'elle pût dire si c'étaient des minutes ou des heures.

Enfin, elle entendit une porte claquer. Des pas précipités. La porte du garage s'ouvrit. La voiture bougea quand il se laissa choir sur le siège avant et démarra. La voiture se mit en mouvement.

À en juger par la façon dont il accélérât par à-coups, ils tournèrent pendant un bon moment dans un quartier tout en angles droits, peut-être un quartier pavillonnaire quelque part en banlieue. Puis la route devint rectiligne, la voiture accéléra. À un moment, ils s'engagèrent sur une route qui, au bruit, devait être à plusieurs voies. Autoroute ou voie rapide. Les lumières régulières qui avaient jusqu'alors pénétré par le hayon avaient disparu.

Après une demi-heure environ, la voiture ralentit et quitta la route animée. Ils tournicotèrent pendant un moment, puis avancèrent en cahotant sur un chemin de campagne ou de forêt. Finalement, la voiture s'arrêta. Julius descendit et releva le hayon. Il lui enleva la couverture et la tira hors de la voiture. Dans la position inconfortable qui avait été la sienne, ses jambes s'étaient engourdies, et elle pouvait à peine se tenir debout.

Il lui arracha le sac plastique de la tête. Ils étaient en pleine forêt. Les couronnes des arbres masquaient la lumière de la lune, on ne distinguait les troncs que sous forme de sombres silhouettes. Aucune habitation en vue. Sa gorge se noua quand elle comprit ce que cela signifiait.

À sa surprise, il défit aussi le nœud sur sa nuque. Elle recracha aussitôt la boule de laine.

« Tu peux crier si tu veux, dit-il froidement. Ici, personne ne t'entendra.

– Où sommes-nous ? Que comptes-tu faire de moi ?

– Ça n'était plus assez sûr, dans ta cachette précédente. » Il leva le pistolet, le braqua sur son visage. « Tu as peur ? »

Elle était abasourdie qu'il lui demande ça. La colère la submergea. Avant même qu'elle ait pu s'en empêcher, elle cria :

« Qu'est-ce que t'attends, vas-y, tire, salopard !

– Réveille-moi ! » dit-il.

Elle le considéra, désespérée.

« Je... je ne peux pas te réveiller !

– Et pourquoi ? hurla-t-il. pour-quoi ? »

Des larmes lui coulèrent sur les joues. « Je ne suis pas une admin', dit-elle, la lèvre inférieure tremblante.

– Ah oui ? Et tu t'imagines que je vais te croire ? »

Elle ne savait pas quoi dire. Alors elle se tut.

Au bout d'un moment, il baissa le bras.

« Je ne sais pas à qui je peux faire encore confiance, dit-il doucement, presque comme s'il s'excusait. J'avais espéré...

– Laisse-moi partir, implora Mina. Je ne leur dirai rien. »

Dans la seconde, le pistolet était à nouveau dirigé sur sa tête.

« À qui est-ce que tu ne diras rien ? »

Elle ne put réprimer un sanglot.

« À la... la police ! »

Il éclata de rire.

« La police ! Ton ami Eisenberg, il en est, lui aussi. Mais ça, tu le sais, évidemment. »

Elle secoua la tête.

« Votre expérience va bientôt prendre fin ! »

Elle entreprit une dernière tentative désespérée pour faire appel à sa compassion et à ce qui lui restait de raison.

« S'il te plaît, Julius, laisse-moi partir ! Mais enfin, à quoi je peux bien te servir ? Je ne suis qu'un poids inutile, pour toi. »

Il resta silencieux un moment. Bien qu'elle pût à peine distinguer les traits de son visage, elle avait l'impression qu'il la regardait tout en réfléchissant.

« Tu préfères que je te descende tout de suite ? » demanda-t-il comme si de rien n'était.

Elle ne dit rien. Elle n'allait pas en plus implorer ce connard de la laisser en vie.

« Suis-moi. »

Il la prit par le bras et ils s'éloignèrent du chemin. Sur le sol moelleux de la forêt, Mina titubait plus qu'elle ne marchait. De temps en temps, brillait une lampe de poche, que Julius n'utilisait apparemment que pour retrouver sur le chemin des marques qu'il était seul à connaître.

Finalement, ils atteignirent une sorte de clairière. Des décombres et des restes de fondations montraient qu'il y avait eu des bâtiments longtemps auparavant. Il la poussa vers des broussailles, sous lesquelles un trou s'ouvrait dans le sol. Une plaque de béton était posée à côté.

« Il y a une échelle là-dedans, elle te conduira en bas. Je vais te libérer les mains pour que tu puisses descendre. Si tu essaies de me jouer encore un de tes tours, tu es morte, t'as compris ? »

Elle hocha la tête. Il ouvrit la menotte à son bras gauche. Puis il lui indiqua le trou avec son pistolet.

« Allez vas-y, descends !

– Julius, s'il te plaît...

– N'aie pas peur. Il ne t'arrivera rien. Nous devons rester là-dedans pendant quelques jours tout au plus, après ce sera terminé.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Arrête de discuter, descends, allez ! » cria-t-il.

Elle sentit qu'il était sur le point de perdre patience. Ses pensées allaient à toute vitesse. Si elle réussissait, d'une façon ou d'une autre, à gagner la lisière de la forêt, dans l'obscurité elle pourrait peut-être lui échapper. Mais il avait les nerfs tendus à l'extrême. Le moindre faux mouvement de sa part, et il l'abattrait.

Il semblait avoir deviné ses pensées.

« Oublie ! Je n'aurai absolument aucun scrupule à te descendre, tu le sais, non ? Je te rendrais un service en faisant ça. Tu verrais enfin le monde tel qu'il est vraiment. Et maintenant, allez, rentre là-dedans, ou bien c'est moi qui te balance en bas ! Et tu sais, si tu te casses quelques os en tombant, en bas le temps passera de façon beaucoup moins agréable ! »

Elle s'agenouilla près du trou. Il éclaira l'intérieur avec sa lampe de poche. Elle distinguait des barreaux fichés dans une paroi en béton. Elle avança ses jambes avec d'innombrables précautions, jusqu'à ce qu'elle trouve le premier appui, puis descendit lentement jusqu'à une petite pièce qui ne mesurait pas plus de quatre mètres carrés. Un côté était presque entièrement occupé par une porte de métal massive, bombée. Derrière celle-ci se trouvait un couloir, sur lequel s'ouvraient plusieurs portes. Une odeur écoeurante, mielleuse et amère, se mêlait à des

effluves de moisissure et d'humidité.

Julius l'éclaira avec sa lampe en plein visage. « Très bien. Maintenant mets-toi là contre le mur ! Mains tendues, en l'air ! Voilà, c'est bien. Si tu te retournes ou si tu bouges, je tire sans sommation. C'est compris ? Je t'ai demandé si tu as compris !

– Oui ! »

La lumière s'éteignit. Mina entendit des bruits. Puis brusquement, avec une vitesse surprenante, il fut derrière elle.

« Gentille fille ! Je le savais bien que je pouvais te faire confiance. »

Il l'attrapa par les poignets et les tira brutalement dans son dos. La paire de menottes se referma. Puis il ralluma la lampe de poche.

Il la conduisit dans le couloir et la fit entrer par la première porte du côté gauche. La pièce mesurait environ trois mètres sur quatre et disposait d'une seule ouverture pour l'aération dans le plafond. Une simple porte en métal la séparait du couloir. Deux matelas gonflables étaient étalés à même le sol. À côté étaient posés un WC de camping en plastique et plusieurs caisses de boissons. Il avait manifestement prévu de tenir un siège.

« Allez, mets-toi à genoux là-dessus ! »

Elle obéit. Il fixa une chaîne d'environ deux mètres de long aux menottes, avec un cadenas. L'autre extrémité était accrochée par un autre cadenas à un bloc de béton comme on en utilise pour installer des panneaux routiers provisoires. De cette manière, elle pouvait se mouvoir plus ou moins librement dans cet étroit espace. Peut-être même aurait-elle été en mesure de tirer le bloc de béton derrière elle et ainsi de quitter la pièce. Mais il était exclu qu'avec les deux mains bloquées dans le dos et reliées à un tel poids, elle pût entreprendre l'ascension de l'échelle.

Le désespoir lui fit venir les larmes aux yeux.

« S'il te plaît, Julius, je...

– N'aie pas peur. J'ai encore des choses à faire et je serai absent jusque tard dans la soirée. Mais ensuite, je reviendrai ici et cette fois je resterai avec toi jusqu'à ce que ce soit terminé. »

Il prit une grande bouteille d'eau et un paquet de gâteaux chocolatés dans l'armoire métallique. Il ouvrit la bouteille et y introduisit un long tuyau en plastique, de sorte qu'elle pouvait y boire

comme elle aurait bu à une paille. Il ouvrit aussi le paquet de gâteaux. « Fais attention à ne pas renverser la bouteille. Ça devrait suffire pour que tu ne meures pas de faim jusqu'à mon retour. » Il fit une grimace. « S'ils ne m'attrapent pas. Parce que s'ils m'attrapent, ça pourrait durer plus longtemps. Aussi, souhaite-moi bonne chance ! »

Il quitta la pièce sans attendre de réponse.

Le vieil entrepôt resplendissait dans les lumières multicolores de projections laser qui déversaient sur les murs des images animées de silhouettes fantastiques. De longues rangées de tables avaient été installées à même le sol de béton nu. Des centaines d'ordinateurs portables jetaient une lumière pâle sur les visages de leurs propriétaires, beaucoup plus concentrés sur les écrans qu'ils ne l'étaient sur la grande scène qui avait été dressée contre le mur intérieur de l'immense espace côté façade. Des assistants s'y livraient aux derniers préparatifs du spectacle prévu. Des appariteurs en cottes de mailles et heaumes de fer-blanc se tenaient de loin en loin sur les côtés, jetant dans la salle des regards sombres tout en s'agrippant à des hallebardes plus hautes qu'eux, qui, en cas de danger, les auraient plutôt gênés qu'autre chose.

Eisenberg était assis à une table au milieu de la pièce en compagnie de Varnholt et Morani. Malgré le *laptop* qu'il avait posé devant lui, il semblait aussi peu à sa place ici que s'il s'était présenté en costume d'orque au bal de l'Opéra de Vienne. Klausen et deux officiers de police, déguisés comme le service d'ordre, s'étaient postés à proximité de l'entrée et des sorties de secours. À l'extérieur, deux autres policiers surveillaient les abords de la salle.

« Quelqu'un qui vous paraît suspect ? » demanda Eisenberg.

Morani secoua la tête.

Ils examinaient attentivement les nouveaux arrivants, qui se présentaient l'un derrière l'autre à l'entrée, regardaient autour d'eux comme pour chercher leur place, puis se dirigeaient vers une table. Certains s'étaient déguisés pour l'occasion, mais la plupart portaient simplement jean ou pantalon kaki, et sweat-shirt. Presque tous avaient

des sacs à dos ou tenaient à la main des étuis contenant leurs ordis. Rares étaient ceux qui faisaient plus de trente ans. Les hommes étaient largement majoritaires. Personne ne semblait vouloir s'asseoir à la table d'Eisenberg.

Si le suspect était dans la salle, le commissaire ne l'avait pas repéré. Il espérait qu'il se ferait remarquer par un comportement plus ou moins suspect dès qu'il reconnaîtrait le policier. Mais jusqu'à présent, rien de tel ne s'était produit. Il est vrai qu'à la lumière chatoyante des écrans et des projecteurs, il était très difficile de distinguer les traits des nouveaux arrivants.

L'idée de Varnholt était probablement vouée à l'échec. Si elle avait pu, dans un premier temps, paraître logique à Eisenberg, il lui semblait à présent improbable que l'auteur se montre. Il devait savoir que la police s'attendait à sa présence. S'il voulait entreprendre une action spectaculaire, il avait d'ailleurs quantité d'autres opportunités. Une conférence des ministres des Affaires étrangères de l'Union européenne, par exemple, était prévue pour la semaine suivante, mais elle faisait l'objet de mesures de protection si poussées qu'un « loup solitaire » n'avait aucune chance d'y trouver l'occasion de se distinguer.

Dans deux semaines aurait lieu le marathon de Berlin, où, malgré le renforcement des mesures de sécurité qui avait suivi l'attentat de Boston, un esprit mal intentionné et déterminé pourrait sans trop de peine trouver une formidable caisse de résonance. D'autres objectifs potentiels étaient la Berlinale et les événements tels que concerts, premières de théâtre et de comédies musicales, vernissages et manifestations diverses. Les cibles étaient beaucoup trop nombreuses et la police ne pouvait pas être partout.

Il consulta sa montre. Plus que onze minutes avant le début officiel de la présentation, prévu à dix-neuf heures. Le flot des arrivées commençait à se tarir. Le service d'ordre fermait les grandes portes. Les derniers entrés se cherchaient une place et ouvraient leurs ordinateurs portables. Toutes les tables étaient occupées, seule celle d'Eisenberg et de ses collaborateurs offrait encore des places libres. Il y avait en tout dans la salle un millier de personnes. Toutes les places de la WizCon étaient vendues depuis des lustres.

La plupart des lumières s'éteignirent, et les projections laser cessèrent. Des musiciens en costumes loufoques tout droit venus du monde de la *fantasy* entrèrent en scène. Des clameurs de joie les accueillirent, bientôt couvertes par les premières mesures d'un déferlement sonore de heavy metal particulièrement brutal. Tandis que Morani se couvrait les oreilles de ses mains, Eisenberg crut reconnaître dans ce chaos sonore le thème musical du jeu.

Le concert d'ouverture fut heureusement de courte durée. Eisenberg n'en avait pas moins les oreilles endolories quand le groupe quitta la scène sous un déluge d'applaudissements, aussitôt remplacé par McFarren.

« Chers amis, *dear friends, welcome to the Eighth Gorayan Wizard's Convention !* » Il salua nommément plusieurs représentants présents de l'industrie du jeu sur ordinateur et tint ensuite un long discours en anglais, dans lequel il vantait la nouvelle édition du *World of Wizardry* comme « une étape majeure dans l'évolution du jeu ». Suivit la projection d'une vidéo présentant la nouvelle version, qui soulevait régulièrement les cris de ferveur et les applaudissements du public. Eisenberg aurait été pourtant bien en peine de dire ce qui distinguait la nouvelle version de l'ancienne.

Une fois que l'enthousiasme fut un peu retombé, McFarren passa à l'allemand.

« J'en viens maintenant au point suivant de notre programme et je me réjouis que nous puissions accueillir parmi nous, cette année encore, le grand chroniqueur des événements de Goraya. Nombre d'entre vous le connaissent sous le nom de Grob Kradonkh, il est le patron de la taverne À l'Ogre Aimable. Tout le monde en tout cas le connaît comme l'auteur des *Chroniques des trois yeux*. J'ai le plaisir de vous inviter à accueillir chaleureusement Ole Karlsberg, qui va maintenant nous lire quelques extraits de son dernier livre, *Ombres sur les Monts-dans-les-brumes !* »

Eisenberg sursauta. Il n'avait pas prêté attention au programme détaillé de la soirée. La présence d'Ole Karlsberg, le seul avec Ben Varnholt à avoir été en contact avec chacun des cinq disparus, lui sembla une coïncidence digne d'intérêt. Était-elle vraiment un hasard ?

L'écrivain monta sur scène sous des applaudissements polis. D'évidence, seule une partie de l'assistance s'intéressait à ses livres. Tandis qu'il lisait sa prose d'une voix monocorde, debout derrière son pupitre, dans la salle, la majorité des participants restaient concentrés sur leur *laptop* et ne se gênaient pas non plus pour bavarder. Le niveau sonore de la salle ne cessait de croître, au point que le technicien se sentit obligé de monter à son tour le volume du micro, afin qu'on pût comprendre quelque chose aux paroles de l'écrivain. Eisenberg crut déceler une certaine amertume sur son visage. Il termina finalement sa lecture, semblait-il, plus tôt que prévu.

« Voilà, j'ai terminé. Je vous remercie. Quelques questions, peut-être ? »

Après des applaudissements là encore parcimonieux, une main se leva.

« Oui ? »

Une assistante tendit le micro à un jeune barbu.

« Monsieur Karlsberg, pouvez-vous nous dire où vous prenez vos idées pour vos livres ? »

L'auteur fit une grimace, comme si on lui avait déjà posé la question trop souvent. Il se fendit néanmoins d'un monologue de près d'un quart d'heure sur les affres de la création littéraire, que l'on pourrait résumer par la formule « les meilleures idées viennent sous la douche ».

Une jeune femme prit ensuite la parole. Elle voulait savoir si Karlsberg utilisait dans ses romans l'expérience qu'il avait amassée sous les traits de Grob Kradonkh. L'écrivain répondit par une pirouette. La femme affirma alors lui avoir carrément dicté des passages entiers de son dernier roman quand elle lui avait raconté ses aventures un jour à l'Ogre Aimable. Karlsberg contesta vigoureusement ses propos, mais la jeune femme n'entendait pas lâcher prise si facilement. Finalement, l'assistante dut quasiment lui arracher le micro des mains pour mettre un terme à l'altercation.

« Merci, je pense que nous allons maintenant passer à la suite de notre programme », dit l'écrivain, mais une nouvelle main s'était levée. Elle appartenait à un jeune homme en sweat bleu à capuche, qui était assis dans une chaise roulante tout près de la scène. Avant

que Karlsberg ait pu l'empêcher, l'assistante avait placé le micro dans la main tendue du handicapé.

« Comme chacun sait, vos romans sont quasiment des mondes fictifs, qui sont conçus sur le modèle d'un autre monde fictif – le monde de Goraya », dit une jeune voix masculine.

Eisenberg se figea.

« Pensez-vous qu'il soit possible que notre monde aussi, le monde dans lequel nous nous trouvons ici, pensez-vous que cette salle, cette scène, tout ce qu'il y a ici, pensez-vous que tout cela soit aussi tout simplement une fiction ? »

Eisenberg bondit.

« C'est lui ! » cria-t-il simultanément dans le micro clipé à son col et à Morani et Varnholt à sa table. Tous deux le regardèrent avec effarement et bondirent de conserve.

« C'est une question intéressante, que j'ai déjà abordée dans mon premier roman *Le Monde de Hellmann* », répondit Karlsberg. Eisenberg se frayait un chemin jusqu'à la scène. Varnholt et Morani le suivaient de près. Sur les côtés, Klausen et les officiers de police se précipitaient eux aussi dans leur direction.

« Moi, je... » Le jeune homme en fauteuil roulant s'interrompit. « Moi en tout cas j'ai une preuve concrète que le monde n'est pas réel ! »

Plus que quelques pas séparaient encore Eisenberg de l'auteur. Ainsi, il était réellement assez idiot pour venir propager ses thèses délirantes jusqu'ici, en public. Maintenant ils le tenaient !

« Le monde sur le fil – tout est vrai ! C'est... »

Un éclair fulgurant aveugla Eisenberg. Il ressentit un choc dans la poitrine, comme s'il s'était pris un train de plein fouet. En une fraction de seconde, tout ce qui l'entourait devint noir comme la nuit et étrangement silencieux. Il entendait seulement, très faible et intermittente, une sonnerie, au loin. Il était allongé sur le sol.

Suis-je mort ? La question lui traversa l'esprit, mais elle fut aussitôt balayée par sa raison, manifestement encore intacte, et par des considérations plus terre à terre : c'était quoi ? Une bombe ?

Au noir total succédèrent peu à peu des taches de couleurs virevoltantes. La sonnerie se fit plus forte. Bientôt s'y mêlèrent des

bruits assourdis. Eisenberg tâtonna autour de lui. Il avait la tête à moitié sous une chaise. Quelqu'un marcha sur sa jambe, trébucha, et s'étala de tout son long.

Peu à peu, les lumières multicolores se dissipèrent, et Eisenberg parvint à reconnaître vaguement son entourage. Dans l'ancien atelier d'usine, le chaos régnait. Des gens couraient en criant, pressaient leurs mains sur leurs yeux ou sur leurs oreilles. Il vit Morani allongée par terre à quelques mètres de lui. Il la rejoignit en titubant, aussi vite que purent le porter ses jambes flageolantes.

« Ça va ? » demanda-t-il. Il avait l'impression que le son de sa voix lui parvenait de très loin.

Elle fit signe que oui et se remit debout.

Ole Karlsberg était couché par terre, les mains jointes au-dessus de sa tête comme s'il craignait une seconde explosion. Le pupitre était renversé. Son verre d'eau était en mille morceaux et des dizaines de pages de manuscrit traînaient alentour.

Devant la scène, le fauteuil roulant du jeune homme était vide.

Ils sont ici. Au moins trois, sans doute encore plus. Le commissaire est assis à la table du milieu. Il regarde dans ta direction, mais visiblement il ne réagit pas. À côté, il y a un gros homme et une femme devant leurs portables-alibis. Ils jettent des regards autour d'eux comme s'ils ne savaient pas depuis longtemps où tu es et ce que tu as en tête. Est-ce qu'ils veulent l'empêcher ? Ou simplement assister au spectacle ? Ton cœur bat violemment dans ta poitrine. Tu as tout misé sur cette seule carte, et maintenant c'est à toi de jouer.

Tu attends que l'auteur ait achevé sa lecture, tu lèves la main, mais quelqu'un est plus rapide. On se fait facilement griller la politesse, quand on est en fauteuil roulant. Et *bis repetita* : une nouvelle fois, quelqu'un te passe devant. Connasse. Tu ne comprends même pas ce qu'elle dit, avec tes boules Quies dans les oreilles. Karlsberg est énervé, ça se voit, il essaie de repousser ses questions. Mais elle remet ça, encore et encore. Elle en est, elle aussi, elle veut empêcher qu'on te passe le micro.

Au moment précis où tu cesses d'y croire, une assistante te le met dans la main. Il te faut une seconde entière pour que ton texte te revienne en mémoire. L'écrivain répond quelque chose que tu ne comprends pas. Tu te remémores ton laïus, tu lui sors le truc avec la preuve concrète, et en même temps de la main gauche tu retires la goupille.

« Le monde sur le fil – tout est vrai ! » Tu jettes la grenade en l'air et tu fermes les yeux. « C'est... »

Tu te prends l'explosion en pleine poire. Tu es comme paralysé, dans ton fauteuil. La douleur se vrille, brûlante, dans ta tête, elle te transperce jusqu'aux épaules. Ça sent le poil roussi et le magnésium.

Cinq secondes. Tu veux te lever, mais ton corps n'obéit pas. Un kaléidoscope multicolore tournoie devant tes yeux. Tes oreilles grondent, comme si les boules Quies n'avaient pas fonctionné. Mais tire-toi de là !

Tu parviens enfin à t'extirper de ton fauteuil roulant. La grenade aveuglante est par terre, déchiquetée, au bord de la scène. Tu la ramasses, tu te brûles la main, tu ignores la douleur.

Trois secondes. Tiens-t'en au plan ! Tu réussis à enlever le sweat-shirt. Tu y roules grenade, lunettes et perruque noire et tu fourres le tout dans le sac à dos.

Une seconde. Tu dois t'éloigner du fauteuil roulant, tu fais seulement quelques mètres, avant que les autres commencent à sortir de leur étourdissement. Tu te penches sur une jeune femme à terre, tu l'aides à se relever, autour de toi c'est la panique.

« Ça va ? »

Elle te regarde, une interrogation muette dans ses yeux. Des gens crient et courent en tous sens. Cherchent à gagner les sorties de secours. Tu te laisses emporter par le flot. Tu as envie de revenir sur tes pas pour voir où en est le commissaire.

Dehors, il fait encore jour. L'euphorie te gagne. Tu l'as fait ! Tu cours derrière le gros des troupes, tu t'éloignes du site, tu tournes à gauche dans une rue secondaire de la zone industrielle, tu te retrouves seul.

Tu retires les bouchons de plastique de tes oreilles, tu sors un miroir de poche. Ce que tu vois est affreux. Ton visage est cramoisi. Avec les brûlures, ton front est couvert de cloques. La casquette que tu as sortie de ton sac à dos suffit à peine à les dissimuler. Il faudra bien qu'elle suffise, pourtant.

« Il a un jean et un sweat à capuche, hurla Eisenberg dans son portable. Quoi ?... Je... je vous entends pas... Tant pis, envoyez des ambulances ! Il y a des dizaines de blessés, ici ! » Il mit fin à la conversation. Ça n'avait aucun sens de parler au téléphone dans un pareil tumulte. De toute façon, avant que la brigade de coordination opérationnelle ait déclenché des recherches d'envergure, il serait trop tard.

Il regarda autour de lui. Aucune trace de Klausen, non plus que des policiers de la brigade d'intervention. Mais dans ce foutoir, ça n'était pas surprenant. Deux membres du service d'ordre tentaient d'éteindre un début d'incendie dans les décors de la scène. Des secouristes initialement postés à l'extérieur s'occupaient des visiteurs choqués. L'un d'eux était agenouillé près de Karlsberg, toujours étendu sur la scène, mais plus choqué que blessé. Il n'y avait apparemment pas un seul blessé grave.

La salle se vidait peu à peu, mais beaucoup de gens étaient restés à leurs places. Quelques-uns rangeaient leurs *laptops* comme s'il n'y avait rien de plus important au monde. D'autres tapaient sur leurs claviers, le nez sur leurs écrans, sans doute occupés à tweeter les événements dans le monde entier. Impensable ! Eisenberg en aurait hurlé de rage. Dire qu'il avait été à deux doigts, pour la deuxième fois, de mettre la main sur le suspect !

« C'é... c'était quoi ? demanda Morani, qui paraissait passablement secouée.

- Une grenade aveuglante, dit Eisenberg.
- Quoi ? » Elle montrait ses oreilles, pour signifier qu'elle n'arrivait toujours pas à entendre très bien.

Il fit signe qu'il ne pouvait pas lui répondre. Il lui expliquerait plus tard.

« Il n'est plus là ! » cria un jeune homme près de la scène.

Eisenberg se retourna. L'homme montrait le fauteuil roulant, les yeux exorbités.

« Il... il s'est dissous dans les airs ! »

Eisenberg le rejoignit.

« Vous avez vu ce qui s'est passé ? »

L'homme le regarda droit dans les yeux.

« Oui ! Il y a eu un éclair et un bruit d'explosion, et... ensuite le fauteuil était vide. Comme ça ! En une seconde !

– N'importe quoi ! dit Eisenberg. Vous avez été aveuglé pendant quelques secondes. Il s'est juste levé de son fauteuil et il est parti !

– Un handicapé ? Mais comment aurait-il fait ? »

Eisenberg perdait son temps à discuter. Le faux infirme avait atteint son but et, quoi qu'il fasse maintenant, il n'y pourrait rien changer. Ces quelques secondes avaient suffi pour que naisse une légende. Des centaines de personnes jureraient avoir vu un homme s'évaporer sous leurs yeux. C'était l'histoire qui allait se répandre sur le Net : on dirait que les admin's l'avaient effacé.

Il embrassa la salle du regard. Et si l'homme était encore ici ? Il avait peut-être utilisé les quelques secondes où les participants avaient été rendus inconscients par l'explosion pour changer son apparence et se mêler à la foule. De cette façon, il attirerait encore moins l'attention.

« Il est peut-être encore ici », dit Morani.

Ensemble, ils parcoururent la salle, essayant de parler avec le plus de gens possible, mais la plupart des témoins étaient si secoués et choqués qu'ils étaient incapables de dire une seule parole sensée.

Finalement, ils abandonnèrent et sortirent sur le parvis. Des centaines de personnes formaient des petits groupes et discutaient. Personne ne semblait pressé de quitter les lieux.

Des sirènes se rapprochaient. Un convoi constitué de deux véhicules de pompiers, trois ambulances et deux voitures de police tentait de se frayer un chemin vers l'entrée. Un embouteillage se forma, car des groupes de gens bouchaient le passage. Eisenberg et Morani

s'employèrent à leur ouvrir l'accès.

Le responsable de l'intervention sauta à bas de son véhicule et se dirigea vers eux.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Eisenberg lui fit rapidement le récit des événements. « Il est possible que le type que nous cherchons soit encore sur les lieux. La première chose à faire, c'est de boucler les accès : personne ne sort d'ici tant que nous n'avons pas pris son identité. Interrogez tout le monde, demandez-leur ce qu'ils ont observé. Si quelqu'un a vu une personne se lever d'un fauteuil roulant, informez-moi sur-le-champ. Nous devons absolument avoir un entretien sérieux avec ce témoin.

– Bon. Vous avez une description du gars ?

– À peu près un mètre quatre-vingts, un peu moins de la trentaine. Il portait un jean et un sweat à capuche. »

L'oreillette d'Eisenberg se mit à grésiller. Il y eut un halètement, puis la voix de Klausen : « On le tient !

– Quoi ? Où êtes-vous ?

– À deux rues de la salle. Il voulait se tirer, mais on l'a attrapé.

– On arrive. »

Klausen et un collègue de la police d'intervention venaient déjà à leur rencontre. Ils traînaient un jeune homme au visage mince, aux yeux marron et affublé d'une barbichette. Il portait un sweat à capuche bleu foncé, frappé de l'emblème d'une université d'élite américaine.

« Comment vous appelez-vous ? demanda Eisenberg.

– Derek Fischer. Je vous en prie, je n'ai rien fait. »

Eisenberg hocha la tête.

« Lâchez-le. Il est innocent. »

Klausen le regardait, l'air hébété.

« Mais... il sortait de la salle en courant, et quand je me suis lancé à sa poursuite, il a... » Il se tut, en se rendant à l'évidence que n'importe quel homme normalement constitué, après l'explosion d'une bombe, se serait enfui pareillement en se voyant poursuivi par un autre homme qui lui hurlait après en cotte de mailles moyenâgeuse.

Eisenberg se tourna vers l'homme.

« Vous êtes blessé ?

– Non. J’ai juste les oreilles en compote.
– Qu’avez-vous vu ?
– Pas grand-chose. Il y a eu un éclair, et puis une explosion, et... J’ai cru que tout le bâtiment allait sauter. Je me suis barré tout de suite.

– Vous avez remarqué d’autres personnes qui s’enfuyaient ?
– Évidemment, tout le monde s’est tiré aussi vite qu’il pouvait. C’était la panique. » Il regardait par terre. « Désolé si j’ai réagi comme ça.

– Vous n’y êtes pour rien, dit Eisenberg. Mon collègue va prendre votre identité, ensuite vous pourrez y aller. Pardon de vous avoir effrayé.

– Y a pas de problème. J’espère que vous allez trouver les terroristes ! »

« Eh merde ! » laissa échapper Eisenberg, tandis qu’ils regagnaient la salle.

Il vit Varnholt au milieu d’un groupe de jeunes gens. Il brandissait un smartphone.

« Heureux de vous voir. Ce jeune homme, ici, a filmé toute la scène. » Il se tourna vers le propriétaire de l’appareil. « Je le passe brièvement sur mon *laptop*, ça va ? »

Le jeune homme interpellé hocha la tête sans conviction.

« Bonne idée, dit Eisenberg. Il y a aussi sûrement quelqu’un de Snowdrift qui aura filmé la présentation. Monsieur Klausen, voyez donc ça ! »

Un bruit fit se réveiller Mina en sursaut. Elle était entourée par une obscurité totale. Pendant un moment, elle ne sut plus où elle était. Pourquoi avait-elle cette drôle de sensation dans les bras ? La réalité la rattrapa avec toute sa brutalité.

Le bruit de chaussures sur les échelons de l'échelle d'accès, des pas qui se rapprochent, un rai de lumière qui passe sous la porte, celle-ci qui s'ouvre en grinçant. Le halo de la lampe de poche lui brûla les yeux.

« Hello Mina ! » dit-il. Le ton de sa voix était bizarrement détaché, il semblait presque de bonne humeur. « Désolé de t'avoir laissée seule si longtemps. Mais j'avais quelque chose d'important à faire. Et ça a marché ! »

Il alluma une bougie, qui plongea la pièce nue dans une lumière étrangement chaleureuse. Puis il ouvrit les menottes dans le dos de Mina, mais ce fut pour les fixer aussitôt à sa cheville droite, elle restait donc toujours attachée au bloc de béton.

Elle frotta ses bras engourdis. La blessure de son épaule la faisait souffrir à nouveau. À la lueur de la bougie, elle reconnut son visage rougi. Il avait la peau du front pleine de cloques, éclatées par endroits.

« Mais que s'est-il passé ? »

Les yeux de Julius se rapetissèrent.

« Tu ne sais vraiment pas ? »

– Mais quand vas-tu enfin me croire ? Je te dis que je ne suis pas une admin'.

– Comme tu voudras. Faisons comme si tu ne savais pas. » Il pouffa. « Je vous ai... je veux dire, je les ai vraiment niqués, les admin's, on peut dire.

– Comment tu as fait ? »

Il hésitait.

« Je ne sais pas si tu dois vraiment savoir. »

Elle ne dit rien. Il haussa les épaules.

« Ah et puis qu'est-ce que ça peut faire ! Je me suis pour ainsi dire auto-effacé.

– Comment tu as fait ? »

Il rit d'un rire un peu forcé.

« Je me suis évaporé, en plein devant les caméras. Je fais déjà le buzz sur YouTube. » Il lui raconta, les yeux brillants, comment il avait mis en scène sa disparition avec une grenade de l'armée est-allemande. « Tu aurais vu le numéro ! Maintenant ils connaissent tous la vérité. Toute cette illusion va s'écrouler comme un château de cartes. Voilà ce que c'est, de ne pas m'avoir libéré ! » Il pouffa. « Je leur ai niqué leur petite saloperie d'expérience ! »

Des sentiments contradictoires germaient en Mina. D'un côté, la police parviendrait sûrement à l'identifier, à trouver la cachette dans la cave de la maison et à y retrouver des traces de sa présence à elle. Ils feraient la supposition qu'elle était encore en vie et mettraient tout en œuvre pour la libérer. Ses parents retrouveraient l'espoir.

Mais le tour de passe-passe de son geôlier signifiait aussi qu'il devait dorénavant rester absent de la surface de la terre. Il devait faire croire qu'il s'était vraiment dissous dans les airs. Il avait sûrement choisi cette cachette dans ce but, et fait tout son possible pour qu'aucune piste ne les mène jusqu'ici.

Une nouvelle pensée, sinistre, s'insinua en elle comme une odeur mauvaise : il venait de jouer sa dernière carte, son atout maître. Que se passerait-il quand il se rendrait compte qu'il avait perdu la partie ? Que ferait-il, quand il réaliserait que même sa dernière initiative n'avait pas conduit les admin's à mettre un terme à leur expérience et à le délivrer ?

Ce n'était pas la première conférence de presse d'Eisenberg, mais il n'avait jamais aimé ce type de rencontres avec le public.

Le porte-parole de la Kripo berlinoise, un ancien journaliste, salua l'assistance dans la salle de conférences bourrée à craquer.

« Le commissaire principal Eisenberg, en charge de cette enquête, va faire une courte déclaration. Vous pourrez ensuite poser des questions. Je vous prie toutefois de considérer que les investigations en cours ne nous permettent pas encore d'être très diserts. Monsieur Eisenberg, je vous en prie.

– Merci beaucoup. Comme vous le savez, il y a eu hier, dans le cadre d'une manifestation de l'entreprise Snowdrift Games, une explosion qui a provoqué des blessures légères chez vingt et une personnes. À l'heure actuelle, nous tenons pour acquis que cette explosion a été causée par une grenade aveuglante. Selon toute vraisemblance, l'auteur est de sexe masculin, il est paranoïaque et schizophrène, et âgé d'un peu moins de trente ans. Il est actuellement en fuite. »

Sur YouTube, une douzaine de vidéos de l'événement avaient été postées. La plus populaire montrait l'événement depuis la perspective dramatique du bord de la scène. L'homme en fauteuil roulant posait sa question, puis c'était l'explosion, avec pendant quelques petites secondes du blanc aveuglant, jusqu'à ce que l'image redevienne visible : la même scène depuis la perspective du sol, le fauteuil roulant nettement reconnaissable, et vide. « Où est passé l'homme en fauteuil roulant ? » était la question provocante posée en sous-titre de la vidéo, qui avait été vue déjà plus d'un million de fois en quelques heures.

Les suppositions allaient bon train dans les commentaires afférents,

mais aussi dans les forums de discussion. Elles allaient du choc électrique particulièrement violent qui aurait projeté l'homme handicapé hors de son fauteuil roulant, jusqu'à la porte ouvrant sur un monde parallèle dans une autre dimension. La théorie la plus populaire établissait un rapport entre la disparition supposée de l'homme et ses dernières paroles : il avait apparemment trouvé la vérité sur le monde, et c'est précisément pour cela qu'il avait été supprimé, à l'instar d'un personnage du film qu'il citait, *Le Monde sur le fil*.

Eisenberg appuya sur une touche de son *laptop*. Le rétroprojecteur envoya sur le mur des images du fugitif, qu'un spécialiste avait extraites des vidéos du public et d'images prises par un cameraman appointé par Snowdrift. Grâce à un logiciel d'imagerie numérique, on reconnaissait parfaitement les traits de l'homme, de profil. Une des images montrait un homme fourrant un paquet bleu dans un sac à dos.

« Vous trouverez toutes ces images sur le DVD qui figure parmi les quelques documents qui vous ont été remis, dit Eisenberg. L'identité de l'homme est encore inconnue, mais les investigations se poursuivent. Un avis de recherche a été lancé au niveau national. Je vous serais reconnaissant de publier les photos et d'inviter la population à transmettre toute information pouvant nous mettre sur la voie de l'identité du suspect, ou de l'endroit où il peut se trouver. À l'heure actuelle, nous ne sommes pas en mesure de vous en dire plus. »

Des dizaines de mains se levèrent. Eisenberg confia au porte-parole, familier de ce type de manifestations, le soin de sélectionner les questions. Un journaliste de la radio Berlin-Brandebourg fut le premier en lice.

« Vous dites qu'il s'agit d'un auteur isolé, aux tendances paranoïaques et schizophréniques. En outre, vous semblez tenir pour acquis que l'homme du fauteuil roulant, qui a disparu d'une manière aussi spectaculaire, est l'auteur en question. D'où tenez-vous cela ? Pouvez-vous exclure qu'il s'agisse d'une provocation néonazie ?

– Au moment où je vous parle, nous n'excluons rien du tout. Mais à ce jour, les résultats de l'enquête nous permettent d'affirmer que l'auteur est un homme qui a un blog Internet sur lequel il a déjà annoncé une action spectaculaire de ce type. Il s'est en outre signalé à

notre attention par un comportement suspect dans le cours même du jeu en ligne *World of Wizardry*. Ce jeu a été conçu par l'entreprise Snowdrift et était au centre de la manifestation d'hier soir. La façon apparemment énigmatique dont l'homme au fauteuil roulant a disparu et la question qu'il a posée juste avant l'explosion nous incitent à penser qu'il a lui-même déclenché la grenade aveuglante pour pouvoir s'échapper sans être vu.

– Mais pourquoi aurait-il fait ça ? demanda une journaliste qui travaillait pour un magazine en ligne.

– Vous avez tous vu la vidéo sur YouTube et les réactions qui ont suivi sur Internet. Nous estimons que le suspect voulait provoquer très exactement ces réactions. Il voulait donner l'impression qu'il s'était volatilisé. »

Le porte-parole invita une jeune femme, représentante du grand quotidien FAZ, à poser la question suivante.

« Quel est son objectif ? Vous pensez qu'il s'agit d'une sorte d'artiste qui serait spécialisé dans les performances, disons, extrêmes ? »

Eisenberg secoua la tête.

« Il semble vraiment considérer que notre monde est une simulation par ordinateur. Nous pensons qu'il a commis cet attentat pour attirer l'attention du public sur sa théorie. »

Un gros homme en tee-shirt noir, qui rappelait vaguement à Eisenberg son collègue Varnholt, prit la parole.

« Bonjour. Kai Isenburg, pour le blog *Du bon droit*. En somme, vous excluez que l'homme au fauteuil roulant ait pu être réellement supprimé par des êtres relevant d'un niveau d'existence supérieur ? »

Eisenberg jeta un bref coup d'œil au porte-parole, mais celui-ci ne semblait pas disposé à ignorer la question et à passer la parole à quelqu'un d'autre.

« Je suis policier, et pas physicien. Je ne peux pas exclure à cent pour cent que nous vivions dans un simulacre, créé par des ordinateurs. Mais par ailleurs je ne peux pas non plus exclure que le suspect n'ait pas été kidnappé par des extraterrestres. » Éclat de rire général. « Mais tant que mes collègues de la police scientifique ne découvrent pas, sur le lieu de l'attentat, des empreintes d'aliens, je m'en tiens à l'explication la plus plausible des faits observés. Comme

je vous disais, nous considérons que le suspect a mis en scène cette action pour obtenir exactement ce qu'il a obtenu : une vague d'hystérie sur la Toile.

– Mais s'il a annoncé cette action dans son blog, comment se fait-il que vous ne puissiez pas découvrir son identité ? demanda un journaliste plus âgé, qui prenait encore ses notes au stylo-bille sur un petit carnet.

– Il a utilisé un hébergeur de blogs situé à l'étranger, ce qui nous empêche de remonter jusqu'à lui. D'ailleurs, vous trouverez aussi l'adresse Internet, dans les documents que nous avons préparés à votre intention.

– On ne peut pas trouver son identité directement à partir du jeu ? insista le journaliste.

– Il s'est inscrit au jeu par l'intermédiaire d'un proxy, ou si vous voulez d'un serveur intermédiaire anonyme, ce qui fait qu'on ne peut pas non plus établir son identité par ce biais-là. »

Le blogueur corpulent prit une nouvelle fois la parole.

« À votre connaissance, est-ce qu'il y a un rapport entre l'attentat d'hier et la disparition subite de cinq joueurs de *World of Wizardry* au cours des six derniers mois ? »

Eisenberg hésita une seconde. Ils avaient décidé, quand ils avaient préparé la conférence de presse, de ne pas mentionner les disparitions ni les coups de feu qu'il avait lui-même essayés afin de ne pas provoquer un sentiment de panique dans la population.

« À l'heure actuelle, nous n'avons aucune raison de penser cela.

– Mais vous enquêtez dans cette direction ?

– Je vous l'ai dit : nous n'excluons rien. »

Le blogueur parut se satisfaire de cette réponse. Il se mit à taper fiévreusement sur son clavier d'ordinateur. Les questions se concentrèrent à nouveau sur d'autres explications possibles à ce qui s'était passé. De nombreux journalistes voulaient savoir si l'attentat ne pouvait pas être le fait d'un quelconque groupe terroriste.

Une demi-heure plus tard, le porte-parole mit fin à la conférence de presse. La réunion dans le bureau de Kayser avait été programmée dans la foulée.

« Chapeau, monsieur Eisenberg, lui dit en chemin son supérieur

hiérarchique, qui avait assisté à la conférence de presse. La plupart des collègues ne s'en tirent pas aussi bien, avec les journalistes.

– Moi non plus, normalement, répondit Eisenberg. Quand ce blogueur m'a interpellé à propos des disparus, sur le moment je ne savais pas quoi répondre. J'aurais dû me préparer mieux que ça à la question.

– Vous avez réagi avec beaucoup de professionnalisme.

– N'empêche que mon hésitation n'est sûrement pas passée inaperçue. Les journalistes vont en faire des gorges chaudes.

– Vous savez bien que de toute façon ils écrivent ce qu'ils veulent.

– Oui, vous avez raison. »

Le chef de la police criminelle de Berlin attendait déjà dans le bureau de Kayser. Le Dr Ralph Mischnick était un homme sans relief, mince, presque chétif, le cheveu rare et grisonnant, connu pour poser des questions percutantes et ne jamais lâcher prise. Le bruit courait qu'il avait même fait pleurer un tueur de la mafia russe lors d'un interrogatoire. Il ne s'était pas montré à la conférence de presse, mais apparemment l'affaire était assez importante à ses yeux pour qu'il interrompe son week-end.

Eisenberg, qui n'avait encore jamais rencontré Mischnick personnellement, se présenta.

« Ravi de faire votre connaissance, monsieur Eisenberg. Je suis heureux que vous ayez enfin insufflé de la vie au GESI. Beau boulot ! »

Ils s'assirent.

« Vous n'ignorez pas qu'à l'heure actuelle nous sommes réellement sous pression, dit le chef du LKA. Le préfet de police a déjà téléphoné pour être tenu au courant de l'avancée de l'enquête. Je lui ai dit que nous étions tout près de découvrir l'identité de l'auteur. J'espère que je n'ai pas fait de promesse inconsidérée ?

– J'ai bon espoir que nous serons bientôt à même de l'identifier, dit Eisenberg. Nous avons beaucoup d'images. Depuis que cette vidéo a été postée sur YouTube, des centaines d'appels nous sont parvenus. Même si la plupart veulent savoir s'il est possible que le monde soit réellement une simulation, nous espérons aussi obtenir quelques pistes sérieuses. Mais vu le nombre, évidemment, nous en sommes encore à dépouiller tout cela.

– S’il vous faut des renforts, dites-le-moi, dit Mischnick. Je veux que cette affaire soit bouclée le plus vite possible. Et puis ce serait quand même bien si nous pouvions présenter au public le premier succès du GESI, non ?

– Je ne suis pas certain que ce soit aussi simple que ça », intervint Kayser.

Mischnick le dévisagea comme s’il avait dit une grossièreté.

« Comment ça ?

– Si nous ne faisons pas totalement fausse route, ce qui s’est passé est exactement ce que visait notre homme : il s’est quasiment évaporé en public. Et pour que l’illusion s’installe durablement, il doit rester caché. Il a... »

C’est alors que Varnholt intervint dans la discussion :

« Il s’appelle Julius Körner. »

Tous le regardèrent avec stupeur.

« Comment le savez-vous ? demanda Kayser.

– Je me suis fait remettre la liste des participants par Snowdrift, et j’ai entré les noms et les adresses dans Google, dit-il. À l’adresse de Julius Körner, qui était donc l’un des participants enregistrés, une maison a entièrement brûlé cette nuit. Pour les médias, c’est une explosion au gaz.

– Il y a eu des morts, des blessés ? demanda Eisenberg.

– Non. Au moment de l’explosion, apparemment, la maison était abandonnée. En tout cas, les pompiers n’ont pas trouvé de corps.

– Qu’est-ce que je vous disais ! dit Mischnick. Le voilà, notre premier succès ! Bien joué, monsieur...

– Varnholt. Benjamin Varnholt.

– Félicitations ! J’ai toujours su que le GESI, un jour, sortirait grandi de tout ça ! » Il marqua un temps d’arrêt. « Vous êtes bien du GESI, n’est-ce pas ?

– Oui, dit Varnholt.

– C’est bien ce que je pensais : parce que vous ne ressemblez pas à l’image qu’on se fait normalement d’un policier, hein. » Il eut un petit rire nerveux. « Bon travail, monsieur... Farnholz. Maintenant, s’il vous plaît, lancez donc un avis de recherche pour ce Körner.

– C’est déjà fait. »

Une heure plus tard, Eisenberg se trouvait devant les ruines fumantes de la maison incendiée, à Petershagen, à l'est de Berlin. Les pompiers étaient encore sur place, ainsi qu'un commissaire de la Kripo locale et un expert de la police scientifique.

« Aucune chance qu'il s'agisse d'une explosion due au gaz, dit l'expert. Je pourrai être plus précis après un examen approfondi, mais à première vue je pense qu'il y a eu utilisation d'accélérateurs d'incendie et de charges explosives. »

Une rapide enquête de voisinage avait d'ores et déjà appris qu'il y avait eu vers trois heures du matin une puissante déflagration, expliqua un policier de la Kripo locale. « Un témoin a parlé de trois explosions successives, qui se seraient enchaînées très vite, les autres sont moins catégoriques. Il y a eu pas mal de vitres cassées dans les maisons environnantes. »

Varnholt avait raison : c'était clairement l'œuvre du suspect. Tout avait été préparé dans les moindres détails. Il savait que la police parviendrait à l'identifier. L'explosion ne ferait que renforcer la légende autour de sa disparition.

Maintenant que Körner avait atteint son but, il allait se cacher quelque part et ne plus bouger. Ce serait sacrément difficile de lui mettre la main dessus.

Eisenberg regarda l'heure. Trois heures et demie de l'après-midi. Il appela son père pour s'excuser d'avoir manqué leur rendez-vous.

« Tu n'as pas à m'expliquer que les horaires d'un commissaire principal de la Criminelle ne sont pas réglés comme du papier à musique, dit son père.

– Quand même, je suis désolé. J'aurais dû au moins te téléphoner avant.

– Tu avais plus important à faire, contrairement à moi. Ne t'en fais pas pour ça.

– Demain non plus, je ne pense pas pouvoir y arriver. Mais on se voit samedi prochain. Promis !

– Tu ne devrais jamais faire une promesse que tu n'es pas certain de pouvoir tenir, mon fils. Le service passe avant le reste, c'est comme ça. Quoi qu'il en soit, je te souhaite beaucoup de succès pour attraper ce dingue ! »

Tu fixes l'obscurité. Tu es excité, tu n'arrives pas à dormir. Mais quand vont-ils enfin te libérer ? Tu sens leurs regards. Ils te surveillent. Ils suivent les vagues sur Internet. C'est toi qui les as provoquées. Le résultat surpasse tes plus folles espérances. Ta disparition est numéro un au hit-parade du YouTube allemand. Les forums sont en ébullition. Les gens sont de plus en plus nombreux à dire que quelque chose ne tourne pas rond dans ce monde. Tu leur as ouvert les yeux. Tout cela n'était pas vain. Maintenant, ils sont obligés de mettre fin à l'expérience. Ils vont y mettre fin. Et toi, tu connaîtras enfin la réalité. Mais quand ? Quand ?

« Qu'est-ce qu'on a ? » demanda Eisenberg. Il fit du regard le tour de l'assistance. Même Wissmann, bien qu'à contrecœur, avait quitté son aquarium chéri pour participer au débriefing. On était le mardi matin. Il y avait déjà quatre jours qu'avait eu lieu la spectaculaire disparition de l'homme au fauteuil roulant, mais pour l'instant les recherches n'avaient rien donné.

« C'est à croire qu'il a disparu de la surface de la terre, dit Klausen. Je viens de parler au service des recherches ciblées. Ils n'ont pas la moindre idée de l'endroit où il peut être. On n'a même pas retrouvé la Golf Volkswagen immatriculée à son nom. S'il s'est procuré des faux papiers et a passé la frontière polonaise, il peut être pratiquement n'importe où.

– Je pense qu'il est encore à Berlin ou dans les environs, affirma Morani.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Eisenberg.

– C'est logique. Il est dérangé psychiquement, mais il est très intelligent. Il a soigneusement préparé son action. De son point de vue, ça n'a aucun sens, de fuir. Pour lui, les admin's, de toute façon, sont partout. Il doit seulement se cacher quelque part jusqu'à ce que le plus de monde possible ait compris que tout n'était qu'illusion, et que, du coup, les admin's mettent un terme à l'expérience.

– Mais est-ce que, de son point de vue, ça ne serait pas la fin du monde, ça ?

– S'il avait raison avec sa théorie, ça serait en effet la fin *de ce monde-ci*, dit Morani. Et nous nous réveillerions simplement dans un autre monde.

– Ou bien nous cesserions d'exister, la contredit Varnholt. J'ai

discuté de cette histoire, dimanche, avec un ami physicien. Croyez-le ou non, un tas de scientifiques tout à fait sérieux pensent réellement qu'il est envisageable, et même probable, que notre monde soit une simulation par ordinateur. »

Pendant un moment, personne ne souffla mot.

« Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas des philosophes ou des cosmologues, dit Eisenberg. Notre boulot consiste à retrouver Julius Körner, qu'il soit ou non lui-même une simulation. Et malheureusement, il y a des milliers de possibilités.

– Surveillance vidéo, laissa tomber Wissmann.

– Que voulez-vous dire ? demanda Eisenberg.

– Il y a des caméras partout. Beaucoup sont reliées à Internet. Avec le logiciel approprié, on peut comparer automatiquement les visages des gens qui traversent le champ de vision avec celui de l'auteur. Même Facebook et Google peuvent faire ça.

– Mais pour autant que je sache, en Allemagne c'est illégal », objecta Klausen.

Wissmann ne répondit pas.

« Que les services secrets, BND ou autres, le fassent ou pas, nous, en tout cas, nous ne disposons pas de cette technique, dit Eisenberg.

– Je ne pense pas que ça nous serait d'une grande utilité, dit Morani. Là où il est, il n'y a sûrement pas de caméras de surveillance. Et maintenant que sa photo est dans tous les journaux et qu'il a créé l'illusion qu'il a été effacé, il se gardera bien de se montrer en public.

– Dans *Simulacron 3*, le héros se cache dans un abri de chasse à l'écart de tout, avançà Eisenberg. Il s'est peut-être inspiré de ça.

– Le père de Körner était officier de la NVA, dit Klausen. Il avait installé un abri antiaérien dans la cave de sa maison. Et l'arme avec laquelle il vous a tiré dessus, tout comme la grenade aveuglante, tout ça provient très probablement de stocks de l'armée est-allemande. *Idem* pour les explosifs avec lesquels il a déclenché l'incendie. Son père avait sûrement stocké tout ce matos après la chute du Mur. Peut-être que Julius Körner a connaissance d'un vieux bunker, ou un truc comme ça, et qu'il se cache là.

– Possible. Mais je nous vois mal perquisitionner toutes les cachettes entrant en ligne de compte, à Berlin et dans tout le land de

Brandebourg, objecta Eisenberg.

– On peut penser que c'est une planque que Körner connaît déjà depuis longtemps, dit Morani. Ça doit être un endroit où il allait autrefois, peut-être même assez régulièrement. Son père est mort en 2003, quand Julius avait dix-neuf ans. Il a vécu tout seul dans la maison, depuis. Nous devrions peut-être nous pencher un peu plus sur son entourage familial.

– Ça ne nous donne pas grand-chose à quoi nous raccrocher, dit Eisenberg. Ses parents sont morts, ses grands-parents aussi. Son père avait presque cinquante ans à la naissance de Julius. Il a un oncle du côté de sa mère, avec qui j'ai parlé hier. Il dit que son neveu a toujours été bizarre. Lui-même a essayé, après la mort du père de Julius, de le faire reconnaître comme mentalement irresponsable, pour mettre la main sur la maison, je suppose. Mais ça n'a pas fonctionné. Depuis, ils ne se parlent plus.

– Il a une idée d'éventuelles cachettes ? demanda Varnholt.

– Non. S'il y avait une datcha de famille, il n'est pas au courant.

– De mon côté, je me suis renseigné auprès du cadastre, mais ils n'ont rien, compléta Klausen.

– Et les voisins ? demanda Varnholt. Ils ne savent rien ?

– Tout ce que nous avons appris jusqu'ici est que Körner vivait de manière très solitaire, dit Eisenberg. Il était poli, mais secret, et ne parlait quasiment à personne. La plupart du temps, il restait chez lui, il prenait juste sa voiture de temps en temps pour aller faire ses courses. Apparemment, il vit sur son héritage.

– Au moins, nous pouvons considérer que maintenant il va se tenir tranquille et que nous n'avons plus à envisager d'autres assassinats, dit Klausen.

– Je ne sais pas. J'ai un mauvais pressentiment, dit Morani.

– Pourquoi ? s'enquit Eisenberg.

– Je me demande ce qu'il fera quand il comprendra que son plan n'a pas marché. Pour le dire avec ses mots : quand il comprendra que les admin's ne mettent pas fin à l'expérience. »

« Julius. » La voix n'est qu'un chuchotis à l'intérieur de ta tête. Tu te retournes brusquement. La lumière. Où est la lumière ? Tu allumes la lampe de poche, tu promènes son faisceau dans la pièce. Il n'y a rien. Juste la respiration régulière de Mina à ton côté.

« Julius ! » Un frisson te parcourt le dos.

« Oui ? »

Un petit rire.

« Je te vois, Julius. »

Tu déglutis. « Fais-moi sortir d'ici ! implores-tu. S'il te plaît ! »

Mina se réveille en sursaut.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

À nouveau, ce petit rire.

« Malheureusement ça n'est pas possible. L'expérience doit se poursuivre. »

Tu sens venir les larmes.

« S'il te plaît, montre-moi la réalité ! Rien qu'un instant ! Après, je ne vous dérangerai plus jamais. Montre-moi la vérité, et je me livrerai à la police. Je les conduirai ici et je leur montrerai où j'ai mis les cadavres. Ils m'enfermeront dans un asile et tout redeviendra paisible. Et vous aurez eu ce que vous vouliez. »

Mina se penche au-dessus de toi. Elle te dit quelque chose. Tu ne comprends pas ce qu'elle te dit. La voix est juste un murmure, mais elle te remplit complètement la tête.

« Mais nous l'avons déjà, ce que nous voulions. Tu ne comprends toujours pas ? C'est toi, l'expérience !

– Non ! » Tu presses tes mains sur tes oreilles. Tu ne veux pas entendre la voix. « Non, s'il vous plaît, non ! S'il vous plaît, non ! »

Mina secoue ton épaule, mais tu la repousses. La voix poursuit, impitoyable.

« Nous voulions voir comment réagissait un sim quand il comprenait qu'il n'était pas réel. Nous voulions savoir s'il refusait la vérité, ou s'il la cherchait, et au cas où il la trouvait, s'il la supportait. Ça y est, tu nous as montré.

– Mais alors faites-moi enfin sortir de là ! sanglotes-tu. Arrêtez l'expérience ! »

La voix se met à rire de nouveau.

« Mais non ! Tu es une star, tu ne le sais donc pas ? Tu es numéro un dans les *charts* ! Nous ne pouvons pas arrêter l'expérience maintenant ! *The show must go on!*

– Non ! » cries-tu. Tu te frappes le front avec ton poing. Et encore, et encore. « Non ! Laissez-moi tranquille ! Laissez-moi tranquille, enfin ! »

Mina se redressa en sursaut. L'obscurité était totale, mais cette fois elle comprit tout de suite où elle était. Son kidnappeur avait crié quelque chose.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle, encore à moitié endormie, et elle eut la chair de poule. C'était comme s'il parlait avec quelqu'un dans la pièce, quelqu'un d'inaudible, d'invisible. Il devait avoir complètement perdu la raison. Elle porta la main à tâtons vers son matelas gonflable. Il avait dormi sans méfiance à son côté. Mina avait vu cependant qu'il avait mis son pistolet et ses clés à l'écart, hors de la pièce. Elle se pencha au-dessus de lui.

« Julius ! Julius, allume, s'il te plaît !

– Non ! s'écria-t-il, en pressant ses mains contre ses oreilles. Non, s'il vous plaît, non ! S'il vous plaît, non ! »

Elle le secoua par l'épaule. Il la repoussa brutalement.

« Mais alors faites-moi enfin sortir de là ! gémit-il. Arrêtez l'expérience ! »

Dans l'obscurité, elle tâtonna à la recherche du briquet.

« Non ! cria-t-il encore une fois. Non ! Laissez-moi tranquille ! Laissez-moi tranquille, enfin ! »

Elle trouva le briquet. La petite flamme éclaira la pièce d'une lumière vacillante, irréelle. Elle alluma une bougie. Son kidnappeur était couché et pleurait. Un court instant, il lui fit presque pitié. Fiévreusement, elle réfléchit à la meilleure manière dont elle pourrait tirer profit de sa crise d'angoisse. Dans l'état où il était, il lui semblait presque inoffensif. Si elle arrivait à l'assommer, elle pourrait peut-être tirer le bloc de béton dehors, et là...

Soudain il cessa de pleurnicher, se redressa et regarda autour de lui

en écarquillant les yeux. Il bondit sur ses pieds, quitta la pièce, revint avec son pistolet et regarda fixement Mina, au point qu'elle en eut froid dans le dos.

« Tu... tu te sens mieux ? »

Il souriait bizarrement. Ses yeux étaient brillants de larmes.

« Oui, dit-il. Je me sens mieux. J'ai enfin compris. En fait, j'aurais dû comprendre dès le début. Mais j'étais aveugle ! Je pensais que j'étais juste un personnage secondaire, sans importance, qui avait trouvé la vérité par hasard. »

Il s'interrompt. Mina attendait qu'il reprenne son discours. Tant qu'il parlait, le pistolet restait hors jeu.

« Mais maintenant j'ai compris que ça aussi, ça faisait partie de leur entourloupe. En fait, tout tourne autour de moi. C'est moi et moi seul, qui suis l'objet de l'expérience. » Il pouffa et se rassit sur le matelas. « Tu imagines ? Non, si tu n'es pas des leurs, ça doit sûrement te dépasser, toi. »

Son ton froid et arrogant fit s'envoler chez Mina jusqu'à la dernière trace de pitié qu'elle pouvait encore avoir.

« Tu es fou », lâcha-t-elle.

Un moment, il parut désarçonné, mais ensuite ce rictus angoissant et sans rien de naturel se posa à nouveau sur son visage.

« Tu crois ? demanda-t-il sur un ton étrangement objectif. Un fou est quelqu'un qui ne reconnaît pas la vérité, non ? Si c'est vrai, je suis le seul à ne pas être fou, dans cette triste réalité ! »

Il fut secoué d'un petit rire. Mina ne dit rien.

« Mais maintenant c'est terminé, poursuivit-il après un bref silence. Je mets un terme à cette expérience minable. Tout de suite. Je vais te libérer de ton malheur – toi et tous les autres ! »

Il leva le pistolet. Mina tressaillit.

« S'il te plaît... Julius, je... »

Était-ce des larmes qu'elle voyait sur ses joues ?

« Je suis désolé de t'avoir fait tout ça. Je suis tellement désolé ! » gémit-il de façon totalement inattendue, avant d'introduire le canon de son pistolet dans sa bouche.

– Non, ne fais pas ça ! »

Elle cachait son visage dans ses mains, elle ne voulait pas voir son

crâne éclater. Mais le coup de feu ne vint pas.

C'est seulement après un long moment qu'elle osa le regarder de nouveau. Il était assis, l'arme sur les genoux, les épaules secouées par des pleurs inaudibles.

« Je ne peux pas, sanglotait-il, ils ne me laissent pas faire. »

Il leva la tête et la regarda. Y avait-il soudain de l'espoir dans ses yeux ? Il lui tendit le pistolet, la crosse en avant.

« Fais-le, toi ! »

Mina contemplait l'arme, pendant une seconde de terreur elle fut incapable d'une seule pensée claire. Puis elle comprit qu'elle n'avait pas le droit de laisser passer l'occasion. Vivement, elle lui arracha l'arme de la main. Elle pesait si lourd. Mina leva le bras et visa sa tête.

« Délivre-moi ! »

Il sourit tristement et secoua la tête.

« Je te préviens, dit-elle. Si tu ne me détaches pas tout de suite, je te tire dans la jambe ! » Toute la colère accumulée la submergeait soudain, amère comme une aigreur d'estomac. Sa voix tremblait et en même temps devenait froide. « Tu vas connaître des souffrances comme tu n'en as encore jamais connues si tu ne vas pas chercher la clé tout de suite. Je ne vais pas te tuer comme ça, simplement. »

Même à la faible lueur de la bougie, elle pouvait le voir blêmir.

« Tu ne peux pas faire ça ! Je t'en prie, Mina !

– Un peu, que je peux, oui. Je compte jusqu'à trois. Un... deux... »

Il leva les mains.

« Bon, bon d'accord, je te détache, mais seulement si tu me promets qu'après, tu me tueras avec le pistolet !

– Si tu y tiens...

– Jure !

– Bon d'accord, je jure. Sur la vie de ma mère. Ça te suffit ? »

Il se leva et quitta la pièce. Il revint peu après et ouvrit la menotte qui lui enserrait la cheville. Elle était libre ! Mina réprima un soupir de soulagement. Elle se leva, l'arme toujours braquée sur lui, s'attendant à chaque instant à ce qu'il change d'avis et se jette sur elle.

« Mais tire, enfin ! » hurla-t-il.

Elle leva l'arme et tendit les bras. Il ferma les yeux.

Elle se pencha et fit claquer la menotte autour de son pied à lui. Elle

retira vivement la clé et la fourra dans sa poche.

Il ouvrait des yeux comme des soucoupes.

« Qu'est-ce que... Salope ! Tu as juré ! »

Il bondit et voulut se jeter sur elle, mais avant qu'il ait pu l'atteindre, le bloc de béton le retint par la jambe et elle avait quitté la pièce.

Vite, quitter cet enfer ! Elle glissa précautionneusement le pistolet dans sa poche arrière. Comme elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont il fallait remettre le cran de sûreté, elle pouvait seulement espérer que l'arme ne partirait pas malencontreusement. Puis elle grimpa aussi vite qu'elle le put l'échelle sur la paroi du puits. « Reste ici, salope ! l'entendait-elle crier avec l'accent du désespoir. Tu ne peux pas te barrer comme ça ! Oh ! putain ! S'il te plaît, Mina ! S'il te plaît, reviens !

– Je vais revenir, salopard, tu peux y compter, cria-t-elle au-dessous d'elle. Et avec la police ! »

L'entrée du bunker était fermée par un lourd couvercle de béton. Mais elle réussit à le soulever. Une demi-lune brillait faiblement entre les nuages. Mina rampa hors du puits et traversa la clairière en courant vers la bordure de la forêt et, du moins l'espérait-elle, en direction du chemin par lequel il l'avait conduite jusqu'ici. Ce n'est qu'à l'ombre des arbres qu'elle ralentit son pas et ressentit les larmes de soulagement couler à flots sur ses joues.

L'épaisseur de la forêt rendait l'orientation difficile. Il lui fallut un moment avant d'atteindre le chemin pour de bon. Elle suivit les traces de pneus à travers la forêt plongée dans la nuit. Elle tremblait de froid et sa blessure lui faisait horriblement mal, mais pourtant elle aurait pu chanter à tue-tête. Elle vivait ! Elle était libre !

Quand le chemin déboucha sur une départementale, le matin pointait déjà. Une voiture arrivait. Elle sauta sur la route, juste devant la voiture, qui fonçait sur elle à grande vitesse en faisant des appels de phares. Coups de klaxon insistants. Grincements des freins. Un homme d'une cinquantaine d'années sortit de la voiture et se précipita vers elle.

« Vous n'êtes pas folle ? Vous... » Il se tut brusquement en découvrant le bras blessé de Mina. « Mais qu'est-ce qui vous est

arrivé ?

– On m’a enlevée. S’il vous plaît, conduisez-moi tout de suite au poste de police le plus proche ! »

La sonnerie du portable de service d'Eisenberg le tira d'un sombre rêve, qui se dissipa rapidement dans le brouillard de l'oubli. Six heures moins le quart. Son réveil aurait de toute façon sonné dix minutes plus tard.

« Oui, Eisenberg...

– Christine Bergmann, poste de police de Bernau. Bonjour, monsieur le commissaire. C'est la brigade d'intervention du LKA qui m'a transmis vos coordonnées. Nous avons ici un témoin, une jeune femme répondant au nom de Mina Hinrichsen, qui souhaite vous parler. Elle dit qu'elle a été enlevée. Un automobiliste qui se rendait à son travail l'a trouvée sur la route, blessée, près de Dornswalde.

– Blessée ? C'est grave ?

– C'est juste une blessure en haut du bras, mais il y a un début d'infection. Le médecin urgentiste dit qu'elle doit être hospitalisée si on veut que la blessure soit correctement soignée. Mais elle voulait d'abord vous parler. Elle dit que le kidnappeur est encore sur place.

– Sur place ? Où ?

– Le mieux, c'est que je vous la passe. Comme ça, vous pourrez décider quoi faire.

– Oui, très bien. » Il sauta du lit et alla rapidement au petit secrétaire où bloc-notes et crayon étaient toujours prêts.

« Monsieur Eisenberg ? Ici Mina Hinrichsen. »

Jusque-là, il n'était pas certain d'avoir correctement compris ce que lui disait sa collègue. Mais c'était bien la voix de Mina Hinrichsen, aucun doute là-dessus.

« Madame Hinrichsen ! Je... Comment allez-vous ?

– Ça va. Juste une petite blessure. Mais il faut que vous vous

dépêchiez de venir et que vous arrêtiez ce salopard !

– Qui ça ?

– Celui qui m’a enlevée et qui a tué Thomas Gehlert. Il s’appelle Julius Körner.

– Où est-il, maintenant ?

– Dans un bunker, quelque part dans un grand bois. Malheureusement je ne sais pas très bien si je pourrais retrouver l’endroit.

– Pas de problème, nous le trouverons. Vous êtes sûre que Körner s’y trouve encore ?

– Je suis à peu près sûre, oui. Je l’ai enchaîné à un bloc de béton, avec une paire de menottes. »

Elle lui raconta ce qui était arrivé. Son histoire avait l’air plutôt invraisemblable, mais en même temps trop extraordinaire pour être le produit de son imagination. Eisenberg demanda à Hinrichsen de repasser l’appareil à la policière.

« Madame Bergmann ? Écoutez. Le ravisseur est un individu paranoïaque et schizophrène qui s’appelle Julius Körner. Il a déjà commis un attentat à Berlin et incendié une maison. Il a aussi, vraisemblablement, assassiné quatre personnes. Il est donc extrêmement dangereux et sûrement armé. Je voudrais que vous trouviez aussi vite que possible quels vieux bunkers se trouvent à proximité.

– Pas de problème, nous connaissons notre secteur. À en juger d’après la déclaration du témoin et l’endroit où elle a été retrouvée, un seul bunker remplit les critères.

– Parfait. Envoyez aussi vite que possible une voiture de patrouille. Mais les collègues ne doivent en aucun cas pénétrer dans le bunker. Ils doivent seulement surveiller les lieux, une fois qu’ils seront sur place, et veiller à ce que personne ne s’approche ni ne sorte du bunker. J’envoie un commando du SEK. Encore une fois : avant l’arrivée des forces spéciales sur les lieux, vos hommes à vous ne doivent en aucun cas tenter de pénétrer dans le bunker et d’arrêter le suspect !

– Mais d’après le témoin, il n’est pas armé et il est enchaîné par un pied à un bloc de béton, objecta la policière.

– Mme Hinrichsen était sur les lieux il y a maintenant environ deux

heures. Une paire de menottes, ça n'est pas fait pour les pieds. Avec ses deux mains libres et l'outillage approprié, il peut tout à fait s'être libéré dans l'intervalle. On ne peut donc pas tabler sur le fait qu'il serait à présent à notre merci. En plus de ça, il est possible qu'il dispose de tout un arsenal de la NVA.

– Je comprends. Je fais le nécessaire.

– Bien, merci beaucoup. Je fais ce que je peux pour vous rejoindre aussi vite que possible. »

Quand Eisenberg atteignit la clairière, une heure plus tard, deux fourgons de police et une ambulance étaient déjà sur place, ainsi que plusieurs véhicules civils. Un générateur faisait entendre son vrombissement régulier. Le coin grouillait de forces spéciales dans leurs tenues noires.

Eisenberg découvrit Klausen, qui lui fit un petit signe. Habitant le nord de Berlin, il avait pu arriver avant son chef. Il était dans un petit groupe, formé également de Morani, de Mina Hinrichsen, dont le haut du bras avait été pansé de frais, et du chef de l'équipe d'intervention du SEK. Eisenberg avait demandé à Varnholt et à Wissmann de l'attendre au bureau. Leur présence ici n'aurait rien apporté de plus.

« Quelle est la situation ? demanda-t-il.

– Nous avons adressé au suspect plusieurs injonctions à se rendre et à sortir du bunker, pour l'instant sans résultat, répondit l'homme du SEK.

– Il a dit quelque chose ?

– Non. Jusqu'ici, nous n'avons aucun signe concret que quelqu'un soit encore à l'intérieur.

– Il doit encore y être, dit Hinrichsen. Peut-être que... peut-être qu'il s'est suicidé. Ben oui, c'est ce qu'il voulait : que je le descende avec son pistolet. »

Morani fronça les sourcils, mais s'abstint d'un commentaire.

« Nous entrons ? demanda le chef du commando.

– Une seconde. J'essaie encore une fois. »

Eisenberg se dirigea vers un trou carré dans le sol, autour duquel s'étaient regroupés plusieurs policiers du SEK. Une lampe torche pendait au bout d'un câble, éclairant une pièce aux angles droits dont la lourde porte d'acier était grande ouverte.

« Où est-il exactement, madame Hinrichsen ? »

Le chef d'unité du SEK déplaça un plan où figurait le bunker. Hinrichsen désigna une pièce près de l'entrée. « C'est là qu'il était la dernière fois que je l'ai vu. Je ne crois pas qu'il ait pu quitter le bunker avec le bloc de béton au pied, mais il a pu le traîner dans une autre pièce. »

Eisenberg s'agenouilla et se pencha par l'ouverture. Une odeur désagréable s'insinua dans ses narines.

« Monsieur Körner, ici le commissaire principal Eisenberg. Vous m'entendez ? » Aucune réaction. Eisenberg décida de bluffer. « Écoutez, monsieur Körner, j'ai parlé avec les admin's. Ils sont prêts à vous révéler la vérité si vous vous rendez. »

Il ne s'attendait pas à ce que Körner crût à ces sottises, mais il espérait provoquer une réaction qui lui donnerait une indication sur l'endroit où l'homme se tenait. Mais seul le silence lui répondit.

« Qu'en pensez-vous, madame Morani ? demanda-t-il. Pourquoi ne réagit-il pas ?

– Comme l'a dit Mme Hinrichsen, il lui a donné le pistolet parce qu'il ne pouvait pas se résoudre à se tirer lui-même une balle dans la tête. Dès lors, il est permis de penser qu'il veut que nous entrions dans le bunker et le tuions. Pour arriver à cela, il pourrait nous avoir tendu un piège. »

Eisenberg se tourna vers le chef du commando.

« Vous avez une caméra-robot ou un truc de ce genre ?

– Nous pourrions demander qu'on nous en envoie une, mais ça prendrait des plombes. Laissez mes gars entrer, monsieur Eisenberg. Ils sont entraînés pour ce type de situation et ils s'en tireront très bien.

– L'homme est très dangereux et sans doute lourdement armé.

– Nous aussi.

– Comme vous voudrez. Vous avez carte blanche. Tout ce que je vous demande, c'est d'essayer de le capturer vivant. »

Le chef du groupe du SEK donna quelques ordres. L'un des membres de son équipe descendit dans le trou et sécurisa ensuite l'espace au pied de l'échelle. D'autres policiers le suivirent. Par la radio, Eisenberg les entendit qui ratissaient le bunker une pièce après l'autre.

« Pièce un... sécurisée. Pièce deux... sécurisée. Pièce trois...

sécurisée. Pièce quatre... Bon Dieu ! Mais qu'est-ce que... Pièce quatre, sécurisée. »

Peu de temps après, ils reçurent l'information que les autres pièces aussi étaient sécurisées.

« Après vous, monsieur le commissaire », dit le chef des opérations.

Eisenberg descendit l'échelle, suivi par l'homme du SEK et par Klausen. Un des membres du commando l'accueillit. Il avait relevé la visière de son casque. Son jeune visage était livide.

« Vous devriez voir ça, monsieur le commissaire. »

Ils le suivirent jusqu'à l'extrémité d'un court couloir d'où s'échappait une puanteur douceuse. Eisenberg se força à accepter la vision qui s'offrait à lui dans la violente lumière de la lampe torche à haute intensité. Quatre cadavres étaient allongés, soigneusement disposés l'un à côté de l'autre, à différents stades de décomposition. Eisenberg reconnut Thomas Gehlert, dont les parents lui avaient remis une photo. La décomposition des autres corps était déjà si avancée que l'identification ne pouvait plus être faite que par des spécialistes.

Il fit demi-tour et entra dans la pièce que Hinrichsen avait cochée sur le plan. Deux matelas pneumatiques et des provisions en grand nombre indiquaient que Körner avait prévu de rester un certain temps à cet endroit. Au milieu de la pièce se trouvait un gros bloc en béton du type de ceux utilisés pour stabiliser les panneaux provisoires sur les routes. Une chaîne y était fixée, à l'autre extrémité pendait une paire de menottes. L'un des bracelets était relié à la chaîne, l'autre était vide, mais fermé. Klausen s'accroupit pour s'en assurer.

« C'est pas possible ! S'il avait ce bracelet fermé sur sa cheville, comment a-t-il fait pour s'en extraire, bordel ? »

Eisenberg n'avait pas de réponse à sa question.

« Comment allez-vous ? demanda Eisenberg.

– Je suis OK, répondit Mina. Le médecin dit que la blessure guérira sans problème. Il restera juste une cicatrice. »

Elle dévisagea les trois policiers qui l'entouraient dans la petite salle de réunion : outre Eisenberg, il y avait là un jeune type aux cheveux noirs et courts qui la couvait d'un œil critique, et la jeune et jolie femme qui était déjà présente la première fois qu'ils l'avaient entendue au LKA et qui, Dieu sait pourquoi, rappelait à Mina la méchante fée des contes de son enfance. Son expression était neutre, ses sourcils légèrement froncés, comme si Mina s'était mêlée à cette réunion sans y être invitée. Le gros qui s'était révélé être le Don du jeu n'était pas là cette fois, ce que Mina regrettait.

Quand Eisenberg l'avait convoquée pour une audition, elle ne s'était pas formalisée. Il était naturel que la police veuille connaître tous les détails. Certes, dès le mercredi, après qu'on eut constaté que Julius s'était échappé du bunker, Mina avait déjà fait une déposition circonstanciée. Mais que de nouvelles questions soient apparues après coup lui avait semblé normal. Même si elle n'était plus aussi sûre, à présent, qu'il s'agissait de points de détail. Sans savoir exactement pourquoi, elle ne se sentait pas à son aise.

Sa mère, toujours sous le choc du kidnapping, lui avait déconseillé de se rendre à l'audition. « Ils ne peuvent quand même pas te reconvoquer, si peu de temps après ces terribles événements ! Tu n'as qu'à leur dire que tu ne te sens pas bien. Si tu veux, je les appelle. »

Mina refusa. Elle voulait faire tout ce qui était en son pouvoir pour qu'ils attrapent Julius Körner le plus rapidement possible. Mais à présent, elle se demandait confusément si sa mère n'avait pas eu

raison.

« Ce que je veux dire, c'est plutôt comment vous vous sentez », précisa Eisenberg.

Super bien, avait failli répondre Mina. De fait, elle s'était remise de son enlèvement étonnamment vite, du moins le pensait-elle. Plus aucune trace de stress post-traumatique. Bien au contraire : elle se sentait plus vivante et plus sûre d'elle que jamais.

« Comme je vous dis, je suis OK, dit-elle sans se mouiller. Vous avez retrouvé la trace de Julius ?

– Malheureusement non, dit Eisenberg. Nous avons bien sûr lancé d'importantes recherches, mais pour l'instant nous faisons chou blanc.

– Nous nous demandons comment il a pu faire pour s'enfuir du bunker sans ouvrir les menottes avec lesquelles il était attaché au bloc de béton, dit le jeune homme qu'Eisenberg lui avait présenté comme étant le commissaire Klausen de la police criminelle.

– Vraiment aucune idée », dit Mina. C'était en effet un détail surprenant. Elle n'y avait pas beaucoup réfléchi jusque-là, pensant que la police trouverait une explication plausible. « Il ne pourrait pas s'être caché dans un autre bunker des environs ?

– Nous les avons explorés, à vingt kilomètres à la ronde, dit Eisenberg. Aurait-il évoqué quelque chose devant vous, qui pourrait nous mettre sur une piste ? »

Elle secoua la tête.

« Dans la cave où il m'avait d'abord emmenée, il y avait des vieilles paperasses de l'Armée nationale populaire. Son père était un officier de la NVA, mais ça, je suppose que vous le savez déjà. La seule chose qui me semblerait logique, c'est qu'il se cache actuellement sur un ancien site militaire. N'y aurait-il pas encore quelque part un bunker caché que personne n'a jamais trouvé ?

– Nous l'avons bien envisagé, dit Eisenberg. Mais d'après les experts, c'est exclu.

– Ils se trompent peut-être, vos experts, dit Mina. Il doit tout de même bien être quelque part.

– Vous le savez peut-être, vous, où il est », dit Klausen.

Mina le regarda, bouche bée. Il lui fallut un moment pour comprendre ce qu'il insinuait.

« Vous... vous croyez que je suis de mèche avec cette ordure ? »

Klausen demeura imperturbable.

« Je n'insinue rien de la sorte, madame Hinrichsen. Mais je vous demande de comprendre que nous devons envisager toutes les éventualités. En dehors de votre déposition, nous n'avons aucune preuve de la véracité de ce que vous nous avez raconté.

– Si c'est comme ça, je ne vous dirai plus rien du tout, répliqua Mina d'une voix tremblante de colère, avant de se lever.

– Asseyez-vous, dit Klausen. En tant que témoin, vous n'avez pas le droit de refuser de faire une déposition.

– Ça suffit, monsieur Klausen, intervint Eisenberg. Veuillez nous excuser, madame Hinrichsen, naturellement vous n'êtes pas suspectée de quoi que ce soit, et nous ne mettons pas non plus votre parole en doute. »

Il jeta un regard à son collaborateur, qui signifiait clairement qu'il n'entendait pas être contredit. Mina se rassit.

« Je ne sais vraiment pas comment je pourrais encore vous aider. Vous en savez autant que moi. Si vous n'avez pas de questions précises, j'aimerais pouvoir m'en aller, maintenant.

– Voudriez-vous nous décrire encore une fois Julius Körner », dit la femme policière qui avait un nom à consonance italienne. Sa voix était calme et amicale, en complète contradiction avec son regard scrutateur.

« Le décrire ? Vous avez sûrement une photo de lui, non ?

– Je ne vous parle pas de son aspect physique. Comment l'avez-vous perçu ? Comment était-il, au niveau de son comportement ?

– Il... semblait stressé, sous pression. Je crois qu'il était plutôt désespéré. Parfois, il me faisait même de la peine. Puis il redevenait arrogant et méchant. À la fin, quand il m'a donné son arme... je crois que, juste avant, il avait entendu des voix. Il parlait avec des gens qui n'étaient pas là. C'était vraiment bizarre, inquiétant, même.

– Que disait-il exactement ?

– Exactement, je ne sais plus. Mais il se lamentait et il bredouillait tout le temps “non”, et “s'il vous plaît, non”. Et après, il m'a dit qu'il avait enfin compris, et que c'était lui, le véritable but de l'expérience, le personnage central, pour ainsi dire. Là je me suis dit qu'il était

complètement barjo. Et puis il est sorti et il est revenu avec le pistolet. Il voulait que je lui tire dessus, que je le tue, mais tout ça, je vous l'ai déjà raconté.

– Madame Hinrichsen, vous connaissez Julius Körner mieux que chacun de nous, dit Eisenberg. Que pensez-vous qu'il va faire, maintenant ?

– Je n'en ai vraiment aucune idée, dit Mina. Tout ce que je sais, c'est qu'il changeait tout le temps d'humeur. Il est possible qu'il se cache en attendant d'être délivré par les admin's. Ou alors il va péter les plombs et mettre une bombe quelque part. Franchement, plus rien ne m'étonnerait venant de lui. »

Eisenberg se leva.

« Je vous remercie beaucoup, madame Hinrichsen. Si jamais vous vous souvenez de quelque chose, faites-moi signe, s'il vous plaît. »

Il la raccompagna jusqu'à la porte et ils prirent congé.

Mina était heureuse de pouvoir enfin retrouver l'air frais et vivifiant. Mais elle n'était pas vraiment rassurée pour autant. La question de savoir comment Julius avait pu se libérer de ses entraves la tourmentait, elle aussi.

« Vous y êtes quand même allé un peu fort, monsieur Klausen, dit Eisenberg quand il eut regagné la salle de réunion. Quand j'ai proposé de la sonder un peu, je ne parlais pas de la provoquer à ce point-là.

– Désolé, mais vous disiez que vous vouliez voir comment elle réagirait si nous mettions sa parole en doute.

– Oui, c'est vrai. Mais enfin, elle a quand même été victime d'un enlèvement. Ça mérite de prendre quelques précautions oratoires.

– Pour moi, c'était très instructif, dit Morani. Elle a réagi avec beaucoup de naturel. Je suis sûre et certaine qu'elle n'a pas menti.

– Je ne comprends toujours pas comment quelqu'un a pu penser qu'elle pouvait être coupable et pas victime, intervint Varnholt. C'était quand même évident, qu'elle avait été enlevée.

– Personne n'a pensé cela, dit Eisenberg. Il n'empêche que c'était une possibilité qu'il nous fallait quand même évacuer complètement. Ce qui toutefois réduit à néant notre seule explication plausible à la disparition de Körner. Comment a-t-il réussi à ôter ses menottes, l'un de vous en aurait-il la moindre idée ?

– Il a dû les ouvrir d'une façon ou d'une autre, dit Klausen. Peut-être qu'il s'est fabriqué une clé avec un bout de fil de fer. Puis, après avoir libéré son pied, il les a refermées pour faire croire qu'il s'était évaporé. C'est ce qu'il a essayé tout le temps de nous faire gober, non ? Qu'on croie qu'il s'était fait effacer.

– Possible, dit Eisenberg. Mais bon : ça n'est pas si simple, de forcer une serrure de menottes, même avec les mains libres. Il lui aurait été nettement plus facile de faire levier avec quelque chose pour casser un maillon de la chaîne. En plus, il n'a pas eu beaucoup de temps. Sans compter que nous ne savons toujours pas où il est passé. »

Klausen haussa les épaules.

« La région où se trouve le bunker est peu habitée. Il y a de grandes étendues boisées, des fermes, des granges... il avait peut-être un véhicule dans le coin. On n'a pas encore retrouvé la Golf qui était immatriculée à son nom. C'est vrai, les routes ont été bouclées, sur un vaste périmètre, mais en gros ça s'est fait seulement deux heures après que Hinrichsen a réussi à s'enfuir. Non, il faut admettre qu'il nous a encore échappé.

– Monsieur Wissmann, pouvez-vous créer une sorte de programme de recherche qui nous prévienne s'il a repris une activité sur Internet ?

– Non, dit Wissmann.

– Ce qu'il veut dire, intervint Varnholt, c'est qu'il ne peut pas écrire un programme qui nous avertisse de toutes les activités possibles et imaginables que Körner peut avoir sur la Toile. Par exemple, on ne peut pas savoir si Körner va aller dans un café Internet et chercher quelque chose sur Google. Mais il peut tout à fait nous écrire une alerte de routine, qui interroge Google à intervalles réguliers pour savoir si de nouveaux textes paraissent sur Internet, qui ressembleraient à ceux que Körner avait publiés sur son blog. C'est ce que tu voulais dire, Sim, non ?

– Oui, quelque chose comme ça, admit Wissmann.

– Bien, dit Eisenberg, alors faites-le, s'il vous plaît, monsieur Wissmann. Et vous, monsieur Varnholt, prenez donc un peu la température dans le monde virtuel. On ne sait jamais : il va peut-être revenir à Goraya.

– Je me suis déjà mis d'accord avec Snowdrift pour qu'ils nous informent dès que quelqu'un pourrait se connecter avec les coordonnées de Hinrichsen ou de l'un des autres disparus.

– Bon, mais nous devons envisager qu'il va prendre une nouvelle identité, à supposer qu'il retourne sur ce jeu. Peut-être va-t-il faire quelque chose d'inattendu. Essayez de vous renseigner sur ce qui se dit ici ou là. Honnêtement, je n'y crois pas plus que ça, mais je ne vois pas non plus ce que nous pouvons faire d'autre. Il ne nous reste plus qu'à espérer que le hasard fera tomber Körner dans la nasse.

– Je voudrais juste vous rappeler encore une fois, intervint Wissmann, que nous pourrions le repérer quasiment à coup sûr grâce à

une reconnaissance automatique du visage. Surtout maintenant qu'il a été obligé de sortir de son trou.

– Oui, mais justement, nous n'avons pas cette possibilité, dit Eisenberg. Tout ce qu'il nous reste... »

La sonnerie de son portable l'interrompt. Il jeta un coup d'œil à l'écran. Un numéro inconnu.

« Une seconde, je dois répondre... Oui, ici Eisenberg... »

Une voix féminine lui répondit.

« Monsieur Eisenberg. Je m'appelle Nina Schmidt. Je suis l'infirmière de votre père. Je dois vous annoncer, hélas, une triste nouvelle. Quand je suis arrivée tout à l'heure à l'appartement de votre père, je l'ai trouvé sans vie dans son fauteuil roulant. J'ai aussitôt prévenu les urgences, mais malheureusement le médecin n'a pu que constater le décès... Monsieur Eisenberg ? Vous êtes toujours là ? Je suis vraiment navrée... »

– Oui, je... Merci de m'avoir prévenu. Je viens aussi vite que je peux », s'entendit-il dire.

Ses collaborateurs le regardaient avec inquiétude.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Klausen. Körner a été repéré quelque part ? »

– Non, c'est privé, dit Eisenberg d'une voix atone. Je dois partir. Nous avons vu tout ce qu'il y avait à voir. Je ne peux pas encore vous dire quand je reviendrai. »

Un silence consterné s'ensuivit, tandis qu'Eisenberg se levait et quittait la pièce.

On dit que les personnes mortellement blessées par un coup de feu, très souvent, ne comprennent pas ce qui leur arrive parce qu'elles ne ressentent d'abord aucune douleur. Il en allait de même pour Eisenberg à cet instant. Il ne ressentait ni désarroi ni tristesse. Il ne ressentait rien. Il s'assit dans sa voiture et la sortit en pilote automatique du parking souterrain. Il essaya de mettre ses pensées en ordre une fois arrivé sur l'autoroute, mais n'y parvint pas.

Son père, mort. Bien sûr, ça devait arriver. Mais cette nouvelle le trouvait dans un tel état d'impréparation, c'était comme si les lois de la gravitation n'avaient soudain plus cours. L'une des dernières phrases qu'il lui avait dites tournait en boucle dans sa tête : *Tu ne*

devrais jamais faire une promesse que tu n'es pas certain de pouvoir tenir, mon fils.

Ce n'est que lorsqu'il quitta l'autoroute, à Jenfeld, qu'il se demanda pourquoi il avait roulé si vite. De toute façon, il était trop tard. Il ne pouvait plus rien faire. Les choses échappaient à son contrôle.

Il appela Nina Schmidt, qui lui dit que son père avait organisé de longue date ses obsèques et que le corps avait été enlevé par l'entreprise de pompes funèbres qu'il avait lui-même choisie.

Eisenberg s'y rendit directement. Un jeune homme l'informa d'une voix pleine de componction que le corps n'était pas encore préparé et l'invita à revenir le lendemain.

Eisenberg lui présenta sa carte de police.

Il avait déjà vu pas mal de cadavres. Il savait qu'ils avaient en eux quelque chose d'inhumain. Ils lui faisaient souvent penser à des poupées. Et il savait en particulier que la plupart du temps, ils étaient tout sauf beaux. Il n'empêche que la vue de son père mort le prit de court.

Il gisait nu dans une pièce annexe de l'entreprise de pompes funèbres, sur une table en métal semblable aux tables d'autopsie de la médecine légale. Quelqu'un avait hâtivement jeté un drap sur la moitié inférieure du corps. La peau était grise et molle, comme si elle faisait plusieurs tailles de trop. Il était presque impossible de mettre en relation ce corps décharné et beaucoup trop petit avec l'homme énergique et vigoureux que son père, malgré sa paralysie, était resté jusqu'au bout.

L'employé des pompes funèbres laissa Eisenberg seul pendant quelques minutes. Enfin vinrent les larmes, et avec elles, la douleur.

Une fois qu'il eut un peu repris ses esprits, Eisenberg remercia le jeune homme. Il se mit d'accord avec lui sur la date de l'enterrement, qu'ils fixèrent au lundi suivant. Son père avait déjà choisi, et acheté, une tombe au cimetière d'Ohlsdorf. Ils discutèrent encore de quelques détails, puis Eisenberg regagna son appartement hambourgeois et téléphona à ses enfants.

L'après-midi était déjà bien avancé quand il s'aperçut, tout étonné, qu'il n'avait plus rien à faire. L'enterrement était organisé, la famille, informée. Son père avait même payé à l'avance l'avis de décès dans la

presse, il n'y avait plus qu'à transmettre la date des obsèques et le texte. Il réfléchit un moment, mais rien ne lui venait à l'esprit qui ne sonnât affreusement pathétique. Il savait ce que son père lui aurait conseillé : la vérité, mon fils, rien que la vérité. Mais comment pouvait-il dire en une phrase qui lui rende justice la vérité sur cet homme brillant, parfois inaccessible, souvent si implacable envers lui-même et envers les autres ?

Il se remémora ce que son père disait de la vie après la mort : *Toute ma religion est celle-ci : fais ton devoir et n'en attends nulle récompense, ni dans ce monde ni dans un autre*. Mais pouvait-on écrire cela dans une notice nécrologique ? Finalement, il choisit de raccourcir la citation : *Fais ton devoir et n'en attends nulle récompense*. Oui, ça aurait sûrement plu à son père.

Cette pensée lui fit à nouveau venir les larmes aux yeux. Il les laissa couler et tenta de s'habituer à la douleur et au vide qu'il ressentait à l'intérieur de lui. Il réalisait que son père était la seule personne dans son entourage proche qu'il ait jamais aimée.

Plus tard, il prit contact avec Nina Schmidt et se rendit chez elle pour qu'elle lui remette les clés. Elle était plus jeune qu'il n'avait pensé, un peu plus de trente ans, avec un visage anguleux et des cheveux courts. Il vit dans ses yeux une douleur non feinte, quand elle lui présenta ses condoléances. Elle aimait son père, à n'en pas douter, même s'il n'avait sûrement pas été un patient commode.

De là, il se rendit à l'appartement de trois pièces dont la partie arrière donnait sur un canal de l'Alster. Son père l'avait acheté bien des années plus tôt, longtemps avant de prendre sa retraite. Avec les prix élevés du marché locatif à Hambourg, il avait sûrement pris depuis une belle valeur. Eisenberg le revendrait et placerait l'argent pour ses enfants. Mais ça pouvait attendre.

Son père avait toujours été un homme ordonné. Rien n'indiquait qu'il avait été pris au dépourvu au moment de laisser son appartement. Son bureau, avec l'ordinateur de dix ans d'âge au milieu de sa table de travail, était rangé avec soin. Les livres sur les étagères, essentiellement de la littérature juridique et les éditions annuelles de magazines, reliées plein cuir, étaient classés par ordre alphabétique.

Seule la chaise roulante trônait au milieu de la pièce. C'est ici que Mme Schmidt devait avoir trouvé le corps au début de la matinée.

Une peinture à l'huile expressionniste dissimulait un coffre mural. Il connaissait la combinaison : sa propre date de naissance. Il trouva à l'intérieur du coffre des documents d'identité, quelques vieilles pièces de monnaie et une enveloppe sur laquelle était écrit, de l'écriture soigneuse et précise de son père, *Pour Adam*.

Le bureau ne comportait aucun siège en dehors de la chaise roulante. Eisenberg s'assit sur la seule chaise de la petite cuisine, où Nina Schmidt avait certainement tenu souvent compagnie à son patient, et ouvrit la lettre, les mains tremblantes. La date qui y figurait remontait à deux semaines seulement.

Cher Adam,

Quand tu liras cette lettre, je ne serai plus là. Nous savons depuis longtemps, toi et moi, que ce jour viendrait. J'y suis sans doute mieux préparé que toi, qui as vu déjà tellement de morts. Peut-être cela te consolera-t-il de savoir que je n'éprouve aucune peur devant la mort. J'ai eu une bonne vie, bien remplie, et tout ce qu'un être humain pouvait désirer avoir. De toutes les bonnes choses qui me sont arrivées, toi et ta mère aurez été les meilleures. Depuis qu'elle a disparu, je me suis toujours imaginé qu'elle s'était dissoute dans l'univers, comme une goutte d'eau qui tombe dans l'océan. Les molécules se dispersent toujours plus jusqu'à ce qu'il y ait un jour quelque chose d'elle dans chaque goutte. J'ai hâte de devenir moi aussi une part de cet océan et de ne faire plus qu'un avec elle.

Mais trêve de sentimentalisme. J'ai d'ores et déjà organisé mon enterrement, tu trouveras l'adresse sur la feuille jointe, mais comme je connais Mme Schmidt, elle t'a déjà tout dit. Mon testament est déposé chez mon notaire, le Dr Diekgräf, l'adresse y figure également. J'ai prévu pour ma soignante de longue date une somme à prélever sur mes liquidités, elle s'est vraiment occupée de moi avec beaucoup d'amour et elle est devenue une véritable amie. Je sais que tu seras d'accord.

Pour finir, je veux te dire combien je suis fier de toi. J'espère qu'avec ton nouveau poste, tu as trouvé une tâche qui te comble autant que ma charge de juge m'aura moi-même toujours comblé.

Avec tout mon amour,

Ton père

Sur une autre feuille étaient soigneusement consignés les adresses, les numéros de compte et de téléphone dont Eisenberg allait avoir besoin pour mener à bien la succession. Comme toujours, son père avait pensé à tout. Eisenberg lut et relut la lettre plusieurs fois. Finalement, il se leva et traversa encore une fois l'appartement, comme pour en prendre congé. Il reviendrait un jour ou l'autre pour mettre en ordre les affaires personnelles de son père et décider ce qu'il en ferait. Mais il y avait le temps. Il jeta un regard rapide sur la chambre. Le lit était fait. Sur la table de nuit, un verre d'eau à moitié vide était posé à côté d'un livre.

Il se détourna et il était sur le chemin de la salle de bains, quand il s'arrêta net. Il venait de réaliser quelque chose avec une telle violence qu'il en eut le vertige et dut se retenir au chambranle. Il ne connaissait que trop bien le livre qui était posé sur la table de nuit, il venait lui-même de le lire : c'était *Simulacron 3*.

La police est larguée. Ils sont infoutus de te repérer. Tu as toujours un coup d'avance. Ça te ferait presque rire. Maintenant que tu sais que c'est toi qui es le personnage principal de cette farce, tout prend sens. La pensée que le monde entier est à ta recherche ne fait qu'accroître ton excitation. Ils te laissent ta liberté de mouvement, ils n'interviennent pas, ils t'observent, c'est tout. Ils veulent du sang. Ton sang ou celui des autres, peu importe. Le principal, c'est que ça ne finisse pas trop vite.

Tu as essayé, tout le temps, de leur tirer ta révérence, de quitter leur jeu pervers. Mais c'est impossible. Tu peux essayer tout ce que tu veux, il y a toujours quelque chose qui te retient. Tu es sur le quai et tu n'arrives pas à te jeter sous le train. Tu es trop faible pour te précipiter par-dessus le parapet du pont. Tu n'as même plus d'arme. Mais même si tu en avais une, ta main serait paralysée.

Mina aurait pu te délivrer. Elle t'a bien manipulé. Cette espèce de pute, elle en est, elle aussi. C'est sûr. Elle a emporté la clé des menottes, mais pas celle des deux cadenas. Tu étais déjà à mi-hauteur sur l'échelle, la menotte libre cliquetait à ton pied, quand tu t'es souvenu de la seconde paire. Alors tu l'as accrochée à la chaîne. Comme ça, tu as disparu sans défaire ton entrave. Un truc fastoche, c'est vrai, mais qui fait son effet. Tu as joué ta dernière carte : tu as déclenché la colère du seul d'entre eux dont tu es sûr et certain qu'il n'est pas une marionnette à leur service, pas un avatar. Si tu t'y prends intelligemment, et si les dieux sont assez bons joueurs pour ne pas s'en mêler au dernier moment, il est ton ticket de sortie, il est ta seule voie pour t'échapper de la prison malodorante et poisseuse de ce simulacre de corps.

Tout ce qu'il te reste à faire, maintenant, c'est de lui donner sa chance. Il a une arme et il a un mobile. Il ne manque plus qu'un endroit tranquille et sans témoins.

Par la vitrine du café, tu le vois sortir de la maison où est mort son père. Il a un air fermé, inexpressif. L'explication finale est pour bientôt.

Dehors, devant la maison, Eisenberg composa le numéro du portable d'Udo Pape. Il avait un besoin urgent d'air frais. Il y avait deux explications possibles au fait que le livre était sur la table de nuit. Son père s'était-il réfugié, à l'approche de la mort, dans l'illusion que le monde n'était pas réel ? Ils avaient parlé de l'affaire. Mais pour autant qu'Eisenberg se souvenait, il n'avait pas mentionné le titre du livre. Et penser que son père ait vraiment pu lire un roman de science-fiction était presque aussi invraisemblable que d'imaginer qu'il ait pu se faire tatouer un cœur avec une ancre en haut du bras sous prétexte qu'il était hambourgeois. Il ne restait donc plus que la deuxième possibilité : c'est Julius Körner qui avait posé le livre à cet endroit. Le fou avait tué son père.

Il n'était pas très difficile de découvrir qui était le père d'Eisenberg et où il habitait. Il était plus facile encore de surprendre le vieil homme sans défense dans sa chaise roulante et de l'étouffer avec un coussin ou un sac plastique. Il avait le ventre noué à l'idée de ce qui avait pu se passer.

« Oui ? Pape ? »

Il dut prendre une profonde respiration pour pouvoir parler.

« Salut Udo. C'est Adam. J'ai besoin de ton aide.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mon père est mort.

– Quoi ? Oh, je suis désolé ! Je...

– Il a été assassiné.

– Assassiné ? Mais pourquoi dis-tu ça ? »

Il raconta à son ami, en quelques mots, ce qui s'était passé, surpris du calme de sa propre voix.

« Je mets tout de suite la Criminelle au courant, dit Pape. Ou alors c'est déjà fait ?

– Non. Udo, je voudrais que tu t'occupes personnellement de cette affaire.

– Moi ? Mais tu sais bien que ce genre de choses n'est pas de notre ressort.

– Et toi, tu sais bien que le LKA, que ce soit celui de Hambourg ou de Berlin ou de n'importe où, a toute compétence pour décider de ce qui est de son ressort ou pas.

– Mais il me faut l'accord de Greifswald, et le procureur aussi a son mot à dire, que je sache.

– Udo, tout ce que je te demande, c'est d'envoyer le service de permanence et des enquêteurs pour le relevé d'empreintes, de prévenir le légiste et, pour commencer, de prendre, toi, la direction de l'enquête. Tu as toutes les compétences qu'il faut pour ça. Si Greifswald n'est pas content, il pourra toujours, plus tard, transmettre l'affaire à la Crim. Mais tel que je le connais, il ne le fera pas. C'est beaucoup trop spectaculaire, beaucoup trop porteur, publicitairement parlant. Quant au procureur, nous savons bien qu'il lui mange dans la main.

– T'as sans doute raison. Mais tu es conscient qu'après ça, il ne va plus te lâcher ?

– Je m'en fous. Je veux que tu diriges l'enquête. Moi, en tant que parent de la victime, ça m'est interdit. J'ai besoin de quelqu'un en qui je peux avoir toute confiance.

– OK. Tu es où, là, en ce moment ?

– Chez mon père. » Il donna l'adresse de l'appartement et le nom de l'entreprise de pompes funèbres qui devait procéder à la toilette du mort.

« Appelle-les et dis-leur d'arrêter immédiatement de toucher au corps. J'espère qu'il n'est pas encore trop tard pour trouver des traces de fibres.

– OK. Je te rejoins. »

Eisenberg regagna l'appartement. Le livre était toujours là où il l'avait trouvé, mystérieux et menaçant comme un objet extraterrestre. Il résista à l'envie de le déchirer en mille morceaux. Sa colère

cherchait un exutoire quelconque, comme la lave cherchant à se canaliser à l'intérieur d'un volcan. Des images se pressaient dans sa tête : Körner ligoté à une chaise roulante tandis qu'Eisenberg lui faisait subir d'affreux supplices. Il ferma les yeux pour les refouler.

À la fin, la pression devint trop forte. Quelque chose comprima sa poitrine, monta par sa gorge et se déversa par sa bouche : un cri étouffé, un long râle.

Quand les enquêteurs sonnèrent, Eisenberg était allongé à plat ventre sur le lit. Il remit de l'ordre dans ses vêtements, lissa le couvre-lit et alla ouvrir. Les collègues, un commissaire expérimenté qu'Eisenberg connaissait plus ou moins, et une jeune femme, le regardèrent avec effroi.

« Monsieur le commissaire principal, ce... nous vous présentons nos condoléances », dit le plus âgé.

Eisenberg hocha la tête.

« Pouvez-vous me dire pourquoi vous pensez que votre père a été assassiné ? »

Le commissaire de permanence avait le ton posé, neutre, caractéristique, du professionnel dans ce type de situation. Eisenberg, soudain, n'était plus un policier, il était partie prenante du drame. Victime. Il avait souvent essayé de se représenter ce que devaient ressentir les proches de victimes d'assassinats. Sans jamais y parvenir. Cette situation lui parut soudain totalement irréelle. L'hypothèse que tout cela n'était qu'un jeu perfide, une mise en scène orchestrée par des personnages invisibles, lui semblait beaucoup plus plausible qu'autre chose. Il réprima un éclat de rire. Il n'aurait plus manqué que les deux policiers pensent, par-dessus le marché, qu'il perdait les pédales.

« Venez. » Il les conduisit dans la chambre à coucher. « Ce livre, sur la table de nuit. C'est un roman de science-fiction. Mon père n'a jamais lu de roman de toute sa vie, encore moins ce genre de truc.

– Et c'est ce qui vous fait conclure qu'il a été assassiné ? » demanda la jeune policière, sur un ton qui ne laissait aucun doute sur le peu de cas qu'elle faisait de cette hypothèse. Question tact, elle pouvait repasser.

« C'est un indice qui renvoie très clairement à une série de meurtres

que je tente en ce moment d'élucider à Berlin. L'auteur est en fuite. Je peux affirmer sans l'ombre d'un doute que c'est lui qui a déposé le livre ici. » Il leur expliqua pourquoi il en était aussi certain.

« Mais ne serait-il pas possible que votre père ait acheté ce livre après que vous lui avez parlé de cette affaire ? demanda la femme.

– Je n'ai jamais mentionné le titre du livre. Et puis je vous dis : mon père n'a jamais, de toute sa vie, lu quoi que ce soit de ce genre. Et même si par extraordinaire il avait voulu le faire, il aurait d'abord fallu qu'il me demande.

– Vous l'avez touché, le livre ? » demanda le commissaire.

Eisenberg secoua la tête.

Les deux policiers prirent des photos, comme pour éviter d'avoir à parler plus longtemps avec Eisenberg. Celui-ci restait debout à côté d'eux, sans trop savoir quoi faire.

Enfin, Udo Pape arriva avec une troupe de techniciens de la police scientifique dans leurs combinaisons Tyvek blanches. Il prit Eisenberg dans ses bras.

« Je suis vraiment navré, Adam. »

Le chef de l'équipe chargée du relevé d'empreintes, qu'Eisenberg avait déjà côtoyé sur une douzaine d'enquêtes, lui offrit lui aussi ses condoléances. Puis l'équipe se dispersa.

« Alors, il est où, ce fichu bouquin ? » demanda Pape.

Eisenberg le lui montra.

« S'il vous plaît, examinez d'abord ceci », dit son ancien collègue aux techniciens.

« Où en est-on, pour le corps ? » demanda Eisenberg. La question lui vint bizarrement sur les lèvres, comme si elle ne concernait pas son père, mais une victime anonyme parmi d'autres.

« Il est déjà en route pour l'institut médico-légal répondit Pape. Mais je n'ai pas beaucoup d'espoir que nous trouvions encore des traces. La première chose que font les employés des pompes funèbres, c'est de laver entièrement le corps.

– Ils doivent rechercher des marques d'étranglement au niveau du cou, des fibres dans les narines, des traces de sac plastique !

– Adam, ce sont des pros. »

Il hocha la tête. De toute sa vie, il ne s'était jamais senti aussi

désespéré et inutile.

« Pourquoi il a fait ça, d'après toi ? »

Eisenberg haussa les épaules.

« Par vengeance, peut-être. Ou alors il me prend pour un admin' et il se dit qu'en agissant ainsi, il va me pousser à le délivrer de sa prison imaginaire. Est-ce que je sais, moi, ce qui peut passer par la tête de ce genre de cinglé. »

Pape le considérait d'un air sceptique.

« Pas très plausible, tout ça. »

Eisenberg secoua la tête.

« Mais comment veux-tu que je sache, Udo ! Si je... si je n'étais pas allé à Berlin...

– J'espère que je ne vais quand même pas devoir t'expliquer que tu n'as pas à te faire de reproches ! Si ton père a été assassiné, c'est la faute de l'assassin et de personne d'autre. Et on l'aura, je te prie de me croire ! »

Si : un tout petit mot de rien du tout, lancé comme par inadvertance, qui faisait comprendre à Eisenberg que l'affaire était loin d'être aussi claire pour les autres que pour lui.

« Vous avez sûrement réfléchi à l'endroit où il a pu s'enfuir ? demanda Pape.

– À vrai dire, nous avons pensé qu'il resterait planqué quelque part, ou alors qu'il essaierait de s'enfuir par la frontière polonaise. Je n'aurais jamais pensé qu'il pourrait venir à Hambourg.

– Il est peut-être encore en ville. Je lance les recherches. »

Pape le laissa seul pour téléphoner.

Peu après, le portable d'Eisenberg sonna. C'était Greifswald.

« Mes sincères condoléances, monsieur Eisenberg. Bien entendu, nous allons tout faire pour retrouver le coupable.

– Merci, monsieur le directeur.

– Nous avons eu quelques divergences. Je voulais simplement vous dire qu'elles ne jouent plus aucun rôle. Votre père était un juge respecté. Et si notre homme a voulu vous atteindre avec ce lâche assassinat, sachez qu'il nous a tous atteints. Nous n'aurons pas de repos tant que nous ne l'aurons pas arrêté. M. Pape a reçu de moi toute latitude pour...

– Je vous remercie, dit Eisenberg et il raccrocha.
– Les recherches sont lancées, dit Pape en revenant dans la pièce.
– Tu avais mis Greifswald au courant ? » Eisenberg montrait son smartphone.

Pape secoua la tête.

« Tu le connais, voyons. Il a ses informateurs partout. »

Eisenberg hocha la tête. Il ressentait soudain le besoin urgent de quitter cette ville et de repartir à Berlin. Sim Wissmann, Ben Varnholt, Claudia Morani et même le zélé Jaap Klausen lui semblaient soudain être les seules personnes capables de l'aider vraiment dans cette situation. Mais que pouvaient-ils faire ? Il ne s'agissait plus de retrouver la trace d'un malfaiteur anonyme sur Internet. Il s'agissait de localiser un assassin en fuite – un assassin qui de surcroît en avait manifestement après Eisenberg lui-même.

« Tu as encore besoin de moi ? demanda-t-il à Pape. Je voudrais bien rester seul quelques minutes.

– Tu me donnes encore le nom et l'adresse de la femme qui a trouvé ton père ce matin ? Sinon, bien sûr, j'ai ton numéro de portable, s'il y a quoi que ce soit. »

Eisenberg lui donna les coordonnées qu'il demandait.

« Merci, Udo.

– On l'aura, fais-moi confiance. »

Eisenberg se contenta d'un bref hochement de tête et quitta l'appartement.

Des nuages sombres s'amoncellent au-dessus de l'Alster. L'air sent l'ozone. Un éclair zèbre le ciel. Le dernier voilier regagne l'appontement. Ils ont vraiment un sens aigu de la dramatisation.

La pluie pénètre à l'intérieur de ton col de chemise. Tes cheveux collent à ton front, des gouttes coulent du bout de ton nez. Des gens sous des parapluies te frôlent, te jettent un coup d'œil en passant, secouent la tête. Ils ne comprennent pas à quel point la pluie peut être rafraîchissante – même quand elle n'existe pas.

Tu regardes l'heure. Il faut y aller.

La tombe, au cimetière d'Ohlsdorf, se trouvait à l'ombre d'un vieux marronnier et était entourée de rhododendrons en fleur. La pluie avait cessé, mais elle tombait toujours des arbres avec un léger crépitement. La terre humide embaumait.

Eisenberg regardait à l'intérieur de la fosse rectangulaire. Une larme se détacha de sa joue et tomba. Comme une goutte d'eau tombant dans l'océan.

« Merci, papa ! » murmura-t-il.

Il ramassa un peu de terre avec une petite pelle et la jeta sur le cercueil détrempé. Puis il se détourna, laissant la place au long cortège de tous ceux qui étaient venus rendre un dernier hommage à l'ancien juge. Il s'écarta un peu et, sans un mot, commença à recevoir les condoléances des gens.

Emilia fut la première à l'embrasser. C'était bizarre, après tout ce temps. Elle était devenue une vraie femme, qui avait hérité des yeux brillants de son ex-femme Iris et du menton volontaire d'Eisenberg lui-même. Il fut soulagé de voir qu'elle n'avait pas de piercing aux lèvres. Elle avait les yeux rougis, mais donnait une impression de grande maîtrise. Elle était suivie d'un jeune homme au physique avantageux, qu'elle avait présenté à son père comme étant son petit ami Thomas.

Vint ensuite Michael, qui l'avait effrayé, avec sa barbe, la veille, lors de leurs malheureuses retrouvailles. Il avait maintenant une belle carrure et, en l'étreignant, avait presque étouffé son père, qui pourtant n'était pas non plus un freluquet. Cette fois, au contraire, il lui donna une accolade toute en délicatesse, comme s'il craignait que son père ne tombât en miettes sous l'effet d'une étreinte trop brutale.

Iris mettait toujours le même parfum. Et était toujours aussi belle.

« J'ai tellement de peine pour toi », dit-elle.

Ses paroles se voulaient consolatrices, mais elles le blessèrent. Cela ne lui faisait donc rien, à elle, la mort de son ex-beau-père ?

La procession n'en finissait pas. La plupart des gens, Eisenberg ne les connaissait pas. Il y avait sûrement parmi eux beaucoup d'anciens collègues de son père, comme ce conseiller d'État aux Affaires intérieures de Hambourg, qu'Eisenberg avait rencontré une fois dans le service. Quelques parents éloignés étaient venus, ainsi qu'Udo Pape.

« Je suis désolé, Adam », dit-il encore une fois. Une compassion sincère se lisait dans ses yeux.

Eisenberg lui adressa un petit hochement de tête.

Une semaine avait passé depuis le coup de fil de Nina Schmidt. Le relevé des empreintes n'avait permis d'en identifier aucune sur le livre, et rien d'autre qui permît de conclure à la présence de Julius Körner dans l'appartement de son père. L'autopsie n'avait fait que confirmer la cause de la mort qu'avait donnée le médecin des urgences : arrêt cardiaque. Il était impossible désormais de dire si cet arrêt cardiaque avait été provoqué par étouffement, tout comme il avait été impossible, après la toilette mortuaire, de trouver quelques restes de fibres que ce soit. Autrement dit : personne en dehors de lui-même et peut-être de ses collaborateurs ne croyait sérieusement que le père d'Eisenberg ait pu être assassiné.

Cela ne faisait d'ailleurs pas grande différence. Julius Körner avait assassiné suffisamment de personnes pour tenir encore en haleine l'ensemble de l'appareil policier. Mais ils n'avaient toujours aucune piste concrète pour les conduire au fugitif, malgré les avis de recherche lancés dans les médias. Des centaines de pistes provenant de toute l'Allemagne avaient toutes mené à des culs-de-sac. Chaque jour qui passait rendait plus improbable que Körner pût encore se prendre dans leurs filets. Il était tout simplement trop malin et trop vicieux pour commettre l'une des erreurs typiques des criminels en fuite.

« Toutes mes condoléances », dit une femme qui s'appuyait sur une canne. Elle devait avoir plus de quatre-vingts ans, même si son visage laissait deviner qu'elle avait été jadis très belle. Elle avait beaucoup pleuré, et ses yeux étaient rougis. Son père avait dû représenter quelque chose pour elle. Drôle de sensation, que de ne pas savoir qui

était cette personne. Il la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait, le dos bien droit malgré sa canne.

Il allait se tourner vers la prochaine main qui se tendait quand son regard fut attiré par un jeune homme qui se tenait un peu à l'écart. Il avait les cheveux blonds comme de la paille, il portait un jean et un blouson de toile sombre. Il cachait ses yeux derrière des lunettes de soleil malgré le temps pluvieux.

Eisenberg se figea.

« Toutes mes condoléances, dit un monsieur de l'âge d'Eisenberg. Votre père a été un certain temps mon supérieur hiérarchique, et...

– Excusez-moi », l'interrompit Eisenberg. Il planta là l'homme, estomaqué, et se fraya un chemin parmi les gens qui attendaient encore, et qui le suivirent des yeux avec stupeur.

Le jeune homme tournait maintenant la tête en direction d'Eisenberg. Il souriait.

Eisenberg se précipita. Une femme âgée se jeta de côté, effrayée.

Le jeune homme accéléra son allure.

« Ne bougez plus ! » hurla Eisenberg.

Instinctivement, il porta la main sous son aisselle gauche, mais naturellement il n'avait pas son arme de service sur lui.

L'homme disparut au croisement d'une allée, derrière un rhododendron. Quand Eisenberg arriva sur place, il ne vit plus aucune trace de lui. Il courut un moment dans la direction par où il pensait que l'inconnu avait disparu, mais dans le gigantesque cimetière aux innombrables allées, il y avait une foule de possibilités de s'enfuir dans une autre direction ou de se cacher derrière des fourrés. À bout de souffle, il regagna la tombe, auprès de laquelle l'attendaient des visages consternés.

« C'était lui ! dit-il, plus pour lui-même que pour les autres. Ce salopard était ici. »

Il chercha Udo Pape dans la foule et, quand il l'eut repéré, alla droit sur lui. Son ancien collègue avait l'air de quelqu'un qui aurait mieux aimé être ailleurs.

« Ça va, Adam ?

– Oui. Udo, c'était lui. Il était ici. Un homme jeune avec des cheveux blonds et des lunettes de soleil.

– Mais Körner est brun, il me semble, non ? dit doucement Pape.

– C'était une perruque, évidemment, dit Eisenberg. Appelle la brigade, dis-leur de venir ! Il doit être encore tout près ! »

Des gens s'étaient agglutinés autour d'eux. La plupart, à l'évidence, n'avaient pas la moindre idée de la situation, mais ils étaient tous plus curieux les uns que les autres.

« Adam, le cimetière d'Ohlsdorf est le deuxième plus grand cimetière du monde. Tu ne veux tout de même pas que je fasse venir des centaines de policiers pour passer cette étendue au peigne fin ? Un cimetière ? »

C'est alors seulement qu'Eisenberg réalisa que la plupart des gens, ici, devaient le prendre pour un fou. Surtout Emilia et Michael. Il les chercha du regard. Ils se tenaient toujours près de la tombe, où ils recevaient eux aussi des témoignages de sympathie. Ils le couvaient de regards soucieux.

« Quelqu'un a-t-il vu, il y a une minute, un jeune homme avec une perruque blonde et des lunettes de soleil, là-bas près du rhododendron bleu ? » lança-t-il à la cantonade.

Il n'obtint aucune réponse.

Plus tard, ils étaient assis tous trois dans le restaurant du port où Eisenberg était allé si souvent avec son père. La salle contiguë, séparée de la leur par une cloison, retentissait de joyeux babillages, comme durant une rencontre d'anciens élèves. Eisenberg avait toujours trouvé irrespectueux que l'on rie si peu de temps après un enterrement, et même dès le repas d'enterrement, une combinaison de mots qui lui avait toujours paru particulièrement malvenue. Mais maintenant, elle était plutôt faite pour le réjouir. Il comprenait pour la première fois que ce rire apportait de la consolation. La vie continuait. Si sérieux que son père ait été généralement, il avait toujours eu le sens de l'humour et n'aurait sûrement pas souhaité que les personnes présentes à son enterrement ne lèvent pas les yeux de leurs assiettes.

Eisenberg était assis au milieu de la salle, avec Emilia, son copain Thomas, Michael, et une demi-sœur de son père. Udo Pape était déjà parti. Il avait promis d'informer les enquêteurs que Körner était « vraisemblablement » à Hambourg.

« Comment vas-tu, papa ? » demanda Emilia.

Il haussa les épaules.

« Ça va. »

La réponse, manifestement, ne satisfaisait guère sa fille.

« Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

– Que veux-tu dire ?

– Tu vas souffler un peu, pour digérer tout ça ? Tu vas faire une pause ?

– Ça n'est pas possible. Il y a un assassin en fuite et il faut qu'on l'attrape. »

Elle lui jeta un regard de reproche qui ressemblait tellement au regard d'Iris que cela lui fit mal.

« Tes collègues ne peuvent pas s'en occuper pendant quelque temps ? »

Il ne savait pas quoi répondre. La sollicitude de sa fille le touchait, au moins autant qu'elle l'irritait. Bien sûr, ses collègues n'avaient pas besoin de lui pour faire la chasse à un tueur en cavale. Il ne pouvait pratiquement rien faire pour contribuer à son arrestation. Mais une « pause » était bien la dernière chose qu'il souhaitait.

Heureusement, Michael, qui avait toujours su mieux interpréter les sentiments de son père, se mêla à la conversation.

« Laisse tomber, Emilia. Papa est assez grand pour décider lui-même de ce qu'il a à faire. »

Elle jeta à son frère un regard venimeux, mais s'abstint de commenter.

Ils chipotèrent un moment sans appétit le contenu de leurs assiettes.

« Et tu crois vraiment qu'il a été assassiné, papa ? » demanda Michael sans crier gare.

Tous le regardèrent effrayés, comme s'il avait dit une grossièreté.

« Michael, je crois que ça n'est pas le bon moment pour... commença Emilia.

– Je ne le crois pas, je le sais, dit Eisenberg. Et je vous promets que je vais arrêter l'assassin. »

Tu ne dois pas faire une promesse que tu n'es pas sûr de pouvoir tenir, mon fils.

Michael approuva d'un signe de tête.

« Tu l'attraperas, papa. Si quelqu'un peut le faire, ça sera toi ! »

Cette fois, ce ne fut pas la douleur d'avoir perdu son père qui fit venir les larmes aux yeux d'Eisenberg.

C'était étonnant, à quel point les enterrements pouvaient rapprocher les vivants. Eisenberg passa ce week-end-là plus de temps avec ses enfants qu'au cours des cinq années précédentes. Ils firent une promenade le long de l'Alster extérieur, là où il avait toujours poussé le fauteuil roulant de son père, et ils parlèrent du passé et de l'avenir. Le seul sujet qu'ils évitèrent était celui de l'assassinat du défunt. Eisenberg leur parla de son nouveau travail et des étonnantes compétences de ses équipiers, et il remarqua à cette occasion combien il avait envie de retourner à Berlin.

Le dimanche, après qu'Eisenberg eut conduit à l'aéroport Emilia et son ami, et déposé à la gare Michael, qui n'aimait pas prendre l'avion, il regagna enfin Berlin. Une douzaine de lettres de condoléances l'attendaient dans sa chambre à la pension de famille. Mais il n'avait pas envie de les ouvrir et, fatigué, s'écroula tout de suite dans son lit.

Il se réveilla au milieu de la nuit avec la sensation que quelqu'un se tenait debout à côté de lui. Il tâtonna pour allumer la lampe de chevet, mais quand la lumière se fit, la pièce était vide.

Il éteignit à nouveau et se tourna pendant un moment dans tous les sens, avant de renoncer. Il alla jusqu'à sa table de travail et examina les lettres de condoléances. La plupart provenaient de collègues policiers du LKA. Une seule lettre ne portait pas de nom d'expéditeur. Il l'ouvrit avec précaution. Une carte postale de deuil, de mauvais goût, apparut, avec une couronne noire autour d'une croix, et ces mots :

*Et lorsque nous quittons
Ce monde à notre mort
Ce n'est qu'un lieu que nous laissons,
La vie nous ne la laissons pas.
(Nikolaus Lenau)*

Au verso était écrit, d'une écriture régulière.
Mardi 20 heures à la tombe. Venez seul !
Dessous, une adresse Internet.

Il regarda l'heure. Trois heures et quart. Ça n'avait pas beaucoup de sens de réveiller Varnholt et Wissmann. Il alluma son portable et entra l'adresse Internet. La page d'un service en ligne s'ouvrit, où l'on pouvait laisser des gros fichiers pour les partager avec d'autres sans avoir besoin de les envoyer par e-mails en pièces jointes. L'URL donnait accès à une vidéo qu'Eisenberg pouvait visionner directement dans le navigateur.

Il cliqua sur Play.

La caméra tremblait un peu. Elle montrait son père en chaise roulante dans son bureau. Il avait un sac plastique transparent sur la tête, fixé autour du cou par du ruban adhésif. Eisenberg voyait ses yeux écarquillés. Le sac se gonflait en rythme, puis se resserrait quand le vieil homme essayait en vain d'aspirer de l'air. À un moment, il arrêta et sa tête retomba sur sa poitrine. La vidéo se terminait là.

Eisenberg resta longtemps assis sans bouger, les poings serrés.

Tu sens leurs regards. Tu ne peux pas les voir, mais tu sais qu'ils sont là. C'est comme si leur souffle te chatouillait l'oreille. Le cimetière est vide et silencieux. Tu passes lentement entre les rangées de tombes. Les noms qui sont inscrits ne sont que du vent. Il n'existe pas, le vol des gerfauts, et la vieille femme courbée au-dessus de la tombe ne se doute pas qu'elle n'existe pas, elle non plus. L'expérience ne fonctionnerait pas s'ils connaissaient tous la vérité. La fin est si proche – la fin de ce monde maudit. Tes derniers doutes se sont envolés depuis qu'ils t'ont confié le véritable but de leur expérience. C'est toi, le personnage principal, c'est toi, le héros de l'histoire. Tu sens leurs regards. Ils veulent que ça ne finisse jamais. Mais tu vas faire échouer leurs pronostics. Tout est arrangé. Tu ne te plieras pas à la volonté des tout-puissants.

Pas cette fois.

Les fleurs sur la tombe étaient déjà fanées. Eisenberg regarda l'heure. Huit heures et quart. Il attendrait encore jusqu'à neuf heures, même si chaque minute qui passait rendait plus improbable la venue de Körner.

Une femme vêtue de noir, traînant le pas, seule dans l'allée, arrivait dans sa direction. Elle portait un voile de deuil et tenait une rose à la main, qu'elle déposa sur une tombe à proximité. Elle demeura là un moment sans rien dire, tandis qu'Eisenberg scrutait les environs.

« Alors, elle vous a plu, la vidéo ? » demanda-t-elle subitement.

Eisenberg se figea. Körner se retourna et releva son voile. Il souriait.

« Désolé, dit-il négligemment. Je sais bien que l'asphyxie n'est pas une mort très agréable, mais toute autre méthode eût été trop facilement détectable. Vous pouvez comprendre ça, n'est-ce pas, monsieur le commissaire principal ? »

Enfin, Eisenberg s'arracha à son engourdissement. Il sortit son arme de service de son holster. « Lève les mains, lentement, enfoiré ! » dit-il d'une voix tremblante. Körner ne songeait pas le moins du monde à obéir à l'injonction.

« Tu ne peux pas me menacer, Eisenberg, tu as déjà oublié ? Ton pistolet est aussi peu réel que mon corps. Mais vas-y, tire ! Il est grand temps de mettre fin à cette comédie ! »

Eisenberg tendit les bras droit devant lui et pointa le canon de l'arme sur la tête de Körner.

« Pourquoi ? demanda-t-il.

– Pourquoi ? Tu veux savoir pourquoi j'ai tué ton père ? Je vais te le dire, Eisenberg : j'ai jamais pu blairer les juges. Cette prétention, cette arrogance, qu'ils mettent à décider du destin d'autres hommes, ça m'a

toujours beaucoup trop rappelé les admin's. »

Eisenberg se força à prendre une profonde inspiration. Ses mains tremblaient, mais le meurtrier de son père était si proche de lui que, même fin soûl, il n'aurait pas pu le manquer. Körner fit encore un pas dans sa direction. Avec son rouge à lèvres, sa perruque noire, la robe gris foncé et le sac à main, il avait l'air d'un mauvais comédien dans une comédie de boulevard de troisième ordre.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, la voix mauvaise. T'as même pas le cran d'appuyer sur la détente et de venger la mort de ton père ? T'as la pétoche ? T'as peur qu'on vienne te demander des comptes ensuite ? Mais tout le monde admettra que tu as agi en état de légitime défense ! Tiens, t'as qu'à t'imaginer que je suis armé ! » Un nouveau pas en direction d'Eisenberg. « Qu'est-ce que t'attends ? Tu tires, oui !

– Reste où tu es et mets les mains sur la tête ! »

Körner l'ignorait. Il avança encore d'un pas.

« Qu'est-ce qu'il dirait, ton père, s'il te voyait, couille molle ! » Il regarda autour de lui, prenant un air bravache. « Mais qui sait, il est peut-être là justement devant un écran télé et il nous regarde. Allez, un petit sourire à la caméra ! » Il fait des signes. « Ho ho, papa Eisenberg ! »

Eisenberg abaissa son arme.

« Tu veux savoir ce qu'il dirait ? Il serait fier que je respecte la loi. Intervention ! »

Quatre spécialistes du combat rapproché du LKA de Berlin, et parmi eux Jaap Klausen, bondirent de leurs cachettes dans les bosquets tout proches. Au lieu des lourdes tenues de combat qui étaient celles des commandos d'intervention, eux ne portaient que de légères tenues de camouflage. Körner poussa un cri d'effroi. Il tenta de fuir, se trouva ainsi sur le chemin de Klausen, qui le fit s'étaler d'un coup de pied bien ajusté.

Une fraction de seconde plus tard, il gisait à terre, jurant, se débattant, mais immobilisé. Klausen lui entrava mains et genoux avec des gestes sûrs. Il avait beaucoup insisté pour participer à l'intervention. « Tous les autres ont pris leur part à l'arrestation de ce merdeux, sauf moi, avait-il dit, et du coup, depuis le début je me suis

toujours senti complètement superflu. » Eisenberg avait donné son accord.

« Vous êtes provisoirement en état d'arrestation, disait Eisenberg. Vous êtes suspecté d'avoir tué cinq personnes, dont mon père.

– Pourquoi t'as pas tiré ? hurlait Körner. Pourquoi t'as pas tiré ?

– Emmenez-le », dit Eisenberg à l'un des policiers présents.

Un groupe de gens qui avaient attendu dans une chapelle proche arrivait en courant. Il y avait là Udo Pape, Claudia Morani, un médecin urgentiste et le chef de l'équipe d'intervention.

« Vous aviez raison, dit Eisenberg à la psychologue. Il voulait que je le tue.

– Je sais pas si je l'aurais pas fait, à ta place, dit Pape. Le cynisme incroyable de ce salopard, qui est allé jusqu'à enregistrer la mort de ton père !

– La plupart des gens dans votre situation seraient venus seuls et auraient descendu Körner, dit Morani. La pulsion de vengeance est l'un des premiers ressorts de l'action humaine. Il vous a fallu une sacrée force pour y résister. »

Eisenberg secoua la tête.

« Ça n'était pas si difficile que ça. » Il montra la tombe. « J'ai quand même été bien aidé. Mon père n'aurait jamais admis que je me fasse justice. Körner s'est choisi la mauvaise victime ! »

Tu es dans une pièce qui n'existe pas, et tu fixes les visages de gens qui ne savent pas où ils sont. Un miroir sans tain est suspendu au mur. Derrière, il y a encore plus de gens, et ils t'observent.

Tu as perdu. Tu as perdu ta liberté, dans ce monde-ci *et* dans l'autre. Mais tu as toujours la vérité. Ça vaut toujours mieux que d'être prisonnier de l'illusion. Cette pensée t'apporte de la sérénité.

Le commissaire te pose une question.

« Je n'ai tué personne, réponds-tu. Je suis juste intervenu dans un programme informatique. Si vraiment ça doit être puni, alors punissez-moi avec vos moyens à vous. »

Le commissaire hoche la tête, comme s'il t'approuvait.

« Si ce monde n'est pas réel, dit la femme aux cheveux noirs et lisses, et si en réalité nous nous trouvons dans un autre monde, un monde plus élevé, d'où tenez-vous alors que le monde réel est cet autre monde, et n'est pas celui-ci ? »

Tu tends l'oreille, tu cherches la réponse à l'intérieur de toi. Tu aurais besoin des voix, maintenant, mais c'est justement là qu'elles se taisent. Il faut croire qu'ils sont tous pendus à tes lèvres, ils sont babas devant leurs écrans de contrôle.

« Ça, c'est la vraie question, hein ? dis-tu. C'est pour ça que vous menez cette expérience ? C'est parce que vous, les admin's, vous voulez savoir si vous êtes vous-mêmes réels ? » Tu éclates de rire.

La porte s'ouvre et un homme entre, visage anguleux et cheveux en brosse. « Je crois que nous pouvons nous en tenir là, dit-il. J'ai demandé une expertise psychiatrique. D'ici là, il est placé sous mesure d'internement psychiatrique sous contrainte. »

Les policiers semblent soulagés. Surtout le commissaire. Tu te lèves

et tu souris.

« Vous croyez que vous avez gagné. L'assassin est arrêté, la justice est rendue. Mais en réalité, c'est vous qui êtes en prison. Simplement vous ne le savez pas. »

Le commissaire te regarde sans rien dire. Ses yeux sont clairs. Tu n'arrives pas à y trouver de la souffrance. Il détourne le regard. Deux policiers en uniforme entrent et t'emmènent.

Game over.

« Je voudrais vous dire à tous un grand merci », dit le Dr Ralph Mischnick.

Eisenberg regarda son monde. Le GESI au grand complet, augmenté de Kayser, avait été invité dans le bureau du patron du LKA, qui était situé dans une aile du bâtiment. On reconnaissait par la fenêtre la courbure de la façade de l'ancien aéroport de Tempelhof. Sur la table de réunion étaient disposés café et gâteaux secs, mais personne n'y touchait. Wissmann, comme d'habitude, fixait son bloc-notes vide à côté duquel était posé, parfaitement parallèle, un crayon à papier. Varnholt regardait par la fenêtre avec l'air de s'ennuyer. Morani, assise droite comme un *i*, considérait Mischnick d'un air indifférent. Seul le visage de Klausen exprimait de la fierté.

« Et tout particulièrement à vous, monsieur Eisenberg, poursuivit Mischnick. Grâce à votre intervention, le GESI a passé avec succès sa première mise à l'épreuve, et ce, quelques semaines seulement après que vous en avez pris la direction. L'affaire Körner est aussi inhabituelle que spectaculaire. Elle a surtout montré quelle contribution la technologie moderne pouvait apporter à l'élucidation des crimes.

– J'aimerais m'associer à vos remerciements, dit Kayser. Quand je vous ai demandé de nous rejoindre, très sincèrement j'avais mauvaise conscience. J'avais l'impression que je vous confiais une tâche quasi insurmontable. Et pourtant vous avez réussi, en un temps record, à vous attirer le respect, tant de votre équipe que de vos supérieurs et de vos collègues. Je vous en suis reconnaissant !

– L'avenir du GESI était en jeu, compléta Mischnick. Mais ce débat, aujourd'hui, n'a plus lieu d'être. Je vous souhaite beaucoup de succès

pour vos prochaines enquêtes !

– Bon, et ma demande d'investissement, elle est accordée, oui ou non ? » demanda Wissmann sans lever les yeux de son bloc-notes. Tous le regardèrent, sidérés.

« Quelle demande d'investissement ? demanda Mischnick.

– M. Wissmann a requis l'acquisition d'un ordinateur haute performance spécialement pour le GESI, expliqua Kayser. La Commission d'investissement Internet, toutefois, a décidé...

– Monsieur Kayser, faites-moi plaisir, donnez suite à cette requête, s'il vous plaît, dit Mischnick. Je vais voir si je peux encore trouver une ligne budgétaire quelque part. De quelle somme parlons-nous ici, au fait ?

– De 121 654,78 euros », dit Wissmann.

Mischnick se gratta l'oreille.

« Hmm. Bon, je vais voir ce que je peux faire. »

Wissmann gardait toujours les yeux baissés, mais la commissure de ses lèvres se releva d'un millimètre. C'était la première fois qu'Eisenberg le voyait sourire.

« Moi aussi, j'aurai un nouvel ordinateur ? demanda Varnholt. Ma carte graphique est un peu faiblarde, et la nouvelle version de *World of Wizardry* est grosse consommatrice en mémoire. »

Morani lui jeta un regard de reproche, mais s'en tint là.

« Ho hé, restez un peu sur terre, quoi ! lança Klausen. Nous devrions remercier M. Mischnick de ses paroles d'encouragement, et ne pas abuser de sa bienveillance pour réclamer de nouveaux joujoux technologiques !

– Je pense que M. Eisenberg est le mieux placé pour juger des besoins prioritaires de son groupe, s'agissant de matériel, dit Kayser. Je m'en remets entièrement à son expertise. »

Tous les regards se tournèrent vers Eisenberg

« Nous discuterons de tout cela entre nous. Je vous reverrai à ce sujet, monsieur Kayser, dit-il. Mais je voudrais préciser une chose : même si nous avons utilisé des moyens informatiques, ce n'est pas en premier à ceux-ci que nous devons ce succès dans l'affaire Körner. Ce succès est dû d'abord et avant tout aux compétences véritablement peu ordinaires de mes collaborateurs. Je vous remercie pour vos

paroles de félicitations, docteur Mischnick, mais ma contribution personnelle n'est pas aussi importante qu'il y paraît. Benjamin Varnholt a, le premier, attiré mon attention sur cette affaire. Grâce aux dispositions étonnantes de Simon Wissmann, nous avons en très peu de temps pu faire le lien entre les différentes disparitions. Grâce au Dr Morani, nous avons pu réaliser un profil précis du suspect, et mieux comprendre les motivations et les modes de fonctionnement de Körner. Et c'est finalement Jaap Klausen qui est parvenu à maîtriser ledit Körner et à l'arrêter.

– Mais sans vous cela n'aurait jamais fonctionné, monsieur Eisenberg, objecta Klausen. Nous n'aurions pas cessé de nous chamailler, au lieu de collaborer efficacement.

– Là-dessus, exceptionnellement, je ne peux que te donner raison », approuva Varnholt.

D'un hochement de tête, Morani marqua elle aussi son approbation.

« À mon avis, il est exagéré de parler de collaboration, commenta Wissmann. Mais disons que j'ai tout de même été autorisé à conserver mon bureau. » Il leva brièvement les yeux, ce qu'Eisenberg interpréta comme une marque de reconnaissance, un témoignage de gratitude.

« Bien, je vois que nous sommes d'accord, dit Mischnick. J'ai maintenant un rendez-vous avec le préfet de police, qui d'ailleurs vous transmet lui aussi ses remerciements. Comme vous le savez, les criminels ne nous laissent guère de répit. Eh bien encore une fois, merci, et plein succès pour la suite ! »

Tout le monde se leva et quitta le bureau en même temps. Alors qu'ils regagnaient leur secteur, Morani demanda : « Comment ça se passe, pour vous, maintenant, monsieur Eisenberg ? »

Il s'arrêta.

« Que voulez-vous dire ? »

– Je veux dire : avec la mort de votre père. Le fait que Körner n'ait pas montré le moindre remords. Qu'est-ce que ça vous fait ? »

Elle avait le front plissé, comme toujours quand elle usait de sa capacité peu ordinaire à lire derrière les visages. Eisenberg regarda autour de lui. Kayser, Varnholt, Wissmann et Klausen les avaient dépassés et avaient disparu dans la cage d'escalier. Ils demeuraient seuls dans le couloir.

« Mon père avait quatre-vingt-deux ans, dit-il. Et sa santé était très fragile. Il savait qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre. Bien sûr, je suis toujours très affecté par sa mort, et particulièrement par la façon dont il est mort. Mais je suis heureux que nous ayons arrêté Körner. Et je sais une chose : si mon père avait été avec nous, là, il y a cinq minutes, il aurait été très fier de nous tous. »

Elle hocha la tête.

« Je vous envie, d'en être aussi sûr.

– Que voulez-vous dire ? »

Elle fit mine d'ignorer sa question.

« Je suis heureuse que vous ayez pris la direction du GESI.

– Merci, c'est gentil. Mais vous-même avez apporté une contribution décisive. Après ma première visite, ici, à Berlin, j'étais très indécis sur le fait de savoir si je devais ou non accepter l'offre de M. Kayser. Votre brève mais judicieuse analyse de ma personnalité a fait que je me suis livré sans concession devant mon père. Il m'a dit alors, pour la première fois, combien il était fier de moi. C'était quelques semaines seulement avant sa mort. Je ne vous dirai jamais assez à quel point je vous en suis reconnaissant. J'ai compris à ce moment-là que vous aviez raison : le GESI rassemble des personnalités douées de capacités extraordinaires, et il serait tout à fait dommage que nous ne trouvions pas le moyen de les utiliser au mieux. »

Le froncement de sourcils disparut, et un rare sourire éclaira son visage, aussi lumineux et fugitif qu'un rayon de soleil qui se fraie un chemin parmi les nuages.

« Eh bien, dans ce cas, je me réjouis d'autant plus que vous soyez ici, dit-elle.

– Moi aussi. »

Épilogue

L'Alster, tremblé par le vent, avait la couleur des lourdes nuées, chargées de pluie, qui s'accumulaient au-dessus de lui. Mais par des trouées dans les nuages, des rais de lumière venaient régulièrement éclabousser la rive, sur laquelle les premières fleurs du printemps se risquaient hors de leurs cachettes souterraines.

Eisenberg détourna le regard et se concentra à nouveau sur la circulation. Ce n'était sûrement pas la dernière fois qu'il faisait le trajet de Hambourg à Berlin, mais cette journée revêtait une importance particulière. Quand il se rendrait à l'avenir dans sa patrie hambourgeoise, comme il la considérait toujours, il devrait dormir à l'hôtel.

Il avait d'ores et déjà emménagé à Berlin dans un immeuble ancien rénové du quartier de Wilmersdorf, dans un petit appartement de charme, et avait donc liquidé son appartement de Hambourg. Il ne savait pas très bien lui-même pourquoi il lui avait été si difficile de franchir ce pas, qu'il avait repoussé pendant des mois, perdant ainsi de l'argent sans raison. Peut-être parce que cela impliquait qu'il devait décider de ce qui valait ou non d'être emporté – les souvenirs du Waterloo de son mariage, notamment. Maintenant qu'il avait enfin passé ce cap et qu'il ne lui restait plus que quelques caisses de déménagement, d'un côté il se sentait soulagé, mais de l'autre, aussi, un peu mélancolique. C'était une nouvelle phase de sa vie qui se terminait, irrévocablement. La prochaine césure comparable surviendrait probablement au moment où il prendrait sa retraite, d'ici une douzaine d'années.

Mais il entrevoyait aussi l'avenir avec plaisir. Depuis son succès avec l'arrestation de Körner, un véritable esprit d'équipe s'était forgé

dans le GESI. Certes il y avait toujours des bisbilles entre ses membres, mais leur ton était maintenant plutôt aux banales plaisanteries entre amis. Par ailleurs, son groupe était maintenant bien accepté comme partie intégrante du LKA berlinois, et l'on faisait de plus en plus souvent appel à lui pour appuyer de nouvelles investigations.

L'avant-veille encore, Eisenberg avait reçu un appel téléphonique de la Kripo de Charlottenburg. On avait trouvé, tué par balles dans l'appartement d'un mannequin, un jeune homme que le commissaire de l'arrondissement en charge de l'affaire assimilait à la scène locale des hackers. Il semblait probable que des activités illégales sur Internet étaient le mobile de l'assassinat. Eisenberg avait promis pour la semaine à venir le soutien du GESI. Il n'était pas persuadé que son groupe pourrait apporter une contribution déterminante à l'élucidation de ce crime. Mais il savait que personne n'était plus indiqué que Sim Wissmann, Ben Varnholt, Jaap Klausen et Claudia Morani pour résoudre une affaire aussi complexe, qui demandait des facultés cognitives sortant de l'ordinaire, de solides compétences informatiques, un flair criminologique et une bonne dose de finesse psychologique.

Peu après avoir rejoint l'autoroute, à la hauteur de Horn, son smartphone sonna. Il activa le dispositif de commande mains libres.

« Oui, ici Eisenberg...

– Ici le brigadier-chef Friedrichsen de la PJ de Reinickendorf, au commissariat. Je vous appelle à propos d'un détenu qui, hier, a disparu de la clinique psychiatrique Bonhoeffer. Un certain Julius Körner. On m'a dit que vous étiez le commissaire qui avait dirigé l'enquête ayant conduit à son arrestation. »

Il fallut un certain temps à Eisenberg pour retrouver l'usage de la parole.

« Que s'est-il passé exactement ?

– Le mieux serait que nous nous retrouvions sur place. Vous pensez que c'est possible ?

– Je suis en route vers Berlin. Je serai là dans environ deux heures et demie.

– Désolé de vous empoisonner ainsi un dimanche soir, mais... c'est une affaire assez inhabituelle et nous ne savons pas très bien qu'en

penser.

– C'est bon, monsieur Friedrichsen. À tout à l'heure. »

La première unité de détention de l'hôpital d'internement et de régulation psychiatrique du land de Berlin, pour reprendre la dénomination administrative complète, était installée sur un vaste terrain boisé au nord-ouest de la ville. Cette unité était une partie distincte et particulièrement sécurisée de la clinique psychiatrique Karl-Bonhoeffer. Körner avait été placé là de façon provisoire, sur décision d'un juge, jusqu'à ce que la question de sa responsabilité pénale soit définitivement tranchée.

Le brigadier-chef Friedrichsen reçut Eisenberg à l'accueil de la clinique. Morani était déjà sur place. Comme d'habitude, ses sourcils légèrement froncés ne trahissaient rien de ce qui l'inquiétait, mais Eisenberg se doutait bien qu'elle n'était pas ravie de se trouver ici un dimanche soir et *a fortiori* pour cette raison.

Ils traversèrent tous trois un sas de sécurité et entrèrent dans la clinique proprement dite, un bâtiment moderne qui ne se distinguait pas de prime abord d'un bâtiment annexe d'un quelconque hôpital. Un homme de haute taille en uniforme bleu nuit, de forte carrure, les cheveux coupés en brosse, les accueillit. Il se présenta comme étant le chef de la sécurité, Toralf Grundberg. « Je puis vous assurer que, depuis le temps que notre maison assume des missions de sécurité pour le compte de l'internement psychiatrique régional de Berlin, nous n'avons jamais eu le moindre problème, commença-t-il. Et en particulier, nous n'avons jamais eu à déplorer l'évasion d'un patient. Nous ne parvenons pas à nous l'expliquer.

– Comment cela s'est-il passé exactement ? demanda Eisenberg.

– Le patient Körner était placé dans une cellule individuelle qui a été bouclée réglementairement hier soir à vingt-deux heures, dit Grundberg. Ce matin à sept heures, quand un soignant a voulu le réveiller pour lui donner ses médicaments, il a trouvé la pièce toujours fermée à double tour, mais vide.

– Qui avait accès à cette cellule ?

– Mes collaborateurs ainsi que le personnel médical. Mais toutes les phases d'ouverture et de fermeture des serrures électroniques sont enregistrées. Et il n'y a eu aucune phase de cet ordre entre vingt-deux

heures et sept heures du matin. »

Eisenberg le considérait d'un œil suspicieux.

« Je peux voir la cellule, s'il vous plaît ?

– Bien sûr. Suivez-moi. » Il les conduisit par un escalier et un couloir jusqu'à une pièce d'une quinzaine de mètres carrés avec toilettes séparées. La porte possédait une serrure électronique avec une ouverture par carte magnétique qui ne pouvait être actionnée que de l'extérieur. L'aménagement était spartiate, et cependant confortable : un lit, un bureau, un téléviseur, deux fauteuils, une étagère pour les livres, une armoire. La fenêtre donnait sur une courette intérieure. Elle ne disposait d'aucun mécanisme d'ouverture apparent.

« La fenêtre ne peut s'ouvrir, ni de l'intérieur ni de l'extérieur, dit Grundberg. L'apport en air frais se fait par une aération dans le plafond, là-haut. »

Eisenberg leva les yeux. Le panneau de fermeture de l'aération mesurait tout juste vingt centimètres de côté. Aucune possibilité de fuite par les conduits d'aération dans le style de *Mission impossible*.

« Il ne peut donc qu'avoir été libéré par quelqu'un, constata Eisenberg.

– En théorie, oui. Mais en pratique c'est impossible, objecta le chef de la sécurité.

– Si c'était impossible, il serait encore ici », dit Eisenberg.

Grundberg ne sut quoi répondre à cet argument.

« Il y a des enregistrements vidéo ? demanda Eisenberg.

– Nous ne sommes pas autorisés à surveiller les patients, dit Grundberg, sur un ton qui donnait clairement à penser qu'il trouvait cela regrettable. Mais nous avons une caméra dans le couloir, et même avec une fonction infrarouge.

– Vous avez vérifié les enregistrements ?

– Bien sûr. Il y a eu quelques patrouilles, prévues par le règlement, et vers deux heures du matin, il a fallu donner un sédatif à la patiente de la chambre 12. Mais personne n'a touché à cette porte la nuit dernière. Personne n'est entré dans la chambre ou ne l'a quittée. Tous les enregistrements du dispositif de fermeture, la surveillance vidéo et les déclarations de tous les collaborateurs de la clinique vont dans le même sens.

– J’aimerais parler au médecin qui soignait Körner, dit Morani, qui s’était tue jusque-là.

– Bien sûr. C’est Mme Jenisch. Suivez-moi, je vous prie ! »

Le Dr Jenisch était une psychiatre expérimentée, avec un visage rond et bienveillant qui rappelait à Eisenberg l’étiquette d’une bouteille de jus de fruits de son enfance. Elle parlait d’une voix douce et insistante, comme si Eisenberg et Morani étaient des patients qui venaient d’arriver.

« En quoi puis-je vous être utile ?

– Quel diagnostic avez-vous posé sur Julius Körner ? demanda Morani.

– Je n’ai pas posé le diagnostic moi-même, expliqua Jenisch. Körner a été examiné par deux psychiatres nommés par le tribunal, qui ont tous deux diagnostiqué une schizophrénie paranoïaque aiguë, et ont également décidé quel traitement il convenait de lui administrer. Je n’ai fait qu’exécuter ce qu’on m’a demandé de faire.

– Néanmoins, vous avez certainement votre opinion sur le cas Körner », dit Morani.

Jenisch hocha la tête.

« À première vue, je confirmerais le diagnostic de mes deux collègues.

– Mais ?

– Eh bien, nous avons ici un grand nombre de schizophrènes, comme vous vous en doutez. La plupart d’entre eux font sur le moment une impression très raisonnable, mais on s’aperçoit très vite qu’ils ont des difficultés à dissocier leurs pensées et les événements qui ont lieu dans la réalité. Ils souffrent d’hallucinations et ils ont l’impression d’être dirigés par une main étrangère. Je n’ai sûrement pas à vous expliquer tout cela. Toutefois, pour Julius Körner, d’une certaine façon, c’était un peu... différent. Je n’avais encore jamais eu de cas comme le sien, ici.

– Comment cela, “différent” ? demanda Eisenberg.

– Plus logique, dit Jenisch. Plus consistant. Voyez-vous, les schizophrènes se bâtissent leur propre système de pensée. Ils expliquent leurs perceptions par des constructions qui sont souvent complètement tirées par les cheveux. Un peu comme un criminel qui

se construit un alibi. Mais ces constructions sont généralement inconsistantes et fragiles. Les schizophrènes le savent intuitivement, et la plupart du temps ils réagissent en manifestant beaucoup d'irritation quand on essaie de les mettre devant ces contradictions.

– Et Körner ne réagissait pas comme cela ?

– Il n'y avait pas, dans sa théorie, de contradictions d'ordre logique. En tout cas, je n'en ai pas discerné. Il avait une réponse à toutes les questions que je lui posais. Et même une réponse plausible.

– Je suppose qu'il vous a dit, à vous aussi, qu'il considérait le monde comme une simulation sur ordinateur ?

– Oui. Mais vous comprenez, nous ne savons pas vraiment si c'est aussi absurde que ça, n'est-ce pas ? Il y a même des physiciens qui considèrent que c'est probable. J'ai moi-même fait quelques recherches et j'ai été pour le moins surprise de constater le nombre d'arguments valables que l'on trouvait pour une thèse de ce genre.

– Ça ne signifie quand même pas qu'elle soit juste, intervint le chef Friedrichsen.

– Non, bien sûr, acquiesça Jenisch. Mais cela a une influence non négligeable sur le jugement que l'on peut porter sur son état psychopathologique. Ce n'est pas parce que quelqu'un croit à quelque chose dont la fausseté n'est pas prouvée à cent pour cent, que cela fait nécessairement de lui un malade mental. Autrement, il faudrait enfermer tous ceux qui vont à la messe le dimanche.

– Körner a tué cinq personnes ! gronda Friedrichsen. Vous trouvez que c'est normal, ça ? »

Jenisch demeura impassible.

« Les assassins non plus ne sont pas automatiquement des psychopathes. On peut tuer quelqu'un pour des motifs aussi bien rationnels qu'émotionnels, ce n'est pas moi qui vais apprendre cela au policier que vous êtes.

– En somme, vous considérez Körner comme irresponsable ? demanda Eisenberg.

– En tout cas, je ne le considère pas comme un cas habituel de schizophrénie paranoïaque, dit Jenisch. Je m'inscrirais même totalement en faux contre ce diagnostic s'il n'y avait pas ces hallucinations dont il a parlé. Des voix, qu'il a l'impression d'entendre,

et puis cette sensation qu'il a d'avoir des fils de fer, des tuyaux, dans tous ses orifices corporels. Il racontait aussi qu'il lui arrivait de se réveiller la nuit dans une sorte de cercueil.

– Il n'y a pas de doute, il est fou, dit Friedrichsen.

– Si nous considérons que les voix et les tuyaux sont des hallucinations, il est effectivement schizophrène et, de ce fait, tout au plus responsable de façon limitée.

– Que voulez-vous dire, par “si nous considérons” ? demanda Friedrichsen.

– Eh bien, jusqu'à hier, certes j'aurais dit que je ne pouvais pas affirmer qu'il n'ait pas raison avec ses perceptions même si c'était assez invraisemblable. Et donc je me serais ralliée au diagnostic de “schizophrénie paranoïaque”.

– Et maintenant vous avez changé d'opinion ?

– Maintenant, en tout cas, je n'en suis plus aussi sûre. Il y a le fait, d'un côté, qu'il a disparu d'une manière totalement inexplicable. Mais ce n'est pas seulement ça. Quand il a été placé ici il y a cinq mois, il était extrêmement dépressif, et même suicidaire. Puis son état s'est peu à peu amélioré et a fini par se stabiliser : il s'était apparemment accommodé de sa situation. Mais avant-hier, il a eu un brusque changement d'humeur. Il semblait tout d'un coup parfaitement détendu, presque gai. “Je vais sortir d'ici”, disait-il. D'abord je me suis dit qu'il parlait de la clinique, mais en fait il parlait du monde – de notre monde. Je lui ai demandé pourquoi il disait cela, et il a répondu que les admin's (c'est ainsi qu'il appelle les voix qu'il entend) le lui avaient dit. Il m'a raconté que le programme dans lequel il tenait le premier rôle était déprogrammé, ou quelque chose comme ça, parce qu'il était devenu trop ennuyeux. Je ne jurerais pas que j'ai tout compris. Évidemment, je me suis dit qu'il allait faire une crise, car les changements d'humeur inhabituels annoncent souvent des crises, n'est-ce pas. Mais ensuite il a vraiment disparu pour de bon. Et là, je dois dire que ça m'a laissée perplexe.

– Merci beaucoup, docteur Jenisch, dit Eisenberg. Vous avez encore des questions, madame Morani ?

– Non, c'est tout. »

Grundberg, qui avait attendu dehors pendant la conversation avec

la psychiatre, les raccompagna jusqu'à la sortie de la clinique.

« Je dois avouer que je ne sais pas du tout ce que nous pouvons faire », dit-il. Il se faisait manifestement du souci à l'idée qu'on lui demande de rendre des comptes pour ce qui s'était passé.

« Laissez-nous faire, dit Eisenberg. Nous avons déjà coffré Körner une fois. »

Grundberg parut soulagé.

« Bon. Je vous souhaite bonne chance, alors. »

Eisenberg prit congé de Friedrichsen et promit de joindre les enquêteurs locaux dès le lendemain, pour leur communiquer tout ce qu'il savait du background de Körner. Il reconduisit ensuite Morani, qu'une voiture de police avait amenée à la clinique.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-il.

– Honnêtement, je m'associe à l'avis du Dr Jenisch : tout ça me laisse plutôt perplexe, moi aussi. Par chance, je n'ai pas à émettre une opinion sur la manière dont quelqu'un peut disparaître d'une pièce fermée. En tout cas je peux dire qu'à mon avis, ni Jenisch ni Grundberg ne nous ont raconté des histoires.

– Demain, je demanderai à Ben Varnholt et à Sim Wissmann d'examiner l'installation informatique de la clinique. Les enregistrements, ça se manipule, surtout ceux des ordinateurs. Si c'est ce qui s'est passé, ils le trouveront.

– Et sinon ?

– Sinon, il faut croire que nous sommes en présence d'une affaire que le travail de police classique est impuissant à résoudre.

– Vous dites ça comme si vous vous sentiez peu concerné par le fait que l'assassin de votre père est maintenant en liberté.

– Ne croyez pas ça. S'il s'est enfui, je vais tout mettre en branle pour le retrouver. D'un autre côté... je me suis rappelé quelque chose que mon père m'avait dit peu avant sa mort.

– Quoi donc ?

– Je lui avais parlé de notre affaire. À l'époque, j'ignorais encore que le coupable s'appelait Körner, mais je savais qu'il considérait le monde comme un simulacre. Mon père m'a dit alors : *Tu ne trouverais pas ça formidable, si demain je me réveillais et si j'avais un corps tout neuf à la place de ce vieux corps abîmé ?*

– Vous voulez dire que la disparition de Julius Körner pourrait suggérer que votre père est toujours en vie dans une autre réalité ?

– À la façon dont vous le dites, ça a l'air d'une illusion un peu naïve, comme de croire à une guérison miraculeuse. Mais oui, l'idée qu'il y a une autre réalité derrière notre réalité, que la mort n'est pas la fin de toute chose, cela a quelque chose de rassurant, vous ne trouvez pas ?

– Je ne suis pas sûre que ça me réjouirait, de savoir que notre monde n'est qu'une fiction. »

Eisenberg ne dit mot pendant un moment. Finalement, il laissa tomber :

« Moi non plus. »

Épilogue II

Regarde autour de toi. Regarde le livre, ou bien la tablette dans ta main. Est-ce que ce que tu vois, ressens, entends et sens, est-ce que c'est la réalité ? En es-tu vraiment si sûr ? Les anciens Grecs, déjà, se posaient la question. Dans sa fameuse allégorie de la caverne, Platon constatait il y a deux mille quatre cents ans que ce que nous percevons comme la réalité ne peut pas être la réalité en tant que telle, mais au mieux une représentation déformée de cette réalité. Descartes affirmait au ^{xvii}e siècle : *Cogito ergo sum*. Donc, c'est parce que tu penses que tu es. Mais qu'est-ce que tu es ? Un véritable sujet réel, indépendant du reste de l'univers ? Un être à qui, dans les *Méditations cartésiennes*, un démon malin, on pourrait dire aussi bien un admin', jouerait la comédie d'une fausse réalité ? Le jouet d'un créateur tout-puissant ? Ou juste un sous-programme d'un gigantesque programme informatique ?

Pendant des millénaires, les philosophes se sont interrogés sur ces questions (en tout cas il te semble qu'il y a eu des millénaires où les philosophes s'interrogeaient sur ces questions). Pourtant ils n'ont jamais eu d'idée concrète de la façon dont pouvait réellement fonctionner une illusion parfaite. Ils réfléchissaient en fonction de jeux intellectuels purement abstraits, ou à partir du présupposé d'un dieu créateur tout-puissant, dont forcément on ne pouvait pas savoir grand-chose.

Aujourd'hui, au ^{xx}e siècle, cette situation a changé du tout au tout. Nous sommes à la veille de pouvoir créer une réalité artificielle parfaite. Nous savons maintenant comment faire – et nous savons que cela peut vraiment fonctionner.

L'énorme potentiel de la toute jeune technologie informatique fut

visible pour la première fois dès les années 1950. Alan Turing exposa ses idées sur les machines intelligentes et démontra qu'elles étaient possibles, au moins en théorie. Daniel F. Galouye écrivit en 1964 son roman *Simulacron 3*, dans lequel il décrivait pour la première fois une réalité virtuelle. Certes, dans sa vision de l'an 2030 il surestimait l'évolution des moyens de transport (voitures volantes, tapis roulants en guise de routes), mais en revanche il sous-estimait celle de la technologie informatique (les ordinateurs y sont toujours aussi grands que des maisons).

Depuis que les premiers ordinateurs ont été construits, il s'est écoulé tout juste quatre-vingts ans. Les premières tentatives pour construire des mondes artificiels – à l'époque, uniquement à base de textes – datent des années 1970 : *You are standing in an open field west of a white house with a boarded front door. There is a small mailbox here*¹⁶.

Seulement quarante ans plus tard, les jeux vidéo nous permettent déjà de nous déplacer dans des mondes en 3D aussi réalistes que des photographies, qui fourmillent de créatures artificielles agissant de façon autonome. Des ordinateurs ont battu les meilleurs joueurs d'échecs du monde, comme les meilleurs joueurs au jeu de culture générale *Jeopardy*. Le projet *Google Glass*, les lunettes Google, mélange monde réel et monde virtuel en une mixture baptisée *augmented reality*, la « réalité augmentée ». Le jour viendra où nous n'aurons même plus besoin de lunettes : des impulsions électriques projeteront des images directement sur nos nerfs optiques. La technologie de base de cette évolution existe déjà, et est utilisée pour redonner la vue à des aveugles, fût-ce de façon encore rudimentaire.

La puissance des ordinateurs croît de façon exponentielle. L'ordinateur le plus rapide au monde en 2012 est soixante-dix millions de fois plus puissant que le plus rapide ordinateur de 1980, quand fut édité le célèbre jeu vidéo *Zork 1*. On ne voit pas où pourra s'arrêter cette course folle à la performance. Bien au contraire : de nouvelles technologies, types ordinateurs photoniques et quantiques, laissent entrevoir de nouvelles perspectives, dans des dimensions hier encore absolument inconcevables. Si l'évolution se poursuit à ce train, un seul ordinateur atteindra dans vingt ans tout au plus la capacité de calcul d'un cerveau humain, et quelques décennies plus tard celle de tous les

cerveaux de l'humanité tout entière.

Quand donc arrivera le moment où le premier programme informatique se posera la question de savoir d'où il vient et ce qu'il peut savoir sur le monde ? Dans vingt ans, cinquante, cent ans ? Peu importe quand cela arrivera. Ce qui compte, c'est que cela arrivera, obligatoirement, pour autant qu'une catastrophe mondiale ne donne pas un coup de frein abrupt à l'évolution technologique.

Le philosophe suédois Nick Bostrom, qui enseigne à l'université d'Oxford, s'est demandé quelles conclusions nous pouvions tirer d'une telle évolution. Dans son article fameux de 2003, *Are You Living in a Computer Simulation?*, il formule les trois hypothèses suivantes, qui s'excluent l'une l'autre :

1. L'humanité s'éteindra vraisemblablement avant de parvenir à la capacité de créer des mondes simulés parfaits, avec des êtres vivants artificiels doués de pensée.
2. Toute civilisation qui parviendra à cette capacité renoncera cependant – pour quelque raison que ce soit – à créer ce type de mondes simulés en quantité significative.
3. Nous vivons selon toute vraisemblance dans un monde simulé.

Dans son article, Bostrom montre avec une logique imparable que l'une des trois propositions *est forcément vraie*. Pour le dire plus simplement : si 1 et 2 sont faux, alors viendra un jour où il y aura plus d'êtres artificiels ignorant qu'ils vivent dans un monde simulé que d'êtres vivants véritables. Quelle est donc la probabilité pour qu'un sujet choisi au hasard dans la masse de tous les êtres pensants (par exemple toi) soit réel ? Elle est de plus en plus faible.

Ce que nous savons jusqu'ici de notre propre utilisation de la technologie informatique va à l'encontre de la proposition n° 2. Il est un fait que nous utilisons une part largement majoritaire de tous les ordinateurs pour des simulations, même si nous ne pouvons jusqu'ici simuler avec exactitude que de toutes petites parties de la réalité (par exemple le comportement de molécules), ou, très grossièrement, de vastes mondes virtuels (par exemple les jeux sur ordinateur, la météo, ou encore des modèles de galaxies).

Nous construisons d'abord des ordinateurs de plus en plus puissants

afin d'améliorer la précision de ces simulations. Par exemple, l'ordinateur le plus puissant au monde en 2012 a été créé pour simuler de manière encore plus exacte les effets de l'explosion d'une bombe atomique. Les derniers ordinateurs portables, smartphones et consoles de jeux sont fréquemment achetés pour représenter des univers ludiques toujours plus réalistes. Cesserons-nous un jour de perfectionner nos simulations ? Cela semble difficilement envisageable.

Ainsi, ne restent que la proposition n° 1 – nous nous effacerons de nous-mêmes dans un futur proche – et la proposition n° 3 – il y a de bonnes chances que tu ne sois pas réel.

Que préférerais-tu¹⁷ ?

16. Tu te trouves dans un champ ouvert, à l'ouest d'une maison blanche avec une porte d'entrée condamnée. Il y a une petite boîte aux lettres ici.

17. On peut lire ici l'original (anglais) de l'article de Nick Bostrom : <http://www.simulation-argument.com>.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Table

Couverture

Présentation

Karl Olsberg

Suppr.